~~P. Bourgeois ptre~~

L. Gingras Ptre

55

HISTOIRE
DE
L'ÉGLISE.

TOME SEPTIEME.



HISTOIRE DE L'ÉGLISE

DÉDIÉE AU ROI,

PAR

M. l'Abbé DE *Berault-Bercastel,*
Chanoine de l'Eglise de Noyon.

TOME SEPTIÈME.

Depuis la fin de S. Grégoire le Grand en 604, jusqu'au regne de Charlemagne en 768.



A MAESTRICHT,
De l'Imprimerie de P. L. Lekens.
M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation.

SOMMAIRES
DU SEPTIÈME VOLUME,
En forme de Table.

LIVRE VINGT-UNIÈME.

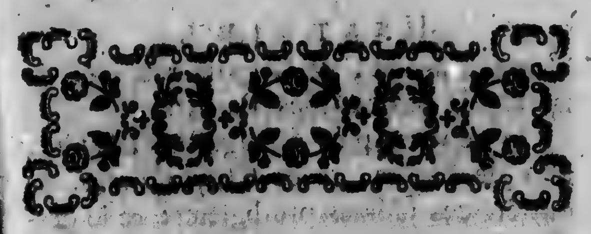
220. *Triomphe de la foi sur le Monothélisme* 222.

LIVRE VINGT-DEUXIÈME.

Le Pape Léon II envoie des actes du sixième Concile en Espagne pour y être souscrits 238. *Ervige mis à la place du Roi Vamba. Différens Conciles en Espagne* 239. *S. Julien de Tolède* 242. *Rapide succession de Papes* ib. *S. Ansbert archevêque de Rouen* 245. *S. Kilien apôtre de Franconie & martyr* 247. *S. Wilfrid persécuté exerce au loin son zèle* 249. *Rétablissement de S. Wilfrid sur son siège* 251. *Sa mort* ibid. *Pénitenciel de S. Théodore de Cantorbéri* 252. *Mission de SS. Suitbert & Willebrod* 254. *Justinien succède à son père Constantin-Pogonat* 256. *Concile quini-sexte* 257. *Mariage permis aux prêtres d'Orient* 259. *L'Empereur irrité contre le Pape qui rejette le concile. Le Pape défendu par la milice d'Italie* 265 & seq. *Révolutions à C. P.* 267. *Léonce Empereur* 268. *Tibère Apsimare* 270. *Le Pape Constantin gagne les bonnes graces de l'Empereur Justinien. S. Bonet évêque de Clermont* 274. *Morts violentes de S. Tétrique d'Auxerre &*

LIVRE VINGT-TROISIÈME.

HISTOIRE



HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

LIVRE VINGT-UNIÈME.

Depuis la mort de S. Grégoire le Grand en 604, jusqu'à la condamnation des Monothélites en 681.

L'Eglise va sans doute présenter une face bien différente des traits brillans de son premier âge. Mais à travers ces ombres & ces voiles étrangers, on la verra toujours semblable à elle-même, au moins quant à ses marques essentielles, & en particulier, quant à l'indéfectibilité de son enseignement touchant le dogme & la morale. Elle a triomphé des nations policées, de la valeur & de la puissance Romaine, des artifices & de toute la subtilité de la Grèce : elle va triompher pareillement, & d'une manière aussi visi-

blement divine, de la grossièreté, & de la stupide férocité des Barbares.

On ne verra plus d'Augustins à sa tête, plus de Basiles, ni de Chrysostomes. Ils ont été ces Génies prodigieux; & le dernier de ces anciens Pères de l'Eglise, qui la pouvoit consoler de leur perte, Grégoire le Grand vient enfin de lui être ravi; mais elle a pris, par leur moyen, toute sa consistance. Ils vivent suffisamment dans leurs écrits, qu'il ne s'agit plus que d'entendre & d'interpréter avec les successeurs des Apôtres. Toutefois le bras du Seigneur n'est pas raccourci; & quand le besoin le demandera, on verra de nouveaux suscités, des hommes extraordinaires, qui ne resteront point au dessous de leur destination. Tout admirable qu'est le Tout-puissant dans ses œuvres, sa sage économie ne fait point de prodiges superflus: c'est par la juste proportion des moyens qu'il emploie avec la fin qu'il se propose, qu'il se plait à manifester sa gloire. Avec les Barbares du Nord qui avoient envahi, & qui de jour en jour envahissoient en plus grand nombre les provinces les plus fertiles de l'Europe, les hommes puissans en œuvres plutôt qu'en paroles, étoient sur-tout propres à leur faire accepter ou révérer le

joug de la foi. Aussi l'Eglise ne se vit jamais plus abondamment pourvue qu'à son second âge, de saints prélats, de pieux missionnaires, de princes & de princesses consommés en vertus, d'exemples édifians dans tous les états: moyens plus analogues sans doute que la science & les talens de l'esprit, à la grossièreté de ces nouveaux prosélytes, qu'on ne pouvoit guère prendre que par les sens.

Le Siège Apostolique vacant depuis six mois entiers par la mort de S. Grégoire; le 13 septembre de la même année 604, on y plaça le diacre Sabinien, dont le pontificat n'est connu que par les charités qu'il fit au peuple dans une famine, & par la pieuse magnificence avec laquelle il fournit au luminaire de l'église de saint Pierre. Il mourut, après avoir occupé le S. Siège près d'un an & demi; & il eut pour successeur Boniface III, diacre & apocrisiaire de l'Eglise Romaine, qui, selon Anastase le Bibliothécaire, fut ordonné Pape le 19 février de l'an 607, & mourut le 14 novembre de la même année. Son zèle pour la préséance de son siège & pour l'unité de l'Eglise, joint au bonheur des conjonctures, lui fit obtenir de l'Empereur ce que S. Grégoire avoit inutilement sollicité; savoir

Anast. in Bonif. Paul. Diac. IV. Hist. c. 37

que le patriarche de Conſtantinople ne prendroit plus le titre d'Œcuménique. Le 25 août de l'an 608, on élut Boniface IV, qui gouverna l'Egliſe ſix ans, huit mois & treize jours ; c'eſt-à-dire juſqu'au 7 de mai 615.

Dès l'année qui précéda l'exaltation de ce Pontife, l'Apôtre de la Grande-Bretagne, S. Auguſtin, étoit mort dans ſon Egliſe de Doroverne ou Cantorbéri, après s'être choiſi pour ſucceſſeur un des premiers compagnons de ſa miſſion, nommé Laurent, qu'il ordonna lui-même évêque de ce ſiège. C'étoit déroger à la rigueur des canons : mais le danger qu'il y avoit à laiſſer un ſeul moment la métropole ſans paſteur, autoriſoit manifeſtement la diſpenſe. Il avoit déjà élevé Mellit & Juſte à l'épiſcopat ; celui-ci pour la ville de Rocheſtre, dans la province de Cant ; l'autre pour celle de Londres, dans la province des Saxons Orientaux, ſéparée de celle de Cant par la Tamiſe.
Bed. II. c. 3. Mellit réuſſit à établir la religion dans cette contrée ; & le Roi Ethelbert fit bâtir à Londres, ville dès-lors conſidérable par ſon commerce, l'égliſe de S. Paul, pour en être la cathédrale, comme elle l'eſt encore. Il en fit également bâtir une à Rocheſtre, ſous l'invocation de

S. André. Sa piété généreuse dota richement ces deux évêchés, ainsi que la métropole de Cantorbéri.

Laurent établi dans ce grand siège, soutint avec zèle les entreprises de son saint prédécesseur. Non content de procurer le salut des Anglois, il prit encore soin des Bretons; c'est-à-dire des anciens habitans du pays, & des peuples d'Hibernie, ou Irlandois, alors nommés Écossois. Les uns & les autres suivoient des usages tout particuliers dans quelques exercices de la religion, & sur-tout dans la célébration de la pâque. Tous les efforts de S. Augustin, quelquefois autorisés par des miracles, n'avoient pu les ramener à la pratique générale de l'Eglise: les Savans de leurs monastères (où avec de grandes vertus, on ne sauroit dissimuler qu'il ne se trouvât bien de la singularité & quelque entêtement) y mettoient des obstacles invincibles; principalement le fameux monastère de Bancor, dans le pays de Galles, si nombreux, qu'il étoit divisé en sept parties, dont la moindre contenoit trois cens moines. L'Archevêque Laurent fit de nouveaux efforts, & conjointement avec Juste & Mellit, écrivit aux évêques tant Bretons qu'Hibernois, pour les ramener à l'uni-

formité parfaite du culte chrétien : mais toutes ces tentatives demeurerent sans effet.

Les anciens Chrétiens de Bretagne & d'Hibernie étoient si attachés à leurs usages, qu'ils les conservoient avec le même genre de constance, jusques dans les régions étrangères, où l'esprit de zèle les portoit. Depuis plusieurs années que S. Colomban étoit établi en France, il s'en tenoit toujours aux coutumes de son pays natal: ce qui indisposoit de jour en jour contre lui de nouveaux évêques, & donna quelques couleurs aux persécutions qu'il eut à essuyer de la part de Thierri Roi de Bourgogne, dans les domaines duquel se trouvoit le monastère de Luxeu.

Ce n'étoit pourtant rien moins que le zèle de la discipline qui animoit ce jeune Monarque, ou plutôt la Reine Brunehaut son aïeule, qui avoit un empire absolu sur son esprit. Le Prince étoit même pénétré de vénération pour S. Colomban, & il visitoit assez souvent ses monastères. Le saint homme lui faisoit des reproches de ce qu'il entretenoit des concubines, au lieu d'épouser une princesse, qui, en lui donnant des enfans légitimes, asaûràt le repos du royaume.

Un jour le Roi parut sincèrement touché de ces avis, & lui promit de mettre fin à ses désordres : mais on dit que Brunehaut en fut extrêmement irritée, parce qu'elle appréhendoit qu'une épouse ne lui enlevât, ou ne partageât au moins son crédit. Une entrevue de la Reine avec le S. Abbé, amena les choses à des termes encore plus fâcheux. Brunehaut ayant fait paroître les enfans naturels de Thierri, qui étoient déja au nombre de quatre, elle pria l'homme de Dieu de leur donner sa bénédiction. Eh! quel seroit, reprit Colomban, l'objet de mes vœux? Ces enfans ne succéderont point au royaume de leur père : ce sont les fruits de la débauche. Brunehaut fut encore plus aigrie ; mais elle ne s'emporta point aux dernières extrémités. Outre que Colomban étoit reconnu pour un Saint, il s'en falloit bien, que, dans les mœurs de ce temps-là, la liberté de sa réponse ne parût ce qu'elle seroit aujourd'hui.

Vit. S. Col. c. 31 T. 2. Act. Bened. p. 17.

Dans une autre rencontre, où Thierri l'honora jusqu'à lui faire préparer un logement à la Cour, il déclara sèchement qu'il ne l'accepteroit point. Le Roi ne laissa pas de lui envoyer des mets de sa table. Colomban voyant des nourritures

recherchées, demanda ce que cela vouloit dire. C'est le Roi, lui dit-on, qui vous les envoie. Il les refusa, en proférant ces paroles de l'Ecriture : Le Très-haut rejette les présens des ames corrompues. A ces mots, les vases se rompirent en mille pièces, le vin, la bierre & les viandes se dispersèrent. Les officiers épouvantés en firent leur rapport au Roi, qui, le lendemain de bon matin, vint avec la Reine son aïeule, pour satisfaire l'homme de Dieu, & lui promettre de se corriger : mais on ne lui tint pas parole.

Il écrivit au Roi, pour lui reprocher son infidélité, & lui faire, au nom du Seigneur, les plus terribles menaces, s'il ne se corrigeoit. La première impression d'un effroi salutaire étoit affoiblie, & celle des passions suspendues pour un temps étoit augmentée dans la même proportion. Brunehaut, par ses conseils, ajouta une aigreur altière aux mauvaises dispositions du jeune Roi. Elle indisposa même les premiers de la Cour & bon nombre d'évêques, à qui elle suggéra le dessein de chercher à reprendre dans la règle du saint Abbé. Il avoit autrefois refusé à la Reine l'entrée de son monastère, comme il la refusoit, non-seulement aux femmes, mais à tous les séculiers. On se

plaignit de ce que les moines de Luxeu s'écartoient en ceci de l'usage commun aux autres monastères de la province ; & plus encore sans doute, de la singularité de l'observance par rapport à la pâque. Sous ces prétextes détournés, Colomban fut chassé de Luxeu, & relégué à Besançon, où néanmoins il ne demeura pas long temps. On ne tenoit pas la main à l'observation d'un ordre dicté par un emportement passager de passion, & le respect que l'on avoit par-tout pour le Saint empêchant qu'on ne le gardât dans le lieu de son bannissement, il en sortit, & retourna à son monastère.

Il se persuadoit qu'étant venu en ce lieu par l'ordre d'en haut, il ne devoit point l'abandonner, à moins qu'on ne lui fit les dernières violences. Toutefois le renouvellement de la persécution le faisant craindre qu'elle ne s'étendît à tous ses frères, il sortit volontairement de son désert de Vôge, après vingt ans de séjour ; quoiqu'il ne s'agit plus d'être relégué à quelque distance de là, mais de se voir contraint à retourner au pays de sa naissance. On se mit aussi-tôt en devoir de le conduire à Nantes, pour l'y embarquer. Etant arrivé à Auxerre, il dit à l'officier chargé de sa conduite, que Jon. vit. S. Col. c. 33, &c.

dans trois ans Clotaire qu'on regardoit comme le plus foible des trois princes qui regnoient en France, seroit le maître des Etats de Thierri. Dans le cours de sa route, il ne se signala pas moins par la vertu des miracles, que par le don de prophétie. Quand il fut à Nevers, on l'embarqua sur la Loire. A Orléans, la crainte qu'on avoit du Roi, fit refuser si impitoyablement des vivres aux disciples qui accompagnoient leur saint maître, qu'il se fût trouvé dans le dernier besoin, sans une femme pieuse qui s'éleva au dessus de toutes les craintes humaines. En récompense, ils amenèrent son mari, aveugle depuis plusieurs années, à l'homme de Dieu, que ses gardes retenoient sur le rivage, & qui le guérit à l'instant. A Tours, l'évêque Léopaire l'ayant invité à dîner, comme il avoit chez lui un Seigneur allié du Roi Thierri, Colomban annonça que dans trois ans ce Prince & ses enfans périroient, & que toute sa race seroit éteinte.

Ep. 3. T. 12 Bibliot. PP.Lugd. p. 26.

Arrivé à Nantes où il fit quelque séjour, il en profita pour écrire à tous ses enfans en J. C. une de ces lettres admirables, qui firent les délices tant des premiers prélats & du Souverain Pontife, que des plus puissans princes de son

temps, qui tenoient à honneur d'être en relation avec lui. On le mit enfin dans le navire qui le devoit porter en Irlande; mais ayant été repoussé par le vent, le maître du vaisseau craignit que l'exécution d'une sentence portée contre un Saint ne lui devînt funeste à lui-même, & il refusa absolument de le transporter. Ainsi il lui laissa la liberté d'aller où il voudroit, & on lui fournit même tout ce qu'il parut désirer.

Il alla trouver Clotaire, alors Roi de Soissons, & qui visitoit les côtes de l'Océan. Ce Prince désapprouvoit la persécution que souffroit le saint Abbé de Luxeu, de la part de Thierri & de Brunehaut. Il le reçut comme un ange du Ciel, & lui offrit tous les avantages qui pouvoient l'engager à se fixer dans ses Etats: mais Colomban ne les accepta point, dans la crainte d'augmenter l'inimitié entre les deux Rois. Clotaire voulut au moins le retenir le plus long-temps qu'il lui seroit possible; & le Saint se prêta aux vœux d'un Prince, qui recevoit avec foi ses avis salutaires, & qui témoignoit en vouloir profiter. Durant ce séjour, il Fredeg.
s'éleva un différend entre les deux frères c. 37.
Théodebert & Thierri, touchant les limites de leurs Etats. Ils tenterent l'un &

l'autre d'attirer à leur parti le Roi Clotaire, & ils lui envoyerent des ambassadeurs. Clotaire consulta saint Colomban, qui lui conseilla de ne point entrer dans cette querelle; parce que dans trois ans, ajouta-t-il, les deux royaumes tomberont d'eux-mêmes sous votre puissance. C'étoit pour la troisième fois qu'il faisoit cette prédiction, à laquelle Clotaire ajouta foi, en attendant avec patience l'accomplissement des décrets suprêmes.

Comme le saint homme formoit la résolution de passer en Italie, pour ne plus s'exposer à être en France un sujet de discorde, le Prince qui le quittoit à regret, le fit escorter jusques dans le royaume de Théodebert. Il guérit un possédé, tout en entrant à Paris. A Meaux, il fut reçu honorablement par le Comte Agnéric, qui étoit en grande faveur auprès du Roi Théodebert, & qui se chargea de le lui conduire. Colomban dont les courses n'étoient qu'un apostolat perpétuel, consacra au Seigneur la jeune Fare, fille de ce Comte, & depuis très-illustre par ses vertus. En passant au village d'Ussy-sur-Marne, il fut accueilli par deux pieux époux, Authaire seigneur de distinction & sa femme Aiga, dont il bénit les enfans encore petits, Adon &

Dadon qui se rendirent, ainsi que leur père, fameux par leur sainteté. Enfin il arriva à la Cour de Théodebert, qui le reçut avec joie.

Plusieurs de ses disciples étoient venus le joindre de Luxeu; & le Roi promit de leur fournir sur sa frontière des habitations commodes, d'où ils pourroient prêcher la foi aux Païens. C'étoit prendre par l'endroit sensible ces charitables solitaires, qui comptoient plusieurs prêtres parmi eux, & qui regardoient, comme la plus précieuse portion de leur temps, celle qu'ils consacroient aux fonctions apostoliques. Ils allerent, avec leur digne Chef, dans le pays des Suisses, jusqu'aux extrémités du lac de Zurich, où trouvant, près de Zug, une solitude agréable, ils résolurent de s'y arrêter. Les habitans étoient idolâtres & cruels. Un jour Colomban les vit assemblés en grand nombre, autour d'une énorme cuve pleine de bierre: il s'approcha sans crainte, & leur demanda ce qu'ils prétendoient faire. Ils répondirent qu'ils la vouloient offrir à leur dieu Vodan, à qui les uns donnoient le nom Latin de Mars, & les autres celui de Mercure. Le Saint souffla sur la cuve, qui sur le champ tomba en morceaux, avec un grand fracas; & le

vit. S. Gal. c. 4 Tom. 2. Act. Bened. p. 231.

lieu de l'assemblée fut tout inondé de bierre. Les Barbares ne prirent pas la chose, comme leur férocité donnoit lieu de s'y attendre. Quelques plaisans se contenterent de dire, que Colomban avoit bonne haleine. D'autres conçurent des pensées plus sérieuses & plus salutaires, & reçurent le baptême. Plusieurs, baptisés anciennement, revinrent au Christianisme qu'ils avoient abandonné. Mais un des disciples du saint Abbé, nommé Gal, dans la premiere impétuosité de son zèle, ayant brûlé leurs temples & jeté dans le lac toutes les offrandes qu'il y trouva, il irrita tellement les idolâtres, qu'ils résolurent de le mettre à mort, & de chasser l'auteur même de la merveille qu'ils venoient d'admirer.

Le saint homme, pour leur épargner ce crime, s'avança plus loin avec ses compagnons, dans un lieu fertile & agréable, environné de montagnes, près des ruines d'une petite ville, nommée anciennement Brigantium. Il y trouva un oratoire dédié à sainte Aurélie, avec d'autres vestiges de Christianisme, mêlés à des monumens de la superstition païenne. Là ils se firent de petits logemens, & ils procéderent à une nouvelle dédicace de cette église, en chantant des

pseaumes, & en aspergeant processionellement les murs d'une eau bénite par Colomban. Puis ayant invoqué le nom de Dieu, l'Abbé fit les onctions sur l'autel, y mit les reliques de sainte Aurélie, le revêtit des draps accoutumés, & y célébra la messe. Telle fut l'origine du célèbre monastère de saint Gal. Ce disciple arrêté par une maladie, y demeura avec la bénédiction de son maître; quand trois ans après, le saint Patriarche passa en Italie avec ses autres compagnons.

Dans l'intervalle, la mésintelligence avoit recommencé entre les deux Rois Thierri & Théodebert. Saint Colomban ayant eu occasion de s'aboucher avec ce dernier, fut inspiré de lui annoncer, que s'il ne se faisoit moine ou clerc, il perdroit son royaume & celui du Ciel. La proposition ne manqua pas de paroître extravagante aux courtisans, qui répondirent avec mépris, que jamais Roi Mérovingien n'avoit pris volontairement cette résolution. Si vous ne le faites de gré, répliqua Colomban au Monarque, bientôt vous le ferez de force; & il s'en retourna incontinent vers ses frères. En effet, la guerre se poussa; Thierri remporta la victoire; Théodebert fut pris, puis envoyé à Brunehaut, aïeule com-

mune des deux Rois ; mais qui déclarée pour le parti de Thierri où elle dominoit, mit Théodebert dans le clergé, & peu de jours après le fit mourir.

Alors saint Colomban & ses compagnons, à l'exception de saint Gal, entrerent en Italie, sous la protection d'Agilulfe Roi des Lombards, qui leur donna, dans les solitudes de l'Apennin, un asyle propre à de pareils habitans, par la culture dont il étoit susceptible, & par l'abondance du poisson qu'on y trouvoit. Ils y bâtirent le monastère de Bobio qui subsiste encore, & où saint Colomban mourut après un an de séjour en ce lieu : il vit auparavant la vérification terrible de la prophétie qu'il avoit faite touchant la réunion de toutes les Couronnes des Rois Francs sur la tête de Clotaire.

Thierri étant mort subitement l'an 613, quelques mois après son frère Théodebert, son fils Sigebert, encore enfant, lui succéda sous la conduite de sa bisaïeule Brunehaut. Le Roi Clotaire leur fit la guerre avec succès, & prit Sigebert qu'il fit mourir. Il prit aussi, & fit périr cruellement la fameuse Brunehaut, dont la renommée est encore si problématique : Princesse la plus odieuse de

ſon temps, après Frédégonde, ſuivant une foule d'hiſtoriens; juſtifiée & preſque canoniſée par des écrivains poſtérieurs; très-vraiſemblablement fameuſe, & pour de grands vices, & pour de grandes vertus.

L'Empereur Phocas avoit reçu, trois ans auparavant, le châtiment de ſon uſurpation parricide, & d'une témérité dépourvue de toute capacité. Durant les huit années de ſon regne, ce ne fut, par ſon inhabilité dans l'art du gouvernement, que maſſacres des perſonnages les plus vénérables, tels que Théodore Scribon patriarche d'Alexandrie, & Anaſtaſe d'Antioche; que ravages des Barbares au dehors, & ſur-tout des Perſes; que troubles & conjurations au dedans.

A ce ſujet, il fit mourir, long-temps après ſon époux, l'Impératrice Conſtantine veuve de Maurice, avec un ſi grand nombre de perſonnes de la première diſtinction, que ſaint Théodore Sicéote qu'il avoit appelé dans l'eſpérance d'être guéri par ſes prières d'une attaque de goutte qui le travailloit cruellement, ne craignit point de lui dire, que s'il vouloit être exaucé, il ceſsât de faire le malheur de ſes ſujets, & de prodiguer le ſang Romain. Enfin ce lâche Tyran fut

Vit. Theod c. 14. apud Boll. T. I. 2

accablé par Héraclius fils du gouverneur d'Afrique, qui invité par le Sénat, arriva à C. P. avec une flotte formidable, le dimanche 4 octobre de l'an 610. Il avoit arboré aux mâts de ses vaisseaux, l'image de la sainte Vierge, comme marchant à la délivrance du peuple fidèle, opprimé avec une impiété barbare. Le lendemain, on tira Phocas de l'église nommée de l'Archange, où il s'étoit réfugié dans un coin du palais : on l'amena tremblant devant celui qu'on nomma cent fois le libérateur de l'Empire; on lui coupa la main droite, ensuite la tête; on les porta par la ville, & l'on traîna ignominieusement à leur suite le cadavre, qu'enfin l'on brûla. Le même jour, Héraclius fut couronné Empereur par le Patriarche Sergius, & en même temps marié avec Eudocie du sang auguste de Théodose, qui lui étant déja fiancée, s'étoit rendue avant lui, d'Afrique à C. P. Ainsi reçurent-ils ensemble la couronne impériale, & la nuptiale, suivant l'usage de l'Eglise Grecque.

Quelques mois seulement avant cette révolution, Sergius avoit succédé au Patriarche Thomas, qui fit venir à C. P. S. Théodore Sicéote, pour vérifier ce qu'on racontoit des prodiges & des phé-

nomènes alarmans, arrivés en divers endroits de la Galatie où étoit situé Sicéon. S. Théodore s'étoit démis, après dix ans, (sous le bon plaisir de son métropolitain l'Evêque d'Ancyre, & du Patriarche de C. P.) de son évêché d'Anastasiople, tant parce qu'il n'y faisoit pas assez de fruit, à son gré, que par l'amour de la retraite qu'il n'avoit quittée que forcément. Le Patriarche Thomas lui demanda d'abord, s'il étoit véritable que les croix portées en procession dans plusieurs endroits voisins de Sicéon se fussent agitées d'elles-mêmes. Le saint ayant constaté le fait; Homme de Dieu reprit le Patriarche, vous que le Seigneur n'a pas sans dessein fait spectateur de ce signe de sa droite, expliquez-nous, je vous en conjure, tout ce qu'il présage. Après ces mots, il se jeta aux pieds de l'humble Théodore, qui s'excusoit sur son indignité; & il lui protesta qu'il ne se releveroit point, qu'il n'eût obtenu ce qu'il demandoit. Alors le Saint lui dit: Je ne voulois point vous affliger; & il vous sera douloureux d'apprendre ce que vous désirez. Mais puisque vous le voulez absolument, sachez que cette agitation du signe adorable de notre salut nous pronostique de grands malheurs. Il y aura

d'horribles incursions de Barbares, une grande effusion de sang, une vaste destruction, des violences par tout le monde, & plusieurs abandonneront le Christianisme. Les églises deviendront désertes: la ruine de la religion & de l'Empire, le triomphe de l'homme ennemi approchent. Il vous reste à prier Dieu, comme un bon pasteur, qu'il tempère ses coups par sa miséricorde. Cette prophétie semble concerner les ravages des Perses, qui commencerent l'année suivante, & plus encore ceux des Musulmans qui suivirent de près.

Le Patriarche pria S. Théodore, en fondant en larmes, d'obtenir du Seigneur, qu'il le retirât du monde avant ces désastres. Etant tombé malade presque aussi-tôt, il crut le Ciel sensible à ses vœux, & pressa le Saint d'en accélérer la consommation. Théodore répondit qu'il prieroit bien plutôt que Dieu le conservât pour le bien de ses ouailles; & le Patriarche faisant de vives instances: puisque vous désirez si vivement d'être délivré, & d'aller à J. C. reprit S. Théodore d'un ton prophétique, il vous accorde votre demande. Le Patriarche Thomas mourut en effet, avec de grands sentimens de religion, le jour du vendre-

di ſaint, vingtième mars de cette année 610; & Sergius fut ordonné le lendemain. Il alla porter lui-même à Théodore la nouvelle de ſon ordination, ſe jeta à ſes pieds, & le pria de lui obtenir du Ciel les ſecours néceſſaires à ſa jeuneſſe & à ſon peu d'expérience. Le Saint l'embraſſa, & lui dit: Dieu vous a chargé, encore jeune, de ce fardeau, afin que vous ſoyez plus propre à ſupporter les malheurs qui nous menacent; mais demandez-lui le don de force; armez-vous du bouclier de la foi: votre pontificat ſera long & de grande importance. Sergius ſiégea en effet pendant 29 ans.

S. Théodore logeoit à C. P. dans le monaſtère de S. Etienne, dit des Romains. Les moines qui ne devoient pas le garder long-temps, voulurent au moins avoir ſon portrait; & ils le firent peindre, ſans qu'il s'en défiât. Ils ſouhaitoient encore qu'il bénît ce portrait, & le lui préſenterent à cette fin: il s'apperçut alors de leur petite ſupercherie, & leur dit en ſouriant: Vous êtes des voleurs; mais comme ſa vertu n'avoit rien de ſauvage, ni de repouſſant, il ne laiſſa point de faire la bénédiction déſirée. Il fit à C. P. comme ailleurs, un grand nombre de miracles, qui ſont rapportés

par un témoin oculaire. Etant retourné à ſon monaſtère de Sicéon ſa patrie, il y mourut trois ans après, le 22 d'Avril, jour auquel l'Egliſe honore ſa mémoire. On doit obſerver [dans un temps où l'on ne trouvoit qu'en Afrique quelques exemples des exemptions de monaſtères] que ce ſaint Abbé obtint que ſes diſciples ſeroient ſoumis immédiatement au ſiège de C. P. & déclarés libres de la juriſdiction de tout autre évêque.

La première ou la ſeconde année depuis la mort de ſaint Théodore, mourut le Pape Boniface IV, & ſelon toutes les apparences, le 7 Mai 615. C'eſt ce Pontiſe qui a le premier employé dans ſes dates, l'ère de l'Incarnation, laquelle toutefois ne devint familière à ſes ſucceſſeurs que long-temps après. Il obtint de Phocas le temple bâti vingt-cinq ans avant J. C. par Agrippa gendre de l'Empereur Auguſte, & dédié à tous les Dieux ſous le nom de Panthéon. Sans changer le bâtiment, & ſe contentant de le purifier des ſouillures de l'idolâtrie, il le conſacra en l'honneur de la Vierge-Mère & de tous les martyrs : ce qui donna l'origine à la fête de tous les Saints, qui fut auſſi-tôt célébrée à Rome, & par la ſuite dans toute l'Egliſe. Ce temple ſub-

Iſid. de Eccl. Offic. c. 39.

ſiſte encore aujourd'hui, ſous le nom de Notre-Dame de la Rotonde.

Boniface IV, recommandable par ſa piété, avoit fait de ſa maiſon un monaſtère, & lui avoit donné de grands biens. Les Romains honorent ſa mémoire le vingt-cinquième jour de mai. Son ſucceſſeur *Deus-dedit*, compté au nombre des Saints par toute l'Egliſe, monta ſur le trône pontifical le 19 Octobre 615. Il ſe ſignala par un amour tendre pour le clergé, & par un grand zèle pour l'honneur de l'état clérical, qu'il procura d'une manière ſolide, en y rétabliſſant l'ordre ancien.

Cependant les Perſes vérifioient, par les derniers excès, les prédictions de ſaint Théodore Sicéote. Ils avoient rompu la paix dès le temps de Phocas, ſous prétexte de venger le ſang de l'Empereur Maurice. La première année d'Héraclius, ils s'emparerent d'Edeſſe & d'Apamée, & pouſſerent juſqu'à Antioche. Ils prirent Céſarée de Cappadoce, la ſeconde année de cet Empereur; la quatrième, Damas; & la cinquieme, ils paſſerent le Jourdain, firent la conquête de Jéruſalem & de la Paleſtine. Ils immolerent par milliers les clercs, les moines & les vierges. Ils brûlerent les égliſes, & même le

Theoph. p. 250 & ſeq.

saint sépulcre. Ils emporterent tout ce qu'il y avoit de précieux, une quantité innombrable de vases sacrés, les châsses avec leurs reliques ; & ce qui mit le comble à la désolation, la relique inestimable de la vraie croix. Ils emmenerent captif le Patriarche Zacharie, avec un peuple immense ; & tous ces ravages, tels qu'un débordement aussi rapide qu'imprévu, se consommerent en peu de jours. Les Juifs cruels acheterent les prisonniers, pour le seul plaisir de les massacrer ; & l'on en compta quatre-vingt-dix mille tués de la sorte. Cependant le Patrice Nicétas trouva moyen de sauver deux reliques bien précieuses, savoir l'éponge & la lance de la Passion, & il les envoya à C. P. On y exposa l'éponge à la vue du peuple, dans la grande église, pour la fête de l'Exaltation de la Croix, 14 de septembre : la sainte lance y arriva le samedi 26 octobre, & fut honorée avec une grande solemnité, le mardi & le mercredi suivans par les hommes, le jeudi & le vendredi par les femmes.

Tom. I. Bibl. PP. p. 1022. Huit jours avant la prise de Jérusalem, la laure de saint Sabas avoit été attaquée par des troupes d'Arabes. Tous les solitaires s'étoient enfuis, excepté seulement

quarante-

quarante-quatre des plus anciens & des plus vertueux. Blanchis dans les exercices de la vie religieuse, qu'ils avoient embrassée dès la fleur de leur jeunesse, les uns n'étoient pas sortis de leur sainte retraite depuis cinquante ou soixante ans ; les autres n'avoient pas seulement nommé les villes de leur voisinage, depuis leur entrée dans le monastère. Plus attachés à leur religieuse demeure, qu'autrefois les sénateurs des beaux temps de Rome à leur patrie dans une invasion semblable de Barbares, ils ne voulurent point abandonner dans ce péril les lieux que leur consécration leur faisoit regarder comme leur vraie patrie Les Infidèles, après avoir enlevé tout ce qu'ils trouverent dans l'église, prirent ces vénérables vieillards, & les tourmenterent sans pitié, plusieurs jours consécutifs, afin de découvrir les trésors qu'ils imaginoient avoir été cachés : mais voyant que leur constance étoit inébranlable, ils entrerent en fureur, & les mirent en pièces. Tous reçurent la mort avec action de graces, sans proférer un mot de plainte, sans changer de posture, sans laisser paroître le moindre signe d'altération sur leur visage. L'Eglise honore ces quarante-quatre solitaires, comme autant de martyrs.

Le torrent de cette funeste irruption s'étant écoulé, les autres solitaires vinrent recueillir les membres épars de leurs frères. Modeste, abbé du monastère de S. Théodose, rassembla tous ces corps, les lava en répandant des larmes de piété plus encore que de tristesse, & leur donna une honorable sépulture, au chant des hymnes & des cantiques. Il exhorta ensuite tous les disciples de saint Sabas à imiter cette stabilité héroïque, & à souffrir tous les genres de persécution, plutôt que d'en enfreindre jamais les règles. Il étoit persuadé que c'étoit là un moyen des plus utiles de prêcher la vertu de la croix aux Infidèles, & de la leur rendre au moins respectable. Par son conseil, ces troupes de religieux se réunirent dans la laure, & ne la quitterent que pour repeupler le monastère abandonné de l'Abbé Anastase, à une lieue de Jérusalem. L'Abbé Modeste, en l'absence du Patriarche Zacharie, prit soin du diocèse de Jérusalem, & de tous les monastères du désert.

Il reçut de grands secours du saint Patriarche d'Alexandrie, Jean surnommé à si juste titre l'Aumônier. Jean avoit succédé à Théodore Scribon, égorgé par les hérétiques sous le regne foible de Pho-

Vit. S. Joan. per Leont. ap. Boll. T. 2.

cas. Il étoit né en Chypre, du gouverneur de l'isle, & n'avoit mené, ni la vie monastique, ni la vie cléricale: il avoit même été marié. Mais s'étant donné tout entier à Dieu, après avoir perdu sa femme & ses enfans, la réputation de ses vertus, & particulièrement de son incomparable charité, fit croire que l'on pouvoit passer pour lui par dessus les règles ordinaires: les effets prouverent qu'on en avoit bien jugé. Si-tôt qu'il fut ordonné, il fit venir les économes de l'Eglise, & leur dit: Il est juste, mes frères, de commencer par prendre soin de ce qui intéresse plus capitalement J. C. Allez par toute la ville, & rapportez-moi une liste exacte de tous mes seigneurs & mes maîtres. Ils ne comprirent rien à ce discours, & lui demanderent avec étonnement quels pouvoient être ses maîtres. Ce sont, dit-il, ceux que vous nommez les pauvres. Il s'en trouva plus de sept mille cinq cens, qu'il ordonna de pourvoir chaque jour des choses nécessaires pour la subsistance. Il eut encore soin, dès le lendemain de son ordination, d'empêcher que par toute cette grande ville on n'usât de faux poids, ni de fausses mesures. Il rendit là dessus une ordonnance en son nom, avec confisca-

Item. Vit. per Metaphr.

tion de tous les biens des contrevenans, au profit des pauvres: ce qui fait connoître, en passant, l'autorité des évêques d'Alexandrie, par rapport au temporel.

Ayant découvert que les officiers de l'Eglise se laissoient engager par présens à user de partialité dans le rachat des captifs, il les fit venir en sa présence; & sans leur faire de reproches, il augmenta leurs appointemens, avec défense de rien recevoir de personne. Ils furent si touchés de cette admirable conduite, que plusieurs ne voulurent pas recevoir cette augmentation de revenus. Il sut encore que la multitude des officiers & des secrétaires empêchoit les plaintes de parvenir librement jusqu'à lui: pour remédier à un abus qu'il regardoit comme des plus intolérables, il prit la résolution de donner deux fois la semaine audience publique. Tous les mercredis & les vendredis, il faisoit placer un siège devant la porte de l'église, avec deux bancs pour des gens de bien. Là, il conversoit familièrement avec eux, écartoit les gens d'affaires, & affectoit de paroître peu occupé, afin que la timide indigence se présentât en toute liberté. Mais ce qu'il avoit arrêté, il le faisoit exécuter sur le

champ par ſes officiers, à qui même il défendoit de manger avant une exécution entière. Si nous avons, diſoit-il, la liberté d'entrer à toute heure dans la maiſon de Dieu, & ſi nous oſons le prier de ne point différer à nous bénir, de nous prévenir même de ſes miſéricordes ; avec quelle promptitude ne devons-nous pas ſatisfaire aux demandes de ceux qui ont les mêmes titres que nous auprès de notre Maître commun ?

Un jour qu'il avoit attendu depuis le matin juſqu'au milieu du jour, ſans que perſonne ſe fût préſenté à ſon audience, il ſe retira fort triſte, & verſant beaucoup de larmes. Le ſaint moine Sophrone, Syrien de naiſſance, qui parvint dans la ſuite au patriarchat de Jéruſalem, & qui alors ſe trouvoit à Alexandrie, lui demanda tout bas la cauſe de ſon chagrin. C'eſt, dit il, que le chétif Jean n'a pas été digne de rendre aujourd'hui le moindre ſervice à J. C. & qu'il n'aura rien à lui offrir pour l'expiation de ſes iniquités journalières. Au contraire, repartit Sophrone, vous devez vous réjouir d'avoir ſi bien pacifié votre peuple, qu'il ne s'y trouve pas une ſeule perſonne en mauvaiſe intelligence avec ſon prochain, & que toute cette multitude vit enſemble

ſans différend, comme les ſaints anges. Le ſaint Patriarche, avec la ſimplicité d'un enfant, leva les yeux au Ciel en béniſſant Dieu, & changea toute ſa crainte en une douce joie.

Quand les habitans de Syrie & de Paleſtine ſe réfugierent en Egypte après l'affreuſe incurſion des Perſes, il les reçut tous, ſans s'étonner de leur multitude. Il faiſoit panſer & traiter gratuitement les bleſſés & les malades; il défendoit de les renvoyer des hôpitaux, qu'ils ne le déſiraſſent; il faiſoit donner chaque jour, à tous les indigens ce qui leur étoit néceſſaire. Il envoya même dans les provinces déſolées des hommes pieux & d'une intégrité à toute épreuve, avec beaucoup d'argent, de vivres & d'habits, tant pour aſſiſter les malheureux ſur les lieux, que pour délivrer les captifs. Il entroit dans tous les détails de la charité la plus délicate & la plus attentive; & s'il faiſoit donner une pièce d'argent à chaque homme, il en donnoit deux à chacune des femmes & des filles, pour les tenir plus à couvert des dangers occaſionnés par l'infirmité de leur ſexe.

Quelques perſonnes s'étant préſentées, avec de riches vêtemens & des bracelets d'or, les diſtributeurs des aumônes s'en

plaignirent au Patriarche: mais il les jugea d'autant plus malheureuses, qu'elles étoient réduites à mendier sous un extérieur plus apparent: & cette ame d'une bénignité toute angélique, prenant contre sa coutume un regard & un ton extrêmement sévère, répondit en ces termes: Si vous voulez être les aumôniers de l'humble Jean, ou plutôt de J. C. obéissez avec plus de simplicité au précepte évangélique, de donner à ceux qui vous demandent. Après tout, c'est à celui qui a fait ce commandement qu'appartiennent tous les biens, & il ne veut point de ministres si inquiets dans leur dispensation. Si vous appréhendez que nous ne puissions pas suffire à tant d'indigens, je ne veux nullement participer à votre peu de foi. Pour moi, je crois sans hésiter, que les trésors du Seigneur & ceux de l'Eglise seroient inépuisables, quand tous les pauvres du monde se rendroient à Alexandrie.

Cette foi fut cependant mise à de rudes épreuves. La multitude des réfugiés consuma toutes les réserves de l'Eglise, & la stérilité affligea les campagnes, par l'insuffisance des crues du Nil. Le saint Patriarche emprunta d'abord à plusieurs citoyens religieux, environ mille livres

d'or : elles furent consumées, & la misère ne finit pas. Les plus aisés commençant même à craindre pour eux, il ne trouva plus rien à emprunter. Dans cette inquiétude, la plus cruelle peut-être qu'il eût jamais ressentie, un riche bourgeois qui désiroit d'être diacre, lui offrit deux cens boisseaux de blé, & cent quatre-vingt livres d'or, s'il vouloit l'ordonner. Cette ressource me viendroit bien à propos, lui répondit-il; mais je ne puis recevoir cette offrande impure. Le Seigneur qui a multiplié les pains dans le désert, nourrira toujours mes frères les pauvres, pourvu que nous observions ses commandemens. Il lui arriva le même jour deux grands navires de Sicile, chargés de blé.

Cependant le Dieu de la miséricorde, qui parut se complaire à fournir dans son serviteur le modèle le plus accompli de cette vertu, le mit à une nouvelle épreuve. Tous les vaisseaux de l'Eglise d'Alexandrie furent battus d'une tempête si violente sur la mer Adriatique, qu'on perdit tout ce que portoient treize des plus grands & des plus richement chargés. Le Saint consola lui-même les gens de l'équipage, avec la résignation & tous les sentimens d'un autre Job; & Dieu lui

rendit de même, fort peu de temps après, le double de tout ce qu'il avoit perdu. On peut juger des richesses de l'Eglise d'Alexandrie, par cette puissante flotte, ainsi que par la somme de quatre mille livres d'or, que le saint Evêque avoit trouvée dans le trésor épiscopal à son ordination. Cette considération rendra vraisemblables ses libéralités immenses, & justifiera ce qui paroît, dans sa conduite, contre les règles ordinaires. Il envoya à l'Abbé Modeste mille sacs de froment, & autant de légumes, mille caisses de poissons secs, mille tonneaux de vin, avec mille ouvriers d'Egypte, autant de pièces d'or & de livres de fer, pour réparer les églises de la Palestine. Quelquefois il donnoit avec une apparence de prodigalité & de peu de discernement, pour fournir des exemples plus efficaces de désintéressement & de générosité.

Un jour qu'il alloit aux hôpitaux visiter les malades, comme il le faisoit deux ou trois fois chaque semaine, un étranger l'aborda avec un méchant habit, & le supplia d'avoir pitié d'un pauvre captif. Il lui fit donner par son aumônier six pièces d'argent. Le mendiant disparoît, va changer d'habit, & revient par une

autre rue demander de nouveau l'aumône. Le Saint lui fit alors donner six pièces d'or. L'Aumônier, après avoir obéi, dit à l'oreille du Saint, que c'étoit pour la seconde fois qu'il donnoit au même: mais l'Evêque ne fit pas semblant de l'entendre; & le pauvre étant revenu pour la troisième fois, l'Aumônier tira doucement le Prélat, pour lui faire observer que c'étoit encore le même pauvre. Eh bien, dit l'homme de Dieu, donnez-lui douze pièces d'or; car c'est peut-être J.C. qui demande à dessein de m'éprouver. Dans une autre rencontre, n'ayant donné que dix pièces de petite monnoie, celui qui les avoit reçues s'emporta en invectives, avec une insolence effrénée. On voulut le châtier, comme il le méritoit: mais le Patriarche en reprit sévèrement ses officiers, & commanda au contraire qu'on ouvrît le sac qui étoit plein de cette monnoie, afin que le pauvre en prît autant qu'il voudroit.

Libéral jusqu'à la magnificence & à la profusion, il vivoit personnellement dans une extrême pauvreté. Il n'avoit pour lit qu'une basse & méchante couchette, avec une couverture de laine toute déchirée. Un des principaux de la ville lui en donna une qui avoit coûté trente-six

pièces d'argent, & le conjura de s'en servir pour l'amour de lui. Le souvenir de trente-six pièces d'argent, employées à son seul usage, tandis qu'elles pouvoient soulager plusieurs nécessiteux; le tourmenta toute la nuit. Il ne cessa de repasser dans son esprit tous les genres de misères; auxquels il s'imaginoit qu'il auroit dû subvenir par ce moyen; & il ne put jamais fermer l'œil. Dès le matin, il envoya vendre la couverture, pour en donner le prix aux pauvres. Le citoyen qui lui en avoit fait présent, la racheta, & la lui fit reporter. Le tendre Pasteur la vendit une seconde & une troisième fois, & dit enfin au riche pieux qui la lui faisoit toujours reporter: Nous verrons qui de nous deux se lassera le premier. Jamais il ne put consentir à être mieux traité que le dernier des pauvres.

Le soin des morts, & de faire célébrer des collectes pour eux; c'est-à-dire des messes, l'horreur de l'hérésie & des vices regnans, la modération, la douceur, le pardon des injures, le détachement de la vie, toutes les vertus; il les possédoit au même degré de perfection, que l'amour des pauvres. Mais nous nous attachons principalement à faire connoître la qualité que la divine miséricorde

s'est plue sur-tout à signaler dans un Saint, qui fut une des plus vives images du Dieu de charité. Cet esprit de bonté & de sensibilité le dirigeoit jusques dans les repréhensions que son zèle l'obligeoit de faire à son peuple.

Voyant un jour que plusieurs sortoient de l'église après la lecture de l'évangile, il en sortit lui-même, & alla s'asseoir au milieu d'eux. Ce qui les ayant étrangement surpris; mes enfans, leur dit-il, où sont les ouailles, là doit être le pasteur: c'est pour vous que je me rends à l'église; car pour moi, je pourrois dire la messe à l'évêché. Ce qui nous apprend, outre l'antiquité des messes privées, déjà constatée par plusieurs autres faits, que les évêques avoient dès-lors des oratoires ou chapelles domestiques.

Saint Jean l'Aumônier aimoit tendrement les solitaires, & se plaisoit sur-tout dans leur compagnie. Il ne leur donnoit pas néanmoins une aveugle confiance: il prenoit garde au contraire que sous la régularité & l'austérité des mœurs, on ne cachât l'attachement à son propre sens, & l'on n'épousât des maximes contraires à la simplicité de la foi. Aucun d'eux n'eut plus de part à son intimité, que Jean Mosch & le docte Sophrone, illu-

ſtres l'un & l'autre par leurs triomphes ſur les hérétiques Sévériens, à la ſéduction deſquels ils eurent la gloire de ſouſtraire des monaſtères nombreux, & des peuples entiers. Le ſaint Patriarche, malgré toute ſa condeſcendance, étoit ſi ferme ſur cet article, qu'il recommandoit à chacune de ſes ouailles de ne communiquer jamais avec les ſectaires, quand elles devroient ſe priver toute la vie de la communion chrétienne; c'eſt-à-dire de l'exercice public de la religion. Il en eſt, diſoit-il, comme d'un mari long-temps éloigné de ſa femme, & à qui cependant il n'eſt pas permis d'en épouſer une autre.

Jean Moſch, dont ſaint Jean l'Aumônier faiſoit une grande eſtime pour ſa ſcience & ſon zèle contre les reſtes de l'héréſie Eutychienne, avoit embraſſé la profeſſion monaſtique dans le célèbre monaſtère de ſaint Théodoſe en Paleſtine. Prolog. in Prat. Spir.
Sophrone natif de Damas, & qui prit auſſi le parti de la retraite, étoit lié d'amitié avec Moſch, avant même que d'avoir renoncé au ſiècle. Les courſes des Barbares qui déſoloient l'Orient, les obligerent à changer ſouvent d'habitation, & ils parcoururent l'une après l'autre les laures les plus renommées de Syrie, Boll. ad 11 Mart.

d'Arabie & d'Egypte. Une irruption de Barbares dans cette dernière province dispersa enfin les solitaires même si renommés de Scété : mais Sophrone & Mosch en trouverent encore quelques-uns qui les ravirent d'admiration, par le récit des grandes vertus qu'on avoit coutume d'y pratiquer. Le détachement en particulier & la pauvreté évangélique y étoient tels, qu'un des frères malades ayant eu besoin d'un remède où il falloit du vinaigre, on en chercha, sans en trouver, dans les quatre laures, qui comprenoient environ trois mille cinq cens solitaires. Ils ne furent pas moins édifiés, au pays d'Antinous en Thébaïde, dans le voisinage d'Alexandrie. En un mot, la vie cénobitique & érémitique se maintenoit dans la ferveur où elle étoit deux siècles auparavant.

De l'Egypte, Jean Mosch passa dans l'isle de Chypre, puis dans celle de Samos. Il alla jusqu'à Rome, accompagné de douze disciples, dont le principal étoit Sophrone. Ce fut là que des miracles & des grands exemples de vertus qu'il avoit recueillis dans ses voyages, il composa l'ouvrage qu'il intitula le Pré Spirituel, comme tout parsemé de fleurs naturelles & diversifiées à l'infini. En effet, le style

en est simple, varié & facile. Il rapporte naïvement les faits, comme il les avoit appris, & laisse au lecteur l'exercice & le plaisir de la réflexion. Comme tout y respire une tendre piété, on en a fait dans ces derniers temps des traductions & des abrégés, qui suppriment avec raison une foule de petits traits qui sont trop éloignés de nos mœurs : mais on auroit dû en supprimer quelques autres, pour des causes bien plus importantes ; ou du moins les présenter tels qu'ils sont dans l'original, & n'y pas mêler des additions & des réflexions, quelquefois aussi contraires à la simplicité de l'Auteur, qu'à son respect constant pour la doctrine & la discipline uniforme de l'Eglise.

Jean Mosch raconte, que près d'Apamée en Syrie, des enfans gardant des troupeaux s'amuserent à représenter les saints mystères. Un d'entr'eux qui savoit les paroles de l'oblation, fit les fonctions de prêtre, & deux autres celles de diacres. A quoi le Traducteur ajoute, de son chef, que ces enfans savoient ces prières, parce que les prêtres, en quelques endroits, prononçoient tout haut les paroles de la consécration. A quelle fin cette altération du texte, ainsi que le reste de l'histoire, rapportée d'une ma

nière à faire entendre aux ſimples, que la ſeule prononciation des paroles ſacrées peut avoir ſon effet, indépendamment du caractère ſacerdotal ? Ces enfans, pourſuit-on, ayant mis le pain ſur une pierre qui leur ſervoit d'autel, & le vin dans une vaſe qui tenoit lieu de calice, ils obſerverent toutes les cérémonies de l'Egliſe : mais avant qu'ils rompiſſent le pain, il tomba du ciel un feu qui conſuma l'autel avec l'oblation. Si l'on a dû retrancher quelques hiſtoires du Pré Spirituel, c'étoient certainement ces traits minutieux, dont la puérilité eſt le moindre inconvénient. On y trouve d'ailleurs aſſez de preuves concluantes de la foi & de la diſcipline. Ce que raconte Jean Moſch, comme arrivé près d'Egine en Cilicie, prouve évidemment ſa croyance touchant la préſence réelle de J. C. dans le Sacrement de nos autels. Il dit qu'en ce lieu un Fidèle orthodoxe ayant prié un Sévérien de lui envoyer l'euchariſtie de ſa communion, l'hérétique le fit avec joie, dans la confiance où il étoit de l'avoir gagné à ſon parti. Le Catholique mit cette hoſtie dans une chaudière bouillante, où elle fondit à l'inſtant. Il y mit enſuite une hoſtie de ſa communion, qui demeurant entière, refroidit l'eau,

ſans être ſeulement mouillée. Il ajoute qu'un nommé Iſidore de la même ſecte des Sévériens, furieux que ſa femme eût reçu le pain de vie des Catholiques, la prit à la gorge, & la força de rendre la ſainte hoſtie qu'il jeta dans la boue, mais qu'un éclair enleva. Deux jours après, un Ethiopien lui apparut couvert de méchans haillons, & lui dit : Je ſuis le ſacrilège qui frappa le Fils de Dieu ſur la joue, & tu viens d'encourir la même condamnation que moi. Iſidore ſe convertit, & s'efforça d'expier ſon crime par les exercices de la vie monaſtique, qu'il paſſa ſaintement le reſte de ſes jours.

Quant à la diſcipline, Moſch nous apprend que dans l'adminiſtration du baptême, les Grecs faiſoient dès-lors, comme ils le pratiquent encore aujourd'hui, pluſieurs onctions en forme de croix, devant & après l'eſſence du ſacrement, non-ſeulement au front, mais aux oreilles, au dos, à la poitrine, aux pieds & aux mains. A ce ſujet, il parle d'un ſaint moine de Paleſtine, qui étant prêtre, & chargé de baptiſer, ne pouvoit ſe réſoudre à faire ces onctions ſur les femmes. Peu après la compoſition du Pré Spirituel, Jean Moſch mourut à Rome, avec la réputation d'un ſaint ; & il eſt reconnu

comme tel. Il avoit adressé son livre à Sophrone, le plus cher ainsi que le plus distingué de ses disciples, à qui il le laissa en mourant : ce qui l'a fait citer par plusieurs anciens, sous le nom de saint Sophrone, qui eut vraisemblablement beaucoup de part à la composition de cet ouvrage.

Le saint Pape *Deus dedit* étoit mort, dès le 8 novembre 618. C'est le premier Pape dont on ait des bulles scellées en plomb. La chaire pontificale vaqua plus d'un an, & l'on croit que son successeur immédiat, Boniface V, ne fut ordonné que le 23 décembre de l'année 619. C'est à peu près le temps où saint Jean l'Aumônier mourut, comme il avoit vécu, dans l'exercice de la charité & le dépouillement personnel de toutes choses. Il s'étoit vu obligé à quitter pour un temps Alexandrie, par la crainte des Perses. Son ami le Patrice Nicétas, déjà connu par sa piété, l'avoit engagé par des motifs de zèle, à passer à C. P. Etant arrivé à Rhodes, le saint Evêque eut révélation de sa mort prochaine, & dit au Patrice : Vous me conduisez vers l'Empereur de la terre ; mais l'Empereur du Ciel m'appelle à lui. Après lui avoir raconté sa vision, il le quitta, tourna vers

l'isle de Chypre, & se retira à la ville d'Amathonte, lieu de sa naissance. Il fit aussi-tôt son testament, qui est conçu en ces termes : Je vous rends grace, ô mon Dieu, de ce que vous m'avez rendu pauvre, selon ma prière, & de ce qu'il ne me reste que le tiers d'un sou ; quoiqu'à mon ordination j'aie trouvé l'or dans la maison épiscopale, par milliers de livres, sans compter les sommes innombrables que j'ai reçues de vos serviteurs. C'est pourquoi j'ordonne que ce peu qui reste soit distribué sans délai, de la même manière. Il mourut peu après, & fut enterré entre les corps de deux évêques, qui se retirerent, de part & d'autre, à la vue des assistans. Ainsi le racontent les historiens de sa vie, ses contemporains, évêques & docteurs célèbres, qui lui attribuent beaucoup d'autres miracles. Il avoit occupé dix ans le siège d'Alexandrie, où il eut un nommé George pour successeur. Mais depuis son temps, on ne connoît plus guère l'histoire de cette Eglise.

Boll. T. 2. p. 515.

Le Pape Boniface V. écrivit à Edouin, Roi de Northumbre, alors le plus puissant des sept souverains qui partageoient toujours l'Angleterre, pour l'exhorter à se faire Chrétien. Ce Prince avoit épousé

Edelburge sœur d'Edbalde ou Ethéolbalde Roi de Cant, & déjà Chrétienne, comme la plûpart des princes voisins. Il lui avoit promis de lui laisser & à toute sa suite, le plein exercice de sa religion, & de l'embrasser lui-même, si après l'avoir mûrement examinée, il la trouvoit la plus sainte & la plus digne de l'Etre suprême. Le Pape écrivit aussi à la Reine pour le même objet; & à ses lettres, il joignit des présens, comme de la part de saint Pierre, qu'il nomme le protecteur des Anglois. Il y avoit une tunicelle ornée d'or & un manteau pour le Roi, pour la Reine un miroir d'argent & un peigne d'ivoire garni d'or: mais Boniface n'eut pas la joie d'apprendre les effets de son zèle, étant mort cette même année 625, le vingt-deuxième jour du mois d'octobre. Honorius, fils du Consul Pétrone, fut mis cinq jours après sur la chaire de saint Pierre, qu'il occupa près de treize ans.

De son temps, se remplirent enfin les espérances qu'avoit données le Roi Edouin. Ce Prince marqua d'abord peu d'ardeur pour la grace du salut. Il laissa néanmoins baptiser, avec différentes autres personnes de rang, la Princesse Enflède qu'il avoit eue de la Reine Edel-

burge, & qui fut la première Chrétienne de la nation des Northumbres: mais ayant manqué d'être aſſaſſiné par un ſcélérat envoyé de la part du Roi des Saxons Occidentaux, qui tua deux de ſes gens & le bleſſa lui-même, il ſe diſpoſa à faire repentir ce Prince perfide d'une trame ſi noire. Cependant il promit de renoncer aux idoles pour adorer J. C. s'il lui donnoit la victoire; & dès-lors, il s'abſtint de toute ſuperſtition.

Ayant gagné la bataille, & fait périr tous ceux qui avoient conjuré ſa mort, il prit encore du temps pour ſe faire inſtruire par l'Evêque Paulin, qui du royaume de Cant avoit ſuivi la Princeſſe Edelburge dans celui de Northumbre, & qui devint le premier archevêque d'Yorck. Convaincu enfin de la vérité du Chriſtianiſme, & touché des réflexions que lui fit faire Paulin, en lui révélant une longue ſuite de périls & d'avantages, où la conduite de la Providence éclatoit de la manière la plus ſenſible en faveur de ce Prince; il ſe jeta religieuſement aux pieds de l'Evêque, & ne demanda plus que le temps convenable pour diſpoſer les principaux de la nation à ſe faire baptiſer avec lui. Bed II. Hiſt. c. 9.

Coifi, dont on avoit le plus à craindre,

en qualité du premier des pontifes idolâtres, fut celui qui seconda le plus efficacement les bons desseins du Roi. C'étoit un homme plein de droiture, que l'esprit de prévention n'avoit point gâté, & qui sentoit d'autant mieux le foible de sa religion, qu'il l'avoit pratiquée de meilleure foi, sans jamais y découvrir aucun des avantages dont ses premiers instituteurs l'avoient flaté. Il ne l'eut pas comparée à la doctrine sainte & solide qu'on lui annonçoit, que la grace achevant de dissiper ses préjugés, il courut en plein jour, à la vue de tout le peuple, renverser les simulacres qu'il s'indignoit d'avoir encensés si long-temps. La Cour & le peuple furent également touchés de cet exemple. On venoit en foule aux rivières, avant qu'on eût pu construire des baptistères pour l'immersion qui étoit encore en usage. Dans la seule terre d'Adrégin où Paulin avoit suivi la Cour, il demeura trente jours à cathéchiser & à baptiser, sans interruption, depuis le matin jusqu'au soir. Les personnes les plus considérables par la noblesse & la puissance, temoignerent pour le baptême le même empressement que le peuple; entr'autres, les enfans du Roi, savoir quatre fils, une fille & un petit-fils.

Tant d'heureux succès parvinrent à la connoissance du Pape Honorius, peu après qu'il eut succédé à Boniface V, le 27 octobre 625. Il écrivit aussi-tôt à Edouin, pour lui en témoigner sa joie, & l'exhorter à la persévérance. Il envoya en même temps le pallium aux métropolitains d'Yorck & de Cantorbéri, avec pouvoir à l'un & à l'autre d'instituer son successeur, sans être obligé de recourir à Rome, à cause de la distance des lieux. Juste, successeur immédiat de saint Mellit, étoit mort; & Honoré élu en sa place, vint trouver saint Paulin d'Yorck, qui le sacra cinquième évêque de Cantorbéri depuis saint Augustin.

Le Roi Edouin ne favorisa pas seulement le ministère de ces prélats; mais il engagea Carpuald Roi d'Estangle ou des Anglois Orientaux à revenir avec tout son peuple à la pureté de la foi de ses pères, qui avoit été toute défigurée depuis quelque temps par un mélange monstrueux de superstitions idolâtriques. Carpuald fut tué, peu après sa conversion: mais son frère Sibert, qui s'étoit fait Chrétien en Gaule, se mit en possession du trône au bout de trois ans, & n'eut rien de plus pressé que de convertir entièrement son peuple. Il fut

admirablement secondé par l'Evêque Félix, né & ordonné en Gaule, qui établit son siège épiscopal à Dumoc, & rendit toute la province solidement chrétienne. Le saint Archevêque d'Yorck, de son côté, ne se bornoit point à ses premiers succès. Il passa la rivière d'Humbre, évangélisa tout le long de la rive méridionale jusqu'à la mer, & fit bâtir une église à Lincolne, après en avoir converti le gouverneur. Tout réussissoit aux ouvriers évangéliques, dans la tranquillité profonde qui regnoit dans toutes ces contrées.

A la faveur du nom & de l'autorité du Roi Edouin, la paix & le bon ordre se trouvoient tels, qu'ils passerent en Id. c. 16. proverbe. On disoit communément, qu'une femme sans autre compagnie que son enfant à la mamelle, pouvoit en toute sûreté traverser l'Angleterre, d'une mer à l'autre. Près des fontaines qu'on rencontroit sur les grands chemins, le Roi avoit fait attacher des coupes de cuivre, que personne n'osoit enlever. Mais ce digne Monarque ne vécut que 47 ans: le 13 octobre de l'an 633, dix-septième de son regne, il fut tué, en combattant contre Céduallà Roi des Bretons, qui s'étoit révolté & avoit attiré dans

dans son parti Penda prince Anglois de la nation des Merciens. Penda étoit païen, comme tout son peuple, & Cédualla, quoique Chrétien de profession, n'écoutoit que sa férocité naturelle. Il avoit tant de haine contre toutes les nations Angloises, qu'il se proposoit de les exterminer de la Grande-Bretagne, sans nul égard au Christianisme qu'elles avoient embrassé. Sa victoire fut la ruine de l'Eglise naissante de Northumbre. Le Saint Evêque Paulin réduit à s'enfuir, avec la Reine Edelburge veuve d'Edouïn, se retira dans le pays de Cant. Un diacre nommé Jacques, resta à Yorck, pour prendre soin des débris de cette Eglise, qu'il préserva d'une ruine entière, dans cet affreux désastre. Il y établit la pompe majestueuse des rites & du chant Romain, quand les temps devinrent meilleurs.

Après la mort d'Edouïn, le royaume de Northumbre fut d'abord partagé entre deux princes, qui furent encore défaits & tués l'un & l'autre par Cédualla. Ils étoient retombés dans l'idolâtrie, après avoir reçu le baptême. Osouald, digne neveu d'Edouïn, & frère bien différent de l'un de ces Princes à qui il succéda, chercha principalement dans sa piété, la défense du trône où il étoit parvenu. Il

Bed. lij. Hist. c. 2. n'avoit qu'une poignée de monde à opposer aux troupes innombrables de Cédualla. Il planta une croix à la tête de son camp, & fit crier de toute part: Prosternons-nous devant le Dieu tout-puissant qui connoît la justice de notre cause, & supplions-le de nous défendre contre notre superbe ennemi. On se relève après cette courte prière, & l'on fond tête baissée sur l'armée du cruel Breton, qui fut mise en déroute, & on le vit tomber parmi les morts. Le champ de bataille fut depuis nommé le champ céleste, & l'on raconte beaucoup de miracles qui s'y opérerent. Le Roi Osouald n'oublia point un bienfait si merveilleux: dans l'ardeur de sa pieuse reconnoissance, il ne se proposa rien de moins que de rendre toute sa nation Chrétienne.

Le célèbre monastère de Hi, situé dans l'isle de même nom en Irlande, & fondé dès le siècle précédent par saint Colomban l'ancien, avoit toujours la même réputation de piété, de science & de zèle. Osouald y ayant été instruit & baptisé, connoissoit par lui-même tout le mérite de ces fervens cénobites, nommés communément les Anciens ou Vénérables d'Irlande. Il leur demanda un évêque, pour instruire les Anglois de sa do-

mination. On lui envoya d'abord un homme, dont l'humeur étoit aussi dure que la manière de vivre. Il n'eut point de succès dans sa mission, & il revint au monastère, en se plaignant de l'esprit intraitable des Barbares à qui on l'avoit envoyé. Là dessus les Pères tinrent conseil, & sur le compte que rendit le missionnaire; mon frère, lui dit un d'entr'eux, nommé Aïdam, il me semble que vous avez d'abord usé de trop de rigueur envers un peuple si foible, au lieu de commencer, suivant l'avis de l'Apôtre, par leur donner le lait d'une instruction douce, jusqu'à ce qu'ils fussent en état de profiter d'une nourriture plus solide. Tous les assistans tournerent aussi-tôt les yeux sur Aïdam lui-même, pour remplir cette mission, à laquelle en effet il convenoit admirablement, par cet esprit de douceur & de sagesse, qui fait l'assaisonnement le plus engageant de toutes les vertus. On le fit ordonner évêque, & le Roi Osouald lui donna pour son siège épiscopal, la péninsule de Lindisfarne en Ecosse, dont le flux de la mer faisoit une isle deux fois le jour, & que par la suite on nomma l'Isle Sainte.

Aïdam évangélisa avec une ardeur infatigable, & n'éprouvoit aucune difficulté

contre laquelle il ne trouvât des reſſources. Il ne ſavoit qu'imparfaitement la langue Angloiſe: mais le Roi qui avoit appris celle des Hibernois, durant le long temps qu'il avoit été contraint de ſe réfugier parmi eux, ſe faiſoit un plaiſir de lui ſervir d'interprète, avec pluſieurs de ſes courtiſans & de ſes officiers: ce qui fourniſſoit au peuple un ſpectacle raviſſant, & accréditoit d'une manière merveilleuſe le miniſtère évangélique. De jour en jour, il arrivoit d'Irlande de nouveaux ouvriers pour prêcher dans les provinces d'Oſouald, où ils étoient parfaitement accueillis. Le Roi faiſoit conſtruire des égliſes, il leur aſſignoit des terres, pour la fondation des monaſtères: car ces miſſionnaires Hibernois profeſſoient pour la plûpart, ainſi qu'Aïdam, la vie monaſtique, & recevoient de jeunes Anglois, auxquels ils apprenoient tout à la fois les lettres & la diſcipline régulière.

Le S. Evêque enſeignoit encore plus par ſes exemples que par ſes diſcours; mais rien ne donnoit plus de poids à ſes leçons, que ſon détachement abſolu de tous les biens de ce monde. Si-tôt que les princes ou les grands lui faiſoient quelques dons, il les diſtribuoit aux premiers pauvres qu'il rencontroit. Il ne

voyageoit ordinairement qu'à pied, juſques dans ſes courſes les plus pénibles; logeant chez les Fidèles religieux qui lui offroient l'hoſpitalité, ſans diſtinction de riches ni de pauvres. S'il acceptoit la table du Roi, (ce qui étoit beaucoup plus rare que ce pieux Prince ne le ſouhaitoit) il ſe faiſoit accompagner d'un ou de deux clercs; & après avoir pris très-peu de nourriture, il ſe hâtoit de ſortir, pour vaquer avec les ſiens à la prière ou à la lecture: car il ne leur recommandoit rien avec plus d'inſtance, ſoit qu'ils fuſſent clercs ou laïcs, que d'employer chaque jour quelque temps à lire les bons livres. Souvent auſſi il recevoit chez lui des perſonnes de diſtinction, guidé beaucoup moins par l'affabilité qui lui étoit naturelle, que par la perſpective de l'utilité qui en réſulteroit pour le ſaint miniſtère: mais alors même on ne voyoit en lui qu'une charité noble & ſans foibleſſe, ſans ménagement déplacé, ſans que ſa douceur angélique l'empêchât de reprendre avec vigueur, quand il le falloit.

Avec un ſi bon guide, le Roi Oſouald fit des progrès admirables dans les vertus les plus excellentes & les moins analogues au génie groſſier de ces barbares dominateurs. Prince le plus puiſſant de

la Grande-Bretagne, commandant aux quatre nations qui habitoient cette isle, Bretons, Pictes, Ecossois, Anglois & qui parloient chacun une langue différente; il étoit d'un abord facile à tout le monde, d'une humanité, d'une popularité, d'une humilité & d'une prévenance, qu'il ne pouvoit avoir reçues qu'avec la plénitude de l'esprit du Christianisme. Un jour de pâque, comme il étoit à table, avec l'Evêque Aidam, & qu'ils étendoient la main pour la bénédiction, l'officier chargé de recevoir les pauvres, vint dire qu'il en étoit arrivé une très-grande multitude, & qu'ils se tenoient assis dans les rues en attendant l'aumône. Osouald, dont la charité regardoit les délais comme un prix trop cher de ses largesses, ordonna de leur porter un plat d'argent qu'on avoit servi devant lui, & de le mettre en pièces, pour leur être distribué. Son zèle & ses bienfaits s'étendoient bien loin hors de ses Etats. Il se trouva présent au baptême de Cinégisle, Roi des Gévisses ou Saxons Occidentaux, dont il épousa la fille, & qu'il leva des fonts.

Id. c. 6.

Ce fut S. Birin, envoyé par le Pape Honorius, qui procura cette conversion, avec celle de ces peuples; & les deux

Rois s'accorderent à lui donner la ville de Dorceftre, pour y établir son évêché, où Meidulfe, pieux & savant solitaire, fonda peu après le fameux monastère de Malmesbury. Ainsi le regne du Christ s'établissoit-il plus solidement de jour en jour, sur les peuples Barbares, qui avoient envahi les possessions Romaines, & jusqu'aux extrémités les plus reculées de l'Occident.

Ses progrès furent encore plus rapides dans les régions du midi. Récarède, Roi des Espagnes, avoit ramené, dès la fin du siècle précédent, tous les Goths ses sujets à la pureté de la foi, qu'on a vu son saint frère Herménigilde sceller si courageusement de son sang. Deux ans après la mort de ce Monarque, arrivée à Tolède sa capitale l'an 601, il survint dans le gouvernement politique, des troubles & des désordres dont la religion se ressentit. La succession de Liuva II son fils naturel, à ce qu'on prétend, donna lieu à une révolte, dans l'Empire électif des Visigoths. Vitéric, l'un des principaux seigneurs de la nation, se saisit de la personne du jeune Roi, lui coupa la main droite, puis le fit mourir, pour se faire élire en sa place.

Alors Janvier de Malaga, & l'évêque d'une autre Eglise d'Espagne, nommé

Etienne, se plaignirent au Siège Apostolique d'avoir été déposés par violence, & chassés de leurs sièges. Le Pape envoya un délégué sur les lieux, avec pouvoir de juger ces deux affaires. L'instruction du Légat, au sujet de Janvier, portoit que cet évêque seroit rétabli dans son siège, s'il n'y avoit point de crime prouvé contre lui; & que celui qui lui avoit été substitué, seroit privé de tout ministère ecclésiastique, & livré à Janvier, pour être par lui retenu en prison, ou envoyé au Souverain Pontife. Le capitulaire ou mémoire d'instruction va jusqu'à prévoir le cas, où le premier usurpateur du siège de Janvier seroit mort, & auroit un successeur. Celui-ci peut devenir évêque d'une autre Eglise; mais il est pour toujours exclus de celle de Malaga. Q uant aux prélats complices de cette usurpation, ils sont condamnés à faire pénitence dans un monastère, avec privation pour six mois de la communion du corps & du sang de J. C. qu'on ne leur refusera pas cependant, ajoute-t-on, s'ils viennent en péril de mort.

Ce que Rome prescrit, au sujet de l'évêque Etienne, est encore plus remarquable. On y trouve ces règles suivies de
S. Greg. quable. On y trouve ces règles suivies de
xj.Ep 52. procédure : Examiner premièrement, si

le jugement a été rendu dans les formes; si les témoins sont différens des accusateurs; s'ils ont déposé avec serment, en présence de l'accusé; si celui-ci a eu la liberté de se défendre, & si l'on a rédigé le procès par écrit: Examiner aussi les personnes des accusateurs & des témoins, leur condition, leur réputation & leur vie; si ce ne sont pas des gens sans aveu, ou des ennemis de l'accusé; s'ils ont parlé par ouï-dire, ou de science certaine; si l'on a prononcé la sentence en présence des parties: & si quelques-uns des chefs d'accusation n'ont pas été prononcés, examiner si ce sont les plus légers, ou les plus griefs.

Vitéric, après sept ans de regne, étant mort à son tour, comme le Roi Liuva, [c'est-à-dire par un assassinat] Gondemar qui en fut soupçonné, se fit élire en sa place. Il ne laissa pas de marquer pour la foi catholique & pour la justice, un zèle comparable à celui de Récarède: mais il ne vécut que deux ans sur le trône, & il eut pour successeur, dès le mois de février 610, Sisebut recommandable par toutes sortes de bonnes qualités, par son attachement à la religion & sa piété sincère, par l'amour & le maintien du bon ordre, la vigilance, la va-

leur, la clémence, l'étude même des lettres & de l'éloquence où il excella. On ne le blâme que d'avoir poussé son zèle trop loin contre les Juifs, en publiant une loi qui les contraignoit à se faire baptiser, sous peine de mort.

Tom. 5. Conc. p. 1663.

Sous son regne, il se tint à Séville un concile compté pour le second de ce diocèse, & qui est très-important pour plusieurs réglemens qu'on y fit à l'occasion de quelques affaires particulières. Theodulphe de Malaga s'étant plaint que, durant la guerre & les troubles, trois évêques voisins avoient empiété sur le territoire de son diocèse, il fut ordonné de rendre à chaque Église ce qu'elle prouveroit avoir possédé avant les hostilités, sans égard à la prescription, puisque la guerre avoit empêché d'agir. Hors ce cas, on déclara que la prescription de trente ans auroit lieu, suivant les décrets des Papes & les édits des Princes, entre deux évêques qui se disputeroient la possession de quelques églises particulières. On régla aussi qu'aucun évêque ne pourroit déposer un prêtre ou un diacre, sinon dans un concile; que le prêtre, en présence de l'évêque & sans son ordre, ne pourroit baptiser, réconcilier les pénitens, consacrer l'Eucharistie, bénir

le peuple, ni l'inſtruire ; qu'avec ſa permiſſion même, il ne pourroit pas conſacrer des égliſes ou des autels, ni ordonner des prêtres ou des diacres, conſacrer des vierges, impoſer les mains aux Fidèles baptiſés, ou convertis de l'héréſie, afin de leur donner le S. Eſprit; faire le S. Chrême, ou en marquer le front des baptiſés, réconcilier publiquement les pénitens à la meſſe, donner des lettres formées, ou les témoignages eccléſiaſtiques. Toutes ces fonctions étoient alors réſervées aux évêques; quoique la plûpart de celles qui ne tiennent point au caractère, leur puiſſent être communiquées aujourd'hui. Il eſt défendu aux évêques d'adminiſtrer les biens de l'Egliſe, ſans avoir un économe pour témoin de leur conduite; lequel, ajoute-t-on, ſuivant le concile de Calcédoine, ne doit pas être un laïc. C'eſt que cette fonction rendoit en quelque ſorte vicaire de l'évêque, avec juriſdiction.

Il ſe trouva huit évêques à ce concile, tous de la province de Bétique, dont le premier eſt S. Iſidore, archevêque de Séville. Il avoit ſuccédé à ſon frère ſaint Léandre, mort peu avant le Roi Récarède, auquel il avoit été ſi utile, pour l'extinction de l'Arianiſme dans la na-

tion des Visigoths. A une insigne piété, Isidore joignoit beaucoup de lumière & d'érudition, avec cet amour des lettres qui le fit regarder par Braulion évêque de Saragosse, comme suscité du Ciel pour préserver l'Espagne d'une entière rusticité. Il favorisoit beaucoup les monastères, ces paisibles asyles, qui dans ces temps de guerre & de bouleversement, commençoient à faire la portion, non-seulement la plus religieuse de l'Eglise, mais la plus éclairée & la plus polie. Quel que fût leur nombre dans l'étendue de sa métropole, son Concile ordonna que les nouveaux seroient maintenus comme les anciens, sans qu'il fût permis aux évêques d'en supprimer aucun, ni de les dépouiller de leurs biens. Ceux de filles devoient être gouvernés par des moines, qui prendroient soin des terres, des bâtimens & de toutes les affaires extérieures des religieuses; en sorte qu'elles n'eussent à s'occuper que de la perfection de leurs ames, & de leurs petits ouvrages, entre lesquels on compte les habits de leurs pieux pourvoyeurs: mais on usa de toutes les précautions possibles pour écarter le péril de la familiarité; jusques là qu'il n'est permis à aucun moine de venir au vestibule des religieuses, hormis

l'abbé qui ne parloit qu'à la supérieure, en peu de mots, pour les choses nécessaires, & en présence de deux ou trois sœurs.

Entre les nouveaux monastères de Bétique, il n'y en avoit point sans doute qui fût plus cher à Isidore que celui d'Honori, pour lequel il écrivit sa règle. Elle peut servir d'éclaircissement à plusieurs autres règles monastiques, particulièrement à celle de S. Benoît. S. Isidore veut que la clôture du monastère soit exacte, & que la métairie en soit éloignée; que les cellules de frères soient près de l'église, l'infirmerie plus écartée, & le jardin dans l'enclos. Dans la réception des sujets, on n'aura nul égard à la condition: on recevra les esclaves mêmes; si leur maître y consent; & les hommes mariés, pourvu que la femme de son côté fasse vœu de continence. Ceux que leurs parens auront donnés au monastère, seront engagés pour toujours. On éprouvera les novices pendant trois mois dans le logement des hôtes; & ils s'engageront par écrit, en renonçant à tous leurs biens. Chaque année, à la Pentecôte, ils renouvelleront la promesse de ne rien garder en propre. On ne chassera point un frère, pour quelque faute ou quelque

T. 2. Cod. reg. p. 198

rechûte que ce ſoit, de peur d'expoſer ſon ſalut à de plus grands périls ; mais on lui ſera faire pénitence dans le monaſtère. Ici l'on trouve un long dénombrement des fautes ; ſoit grièves & dont la peine eſt remiſe à la prudence de l'abbé ; ſoit légères & pour leſquelles on n'ordonne que l'excommunication de trois jours, comme dans la règle de S. Benoit ; c'eſt à-dire une ſorte d'arrêt, hors de la ſociété, & de tous les lieux d'exercice de la communauté.

On preſcrit à tous les frères le travail des mains, tel que le ſoin du jardin, & de ce qui concerne la nourriture : on laiſſe aux ſerfs les bâtimens & la culture des terres. Le travail emporte environ ſix heures par jour, & l'on en réſerve trois pour la lecture. L'abbé qui doit joindre la maturité de l'âge à celle de la vertu, pratiquera le premier tout ce qu'il preſcrit aux autres, & leur fera des conférences trois fois la ſemaine, après l'heure de tierce. Il mangera toujours en communauté, & auſſi pauvrement que les autres ; c'eſt-à-dire des herbes & des légumes ; quelquefois aux meilleures fêtes des viandes légères ; ce qui s'entend de la volaille. On boira un peu de vin ; mais il ſera libre à chacun de s'en abſtenir,

ainsi que de la viande. On dînera entre la Pentecôte & l'automne : dans les autres saisons, on se contentera du souper. On jeûnera le carême au pain & à l'eau : on ne portera point de linge ; en évitant néanmoins la malpropreté, aussi bien que la propreté recherchée. Tous coucheront dans la même salle, s'il est possible ; au moins dix dans une même chambre, qui demeurera éclairée pendant toute la nuit. Il est encore à remarquer dans la règle de S. Isidore, qu'on doit offrir le sacrifice pour les péchés des morts, avant que de les enterrer, & chaque année le lendemain de la Pentecôte, pour tous les défunts en commun.

Si saint Isidore prit tant de soin de la discipline monastique, il ne marqua pas moins d'empressement à établir le bon ordre dans le clergé, & à donner au service divin toute la perfection & toute la majesté dont des ministres humains soient capables. On lui attribue, du moins comme à l'auteur principal, l'ancienne liturgie d'Espagne, appelée Messe Mosarabique. Quoiqu'elle ne soit plus en usage aujourd'hui que dans une seule chapelle de l'Eglise de Tolède, on ne peut s'empêcher d'y reconnoître autant d'onction que de dignité. Toute conforme qu'elle

eſt avec la liturgie ordinaire, quant aux parties eſſentielles du ſacrifice, & même quant aux prières principales, elle en diffère conſidérablement par l'ordre des choſes, & par beaucoup d'additions. C'eſt pourquoi ſans doute, en retenant par honneur ce monument reſpectable au lieu de ſon origine, on aura cru devoir partout ailleurs ſe rapprocher davantage de la commune obſervance, dans un point auſſi eſſentiel que le ſacrifice.

C'eſt dans le traité des Offices Eccléſiaſtiques que ſaint Iſidore expoſe l'ordre particulier des oraiſons de ſa liturgie. Il y rapporte auſſi toutes les heures & toutes les parties de l'office canonial, qui ſont les mêmes qu'aujourd'hui, & dont il attribue les hymnes à ſaint Hilaire & à ſaint Ambroiſe. En général, on y trouve pluſieurs points remarquables, par rapport à l'antiquité de la diſcipline. Par toute l'Egliſe, dit-il, on reçoit l'Euchariſtie à jeûn, & le vin y doit être mêlé d'eau.
1. Offic. c. 18. Par toute l'Egliſe encore, on offre le ſacrifice pour les morts : ce qui ne laiſſe pas lieu de douter, que ce ne ſoit une tradition apoſtolique. Ceux qui ſont morts à la grace par le péché, doivent faire pénitence avant de s'approcher du Sacrement des autels ; & les autres, ne pas

s'en éloigner long temps : les gens mariés garderont la continence, quelques jours avant la communion. Les Fidèles ſoumis à la pénitence publique laiſſeront croître leur barbe & leurs cheveux en déſordre, ſe proſterneront ſur le cilice & ſe couvriront de cendre. On accordera la pénitence à la fin de la vie, quoiqu'on la tienne pour ſuſpecte. Pour les prêtres & les diacres, ils ne feront pénitence que devant Dieu.

On voit auſſi dans les Offices de S. Iſidore le dénombrement des fêtes de l'Egliſe; ſavoir tous les dimanches de l'année; ſpécialement ceux des Rameaux, de Pâque, de la Pentecôte; le jeudi, le vendredi & le ſamedi ſaints; Noël, l'Epiphanie, l'Aſcenſion, la Dédicace des égliſes, les fêtes des Apôtres & des Martyrs; auxquels nous décernons, dit le ſaint Docteur, non un culte de ſervitude ou de latrie, puiſque nous ne leur offrons pas le ſacrifice; mais un culte de charité, afin d'obtenir le ſecours de leurs prières, & pour nous exciter à les imiter. L es jeûnes de l'Egliſe étoient celui du carême qui fait la dîme de l'année, ceux de la Pentecôte & du ſeptième mois; c'eſt-à-dire des Quatre-temps d'été & d'automne. On ne parle pas de ceux d'hiver ou de

décembre, qui se trouvent néanmoins en usage, au moins en Italie, dès le temps de saint Léon. On marque deux autres jeûnes que nous ne pratiquons plus; l'un dont on ignore la cause, au premier jour de novembre, & l'autre au premier de janvier, afin d'abolir les débauches superstitieuses que les Païens pratiquoient en l'honneur de Janus. On voit encore que le jeûne du vendredi étoit alors universel, & que la plûpart des Fidèles y joignoient celui du samedi: nous les avons réduits à l'abstinence. Saint Isidore a soin d'observer que les usages des Eglises sont différens, & que chacun doit se conformer à celle où il vit.

Il nous a laissé un grand nombre d'autres écrits, dont le plus long & le plus fameux, intitulé des Origines ou Etymologies, ne fut achevé que par Braulion de Saragosse, qui le divisa en vingt livres. Il traite de presque tous les arts & toutes les sciences, en commençant par la grammaire; mais il n'en donne guère autre chose que de courtes définitions, & des étymologies qui ne sont pas toujours heureuses. Ici, comme dans tous les ouvrages de saint Isidore, on apperçoit plus d'érudition & de travail, que de goût & d'invention.

Son long épiſcopat d'environ quarante ans, ne fut qu'une ſuite de travaux apoſtoliques & de bonnes œuvres. Il mourut, comme il avoit vécu, dans l'exercice de toutes les vertus épiſcopales & chrétiennes. Quand il ſe crut près de ſa fin, il redoubla tellement ſes aumônes, que pendant ſix mois ſon logis ne déſemplit pas de pauvres depuis le matin jusqu'au ſoir. Sentant augmenter ſon mal, il ſe tranſporta à l'égliſe de ſaint Vincent, ſuivi d'une Troupe immenſe d'eccléſiaſtiques, de religieux, de laïcs de tout rang, qui ſe lamentoient à grands cris. A l'égliſe, il s'arrêta au milieu du chœur, devant la baluſtrade de l'autel, d'où il fit écarter les femmes. On mit ſur lui la cendre & le cilice: puis étendant les bras vers le Ciel, il ſe renouvella dans la douleur de ſes péchés, & reçut le corps & le ſang de Notre Seigneur. Après quoi, il ſe recommanda aux prières de tous les aſſiſtans, leur demanda humblement pardon, déchargea ſes débiteurs, fit diſtribuer aux pauvres ce qui lui reſtoit d'argent, & avec une tendreſſe paternelle, il recommanda la charité réciproque à tous ſes enfans. Etant enſuite retourné à la maiſon épiſcopale, il mourut en paix, au bout de quatre jours.

Ildef vit. illustr c.7 Les rares vertu de ſaint Hallade n'illuſtrerent pas moins le ſiège de Tolède, où il fut élevé malgré lui, dans ſa vieilleſſe, ſous le regne de Siſebut, & qu'il occupa néanmoins dix-huit ans. Il avoit tenu un rang des plus diſtingués à la Cour, & dans le miniſtère; mais dès lors il pratiquoit, autant qu'il lui étoit poſſible, les obſervances de la vie religieuſe. Il y avoit un célèbre monaſtère, nommé Agali, près de Tolède capitale de l'Empire des Goths. Toutes les fois qu'Hallade pouvoit ſe dérober au faſte & aux embarras du ſiècle, il alloit ſans ſuite ſe mêler aux troupes ferventes des religieux, & prendre part à quelqu'un de leurs exercices. Il ne dédaignoit rien de ce qu'il y avoit de plus vil & de plus mépriſable aux yeux de la vanité & de la fauſſe délicateſſe des mondains, & il s'abaiſſoit juſqu'à porter des bottes de paille au four des frères. Enfin il trouva moyen de ſe retirer tout-à-fait dans cette ſainte communauté dont il devint abbé, & d'où on le porta ſur le ſiège métropolitain de la ville royale. Cette grande place ne ſervit qu'à donner plus de poids à ſes exemples. Jamais il ne voulut écrire, quoiqu'il eût de rares talens: il aima beaucoup mieux inſtruire par les œuvres, que par les diſcours.

La Cour des Rois Francs avoit alors les mêmes ſpectacles d'édification, & la Providence parut proportionner tout particulièrement les ſecours de la vertu aux déſordres fomentés depuis ſi long-temps par les intrigues & le différentes paſſions des Reines Frédégonde & Brunehaut. Clotaire, fils de la première, venoit de réunir ſous ſon obéiſſance toute la monarchie Françoiſe, après avoir ſignalé contre la ſeconde la haine mortelle, dont il avoit hérité de ſa mère. Malgré de ſi fâcheux pronoſtics, il montra beaucoup de bonté pour ſes ſujets, un amour ſincère de la religion & des perſonnes qui l'honoroient par leurs vertus : ce qui en fit paroître un grand nombre à ſa Cour, & dans les places les plus diſtinguées. Arnoux, le premier des ſeigneurs attachés au Roi Théodebert, politique auſſi habile que vaillant guerrier, & par un mérite bien plus rare alors, homme verſé dans l'étude des lettres, paſſa au ſervice de Clotaire, dès la première année que ce Prince regna ſeul. Il y fut ſuivi par ſon ami Romaric, autre ſeigneur de la même Cour du Roi Théodebert. La piété faiſoit le lien principal de leur amitié, qui leur ſervit réciproquement d'aiguillon, dans l'exercice de la charité,

Act. SS. Bened. T. 2. p. 150.

de l'oraiſon, en des auſtérités comparables à celles des plus parfaits religieux : ſi bien qu'ils réſolurent l'un & l'autre, d'un commun accord, de quitter les grandeurs du ſiècle, pour ſe retirer au monaſtère de Lérins ; mais le Seigneur avoit d'autres deſſeins ſur eux.

A peine le mérite d'Arnoux fut-il employé par Clotaire, que le ſiège épiſcopal de Metz étant venu à vaquer, le peuple le demanda tout d'une voix pour ſon paſteur : quoiqu'il ne fût que ſimple laïc, & ſe trouvât même engagé dans les liens du mariage. La voix du peuple fut priſe pour celle de Dieu. Il accepta une dignité qui ne pouvoit que l'abaiſſer aux yeux du monde ; & ſon épouſe à qui différens auteurs donnent le titre de ſainte, ſe retira à Trèves, où elle prit le voile de religieuſe. Il en avoit deux fils, Angéſiſe qui fut la tige de la ſeconde race de nos Rois, & ſaint Cloud qui devint par la ſuite évêque de Metz, auſſi-bien que ſon père. Arnoux cependant étoit trop néceſſaire à la Cour, où il tenoit le premier rang, pour que le Monarque lui permît de s'en retirer. Il y vécut encore quelque temps pour le bien indiſpenſable de l'Etat ; mais en véritable évêque, redoublant ſes aumônes & ſes

austérités, prolongeant souvent son jeûne jusqu'au deuxième & au troisième jour, ne mangeant que du pain d'orge, ne buvant que de l'eau, & portant continuellement le cilice sous sa tunique. Tant de vertus, souvent confirmées par des miracles, ne le rassuroient pas encore contre les dangers du monde. Toujours il aspira à la retraite, & long-temps il sollicita cette faveur, sans pouvoir l'obtenir.

Toutefois son saint ami Romaric avoit déjà rompu ses liens, & embrassé la vie monastique à Luxeu, après avoir partagé ses grands biens entre le monastère & les pauvres, à l'exception d'une terre située dans les montagnes sauvages des Vôges, où ses supérieurs le jugerent bientôt en état de donner les leçons de la vie parfaite aux personnes de l'un & de l'autre sexe. Il y bâtit en effet deux monastères, un de filles plus considérable, dont Sainte Mafflée fut la première abbesse, & un autre pour les hommes, auxquels il préposa S. Amé, qui avoit été après Dieu le premier auteur de sa retraite. Ces deux Saints se chargerent en commun de la direction des religieuses. Comme ce monastère devint en peu de temps fort nombreux, le S. Fondateur y établit la psalmodie perpétuelle, & par-

Ibid. p. 417.

tagea la communauté en ſept chœurs de douze religieuſes chacun, afin de ſe ſuccéder pour chanter les louanges divines ſans interruption. Tels furent les commencemens de l'illuſtre abbaye de Remiremont. Le monaſtère des hommes ſe trouve occupé aujourd'hui par des Bénédictins de la Congrégation de Saint Vannes.

Quand Romaric eut appris qu'il étoit libre à l'Evêque Arnoux de venir partager les douceurs de ſa ſolitude, il s'avança juſqu'à Metz, pour lui en témoigner ſa joie. Arnoux régla bien vîte ſes affaires de famille, fit élire pour ſon ſucceſſeur un autre Saint nommé Goéric, puis quitta avec une admirable fermeté ſes proches, ſon évêché & la Cour, ſans rien emporter que l'eſtime & les regrets publics, & ſur-tout ceux des pauvres. Il s'établit avec quelques ſolitaires qu'il s'aſſocia ſur une montagne voiſine de Remiremont, où il vécut encore pluſieurs années, plus content & plus véritablement heureux qu'il ne l'avoit jamais été au faîte des grandeurs.

On comptoit à la Cour de Clotaire un grand nombre d'autres excellens & ſaints perſonnages. Tels furent Pépin de Landen, qui devint maire du palais, & qui,

qui, malgré les écueils d'une position si critique, a mérité d'être mis au nombre des saints, aussi bien que sa femme Ittuberge, & ses deux filles Bègue & Gertrude: S. Didier, trésorier du Roi, puis évêque de Cahors, & ses frères Rustique & Siagrius; S. Ouën, S. Eloi, S. Faron, qui fit recueillir à l'Eglise de Meaux les fruits abondans de la bénédiction qu'il avoit reçue dans son enfance, de la main de S. Colomban. S. Chanoald son frère devint évêque de Laon. Sa sœur, Sainte Fare consacrée à Dieu par le même S., fonda un monastère dont elle fut la première abbesse, & qui subsiste encore sous le nom de Faremoutier. On conserve un testament de sainte Fare, qui donna la plûpart de ses biens à son monastère, le reste à ses frères & à sa sœur: ce que nous observons, comme une preuve que par-tout la profession religieuse ne rendoit pas inhabile à tester, ni à hériter.

On vit paroître à la Cour de Clotaire une autre sainte abbesse; mais dans un état bien éloigné d'abord de la haute considération dont y jouissoient tant de serviteurs de Dieu. Marcia Rusticula, issue de parens illustres & Romains; c'est-à-dire anciens sujets de l'Empire, & différens des conquérans barbares qui l'avoient

envahi, fut accusée d'avoir caché dans son monastère d'Arles, un fils du malheureux Roi Thierri. Par une exception également honorable à sa vertu & à ses talens, elle s'y trouvoit depuis l'âge de dix-huit ans à la tête de trois cens religieuses, tandis que les réglemens de S. Grégoire exigeoient qu'une religieuse eût soixante ans pour devenir abbesse. Mais les soupçons en matière d'Etat l'emportent sur tous les autres préjugés les plus raisonnables. On tira violemment Rusticule de son cloître, & on l'envoya sous bonne garde au Monarque. Le Ciel ne vouloit qu'édifier la Cour, par le spectacle d'une sainteté qui ne laissoit aucun lieu à la méprise. Les vertus de la sainte Abbesse, confirmées par plusieurs miracles, lui attirerent les hommages des politiques les moins crédules. On ne lui demanda plus d'autre garant de son innocence, que sa propre parole : après quoi, l'on s'efforça de la dédommager d'une humiliation passagère, par le cortège honorable qui fut chargé de la reconduire, comme en triomphe, jusqu'à son monastère.

L'épiscopat étoit encore plus illustré Sur. ad dans la monarchie, par l'éminente sain- 1. Sept. teté d'une multitude de prélats. S. Loup

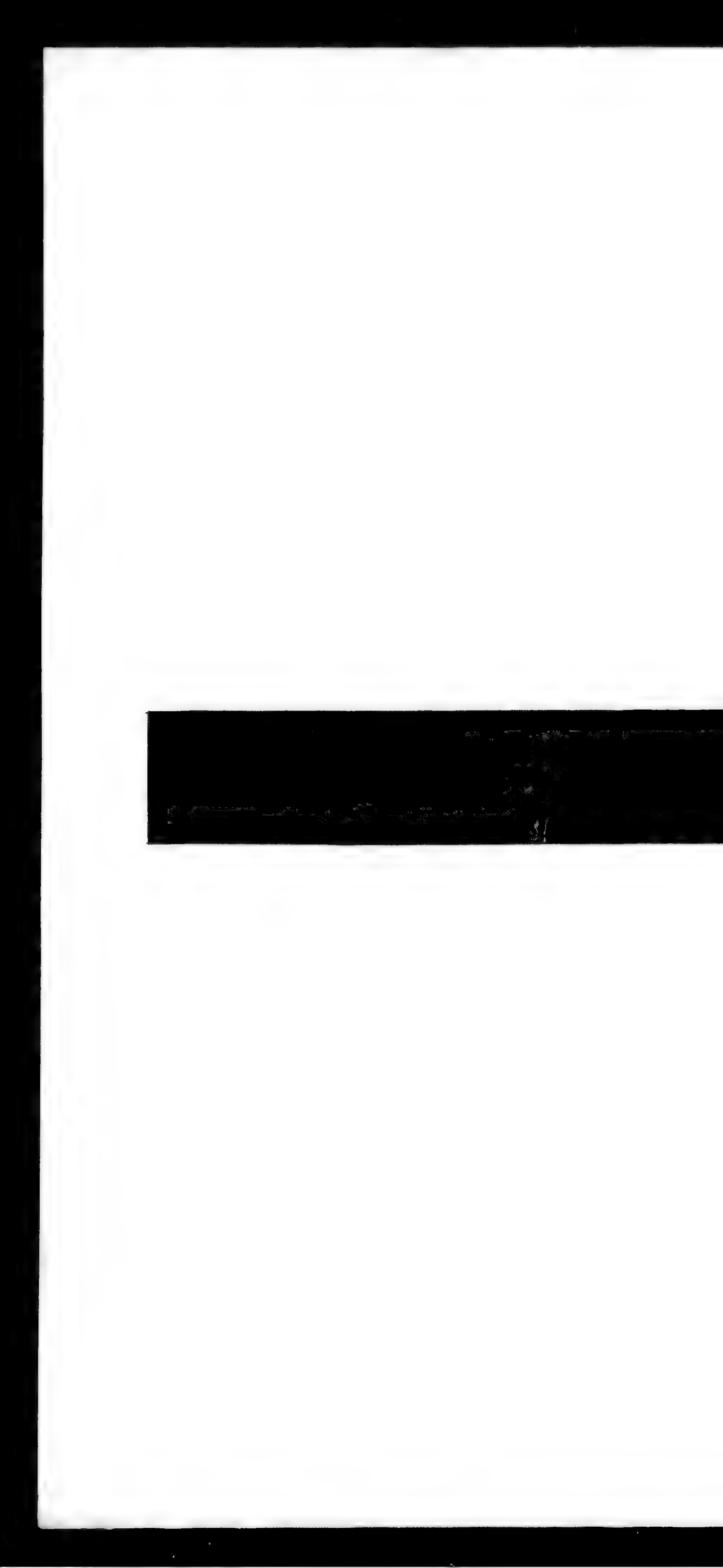
de Sens, neveu de saint Aunaire d'Auxerre & successeur de S. Artème, avoit encouru aussi injustement que Rusticule la disgrace du Roi Clotaire, qui ne lui pardonnoit pas son ancienne fidélité au jeune Sigebert fils de Thierri. Il fut exilé, sous des prétextes qui n'avoient de fondement que dans cette basse & sourde vengeance: mais le Roi détrompé par S. Winebaud, abbé de S. Loup de Troyes, rappela l'exilé, le voulut voir à son retour, se jeta à ses pieds pour lui demander pardon, s'estima heureux de manger avec lui, & le renvoya à son Eglise, comblé d'honneurs & de présens. Saint Domnole à Vienne; saint Austrégisile à Bourges; saint Lézin à Angers dont il avoit été duc; courtisan poli, juge intègre, vaillant capitaine; parent du Roi Clotaire, & le plus humble des simples Fidèles; d'une piété qui dans l'épiscopat ne lui laissa passer aucun jour, sans célébrer les saints mystères; dur à lui-même, jusqu'à ne prendre qu'un morceau de pain & un verre d'eau après un jeûne prolongé deux & trois jours; & envers les autres, d'une douceur qui l'engagea toujours à se déclarer dans les conciles pour le parti de la clémence, & à ne vouloir jamais assister à la déposition d'un

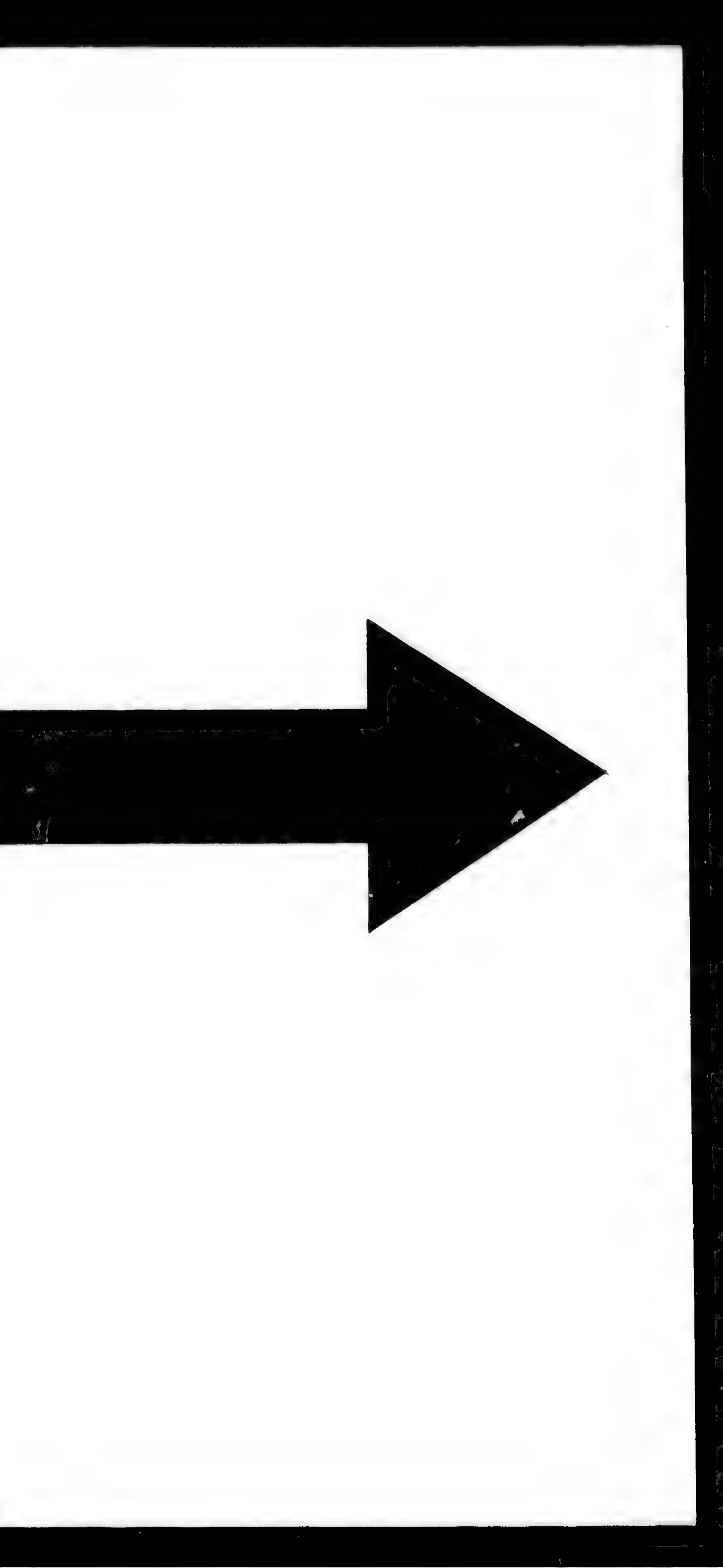
évêque : S. Bertram au Mans, où il fonda trois monastères, deux hôpitaux, & n'usa que pour sa sanctification de l'avantage si dangereux qu'on lui attribue d'avoir été le plus riche prélat de son temps : tous ces grands évêques, avec une infinité d'autres que les bornes de notre plan ne nous permettent pas de faire connoître, se montrerent divinement suscités pour soumettre les vainqueurs des Romains au joug de Jésus-Christ.

Mais nous ne pouvons nous dispenser de rapporter au moins en partie le testament qui nous reste de saint Bertram : monument regardé comme un des plus authentiques, & des plus propres à retracer dans ce genre quelques usages respectables de l'antiquité. C'est ainsi qu'il commence : Au nom de Notre-Seigneur J. C. & du Saint Esprit, moi Bertram quoiqu'indigne pécheur, évêque de la sainte Eglise du Mans, étant sain de corps & d'esprit, mais prévoyant les accidens de la vie humaine, j'ai fait mon testament, & l'ai dicté à mon fils le Notaire Ebbon ; voulant que si pour le défaut de quelque formalité juridique, il n'est pas reçu de droit comme testament, il soit du moins exécuté comme codicile

ab inteſtat. C'eſt pourquoi, après ma mort, vous ſainte égliſe du Mans; c'eſt-à-dire la cathédrale, & vous ſainte égliſe des SS. Pierre & Paul que j'ai bâtie, ſoyez mes héritières. Suit le détail des legs : on obſerve que ceux qui concernent les parens du ſaint évêque ſont pris ſur ſon patrimoine, & qu'il avoit obtenu des lettres ſignées du Roi qui l[illegible]ettoit de diſpoſer de ces biens. [illegible] après avoir fait des imprécation[illegible]e ceux qui donneroient atteinte à ſon teſtament, il le prémunit en cette ſorte contre les conteſtations : S'il ſe trouve quelques ratures, ou quelques additions dans cet acte, c'eſt moi qui les y ai faites; & j'ai eu ſoin qu'il fût ſigné, comme la loi l'ordonne, par ſept perſonnes d'honneur, qui y ont apposé leur ſceau. Auſſi-tôt qu'il aura été ouvert, je prie l'archidiacre de le faire inſérer dans les actes publics.

La plûpart de ces dignes prélats aſſiſterent au concile qui ſe tint l'an 614 à Paris, où il ſe trouva ſoixante & dix-neuf évêques de toutes les provinces de l'Empire François, nouvellement réunies ſous la puiſſance de Clotaire : concile national par conſéquent, & le plus nombreux que nous ayons encore vu dans Tom. 5. Conc. p. 1649.





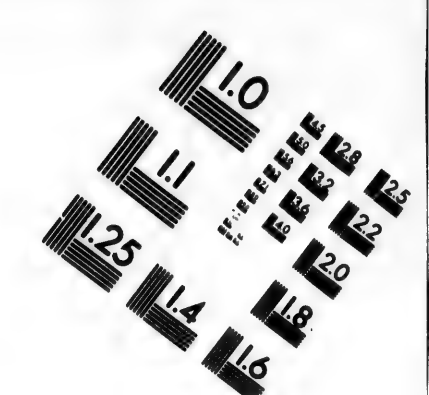
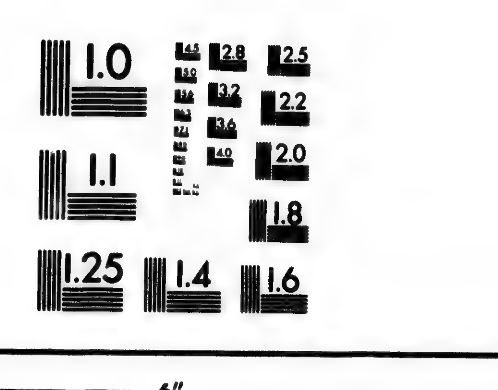


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.0

les Gaules. Dans les canons que nous en avons au nombre de quinze, & qui n'étoient pas les seuls, comme il paroit par l'ordonnance que fit le Roi pour l'exécution de quelques dispositions ultérieures, il s'agit principalement de l'élection aux évêchés, où l'on voit que la puissance politique s'attribuoit déjà beaucoup de prépondérance. Ce Concile, dès les premiers canons, tend à la modérer: on y statue, qu'à la place d'un prélat défunt, on ordonnera gratuitement celui qui aura été choisi par le métropolitain & ses comprovinciaux, le clergé & le peuple de la ville; que nul clerc ne se retirera vers le Prince ou autre personne puissante, au mépris de son évêque; qu'aucun évêque même n'élira son successeur, & que personne ne doit lui être subrogé de son vivant, si ce n'est dans le cas où il ne pourroit plus gouverner son diocèse; étant, par exemple, déposé canoniquement, ou atteint d'une maladie incurable. Le quatrième canon défend à tout juge, de punir ou condamner un clerc, sans le consentement de son évêque. Le dixième ordonne que toutes les donations faites à l'Eglise par les évêques & les clercs auront leur effet, quoique les formalités des loix n'y soient pas exactement observées.

Il est un autre réglement, assez mal expliqué jusqu'ici, par rapport aux Juifs qui s'étoient réfugiés en très-grand nombre, d'Espagne en France, depuis que le Roi Sisebut avoit contraint tous ceux de ses Etats à professer le Christianisme. Il semble d'abord que le Concile fasse la même contrainte à la conscience de plusieurs d'entr'eux. Mais en examinant ce décret avec attention, on voit qu'il se réduit à empêcher les Juifs d'exercer aucune charge ou fonction publique sur les Chrétiens, à moins qu'ils ne se fassent baptiser avec toute leur famille : bien entendu sans doute, qu'ils apporteront au baptême les dispositions convenables.

Quoique ce Concile de Paris tendît à corriger les recours trop fréquens à la puissance séculière, & à donner plus de liberté à l'exercice de la jurisdiction ecclésiastique, le Roi Clotaire ne laissa pas de rendre un édit pour l'exécution des décrets ; mais avec quelques modifications. Quant à l'élection des prélats, il porte que le sujet élu par les évêques, par les clercs & par le peuple, sera ordonné de l'aveu du Prince ; c'est-à-dire qu'il en sera agréé avant son ordination ; & que s'il est tiré du palais, ou présenté par le Prince, il ne sera pas nécessairement

ordonné par cette ſeule conſidération, mais par ſon mérite dûment avéré & reconnu. Clotaire eut même l'attention de n'appoſer ces réſerves, que d'un commun accord entre les deux puiſſances; puiſque l'édit énonce formellement, qu'il a été fait dans le Concile, par le conſeil des évêques & des grands. Les conciles commençoient en effet à ſe former des miniſtres de l'une & de l'autre juriſdiction; & l'on y mêloit les affaires temporelles avec les eccléſiaſtiques, comme on le voit par pluſieurs articles de ce même édit.

Le Roi Clotaire s'étudioit à rétablir le bon ordre dans tous ſes Etats; mais ſurtout à relever les ſaintes inſtitutions, dont les Rois ſes prédéceſſeurs & ſes rivaux avoient perſécuté les auteurs. Il honora d'une bienveillance toute particulière le monaſtère de Luxeu, l'enrichit de grands revenus, & ne mit d'autres bornes à ſes bienfaits, que la modération de ſaint Euſtaſe ſucceſſeur de ſaint Colomban. Par la rare ſageſſe de ce ſecond abbé, & par les effets de la protection royale, tous les dommages du dehors furent bientôt réparés: mais le mal qui provient du dedans, a des ſuites beaucoup plus funeſtes.

Dans le grand nombre des fervens diſ-

ciples qui faisoient honneur au saint Abbé de Luxeu, il y en avoit un nommé Agrestin dont les commencemens présageoient une issue bien différente de ce qui arriva. Il avoit été secrétaire du Roi Thierri, & avoit quitté cette place de faveur, avec de grand biens, pour pratiquer l'abnégation & toute la perfection régulière, sous la conduite de saint Eustase. Mais c'étoit un de ces génies inquiets & sans consistance, qui prennent les saillies du tempérament pour les fruits de la vertu, & qui ne savent pas même suppléer à leur légèreté par l'obéissance. Son Abbé travailloit avec succès à la conversion des Païens qui restoient encore au voisinage du monastère, dans les terres des Séquanois que nous appelons Franche-Comté, & il portoit souvent l'évangile au loin, dans la Norique ou Bavière. Agrestin, à peine profès, se jugea capable de ces fonctions sublimes, & sollicita la permission de s'y livrer, auprès du sage & trop indulgent Eustase, qui d'abord le reprit de sa précipitation téméraire, & qui enfin céda à ses importunités. Le Ciel ne bénit pas une mission si peu évangélique : le jeune Missionnaire, loin de faire aucun fruit dans les contrées qu'i parcourut, s'engagea dans le schisme des

Vit. S. Eustas n. 6. in Act. Bened.

trois chapitres, qui s'étoit étendu d'Istrie en Bavière : il revint tout schismatique à Luxeu, & tenta follement de séduire saint Eustase lui-même, qui se vit réduit à chasser ce zélateur dyscole & incorrigible.

Le dépit qu'en conçut Agrestin, se tourna contre la règle même de Luxeu, qu'il s'efforça de décrier par mille imputations aussi fausses qu'injurieuses : mais comme il tenoit à plusieurs personnes en place, notamment à l'évêque de Genève, nommé Abellen, il trouva moyen de mettre dans ses intérêts jusqu'au Roi Clotaire. Il se tint en conséquence un concile à Mâcon, où toutefois le Roi ne se proprosoit que de persuader Agrestin, & de mettre en plus grande recommandation l'institut de saint Colomban, pour lequel ce Prince étoit plein de respect. Le moine brouillon n'opposa que des frivolités, que saint Eustase dissipa sans peine. La principale objection se tiroit de quelques usages particuliers aux moines Hibernois, tels que la forme de leur tonsure, qui formoit un croissant de cheveux, ouvert sur le devant de la tête.

A ce reproche, qui ne partoit que d'une ame fausse, & ne pouvoit faire il-

lusion à celui même qui le formoit ; malheureux ! s'écria Eustase d'un ton de prophète, puisque tu censures contre ta conscience la conduite d'un saint, c'est au jugement de Dieu que je te cite, pour plaider cette année même ta cause avec lui. Toute l'assemblée trembla. Agrestin fut effrayé lui-même, & donna des signes de conversion : mais il ne marchoit pas avec droiture devant le Seigneur. Il recommença bientôt à troubler tous les monastères, & il trompa pour un temps saint Amé, aussi bien que saint Romaric. Sainte Fare qu'il alla trouver, pour la surprendre à son tour, le repoussa avec une vigueur & une habilité, qu'on avoit moins lieu d'attendre de son sexe, & le renvoya tout confus à Remiremont. Bientôt la vengeance divine y éclata, sur ceux qui favorisoient le parti du rebelle. Deux furent déchirés par des loups enragés, qui entrerent de nuit dans le monastère. Un troisième se pendit. La foudre tombant sur la maison, en écrasa vingt autres. Il en mourut encore davantage de frayeur, le tout au nombre de cinquante personnes. Enfin le perturbateur licencieux, qui ajoutoit l'impudicité à ses autres crimes, abusant de la femme de son valet, fut massacré d'un coup de

hache par ce mari furieux, un mois avant la fin de l'année où saint Eustase l'avoit cité au jugement de Dieu. Son saint Abbé le suivit de près.

On élut, pour lui succéder, saint Valdebert son disciple, qui gouverna le monastère de Luxeu avec une grande édification, pendant quarante ans. Il sortit des écoles de saint Colomban, plusieurs autres saints abbés, & même des fondateurs de monastères nouveaux, & d'illustres évêques. Saint Valéri, natif d'Auvergne, obtint du Roi Clotaire la terre de Leucone, au territoire d'Amiens, où il commença un petit monastère dans lequel il mourut. On observe qu'il disoit deux offices, le Gallican & celui de saint Colomban.

Quelques temps après sa mort, on persécuta ses disciples, qui se virent contraints d'abandonner cette fondation. Saint Blimond, l'un d'entr'eux, se retira jusqu'à Bobio, sous saint Attale, d'où par la suite il revint en France, se rétablir à Leucone par la protection de Clotaire, & abolit les restes du Paganisme qu'on présume avoir occasionné la persécution. Il rétablit enfin le monastère, qui subsiste encore sous le nom de saint Valéri.

Vit. S. Eustas. n. 5. Les évêques tirés de Luxeu, dans ces

premiers temps, ſont ſaint Chanoald de Laon, ſaint Achair de Noyon & de Tournay, ſaint Omer de Téroüane & de Boulogne, ſaint Ragnacaire d'Augt & de Bâle, ſaint Donat de Beſançon, fils du Duc de la Bourgogne-Transjurane, & tenu ſur les fonts de baptême par ſaint Colomban, aux prières de qui le Ciel l'avoit accordé. Il fonda dans ſa ville épiſcopale, le monaſtère de ſaint Paul, ſous les règles de ſaint Benoît & de ſaint Colomban. Sa mère Flavie y en fonda un de filles, pour leſquelles ce ſaint Evêque compoſa une règle tirée de celle de ſaint Céſaire, ainſi que des inſtitutions de ſaint Colomban & de ſaint Benoît.

Le Concile de Rheims, tenu l'an 625, nous fait connoître un grand nombre d'autres ſaints prélats; ſavoir ſaint Sandoux ou Sindulphe de Vienne, S. Sulpice de Bourges, nommé le pieux, & diſtingué de ſaint Sulpice le Sévère auſſi archevêque de Bourges, & enfin ſaint Cunibert de Cologne, pour nous borner aux plus célèbres. Le Roi Clotaire avoit demandé Sulpice, avant qu'il fût élevé à l'épiſcopat, pour faire la fonction d'abbé dans ſes armées, ce qui nous peint les mœurs du temps, & la façon de penſer des Grands, mêmes par rap- T. 5. conc. p. 1683.

port aux moines, que les Rois menoient à leur suite pour faire l'office divin. Ce concile de Rheims enjoint principalement d'observer les canons de celui de Paris, celébré environ dix ans auparavant, & nommé de nouveau général; c'est-à-dire national. Il défend aussi de tirer des églises ceux qui s'y seront réfugiés, à moins qu'on ne leur promette avec serment, de les garantir de la mort, de la mutilation & des tortures: mais aussi le réfugié ne sera délivré, qu'en promettant d'accomplir la pénitence canonique marquée pour son crime. S'il est coupable d'homicide volontaire, il demeurera excommunié toute sa vie: & même en faisant pénitence, il ne recevra le viatique qu'à la mort. On enjoint encore de ne point ordonner d'évêque, qui ne soit natif du lieu pour lequel il est ordonné: règle déjà si bien en vigueur, que saint Gal, quelques années auparavant, ne trouva point de meilleure raison que sa qualité d'étranger, pour refuser l'évêché de Constance.

Tom. 2. Boll. p. 187.

Vers le même temps, saint Riquier fonda le célèbre monastère de Centule, qui porte aujourd'hui le nom de son fondateur. Il étoit né en cet endroit du Ponthieu, d'une famille considérable par

sa noblesse & son opulence, & il dut sa vocation à deux saints prêtres d'Hibernie, nommés Caidoc & Fricor, qu'il reçut chez lui, comme ils arrivoient en France. Sa manière de vivre fut si austère, que regardant le pain d'orge comme une nourriture trop délicate, il le parsemoit de cendre, & ne mangeoit que deux fois la semaine. Il fut ordonné prêtre, exerça la vie apostolique nonobstant ses austérités, & porta son zèle avec succès jusques dans la Grande-Bretagne.

Tandis que la religion prenoit cet éclat parmi les Barbares de l'Occident, les Perses lui causoient en Orient les plus mortelles alarmes. Après qu'ils eurent dévasté la Palestine, l'Egypte, la Lybie même & l'Ethiopie, ils s'avancerent, sous la conduite de leur Général Saën, jusqu'à Calcédoine, séparée seulement par un bras de mer étroit, du continent d'Europe & de C. P. d'où l'on découvroit toute leur armée. L'Empereur Héraclius alla lui-même le trouver, & l'engagea, à force de flatteries & de largesses, à se retirer. Il crut pouvoir réussir auprès du Roi, par des moyens de même nature, & lui envoya des ambassadeurs : mais l'orgueil de Cosroès croissant, autant que la majesté Romaine s'abaissoit, il leur

Theoph. an. 6. &c. Chron. Pasch. p. 386.

répondit qu'il ne ſuſpendroit point les effets de ſon indignation, que les Romains n'adoraſſent le ſoleil, à la place du Crucifié. La religion releva le courage de l'Empereur. C'étoit le temps de la pâque : il commença par la célébrer, avec une piété attendriſſante ; & dès le lendemain, il partit pour la frontière de Perſe.

Etant arrivé à ſon armée, il en raſſembla toutes les légions, puis tenant entre ſes mains une image de J. C. que les ſoldats regardoient comme leur plus sûre défenſe, & qui paſſoit pour n'avoir pas été peinte de main d'homme, il leur jura ſolemnellement de combattre avec eux juſqu'à la mort, & de leur demeurer inſéparablement uni, comme un tendre père à ſes dignes enfans. Vous voyez, ajouta-t-il, comme nos ennemis ſuperbes ſe montrent encore plus ennemis de Dieu. Peu contens de faire des déſerts de nos plus belles provinces, & de nos meilleures villes des amas effroyables de ruines, ils ne ceſſent de porter le feu dans les ſanctuaires, d'enſanglanter les autels deſtinés au ſacrifice de la victime non ſanglante, de profaner les lieux les plus ſaints par des impudicités monſtreuſes. Soldats du Dieu trois fois ſaint & ſeul

tout-puissant, ne voyons dans nous que la noblesse de notre destination, & méprisons des périls, qu'il détournera, ou fera tourner à notre avantage. Les effets témoignerent la vive impression que ce discours avoit faite sur le cœur des troupes. Dès cette première campagne, les Romains reprirent leur ascendant, & les Perses furent battus en Arménie.

Les trois campagnes suivantes ne furent qu'une suite de triomphes. Héraclius pénétra dans le cœur de la Perse; il prit la ville de Gazac, réputée sainte parmi les Infidèles, & où ils avoient leur fameux temple du Feu. Mais l'impie Cosroès s'y étoit érigé en divinité principale. On voyoit dans le palais sa statue assise sous un dôme qui représentoit le ciel; & tout à l'entour, le soleil, la lune & les étoiles, avec des grouppes d'anges ou génies, qui lui présentoient des sceptres pour lui faire hommage. Des machines habilement pratiquées y faisoient tomber la pluie, & gronder la foudre. L'Empereur dévoua aux flammes tous ces monumens d'idolâtrie, ou plutôt d'athéisme. Ensuite il purifia son armée pendant trois jours, & ouvrit au hasard le livre des évangiles, pour consulter le Ciel sur la marche qu'il avoit à tenir; d'où nous apprenons que

la superstition du sort des saints étoit pratiquée par plusieurs Chrétiens de l'Orient, aussi bien que de l'Occident. Il eut bien-tôt occasion de reconnoître combien la tyrannie de Cosroès étoit odieuse à ses propres sujets. Héraclius ayant délivré cinquante mille captifs Persans qu'il emmenoit avec lui, & leur fournissant tous les secours nécessaires avec une charité bien nouvelle pour ce peuple idolâtre, mille cris de joie & de bénédiction s'éleverent de toute part en l'honneur du Prince Chrétien. Ils demandoient avec larmes, qu'il fût le libérateur de la Perse, & fît périr Cosroès, qu'ils nommoient l'ennemi du genre humain.

Theoph. p. 170. Cette catastrophe n'étoit pas éloignée; mais elle devoit arriver, d'une manière encore plus funeste qu'ils ne la concevoient. Avant de perdre la vie, le Despote superbe eut à dévorer toutes les humiliations auxquelles il étoit le plus sensible. Dans une bataille qui dura onze heures, & ne coûta la vie qu'à soixante Romains, les Perses furent mis en déroute, & totalement défaits. Leur meilleur général, nommé Sarbazara, traita ouvertement avec les Romains qui n'avoient que des vues pacifiques, & se déclara sans ménagement contre son Souverain.

Alors Cosroès étant tombé malade, voulut faire couronner son fils Mardesan, né de la plus chérie de ses femmes. Siroès son aîné se révolta, réussit à s'établir sur le trône, & fit la paix avec Héraclius. Cosroès fut arrêté, chargé de chaînes, & renfermé dans un donjon qu'on appeloit la maison de ténèbres, & qu'il avoit construit pour y garder ses trésors. Là, le Roi son fils voulant punir ce qu'il n'auroit dû que détester, lui fit donner quelque peu de pain, avec de l'eau, afin de lui rendre le tourment de la faim, & plus long, & plus sensible. Qu'il mange, disoit-il, l'or qu'il a pris tant de soin d'accumuler, en faisant languir de faim un si grand nombre d'innocens. Il envoya les satrapes ses anciens officiers, ceux sur-tout qui avoient le plus de sujets de le haïr, lui insulter de la manière la plus outrageante, jusqu'à cracher sur lui. Il fit égorger sous ses yeux le Prince Mardesan désigné son successeur, & tous ses autres enfans. On le traita avec cette barbarie, cinq jours consécutifs, pendant lesquels on décochoit de temps en temps des flèches sur lui, pour lui faire endurer tous les genres de souffrances à la fois. Ainsi finit le cruel & malheureux Cosroès. Il avoit fait beau-

coup de martyrs; entr'autres, il avoit immolé à ſa fureur impie une troupe de ſoixante-dix Chrétiens captifs, avec ſaint Anaſtaſe, Perſe de naiſſance & mage de profeſſion, qui s'étoit retiré ſur les terres de l'Empire, & qui fut enlevé dans l'irruption des Perſes en Paleſtine. Il avoit dépouillé toutes les Egliſes Chrétiennes de ſes Etats; & pour cauſer tout le dépit imaginable à l'Empereur, il avoit contraint, par une malice infernale, tout ce qu'il avoit pu de Chrétiens Orientaux à embraſſer la ſecte Neſtorienne, qui depuis cette époque s'eſt perpétuée juſqu'aujourd'hui dans ces régions.

Siroès, après la mort de ſon père, fit une paix ſolide avec Héraclius, & lui rendit tous les Chrétiens captifs en Perſe, en particulier Zacharie patriarche de Jéruſalem, avec la vraie croix que le Général Sarbazara en avoit enlevée quatorze ans auparavant. Durant tout ce temps-là, elle étoit demeurée dans ſon étui, comme elle avoit été emportée; c'eſt-à-dire en pluſieurs pièces; puiſque les auteurs contemporains diſent toujours, les bois de la croix au plurier. Le Patriarche en reconnut les ſceaux, avec ſon clergé, en ouvrit l'étui avec la clef ordinaire, l'adora, & la fit adorer publiquement,

S. Niceph hiſt. p. 13.

puis la replaça avec honneur au lieu accoutumé. Les Latins célèbrent la mémoire de ce triomphe de la Croix, le quatorze de septembre; mais les Grecs n'y font mention que de l'apparition faite à Constantin, quoique les uns & les autres nomment cette fête l'Exaltation de la Croix. Au reste, il est certain qu'elle se célébroit, sous le même nom & au même jour, long-temps avant Héraclius.

Cet Empereur ne s'étoit conduit jusqu'ici, que d'une manière à donner de la consolation à l'Eglise. Ayant même été contraint, pour la défendre contre les Barbares, de convertir en monnoie l'argenterie destinée au culte divin, il fit & continua religieusement au clergé de C. P. une rente annuelle, en paiement des sommes qu'il avoit prises pour les frais de la guerre. Dans la suite, il ne se préserva point de l'écueil fatal à tous les princes qui ont voulu s'ériger en arbitres souverains de la religion, ainsi que de l'Etat. En prétendant régler ou expliquer la foi, il devint le fauteur de l'hérésie des Monothélites, l'une des plus funestes à l'Eglise.

Théodore, évêque de Pharan en Arabie, passe pour avoir réchauffé le premier ces erreurs surannées: mais Sergius Theoph. p. 274.

patriarche de C. P. né en Syrie de parens Jacobites ou Eutychiens, dont il n'avoit peut-être pas secoué toutes les préventions, leur fit prendre un crédit pernicieux par son imprudente condescendance à rapprocher le dogme catholique, des opinions singulières qu'il auroit dû étouffer à leur naissance. Les Eutychiens ayant toujours prétendu qu'il n'y avoit qu'une nature en J. C. & l'Evêque Théodore se contentant de soutenir qu'il n'y avoit qu'une opération ou une volonté, Sergius se flatta du vain espoir de concilier l'erreur ainsi déguisée, avec la doctrine invariable de l'Eglise. Il eut tant d'ardeur pour s'acquérir la gloire qu'il attachoit à ce succès imaginaire, qu'il envoya à Théodore un écrit prétendu de Mennas ancien patriarche de C. P. contenant cetre erreur; mais qui, à ce qu'on pense, n'eut jamais d'autre auteur que Sergius même. Il fit passer cet écrit, muni de l'approbation de Théodore, à Paul le Borgne, Eutychien fameux de la secte des Sévériens, apparemment encore dans l'espérance de le ramener à la communion catholique. Il tenta même de réunir ainsi à l'Eglise les sectateurs de Paul de Samosathes, qui ne croyoient J. C. qu'un pur homme, mais qui par là même

Conc. vj. act. 14.

tomberoient volontiers d'accord de ne lui attribuer qu'une opération. C'eſt ainſi qu'en ſupprimant les termes que l'Egliſe conſacre à la profeſſion de ſa foi, & dont la ſageſſe mondaine cenſure ſi amèrement la rigoureuſe exactitude, on allieroit les choſes les plus inconciliables, les principes fondamentaux de la religion avec toutes les horreurs de l'impiété.

L'Empereur Héraclius ne vit en cela que le calme enchanteur du moment, & ſa politique bornée en fut la dupe. Dès ſes campagnes de Perſe, il avoit eu une conférence en Arménie, avec le chef des hérétiques Sévériens, où il reconnut qu'on pouvoit les gagner, en ne diſant qu'une opération en J. C. Dans le pays des Lazes, il propoſa à Cyrus, métropolitain de Phaſide, ſon plan de réunion, qu'il tenoit vraiſemblablement de Sergius de C. P. Cyrus n'oſa déplaire à l'Empereur & contre ſa conſcience qui réclama d'abord, il s'engagea inſenſiblement dans la même entrepriſe que ce Prince. Il ne tarda point à obtenir pour récompenſe le patriarchat d'Alexandrie, vacant par la mort de George qui l'avoit occupé dix ans.

Fidèle au plan d'Héraclius, il travailla, dès qu'il ſe vit en place, à réunir les Eutychiens d'Egypte, qui étoient

en grand nombre, & qu'on nommoit Théodosiens. L'accord n'étoit pas difficile, si-tôt qu'on offroit de ne reconnoître qu'une opération en J. C. L'acte en fut dressé d'un commun consentement, en différens articles édifians en apparence & catholiques à la lettre, à l'exception du septième, où l'on dit que c'est le même Christ qui produit les mêmes opérations tant humaines que divines, par une seule action théandrique; c'est-à-dire humaine & divine tout ensemble; en sorte que la distinction qu'on y met, n'est que dans notre entendement. Dans ces conjonctures, le S. Moine Sophrone se trouvoit à Alexandrie. Comme il y jouissoit d'une grande réputation, depuis l'épiscopat de S. Jean l'Aumônier qui avoit marqué tant de confiance en ses lumières, le Patriarche Cyrus lui communiqua les articles de la réunion. A la première lecture, Sophrone répandit un torrent de larmes, se jeta aux pieds du Patriarche, & le conjura de ne pas publier une doctrine qu'il étoit impossible de concilier avec la foi de l'Eglise. Cyrus n'étoit pas homme à mécontenter les Puissances, pour les représentations d'un solitaire. Peu de jours après, la réunion se fit avec solemnité. Les hérétiques justifierent aussi-tôt les

les alarmes de S. Sophrone. Ils triomphoient avec insolence, & disoient publiquement, qu'ils avoient moins reçu le concile de Calcédoine, que le concile n'avoit adopté leur doctrine, puisqu'admettre une seule opération en J. C. c'étoit n'y reconnoître qu'une nature.

Le zèle de Sophrone le conduisit d'Alexandrie à C. P. mais il ne fit pas plus d'effet sur l'esprit de Sergius auteur ou patron principal de ces nouveautés, qu'il n'en avoit fait sur celui du léger & foible Cyrus. Il reprit ensuite la route de l'Orient, avec une douleur que ne put qu'augmenter (dans la triste perspective où il voyoit la religion) la violence qu'on lui fit pour le placer sur le siège de Jérusalem, vacant par la mort du Patriarche Modeste.

Cependant Sergius pensa qu'il importoit à ses vues, de prévenir le Souverain Pontife contre ce qu'il appréhendoit, tant des lumières & de la fermeté de Sophrone, que des autres dépositaires fidèles des anciens principes. Ce fut alors qu'il écrivit sa lettre insidieuse au Pape Honorius, qui ne sut pas se préserver de ce piège. Elle est fort longue, & remplie toute entière d'artifices, de déguisemens & de mensonges formels. Il y proteste dès le

Conc. vj. act. 12. p. 617. commencement, qu'il ne veut rien faire qu'en parfaite union avec le Siège Apostolique. Par-tout il cache habilement l'intérêt qu'il prend à la doctrine nouvelle, & ne dit pas un mot qui l'en puisse faire soupçonner auteur. Il ne respire en apparence que la conversion des hérétiques, & ne tend qu'à interdire l'usage des expressions qui la peuvent empêcher, & que les Pères, dit-il, n'ont pas jugées nécessaires à la profession de la foi. C'est pourquoi il demande qu'on ne parle plus, soit d'une, soit de deux opérations en J. C. d'une, ou de deux volontés. Il avance que le terme d'une seule opération se trouve dans quelques-uns des Pères, & que celui de deux opérations ne se lit dans aucun : que plusieurs Fidèles sont même scandalisés de cette dernière expression, comme donnant lieu à reconnoître deux volontés contraires dans l'Homme-Dieu. Enfin il assure que saint Sophrone, dont il loue artificieusement la vertu, a senti le danger de ces disputes, & qu'il est convenu de ne plus parler, ni d'une, ni de deux volontés.

Le Pape qui n'étoit pas au fait d'une intrigue si noire & si compliquée, n'avoit pas le premier sentiment de défiance. Il fut ébloui par l'espoir de ramener au sein

de l'unité les partis des Jacobites, des Sévériens, de Julien, de Théodose, & de tant d'autres qui formoient la secte entière & mal unie des Eutychiens. Il applaudit au zèle apparent de Sergius, & lui répondit en ces termes: Nous avons reçu la lettre par laquelle vous nous apprenez qu'il est une nouvelle question de mots, introduite par un certain Sophrone jadis moine, & à présent évêque de Jérusalem, contre notre frère Cyrus évêque d'Alexandrie, qui enseigne aux hérétiques convertis, qu'il n'y a qu'une opération en J. C. mais que Sophrone étant venu vers vous, s'étoit désisté de ses plaintes, après avoir reçu vos instructions. C'étoit ici un des mensonges de la lettre de Sergius, au sujet de saint Sophrone, qui n'avoit jamais varié dans sa foi. Nous vous louons, reprend le Pontife, d'avoir arrêté cette nouveauté de paroles, capable de scandaliser les foibles. Pour nous, nous confessons une seule volonté en J. C. parce que la Divinité a pris, non pas notre péché, mais bien notre nature, telle qu'elle a été créée avant que le péché l'eût corrompue. Nous ne voyons point que l'Ecriture ni les Conciles nous autorisent à enseigner une ou deux opérations: si quelqu'un l'a fait,

Ibid. p. 928.

c'étoit en bégayant & en s'accommodant aux foibles; ce qui ne doit pas être tourné en dogme. Car que le Sauveur soit un seul qui opère par la divinité & l'humanité, les livres saints sont remplis de cette doctrine. Mais de savoir si à cause des œuvres de la divinité & de l'humanité, on doit entendre & dire, soit une, soit deux opérations; c'est ce qui ne doit point nous importer, & nous laissons cette question de mots au grammairiens. Négligeons ces expressions nouvelles qui ne sont qu'un germe de scandale, de peur qu'en effet les simples ne nous croient Nestoriens, si nous admettons deux opérations en J. C. & au contraire, Eutychiens, si nous n'en admettons qu'une. Tenez uniformément cette marche avec nous, comme nous vous la montrons par notre exemple.

Tels sont les principaux articles de la lettre d'Honorius, si malheureusement fameuse après tant de siècles. Toutefois l'erreur y est moins enseignée, que l'intégrité de la saine doctrine retenue captive. On peut voir, par la seule inspection de la piece, que ce qu'il y a de plus dur touchant l'unité de volonté qu'elle attribue à la personne de J. C. ne signifie qu'unanimité ou conformité, afin d'exclure

toute contrariété réelle entre les actes de sa volonté divine & ceux de sa volonté humaine. Mais cette réponse du premier Pasteur, quoiqu'il ne parlât que de son chef & sans l'aveu du grand nombre de ses collègues dans l'épiscopat, ne pouvoit avoir, vu l'état des choses, qu'une influence bien triste dans les affaires de l'Eglise d'Orient. L'Empereur Héraclius n'avoit pas attendu cette lettre, pour gêner l'enseignement public : mais après l'avoir reçue, il s'arrogea bien plus généralement, & avec beaucoup plus d'assurance, le pouvoir de captiver la doctrine. L'an 639, il donna un édit, (si l'on peut appeler ainsi une exposition de la foi) composé sous son nom par le Patriarche Sergius, pour empêcher qu'on n'enseignât le dogme des deux opérations en J. C. C'est ce qu'on nomma l'Ecthèse d'Héraclius. Elle défendoit aussi de dire une seule opération, & d'agiter ces sortes de questions en aucune manière; mais elle posoit des principes, d'où l'unité d'opération s'ensuivoit nécessairement. Enfin, après cette indifférence apparente & déjà si scandaleuse entre le dogme & l'hérésie, elle donnoit pour article de foi, non seulement qu'on ne pouvoit reconnoître en J. C. deux vo-

Tom. VI. Conc. p. 83.

lontés contraires, mais qu'il n'avoit pas même deux volontés différentes. Elle va jusqu'à dire expressément, qu'il n'a qu'une seule volonté. C'est ce qui constitue formellement l'hérésie des Monothélites, ainsi appelés de deux mots grecs qui signifient cette volonté unique.

S. Sophrone n'avoit pas attendu ces extrémités, pour s'opposer fortement aux progrès de l'hérésie naissante, ou plutôt au rétablissement de ce que l'Eutychianisme avoit de plus impie. Après une seconde lettre du Pape Honorius, non moins dangereuse que la première, le savant Evêque se mit à faire des recherches dans les plus saints dépôts de la tradition. Il recueillit en bon ordre jusqu'à six cens passages des Pères, qui formoient deux volumes, & ne laissoient rien à désirer sur ce point intéressant. Il eut bien voulu pouvoir se transporter lui-même à Rome, avec ces moyens triomphans de défense : mais il étoit retenu dans sa province par sa charité paternelle ; son troupeau se trouvant exposé à des périls encore plus imminens de la part des Sarrazins, qui, depuis leur soulèvement sous Mahomet, avoient en peu d'années formé la puissance la plus redoutable de l'Orient. Il prit avec lui

Etienne de Dore, le premier des suffragans, & le conduisant au Calvaire ; Vous rendrez compte, lui dit-il, à celui qui a consacré ce lieu par l'effusion de son sang, quand il descendra de nouveau pour juger les vivans & les morts, si vous négligez les intérêts pressans de la religion qui lui a coûté si cher. Faites ce que je ne puis faire en personne : allez vers le Siège Apostolique, qui est le fondement inébranlable de la foi ; apprenez tout ce qui se trame ici aux grands personnages qui l'honorent par leur doctrine & par leurs vertus. Ne cessez point de les presser, qu'ils n'aient condamné dans les formes canoniques ces nouveautés impies. Etienne ne put tenir contre une exhortation si touchante : il se mit aussi-tôt en chemin. Son saint Patriarche mourut peu après son départ. Suppl. T. vj. Conc. p. 104.

Il eut cependant la douleur de voir prendre la Ville Sainte au bout de deux années de siège, par les sectateurs déjà fort multipliés du faux Prophète Mahomet. Cet imposteur le plus fameux qui fût jamais, né dès le siècle précédent dans le cours de l'an 568, n'acquit une certaine célébrité que la vingt-deuxième année du septième siècle. Telle est la fameuse époque où commence le cours

des années Musulmanes, différentes encore des nôtres, en ce qu'elles ne sont que de 354 jours, ou de douze lunes révolues. Elle se nomme Hégire; c'est-à-dire persécution, & se compte du 16 juillet, jour auquel Mahomet fut chassé comme un perturbateur, de la ville de la Mecque située en Arabie, à douze lieues de la Mer Rouge. Il y étoit né de la tribu des Corissiens, & se vantoit comme eux d'être descendu d'Abraham, par son fils Ismaël, & de la branche aînée. Il se trouvoit néanmoins dans la misère, cherchant fortune en Syrie. Il se fit facteur d'une riche trafiquante de Damas, qui étoit veuve, & qui l'épousa âgé de vingt-huit ans, quoiqu'elle en eût quarante. Il étoit sujet à l'épilepsie. Après l'avoir caché quelque temps à sa femme, cet homme doué de cette énergie de caractère & de cette habileté dans l'art de l'imposture qui présagent les révolutions funestes, entreprenant, intrépide, naturellement éloquent, d'un air noble, quoique d'une taille peu au dessus de la médiocre, fit de son infirmité même la base de son élévation, & fit servir à la conquête d'immenses Etats ce qui sembloit le rendre incapable des charges les plus vulgaires. Il persuada premièrement

Elmacin. l. 1. Albufarag. Dyn. 9. p. 101.

Theoph. ad Heracl. p. 277.

à sa femme, ensuite à son cousin Ali, puis à Aboubècre considéré pour quelque sorte de vertu, mais beaucoup moins que pour ses richesses, & à quelques autres personnes au nombre de neuf, que les accès de son mal étoient autant d'extases où il s'entretenoit avec l'Ange Gabriel, comme étant suscité de Dieu pour rétablir la religion.

A l'âge de quarante-quatre ans, il se donna hautement pour un Prophète, & dogmatisa publiquement. Comme l'Arabie étoit partagée entre trois sortes de religions, la Juive, la Chrétienne, & l'Idolâtre; il accorda quelque chose à chacune, afin de s'acquérir plus facilement des sectateurs. Mais l'idolâtrie se trouvant la plus décriée, par les progrès de la révélation dans toutes les parties du monde connu, & par la honte que le genre humain avoit enfin conçue de ses vieilles erreurs; il crut pouvoir se déclarer fortement contre ces extravagances spéculatives, en laissant à ses voluptueux Arabes la dissolution réelle de leurs mœurs. Il établit l'unité d'un Dieu souverainement parfait, Créateur de l'univers, qui, à diverses époques, inspira des prophètes pour instruire les hommes. Il reconnoît comme tels Noé, Abraham, Moïse,

généralement tous ceux que révèrent les Juifs, & il leur ajoute quelques Arabes. Il déclare que le plus grand de tous les prophètes a été Jésus fils de Marie; il le dit né miraculeusement de cette Vierge, sans nulle altération de sa virginité; il le nomme Verbe & Messie. Il met pareillement au nombre des plus saints personnages, le Précurseur du Verbe fait homme, ses apôtres & ses martyrs. Il donne la loi de Moïse & l'Evangile, pour des livres divins. Mais les Juifs & les Chrétiens, ajoute-t-il, ont corrompu ces divins écrits, & Dieu m'a envoyé pour instruire ma nation d'une manière plus sûre. On ne doit pas se contenter de renoncer à l'idolâtrie; il faut adorer un Dieu sans fils, & sans aucune autre personne qui partage le culte suprême qu'on ne doit rendre qu'à lui seul. Il faut m'écouter comme son prophète, croire la résurrection future, le jugement universel, l'enfer où les méchans brûleront à jamais, & le paradis où les bons, parmi des troupes de belles femmes, n'auront rien à refuser à leur cœur, de tout ce qui flatera éternellement leurs yeux.

Quant aux pratiques extérieures, il prescrit la prière cinq fois le jour, la circoncision & beaucoup de purifications

corporelles, l'abstinence du vin, du sang & de la chair de porc, le jeûne du mois Arabe Ramadan, la sanctification du vendredi entre les jours de la semaine, & le pélerinage de la Mecque, au moins une fois dans la vie. Les Arabes y révéroient extrêmement le temple carré, dont ils rapportoient la fondation à Abraham, quoiqu'on y adorât les idoles. Mahomet lui-même recommande fort d'y honorer une pierre noire, qui s'y trouve enchâssée dans le portail, & qui forme une figure indécente. Il veut qu'on se tourne toujours vers ce temple, pour faire la prière, en quelque lieu qu'on se rencontre. Les devoirs de justice, la pratique de l'aumône, le paiement même de la dîme, & quantité d'usages qui préviennent tous les hommes par leur rapport sensible au bien de la société, entrent dans le plan de sa législation. Mais il en marque sans façon l'établissement vicieux & tout humain, en ordonnant de prendre les armes pour sa propagation, d'immoler sans pitié tous ceux qui résisteront en ne se soumettant pas à payer au moins le tribut. Il assure le paradis à tous ceux qui mourront en combattant pour elle. Afin de rendre plus intrépides ses inconsidérés sectateurs, il leur propose sans

fin la prédestination, comme une destinée fatale & inévitable : d'où leur est venu, selon quelques auteurs, le nom de Moslémins ou Musulmans ; c'est-à-dire résignés d'une manière purement passive à la volonté de Dieu. Des observateurs qui nous paroissent plus exacts, entendent par là des hommes sauvés de la mort, en se soumettant aux vainqueurs.

Tous ces articles sont tirés du fameux ouvrage de Mahomet, nommé Alcoran ; c'est-à-dire la lecture, ou le livre par excellence. Ils s'y trouvent confondus sans ordre & sans liaison, noyés dans les déclamations & les lieux communs, surchargés de redites sans nombre, & mêlés des traits de la plus grossière ignorance. Ainsi confond-il Marie sœur de Moïse, avec la Mère du Sauveur. La diction en est toutefois pure. On y trouve de l'ame & de la chaleur, une éloquence ou un enthousiasme capable de faire impression sur les peuples ardens de l'Arabie, région sans culture & peu fréquentée des étrangers, tant par la température meurtrière de ces terres brûlantes, que par la difficulté de naviger sur la Mer Rouge. Du temps de Mahomet, l'usage des lettres y étoit encore tout nouveau, & lui-même ne savoit ni lire ni écrire ; en

ſorte que l'Alcoran fut rédigé par une autre main. Nous n'en expoſerons pas les fables & les extravagances, qu'on s'eſt encore plus vainement efforcé de tourner en allégories, que les dogmes des anciens Mythologiſtes. La contradiction s'y rend ſenſible dans mille traits différens; mais ſur-tout dans le témoignage que cet inconſéquent ſuborneur rend à la miſſion du divin Inſtituteur de l'Egliſe.

Il trouva d'abord beaucoup de réſiſtance, principalement de la part de ſa tribu, qui fut encore aſſez ſenſée pour lui demander, en preuve de ſa miſſion, les miracles qu'il ne pouvoit fournir. Il fut plus heureux à Médine, autre ville d'Arabie, à ſoixante lieues de la Mecque, du côté de l'Egypte & de la Syrie. Il ſe fit une faction aſſez nombreuſe, pour défaire en pluſieurs rencontres les Juifs & les Coriſiens: après quoi il fut reconnu pour Souverain, la ſixième année de l'hégire, qui concourt avec une partie de l'an 627. Sa puiſſance, & par ſon origine toute militaire, & par le tour du génie oriental, devint très-abſolue & tout à fait deſpotique; mais il n'en abuſoit point avec ſes ſujets. Il vivoit au contraire fort ſimplement, & ſouvent en

camarade de ses soldats. Il fit des loix pour la discipline guerrière, & pour le partage du butin ; objet capital pour un peuple de brigands, parmi lesquels cette conduite le mit en grande recommandation. Il se donna trois cadis ou juges, plusieurs secrétaires, un huissier & un capitaine des gardes. Il prescrivit la bonne foi dans les contrats ; régla les successions, pourvut à l'éducation des enfans, au soin des orphelins, & abolit la coutume barbare de n'élever qu'un certain nombre de filles, & de faire périr les autres à leur naissance. Il maintint l'usage de la polygamie, la liberté de répudier les femmes & de les reprendre plusieurs fois. On lui en connut à lui-même jusqu'à quinze, dont toutefois il ne laissa d'autres enfans, que sa fille Fatime, qui se trouvoit mariée à son cousin Ali, quand le faux Prophète, après neuf années de regne, mourut l'an 631 de J. C. Il s'étoit rendu maitre, deux ans auparavant, de la Mecque & de tout le pays, sans cesser néanmoins de faire sa résidence à Médine.

Le jour même de sa mort, on élut pour lui succéder, en sa double qualité de Prince & de Prophète, Aboubècre plus que sexagénaire, mais père d'Aicha

la plus chérie de ses femmes. Il ne regna guère plus de deux ans, & ne laissa pas d'illustrer étonnamment le titre qu'il prit de Calife ; c'est-à-dire de Vicaire ou Lieutenant du Prophète. Tous les vendredis, il distribuoit aux Musulmans l'argent du trésor public, & n'en réservoit pour lui que trois dragmes par jour, faisant environ vingt-quatre sous de notre monnoie. Il acheva de subjuguer la plûpart des Arabes, tant sujets des Perses que des Romains.

Son successeur Omar, qui se fit gloire de marcher sur ses traces, dans l'observance de la justice & du désintéressement, ajouta au titre de Calife celui d'Emir ou Commandant des Fidèles, qui passa à tous les Souverains Musulmans. Ce fut lui qui prit sur les Romains, non seulement Jérusalem & la Palestine, mais toute la Syrie & l'Egypte, & qui ruina l'Empire des Perses. L'Empereur Héraclius, avant le débordement de ce torrent destructeur sur la Ville Sainte, en avoit prévu les désastres, & avoit eu soin qu'on transportât à C. P. la relique inestimable de la vraie croix. Ce fut alors que saint Sophrone, après avoir exhorté puissamment les Fidèles à expier dans les souffrances les péchés par

lesquels ils profanoient eux-mêmes les lieux saints, fit partir l'Evêque de Dore, pour aller démasquer les nouveaux hérétiques devant le Souverain Pontife.

Mais il paroît que ce digne Envoyé du saint Patriarche n'arriva qu'après la mort du Pape Honorius, qui, le 12 octobre 638, alla rendre compte de près de 13 années d'un pontificat terni par une démarche scandaleuse en elle même, mais sur laquelle nous ne devons pas le juger formellement hérétique. Heureux si beaucoup de grandes œuvres, vraiment dignes du Chef de l'Eglise, ou plutôt, si les bornes étroites de l'esprit humain peuvent servir d'excuse à la surprise où l'engagerent sa confiance en des hypocrites consommés, & son zèle pour la réunion des sectaires dissimulés d'Eutychès. Il se montra magnifique dans la réparation & la construction des églises, auxquelles il donna jusqu'à trois mille livres Romaines d'argent. Il rendit un service beaucoup plus important encore à la religion, en faisant rentrer dans le sein de l'unité l'Eglise d'Aquilée & toute l'Istrie séparée depuis soixante-dix ans, par le schisme des trois chapitres.

Après une vacance de plus d'un an & demi, dont il est difficile d'assigner la

cause, le Siège Apostolique fut rempli, le 28 ou le 29 mai 640, par Séverin, dont la douceur & la tendresse pour les pauvres & pour le clergé commençoient à consoler l'Eglise Romaine d'un si long veuvage, quand il mourut au bout de deux mois & quatre jours. Après sa mort, l'Eglise, pour près de cinq mois, se retrouva sans premier pasteur. Enfin, dans les derniers jours de décembre 640, on élut & on ordonna Jean IV. Entre son élection & son sacre, le clergé Romain, selon l'usage reçu, répondit à une lettre qui avoit été adressée par les Hibernois au Pape Séverin. Cette réponse porte les noms d'Hilaire archiprêtre & vicaire du Siège Apostolique, de Jean diacre, d'un autre Jean primicier, aussi vicaire du saint Siège, & de Jean conseiller. On voit ici ceux qui avoient la principale autorité durant la vacance; savoir les chefs des trois ordres du clergé, l'archiprêtre, l'archidiacre, & le primicier pour les clercs inférieurs. C'est tout ce que cette pièce présente de remarquable, avec l'obstination des Hibernois dans leurs observances bizarres de la pâque, & le renouvellement du Pélagianisme dans les régions où il avoit pris naissance.

Le Pape Jean condamna l'Ecthèse

d'Héraclius, qui reçut cet affront plus doucement qu'on ne devoit s'y attendre. Il étoit souverainement humilié par les conquêtes des Musulmans qui, après la Syrie, venoient de lui enlever l'Egypte. La superbe bibliothèque d'Alexandrie, par leur stupide fanatisme, devint la proie des flammes, & servit à chauffer, pendant six mois, les bains de cette ville immense, qui en comptoit quatre mille. Si ce que ces volumes contiennent, disoient-ils, s'accorde avec l'Alcoran, ce livre divin nous suffit; & s'ils contiennent quelque chose d'opposé, ils nous sont plus qu'inutiles. Soit foiblesse & abattement de la part d'Héraclius, soit droiture & repentir sincère, cet Empereur, au sujet de son Ecthèse, écrivit au Pape en ces termes.

Act. S. Maxim. n. 11. p. 38.

„ La pièce n'est point de moi: je ne l'ai, ni dictée, ni commandée; mais mon Evêque Sergius l'ayant composée cinq ans avant mon retour d'Orient, il me pria, quand je fus à Constantinople, de la faire publier en mon nom & avec ma souscription; ce que j'accordai à ses instances. Voyant aujourd'hui que c'est un sujet de dispute & de trouble, je déclare à tout le monde, que je n'en suis pas l'auteur." Le cours des murmures &

des ſcandales ne fut point arrêté par là. Aucun des partis n'étoit content. Les Sévériens inſultant aux Catholiques ſur les carrefours & dans les cabarets, diſoient que les Calcédoniens avoient paru déſabuſés du Neſtorianiſme, & qu'après avoir confeſſé une ſeule opération, & par conſéquent une ſeule nature en J. C. ils ſe repentoient de la bonne œuvre, & l'anéantiſſoient en ne confeſſant plus, ni une, ni deux volontés. Héraclius mourut enfin, le onzième jour de mars de l'année 641, la ſoixante-ſixième de ſa vie, & de ſon regne la trentième.

Conſtantin ſon fils aîné, qui lui ſuccéda, ne ſurvécut qu'environ trois mois. On crut qu'il avoit été empoiſonné par Martine ſa belle-mère, qui regna quelques mois avec ſon fils Héraclius, ou Héracléonas. Ils furent bientôt obligés de s'aſſocier le fils de Conſtantin, nommé comme ſon père, mais plus connu ſous le nom de Conſtant. Le Sénat ayant peu de temps après fait couper la langue à Martine, & le nez à Héracléonas, Conſtant demeura ſeul Empereur, & fournit pendant vingt-ſept ans un regne encore déteſté de nos jours. Dans la ſeconde année de ſon Empire, mourut le Pape Jean IV., qui fut enterré à ſaint Pierre le 12 d'octobre.

Bed. iij. Hist. c. 9. Théodore Grec de nation, & fils d'un évêque, fut ordonné en sa place, le 24 novembre de la même année 642. Alors saint Osouald, roi de Northumbre en Angleterre, fut tué en bataille par Penda roi des Merciens, le même qui avoit tué saint Edouin neuf ans auparavant. Osouald, âgé de trente-huit ans seulement, étoit parvenu à une éminente sainteté. Il ne se bornoit pas aux vertus assorties en quelque sorte à son état, telles que la charité envers les pauvres, & la tendresse pour les malades qu'il soulageoit souvent de ses propres mains; mais il étoit d'une assiduité à la prière, d'un recueillement & d'une vivacité de foi, qu'on eût admirés dans les plus fervens solitaires. Au moment d'expirer de ses blessures, voyant ses gens tomber en foule autour de lui, & beaucoup plus occupé encore de leur salut que du sien propre, il prioit avec tant de ferveur pour le repos de leurs ames, qu'Osouald mourant & priant pour les morts est passé en proverbe parmi les Anglois. Il eut pour successeur son frère Osouin. Edbald Roi de Cant, mort dès l'an 640, fut remplacé par son fils Ercombert, prince non moins religieux que son père, & le premier des Rois Anglois, qui or-

donna généralement par tous ses Etats, sous des peines rigoureuses, d'abattre les idoles, & d'observer le carême. Fartongate sa fille, & Adalberge tante de Fartongate, se consacrerent toutes les deux au Seigneur, dans le monastère de Faremoutier, où elles devinrent abbesses, & sont honorées comme saintes. Ce monastère, avec ceux de Chelles & d'Andeli, étoient les plus renommés de la Gaule pour l'éducation des jeunes personnes, qui y abordoient en foule des isles Britanniques, si bien munies cependant de ces pieux asyles.

Il sembloit qu'en France le climat eût une qualité plus propre à donner du ressort, ou du moins de l'aménité, aux talens trop concentrés parmi ces insulaires. Fursi né en Irlande d'une famille illustre, qui lui procura une éducation brillante, commença par exercer toutes les vertus solitaires & apostoliques dans la Grande-Bretagne. Il y établit même plusieurs monastères. A la fin il passa dans les Gaules, où il reçut du Roi Clovis II, & d'Erchinoald maire du palais, l'accueil que les François avoient coutume de faire aux étrangers de son mérite, & sur tout aux saints. Erchinoald lui donna la terre de Lagni-sur-Marne, où Fursi

Mabil. T. 2. Act. p. 300.

fonda le monastère qui subsiste encore. Il mourut, comme il vouloit repasser la mer; & son corps fut transféré à Péronne, du domaine d'Erchinoald, qui y faisoit bâtir une église magnifique pour le temps. On l'érigea depuis en une collégiale, où sont encore gardées les reliques de saint Fursi.

Clovis, Roi de Neustrie & de Bourgogne, étoit frère de Sigebert III établi Roi d'Austrasie, du vivant de Dagobert leur père commun, fils & successeur de Clotaire. Le grand nombre de saints personnages qui illustrerent le règne de Dagobert, ne rendirent pas ce Prince plus vertueux. A l'exception de quelques œuvres extérieures qui ne gênoient pas son incontinence, il parut dans ses mœurs plus Mahometan que Chrétien. On lui vit trois femmes à la fois, avec titre de Reines, & des concubines en si grand nombre, qu'on n'a pas daigné les compter. La rédaction qu'il fit des loix de tous les peuples barbares de son obéissance, où le sacrilège & le meurtre des prêtres, comme tous les crimes qui n'attaquoient point l'Etat, ne sont punis que par des amendes pécuniaires, montre le peu d'avantage que les ministres de la religion avoient à se

promettre des puissances du siècle, pour l'établissement du regne de Dieu sur la ruine de celui des vices & du démon. Il mourut le 18 janvier de l'année 638, la seizième de son regne, à compter depuis que son père lui avoit donné le royaume d'Austrasie, & la dixième depuis la mort de Clotaire. Ce fut le premier de nos Rois qui fut enterré à S. Denis; dont toutefois il n'est pas le fondateur. L'église & le monastère en subsistoient dès l'an 627: mais il y fit de grandes largesses, & y établit la psalmodie perpétuelle, à l'exemple du monastère d'Agaune. Depuis le Roi Dagobert, la plûpart de ses successeurs se choisirent la même sépulture.

Entre les grands hommes dont la vertu édifia la Cour de Dagobert, saint Eloi & S. Ouën, aussi liés par l'amitié que par la piété, sont des plus mémorables. Eloi plus âgé étoit né près de Limoges, d'une famille Romaine, comme le prouve encore mieux que son nom & que celui de son père Eucher, la longue suite d'aïeux Chrétiens qu'elle se glorifioit de compter. Il exerçoit la profession d'orfèvre, alors fort honorable, & dans laquelle il s'acquit une grande réputation d'habileté & de pro-

Sur. ad 1. Decembr. Spicileg. pag. 147. Vit. per S. Aud.

bité. Dès le temps de Clotaire, ce Prince voulant faire faire un ſiège où l'art pût le diſputer à l'or & aux pierreries qui en faiſoient la matière, ne trouva qu'Eloi qui ſaisit ſon deſſein. Il fut encore plus content de l'exécution, & lui donna une récompenſe également digne du maître & de l'artiſte. Alors Eloi lui préſenta un ſecond ſiège, auſſi fini & auſſi riche que le premier, & dit qu'il l'avoit fait de l'or qui en étoit reſté. Le Roi commença là deſſus à juger de l'homme rare qui paroiſſoit à ſa Cour, apprit de jour en jour à le mieux connoître, le trouva capable des plus grandes choſes, & lui donna, avec la charge de grand monétaire, une des meilleures parts à ſa confiance. On trouve encore le nom d'Eloi ſur pluſieurs pièces d'or, frappées à Paris ſous Dagobert & ſon fils Clovis.

La faveur du Saint ne fit qu'augmenter ſous le ſucceſſeur de Clotaire, & lui attira quelquefois l'envie des méchans, auxquels il ſe montra toujours oppoſé: car il fut conſtamment homme de bien, ſans être d'abord tout à fait indifférent aux vanités du ſiècle. Il étoit fort avantagé des dons de la nature, de grande taille, la tête belle, & une belle chevelure qui n'étoit pas moins priſée parmi les

les Francs, le teint vif, le regard pénétrant, & un front où se peignoit la prudence. Il étoit d'ailleurs naturellement enclin à la magnificence. Avec ce goût & tous ces avantages extérieurs, les pompes du monde eurent quelques attraits pour lui. Il portoit ordinairement des vêtemens somptueux, & quelquefois tout de soie, quoiqu'ils fussent encore très-rares; des chemises brodées en or à la manière du temps; des ceintures garnies d'or & de pierreries. Mais parvenu à un âge mûr, pour mettre sa conscience en repos, il commença par confesser devant un prêtre toutes les fautes généralement qu'il avoit commises depuis sa jeunesse: c'est le premier exemple de confession générale qu'on trouve dans l'antiquité. Il se défit, au profit des pauvres, de tous ses ornemens précieux. Il ne paroissoit plus habillé que négligemment, &, dans son particulier, on le trouvoit souvent ceint d'une corde. Le Roi le surprenant ainsi, lui donnoit quelquefois son habit & sa ceinture: mais il distribuoit aux pauvres tout ce qu'il avoit, & tout ce qu'il recevoit du monarque. Malgré la faveur dont il jouissoit, c'étoit un prodige, que l'abondance de ses aumônes. Sa maison paroissoit plutôt celle

de tous les nécessiteux, que la sienne propre. Si quelque étranger le demandoit, on se contentoit de lui dire: Allez en une telle rue, à l'endroit où vous trouverez les pauvres. Tous les jours il en nourrissoit des troupes chez lui, les servoit de ses propres mains, & mangeoit leurs restes avec une humilité religieuse; encore en trouvoit-il une partie trop délicate: car en leur donnant du vin & de la viande, il n'en usoit pas lui-même. Quelquefois il passoit deux ou trois jours de suite sans rien prendre.

Il avoit un goût particulier à racheter les captifs, barbares & païens pour la plûpart, tels que les Saxons & les Sclaves, qu'il déroboit tout à la fois aux infortunes de cette vie & à leur perte éternelle. Après les avoir instruits, il leur donnoit le choix de retourner chez eux, de rester chez lui, ou d'entrer dans des monastères. Il en fonda un d'hommes & un de filles, pour ce pieux dessein. Il mit celui de Solignac près de Limoges, sous la règle & l'inspection de l'Abbé de Luxeu, & fit venir une colonie de ces solitaires renommés, que lui amena Saint Remacle, depuis évêque de Maestricht. Il établit celui de filles à Paris, au lieu qu'occupent aujourd'hui les Barnabites,

dans une maison que le Saint tenoit des bienfaits du Roi. Sainte Aure en fut la première abbesse, & vit sous sa direction jusqu'à trois cens filles, tant captives rachetées, que nobles Françoises qui se faisoient gloire de se réduire ainsi sous le joug de leur libérateur commun. Ce généreux fondateur, qui, dans ses bonnes œuvres, n'avoit rien perdu de son goût porté au grand, pourvut à tout avec une libéralité magnifique; en sorte que l'église du cimetière qu'il fit faire hors de la ville pour ces religieuses, est devenue une des meilleures paroisses de Paris, sous son premier titre de saint Paul.

Les captifs & les pauvres qu'il retenoit chez lui, y trouvoient une école de vertu, où plusieurs parvinrent à une haute sainteté. Tels furent, entre beaucoup d'autres, Tillon esclave Saxon, honoré sous le nom de saint Teau; Bauderic affranchi d'Eloi; Tituen son valet-de-chambre, qui étoit de la nation des Suèves & devint martyr; Buchin qui avoit été païen & fut abbé de Ferrières; André, Martin & Jean qui embrasserent & honorerent l'état clérical. Aussi le logis du Saint paroissoit-il plutôt un monastère, que l'hôtel d'un homme de Cour. Autour de sa chambre, on voyoit quantité de livres

ſur des tablettes, principalement de la Sainte Ecriture, avec les commentaires des ſaints Docteurs. Au milieu étoient ſuſpendues des reliques de pluſieurs ſaints, devant leſquelles il ſe proſternoit ſur un cilice, & paſſoit quelquefois toute la nuit en oraiſon. Après quoi, ſon délaſſement conſiſtoit dans le chant des pſeaumes; puis il reprenoit la lecture, qui n'étoit qu'une autre ſorte de prière, entrecoupée de ſaints élancemens des yeux & de l'ame vers le Ciel, accompagnée de ſoupirs & d'une grande abondance de larmes: car ſa dévotion étoit extrêmement tendre, & ſes gens n'en pouvoient être les témoins aſſidus, ſans prendre les mêmes ſentimens. Il s'acquittoit régulièrement de l'office canonial, aux heures accoutumées de la nuit auſſi bien que du jour, & bon nombre de ſes domeſtiques le chantoient avec lui.

Ouën, le meilleur ami d'Eloi, fils d'un grand ſeigneur François, & lui-même grand référendaire ou chancelier du royaume, (comme il eſt conſtant par des actes originaux ſouſcrits de ſa main en cette qualité) conçut, à l'exemple de ſon ami, le même détachement du monde. Il avoit avec lui à la Cour ſon frère Adon, qui exécuta le premier la réſolution qu'ils avoient priſe enſemble de quitter le ſiè-

Act. Bened. T. 2. p. 475.

cle. Celui-ci fonda dans les forêts de Brie le monaſtère de Jouarre, où il ſe retira, & qu'on croit juſtement avoir été double; quoiqu'il ne reſte plus que celui de filles, dont ſainte Théodéchilde, ſœur de ſaint Agilbert de Paris, fut la première abbeſſe. Ouën fonda lui-même, dans les forêts de la même province, le monaſtère de Rebais, où il prétendoit embraſſer la vie monaſtique; mais le Roi & les grands n'y voulurent pas conſentir. Il ne laiſſa pas de ſe trouver, avec ſon cher Eloi, à la conſécration de l'Egliſe de ce monaſtère, dont la cérémonie ſe fit par deux ſaints évêques, Faron & Amand. Ce fut par le conſeil du premier, qu'il jeta les yeux ſur ſaint Agile diſciple de ſaint Colomban, pour gouverner cette communauté, déjà très-nombreuſe dès ſa naiſſance: mais le monaſtère de Luxeu connoiſſoit tout le mérite du ſujet qu'on lui demandoit, & le vouloit faire ſon propre abbé; tandis que les villes de Metz, de Langres & de Beſançon ſe diſputoient à qui l'auroit pour évêque. Il ne falloit pas moins que le crédit d'Ouën & l'autorité du Roi, pour le placer à Rebais, dont il fut établi abbé, par un concile tenu à Clichi, le premier jour de Mai 636. On dit que ſaint Ouën

avoit encore un autre frère, nommé Radon, qui fonda dans le même canton de la Brie, le monastère appelé de son nom Reuil, en Latin *Radolium*, au bord de la Marne.

Aud. vit. S. Elig. L. II. c. 2.

Saint Ouën & saint Eloi étoient trop propres à servir essentiellement l'Eglise, pour n'être point appelés à ses premiers ministères : ils ne s'en croyoient pas moins indignes. Les peuples & le clergé, interprètres plus équitables des desseins du Ciel, en jugerent tout autrement. Saint Romain, l'un des plus saints & des plus illustres évêques de Rouen, & saint Achair de Noyon, étant venus à mourir, on crut ne pouvoir leur donner des successeurs plus ressemblans à ces grands modèles, qu'Ouën & Eloi. Qand ils virent qu'ils ne pouvoient tenir contre l'ordre d'en-haut, ils voulurent du moins observer les règles, & ne passer à l'épiscopat que par les différens degrés de la cléricature, & qu'après en avoir exercé les fonctions durant quelque temps. Enfin le dimanche avant les rogations de l'année 640, la troisième du regne de Clovis II, ils reçurent tous deux la consécration épiscopale, dans la ville de Rouen.

Les diocèses de Noyon & de Tour-

nai étoient sous la conduite d'un seul prélat, depuis saint Médard; & la Flandre qui s'y trouvoit comprise, témoignoit encore une aversion barbare de l'Evangile. C'étoit là sans doute une carrière proportionnée à la charité d'Eloi. Il ne tarda point à visiter ce vaste champ, semé d'épines & de périls sans nombre. Antuerpiens ou habitans d'Anvers, Frisons, Suèves habitués près de Courtrai, & bien d'autres peuplades encore demi-sauvages, répandues jusqu'à la mer qu'on prenoit encore pour le terme du monde habitable, parurent d'abord comme des bêtes féroces prêtes à le mettre en pièces: mais l'ascendant naturel de la vertu excita premièrement leur respect; puis sa douceur & sa bonté les gagnerent entièrement. Ils accouroient en foule, pour se faire instruire. Tous les ans, à pâque, il en baptisoit des troupes innombrables. Il en engagea plusieurs de l'un & de l'autre sexe dans les observances de la vie religieuse, & dans les pratiques les plus relevées de la perfection.

Il fut secondé, dans la conversion des Pays Bas, par saint Amand & par saint Omer, qui évangélisoient déjà dans le voisinage. Amand étoit né en Aquitaine; c'est-à-dire, dans le style du temps, par-

Vit. S. Amand. T. 2. Act. Bened.

delà la Loire; car il étoit d'Herbauge près de Nantes en Bretagne. Il ſuivit, dès ſa première jeuneſſe, les obſervances de la vie monaſtique, qui étoit alors regardée comme la route preſque unique de la vertu: mais il ſe perſuada bientôt que le Seigneur demandoit de lui qu'il paſsât ſes jours ſans demeure fixe. Il fut partout comme étranger, & voyagea beaucoup: ce qui ne l'empêcha pas, contre l'effet ordinaire de cette inſtabilité, de devenir un grand ſaint. Il pouſſa ſi loin cette inclination, que les deux Puiſſances s'uniſſant pour le faire évêque, il n'accepta l'épiſcopat, qu'à condition de n'avoir point de ſiège déterminé. C'eſt avec le caractère épiſcopal reçu de la ſorte, qu'il commença à prêcher, de l'aveu de ſaint Achair prédéceſſeur de ſaint Eloi, dans les territoires de Gand & de Tournai, puis dans le Brabant. Il ſe munit encore d'une ordonnance du Roi, fort ſingulière, ſi elle eſt bien rendue, puiſqu'elle porte que l'on contraindra les idolâtres à recevoir le baptême. Il ne laiſſa pas de ſouffrir des peines incroyables. Les riſées & les outrages étoient les plus légères. Souvent il fut battu cruellement, traîné dans les boues, jeté dans les rivières; il eut mille occaſions ſemblables

de se rappeler la maxime de saint Grégoire le Grand, que les conversions doivent être l'effet de la persuasion, & non de la contrainte. Enfin son invincible patience & ses miracles firent ce que n'avoit pu la crainte, ni le poids de l'autorité. Les idolâtres les plus obstinés ne trouvoient point de réplique à la résurrection des morts. L'un d'entr'eux, qui venoit d'être justicié publiquement pour ses brigandages, leur ayant été rendu plein de vie par le saint Evêque, ils détruisirent aussitôt leurs temples de leurs propres mains, & vinrent en foule le supplier de les faire Chrétiens sans retardement.

Ces succès l'engagerent à en aller tenter de nouveaux dans la Germanie, & jusqu'au delà du Danube, où les Sclaves nouvellement sortis des forêts du Nord, s'étoient répandus de toutes parts. Il y fit peu de fruits, & revint en Belgique. Il alla pour la seconde fois à Rome, où il avoit été avant d'être évêque, & d'où S. Pierre qui lui apparut, l'avoit exhorté à retourner prêcher dans les Gaules. Il étoit encore sorti du royaume, pour évangéliser dans les régions lointaines, quand le Roi Dagobert, qu'il avertissoit de son inconduite, avec la liberté d'un apôtre, le chassa de sa présence &

de ses Etats. Mais ce prince, qui, avec des mœurs fort débordées, avoit une foi vive à différens égards, le fit ensuite rechercher de tous côtés, pour venir baptiser le premier enfant qu'il eût encore eu de toutes ses femmes. Il vouloit même que, pour attirer la bénédiction du Ciel sur le jeune Prince, Amand le prît pour son fils spirituel. Le saint homme se refusa à cette offre honorable: mais il administra le sacrement de la régénération à l'enfant, qui fut nommé Sigebert, & qui par la suite fit éclater sur le trône d'Austrasie des vertus qui lui ont mérité un culte public. On dit que personne ne répondant, comme on lui donnoit la bénédiction des catéchumènes, l'enfant qui n'avoit que quatre jours, répondit très-distinctement *Amen*.

Ce fut ce Prince qui, parvenu à la couronne, vainquit enfin la répugnance qu'avoit le S. Evêque à se charger d'aucune Eglise particulière, & qui, avec les prélats & une multitude de peuple, l'établit sur le siège de Tongres, transféré à Maestricht, depuis que cette première ville avoit été ruinée par les Huns, vers le milieu du cinquième siècle. Mais au bout de trois ans, il reprit sa méthode accoutumée, de travailler à la con-

version des Infidèles, sans être attaché à aucun siège. Ainsi pratiqua-t-il encore fort long-temps la vie apostolique, après en avoir obtenu la permission du Souverain Pontife. Il fut enterré, près de Tournai, dans le monastère d'Elnon qu'il avoit fondé, & qui porte aujourd'hui son nom.

Il en avoit établi deux autres à Gand, dont l'un a conservé le nom de S. Bavon son disciple, & l'autre, celui du Mont-Blandin sur lequel il est bâti. Tous deux eurent pour premier abbé S. Florbert, qui y donna retraite au S. Evêque Sivin, venu d'Hibernie pour prêcher dans la Belgique, où il remporta la couronne du martyre.

Le Roi Sigebert, par les conseils de S. Remacle tiré de Solignac pour remplacer S. Amand sur le siège de Maestricht, fonda encore les monastères de Stavelo & de Malmédie, dans la forêt d'Ardennes. Telle étoit alors la dévotion dominante, que la Providence ramenoit aux vues de sa sagesse, en ménageant de nombreux asyles à la pureté de la doctrine & des mœurs : préservatifs plus nécessaires que jamais, contre l'ignorance & la dépravation que l'amas confus de tant de Barbares ne pouvoit man-

quer de produire. Ainsi furent encore fondées, dans les Pays-Bas, l'abbaye de S. Guillain disciple de saint Amand; l'abbaye de Marchiennes, dont le premier abbé fut Jonas, autre disciple de S.
Boll. 17. Amand; l'abbaye de Nivelle, bâtie, par
Mart. ses conseils, en faveur de sainte Gertrude fille de l'illustre Pépin de Landen maire du palais. Cette dernière fondation donna
Conc. lieu à celle de plusieurs autres monastères
Gall. T.6. ou hospices, que l'on établit pour de
p. 1832. pieux Hibernois, tels que les saints Ultan & Foïllan frères de S. Fursi. Gertrude crut beaucoup profiter à ses filles en J.C. en attirant près d'elles des guides habiles dans la conduite de la vie intérieure. Elle étoit abbesse dès l'âge de vingt ans, & mourut à l'âge de trente-trois. Sa nièce qui lui succéda, étoit comme elle âgée de vingt ans seulement, quand elle fut instituée abbesse. Ici l'on peut remarquer à quel point varioit, selon les temps & les lieux, l'observance, ou peut-être l'intelligence des canons, qui n'accordoient le voile aux vierges qu'à l'âge de quarante ans.

Vit. Audom. ap. Mabil. in Annal. S. Omer ne se rendit pas moins utile que saint Amand aux peuples de la Belgique. Ceux de Boulogne & de Térouane, convertis dès le troisième siècle, mais re-

tombés pour la plûpart dans l'idolâtrie, avoient besoin d'un apôtre pour évêque. Le Roi Dagobert, par le conseil de saint Achair de Noyon, qui avoit été instruit comme Omer à Luxeu d'où il étoit sorti le premier, l'en fit tirer à son tour, pour l'élever sur le siège de Térouane.

Quelque temps après, trois autres élèves de l'Abbé Eustase vinrent partager les travaux apostoliques du nouvel évêque. Ils se nommoient Mommolin, Ebertran & Bertin, tous trois compatriotes, nés, ainsi qu'Omer, au pays de Constance, tous trois prêtres, & tous trois très versés dans les sciences ecclésiastiques. Un seigneur converti par saint Omer, lui donna la terre de Sithiu, où ce Pasteur zélé bâtit un monastère à ces dignes coopérateurs. S. Mommolin en fut quelque temps abbé, avant de monter sur le siège épiscopal de Noyon; puis S. Bertin, qui laissa son nom à cette abbaye: S. Ebertran le fut du monastère de saint Quentin en Vermandois.

Les disciples de saint Ouën fonderent de leur côté un si grand nombre de monastères, que nous n'en pouvons marquer que les principaux. Tels furent ceux de saint Vaudrille, nommé d'abord Fontenelle; de Jumiège, au même diocèse

de Rouen; de saint Germer, dans le diocèse de Beauvais. Ils eurent tous trois des fondateurs illustres devant Dieu & devant les hommes, prisés même à la Cour, où ils avoient exercé des ministères considérables, & contracté amitié avec S. Ouën. Il y en a deux qui portent le nom de leurs saints instituteurs. Celui de saint Vandrille eut en peu de temps jusqu'à trois cens moines. Il y avoit quatre églises en dedans, & quelques oratoires au dehors. Quoique le saint Abbé travaillât de ses mains pour montrer l'exemple, même dans sa vieillesse, qui alla jusqu'à quatre-vingt-seize ans, il s'occupoit aussi du salut des ames, & de la conversion des idolâtres qui restoient encore dans le pays de Caux. Il eut à son tour d'illustres disciples, entre lesquels on remarque sur-tout les SS. Lambert, Ansbert & Erconbert. Les deux premiers furent successivement abbés, après Vandrille, puis archevêques, Lambert de Lyon, & Ansbert de Rouen. Erconbert ayant été fait évêque de Toulouse, dans un âge déja avancé, revint douze ans après, cassé de vieillesse, terminer paisiblement sa sainte carrière dans son abbaye. Jumiège eut pour fondateur saint Filibert, lié aussi d'amitié avec saint

Act. Bened. T. 2. p. 514.

Ibid. p. 604.

Ouën, & retiré de la Cour, à la fleur de son âge, dans son monastère de Rebais. Il se rendit profond dans la science de la vie régulière, par la lecture assidue des meilleurs ascétiques, particulièrement des règles de saint Macaire & de saint Basile, & par son séjour dans les monastères de Luxeu, de Bobis, & de tous ceux qui avoient le plus de réputation en France & en Italie. Il bâtit enfin, à trois lieues de Fontenelle ou saint Vandrille, son abbaye de Jumiège, dans la terre qu'il obtint, à cet effet, du Roi Clovis & de la Reine sainte Batilde. Il y mit d'abord soixante-dix moines, qui se virent bientôt accrus jusqu'au nombre de près de cinq cens.

S. Maxime, en Grèce, puis en Afrique, ne faisoit pas moins honorer l'état religieux par ses vertus & sa profonde doctrine, & sur-tout par une modestie qui donnoit un relief admirable à ses qualités supérieures. Né à C. P. de parens illustres qui voyoient peu de grands au dessus d'eux, parvenu lui-même au rang de premier secrétaire d'Etat, il quitta la Cour impériale, & se retira dans le monastère de Chrysopolis près de Calcédoine, où bientôt on le fit abbé. Les ravages des Barbares, vraisemblablement Vit. T. 1. opusc.

des Perſes, qui occuperent long-temps les environs de Conſtantinople tenue comme bloquée, le firent paſſer en Afrique. Ce fut le premier théâtre de ſes travaux éclatans, contre l'héréſie des Monothélites.

Le Patriarche de Conſtantinople, Pyrrhus, ſucceſſeur de Sergius, s'y rencontra avec lui, lorſqu'après la mort de l'Empereur Héraclius, ce Prélat diſgracié ne trouvoit de ſureté qu'en fuyant loin de ſon ſiège, auquel toutefois il ne renonça point. Il eſt peu d'égaremens, dont l'adverſité n'inſpire quelques remords. Pyrrhus avoit été tiré du monaſtère de Chryſopolis, où il avoit connu toute la droiture & la capacité de ſaint Maxime. Il accepta volontiers une conférence propoſée par le Patrice Grégoire, gouverneur de la province, qui voulut y aſſiſter lui-même avec pluſieurs évêques & pluſieurs autres perſonnes de diſtinction.

Ep. ad Hegum. Sicul. T. 2. p. 159 &c.

On y approfondit, dans toute ſon étendue, la queſtion des volontés & des opérations en J. C. ainſi que la manière dont il convenoit d'en exprimer l'enſeignement, d'après les SS. Pères. L'artificieux Pyrrhus uſa de tous les faux fuyans de l'erreur, modifiée en cent manières dif-

férentes, avec la subtilité d'un Grec exercé de longue main à la dispute: mais forcé dans tous ses retranchemens, il convint que cette question n'étoit rien moins qu'indifférente, que la foi s'y trouvoit essentiellement intéressée, & que les Catholiques, après saint Sophrone, avoient eu raison de ne pas consentir à ne plus parler d'une ou de plusieurs opérations: indifférence pernicieuse, qui donnoit aux sectaires l'avantage qu'ils avoient toujours tant désiré, de mettre l'enseignement constant de l'Eglise au niveau des nouveautés profanes. Mais il avoit approuvé cette conduite, dans une assemblée d'évêques; & il trembloit, à la seule pensée de la flétrissure que sa rétractation imprimeroit à cette espèce de concile. Comment, reprit Maxime, qui nous apprend à cette occasion les formes nécessaires pour un concile national, comment appelez-vous ainsi une assemblée faite contre toutes les règles? La lettre circulaire n'a point été écrite du consentement des patriarches; ni le jour, ni le lieu n'ont été marqués; il n'y eut ni promoteur, ni accusateur; les évêques qui composoient cette assemblée, n'avoient point de pouvoir de leurs métropolitains, ni les métropolitains de leurs patriarches,

& n'avoient envoyé ni lettres, ni députés.

Enfin Pyrrhus parut sincèrement touché, abjura formellement ses nouveautés pernicieuses, prit le langage d'un humble pénitent, & regarda comme une grace d'aller à Rome présenter au Souverain Pontife, en présence du clergé & du peuple, le libelle de rétractation souscrit de sa main. Le Pape Théodore qui avoit succédé à Jean IV, le 24 novembre 642, traita Pyrrhus comme vrai patriarche de Constantinople, parce qu'il n'avoit pas été déposé canoniquement, lui fit mettre un siège près de l'autel, lui donna de l'argent pour faire des largesses au peuple, & lui fournit honorablement, aux dépens de l'Eglise Romaine, tout ce qui étoit nécessaire pour son entretien. Mais cet inconstant Patriarche se rejeta bientôt dans le précipice, d'où on l'avoit à peine tiré.

Auparavant, & par l'instigation de Paul substitué à Pyrrhus pendant la disgrace de celui-ci, l'Empereur Constant qui regnoit depuis le mois d'octobre 641, rendit, sous le nom de Type ou formulaire, une ordonnance aussi pernicieuse que l'Ecthèse d'Héraclius, qu'elle supprimoit. Comme il n'admettoit pas lui-même

la doctrine d'une ſeule opération, il ne fit qu'augmenter le mal qu'il ſembloit corriger. Tant il eſt vrai que les palliatifs accumulés ne peuvent jamais tenir lieu de remèdes, & que l'indifférence, en matière de dogme, eſt ſouvent plus nuiſible que l'erreur même.

Nous défendons, diſoit-il, à nos ſujets Catholiques, de diſputer à l'avenir, en quelque manière que ce ſoit, touchant une ou deux, ſoit opérations, ſoit volontés; ſans préjudice de ce qui a été décidé par rapport à l'incarnation du Verbe. Nous voulons qu'on s'en tienne aux ſaintes Ecritures, aux cinq conciles généraux, & aux ſeuls paſſages des Pères, dont la doctrine eſt la règle de l'Egliſe, ſans addition ni ſuppreſſion, ſans les expliquer ſelon des ſentimens particuliers; mais qu'on demeure en l'état où on étoit avant ces diſputes, comme ſi elles ne s'étoient pas émues. Il ſtatue enſuite contre les tranſgreſſeurs, que s'ils ſont évêques ou dans tout autre ordre de la cléricature, ils ſeront dépoſés; les moines, excommuniés & chaſſés de leurs demeures; les gens en charge, deſtitués; les particuliers notables, privés de leurs biens; les autres, châtiés corporellement & bannis.

Act. S. Maxim. p. 35. T. 6. conc. p. 231.

Le Pape Théodore, qui avoit déjà reçu beaucoup de plaintes contre Paul, qui l'avoit averti sans succès par ses lettres & par ses légats, crut ne devoir plus différer sa condamnation. On pense qu'elle se fit en même temps que celle de Pyrrhus, qui passant de Rome à Ravenne aussi-tôt après sa rétractation, professa de nouveau le Monothélisme, séduit apparemment par l'Exarque, sous l'espérance de rentrer dans le siège de Constantinople. Le Pape indigné d'une rechûte si prompte, & qui rendoit le coupable si raisonnablement suspect d'hypocrisie & de parjure, assembla dans l'église de saint Pierre les évêques & le clergé, & prononça la déposition de Pyrrhus avec anathême. Informé de plus par l'envoyé de saint Sophrone, Etienne de Dore, que le Patriarche de C. P. s'étoit arrogé, contre les canons, le vicariat du siège de Jérusalem, il usa de tout le pouvoir que lui donnoit sa primauté dans ces conjonctures, & fit Etienne même, son vicaire en Palestine, avec pouvoir de déposer les évêques irrégulièrement ordonnés, si au moins ils n'abjuroient les nouveautés, qui leur avoient procuré leur élévation illégitime.

Conc. Later. sect. 2. p. 16, &c.

Pour la condamnation de Pyrrhus, le

Pape Théodore se fit apporter le saint calice, souscrivit la sentence avec le sang de J. C. L'excommunié reporta aussi-tôt en Orient son ressentiment & sa fureur. Le Patriarche Paul se montra peu sensible à l'affront de ce rival; mais il ne se posséda plus, quand il apprit sa propre déposition. Il porta la violence jusqu'à renverser l'autel que le Souverain Pontife avoit à C. P. dans le palais de Placidie, & fit défendre aux légats d'y célébrer les saints mystères. Il enveloppa dans cette persécution plusieurs évêques, & des laïcs zélés, qui furent traités indignement, emprisonnés, déchirés de coups.

Theoph. an. 10 hær. p. 275.

Le Pape Théodore mourut, peu après ce coup de vigueur, qui dut coûter à son caractère naturellement doux, affectueux & compâtissant, d'une grande tendresse envers toutes sortes de malheureux. Il fut enterré à saint Pierre le 14 de mai 649. C'est le premier Pape qu'on ait qualifié de Souverain Pontife, & peut-être aussi le dernier qu'un évêque, savoir Victor de Carthage, ait appelé frère. Après environ sept semaines de vacance, on ordonna, le 5 de juillet, Martin, qui avoit été légat à C. P. Pendant plus de six ans de pontificat, il n'eut à essuyer que des atrocités & des perfidies, de

la part des nouveaux sectaires. Mais s'il les connut trop bien pour ne pas les démasquer, il ne pénétra point encore assez leur perfide noirceur, pour se préserver de la violence qui le fit mourir martyr. Incontinent après son ordination, à laquelle assista saint Maxime, il assembla un concile de cent cinq évêques, dans l'église du Palais de Latran. La dépendance où leur naissance, ainsi que le territoire de leurs diocèses, les mettoit de de l'Empereur, (comme on le remarque à leurs noms tous Romains) n'intimida point leur foi. Dans ce concile, qui eut cinq sessions, quelques-uns, même de Grèce & d'Orient, marquerent la plus grande intrépidité, & la plus sainte ardeur.

T. 6 conc. p. 75 &c.

Théophylacte, chef des notaires, adressant d'abord la parole au Souverain Pontife, lui dit qu'ayant rassemblé tant de fidèles gardiens du troupeau de J. C. lesquels révéroient dans son vicaire la plénitude de l'autorité apostolique, il appartenoit à Sa Sainteté de leur faire connoître ce qui s'étoit passé avec les novateurs, & en quel état se trouvoit cette affaire, à l'effet de confirmer tous les prélats dans la foi de l'Eglise, & de les animer à la défendre. Le Pape reprenant la parole: J'ai cru nécessaire, dit-il, de

vous convoquer, afin que tous ensemble, en présence de Dieu qui nous voit & qui nous juge, nous examinions ce qui regarde les erreurs & les faux docteurs, & pour que chacun dise, avec le secours du Seigneur, ce qu'il lui inspirera. Mais fidèle aux règles, ce sage & religieux Pontife demanda des accusateurs en forme, & que la dénonciation se fît contre les accusés, ou par les parties intéressées, ou par le primicier & les notaires de l'Eglise Romaine, sur les pièces authentiques tirées de ses archives. On fournit abondamment les moyens des deux espèces; soit dans la personne d'Etienne de Dore, avoué par beaucoup d'autres évêques de l'Orient, sans compter une multitude d'abbés, de prêtres & de moines Grecs; soit dans plusieurs requêtes présentées au saint Siège, contre Cyrus, Sergius & leurs adhérens. Sur quoi le Pontife proposa d'examiner les écrits des accusés.

Il est bon d'observer, à l'occasion d'une requête qui fut présentée par ces moines, au nombre de trente-deux & de cinq abbés, qu'ils demandent au Pape de faire traduire en Grec, avec toute l'exactitude possible, ce qu'il fait & décide présentement; afin qu'après en avoir pris Ib. p. 117.

connoiſſance, ils y puiſſent donner leur conſentement en pleine ſûreté. Ces pieux ſolitaires, ſimples laïcs, ou tout au plus diacres & prêtres, ne prétendoient certainement pas s'arroger le droit de jugement en matière de foi, à l'égard des premiers paſteurs : autrement l'Egliſe Romaine qui n'a jamais varié ſur le fondement de l'infallibilité qui n'appartient qu'aux vrais ſucceſſeurs des apôtres, eût rejeté avec indignation leur téméraire ſupplique. Mais la queſtion dont il s'agiſſoit ayant déja été décidée d'une manière irrévocable, ils vouloient s'aſſurer indubitablement de la confirmation qu'on alloit faire de cette déciſion. La ſûreté que demandoient ces Grecs de naiſſance, concernoit donc la fidélité grammaticale des traductions, par rapport à leur langue. Rien n'étoit plus naturel que cette demande : il eſt de raiſon dans tous les cas, qu'on entende bien ce qu'on veut ſouſcrire, & pour cela, qu'on en prenne lecture, dans une langue qui nous ſoit parfaitement intelligible. Ainſi la conduite des moines admis à ce concile ne prouve nullement qu'ils aient eu pour ſuſpecte la doctrine des évêques, ni celle du Pape, qu'ils reconnoiſſent expreſſément, dès le commencement

mencement de leur requête, pour le chef de toutes les Eglises, de qui tout le Monde Chrétien attendoit en respect la réponse.

Après la dénonciation, on examina les écrits des accusés, & on les confronta avec les passages des Pères & des Conciles. L'opposition étoit palpable; la doctrine des deux opérations & des deux volontés de l'Homme-Dieu ayant toujours été enseignée dans l'Eglise, ou en termes exprès par S. Athanase & quelques autres SS. Docteurs, ou dans les principes fondamentaux de la croyance catholique, d'où elle s'ensuit nécessairement & avec évidence. Il n'y eut qu'une difficulté apparente, pour le passage cité en faveur de l'opération Théandrique par Cyrus d'Alexandrie, & que tout le monde croyoit alors de S. Denis l'Aréopagite. Mais indépendamment de l'altération du texte, dont les novateurs furent convaincus, le Pape prouva d'ailleurs que le mot de Théandrique enferme nécessairement deux opérations, & que dans le S. Docteur il n'est relatif qu'à l'union parfaite des opérations naturelles de J. C. qui faisoit humainement les actions divines, & divinement les actions humaines; qu'ainsi il avoit ce qui

nous est naturel, d'une manière plus éminente, d'une manière surnaturelle à notre égard; & que c'est là ce que dit S. Léon, que chaque nature opère en lui ce qu'elle a de propre, mais avec la participation de l'autre. L'habile Pontife releva encore les contradictions qui résultoient des écrits mêmes des sectaires. Cyrus, dit-il, ayant prononcé anathême contre quiconque ne dit pas que J. C. agit par une seule opération, & Sergius avec Pyrrhus l'ayant approuvé; tous trois néanmoins approuvent l'Ecthèse qui défend de dire, soit une, soit deux opérations. Ils encourent donc leur propre anathême, & ils se contredisent, puisqu'il est contradictoire de dire une opération, & de ne le dire pas.

Sur la requisition de Benoît évêque d'Ajaccio dans l'isle de Corse, on en vint à Paul successeur de Sergius & de Pyrrhus dans l'hérésie, comme dans le siège de C. P. & plus coupable qu'eux, par ses violences contre les Catholiques. On examina une lettre fameuse qu'il avoit écrite au Pape Théodore, puis le Type de l'Empereur Constant, dont Paul étoit le véritable auteur. On établit la preuve de son obstination dans l'erreur, & du scandale avec lequel il se mon-

troit incorrigible ; nonobstant tous les avertissemens qu'il avoit reçus par écrit, ou par des légats. Au sujet du Type, les Pères déclarerent unanimement que, sous une apparence de bien, il produisoit les effets les plus pernicieux. Il est bon sans doute, dirent-ils, de faire cesser les disputes ; mais il est ruineux de supprimer le bien avec le mal, la doctrine des Pères avec l'impiété des hérétiques. C'est là perpétuer les disputes, plutôt que de les éteindre ; puisque les pasteurs ont reçu du Maître suprême l'ordre d'enseigner, & que les ouailles fidelles détestant l'hérésie, ne peuvent être indifférentes entre l'enseignement salutaire & la voix de la séduction. Il nous est commandé de fuir le mal & de faire le bien, & non pas de rejeter l'un & l'autre. Le cri de la menace & de l'indignation ne doit donc pas s'adresser à ceux qui reconnoissent, avec les pasteurs Catholiques, deux opérations & deux volontés en J. C. mais à ceux-là seulement qui ne confessent pas ce que les Pères de l'Eglise ont confessé. Le Type défend de parler, tant de deux volontés que d'une seule : or, ne point confesser la volonté de l'humanité sainte de J. C. c'est, selon saint Denis, convenir qu'elle

est sans volonté & sans opération; c'est-à-dire qu'elle est sans substance & sans être; c'est la détruire & l'anéantir : car le Pape Denis enseigne clairement qu'une ame sans opération n'a point d'être stable, n'est aucune substance, qu'elle n'est rien du tout; puisque la nature n'est substance que par la vertu naturelle & essentielle d'opérer, qui en est inséparable. Ainsi donc, en louant la bonne intention de l'Empereur, nous rejetons les dispositions de son Type, comme ne s'accordant point avec la règle de l'Eglise, qui ne condamne au silence que ce qui est contraire à sa doctrine, & qui défend d'affirmer & nier tout ensemble l'erreur & la vérité.

Après cet acte de fermeté contre un édit impérial, on n'eut garde de ménager les fourbes qui induisoient les Maîtres du monde en des abus si pernicieux de leur puissance. Après avoir dit anathême à quiconque n'admettroit pas en J. C. deux volontés & deux opérations, la divine & l'humaine, ou qui recevroit l'Ecthèse & le Type qu'on déclare impies, on condamna nommément Théodore de Pharan, Cyrus d'Alexandrie, Sergius de C. P. avec ses successeurs Pyrrhus & Paul. La chose est évidente,

par la souscription même du Souverain Pontife, fidèlement transcrite du concile, & conçue en ces termes : Martin, par la grace de Dieu, évêque de la sainte Eglise Catholique & Apostolique de la ville de Rome, j'ai souscrit comme juge à cette définition, qui confirme la foi orthodoxe, & à la condamnation de Théodore jadis évêque de Pharan, de Cyrus d'Alexandrie, de Sergius de C. P. de Pyrrhus & Paul ses successeurs, de leurs écrits hérétiques, de l'Ecthèse impie & du Type qu'ils ont publiés : suivent les souscriptions des autres évêques, au nombre de cent cinq.

Les évêques d'Afrique avoient déjà condamné l'hérésie des Monothélites, connue de bonne heure chez eux par la retraite de Pyrrhus ; & ils avoient prié le Siège Apostolique d'étouffer cette impiété à sa naissance. Sergius, métropolitain de l'isle de Chypre, avec plusieurs Orientaux, écrivit à Rome dans le même goût, du vivant même du Pape Théodore. Ils le nommoient très-saint, très-vertueux & très-honoré Seigneur, Père des Pères, Archevêque & Pape Œcuménique ; & ils lui rappeloient que le Verbe divin avoit établi le Siège Apostolique, comme le fondement immobile & le phare radieux de la foi.

Le S. Pape Martin n'hésita pas d'envoyer les actes du concile de Latran, non seulement à tous les évêques de l'Eglise Catholique, mais même à l'Empereur qui avoit donné le Type. Il établit encore Jean de Philadelphie, son vicaire par tout l'Orient proprement dit; c'est-à-dire dans toutes les Eglises dépendantes d'Antioche, ainsi que de Jérusalem. Etienne de Dore l'avoit été du dernier Pape, dans la Palestine: mais on avoit envoyé contre lui des plaintes à Rome, où, quoiqu'elles se fussent trouvées sans fondement, on craignit que le préjugé seul ne rendît son ministère peu utile. Nous vous établissons notre vicaire, dit le Pape Martin à Jean de Philadelphie, en vertu du pouvoir que nous avons reçu de S. Pierre, & à cause du malheur des temps & de l'oppression des Gentils; de peur que l'ordre sacerdotal ne périsse en ces contrées, & que la lumière de notre sainte religion ne s'y éteigne. C'est pourquoi remplissez incessamment les Eglises Catholiques, d'évêques de prêtres & de diacres. Méprisez courageusement les réclamations & les emportemens du faux évêque d'Antioche, Macédonius. L'Eglise Catholique ne le reconnoit pas pour évêque; non seule-

Mart. Ep. 5. p. 20.

ment parce qu'il en uſurpe le titre contre les canons, dans un pays qui lui eſt étranger, ſans conſentement du peuple, & ſans décret; mais encore parce qu'il eſt uni aux hérétiques qui l'ont élu pour récompenſe de ſa défection. Il en eſt de même de Pierre, qu'ils prétendent avoir fait évêque d'Alexandrie.

Ces ſoins de la vigilance pontificale font voir, & la ſageſſe des règles divines établies pour le bon gouvernement de l'Egliſe Univerſelle, & l'état déplorable où ſe trouvoient néanmoins les Egliſes de l'Orient & de l'Egypte, depuis les conquêtes des Muſulmans. Il importoit peu ſans doute à ces avides uſurpateurs, quelle foi profeſſaſſent les Chrétiens leurs ſujets: mais ceux qui ſe maintenoient dans la communion de Rome & de C. P. leur étoient les plus ſuſpects, comme les plus affectionnés aux Empereurs avec qui ils ſe trouvoient perpétuellement en guerre. Ainſi, outre les Monothélites, tous les anciens hérétiques reprirent le deſſus, dans les terres de la domination Muſulmane. Les Neſtoriens ſe releverent en Syrie, les Jacobites ou Eutychiens en Egypte; & depuis cette triſte époque, il n'eſt plus poſſible de trouver la ſuite des patriar-

ches d'Alexandrie, d'Antioche & de Jérusalem.

La conduite de l'Empereur Constant attira de plus en plus sur l'Empire les coups vengeurs de la divine Justice. Ce jeune Prince, naturellement impérieux & dur, porté sur le trône dès son enfance, n'avoit jamais rencontré que des esclaves soumis à tous ses caprices. Il confondit avec ces ames viles le Vicaire de J. C. & prit pour un outrage, l'opposition du S. Pape Martin à un rescrit qui renversoit les fondemens du Christianisme. A force de mensonges, de déguisemens, de protestations parjures, [manœuvres familières & faciles à la fourbe Grecque] il trouva moyen d'enlever de Rome le successeur de Pierre, & de se le faire amener à C. P. Le Pontife, alors travaillé d'une maladie fort aiguë, éprouva tout ce que ce contre-temps pouvoit ajouter à la barbarie de ses ravisseurs, assurés qu'ils ne pouvoient mieux faire leur cour que par les excès de leur malignité. Durant tout le voyage, qui fut de quinze mois, y compris les longs séjours de l'équipage en divers endroits, le S. Pape fut étroitement enfermé dans le vaisseau qui lui servoit de prison; quand même on accordoit le débarquement à

Ep. 15.

tous les autres passagers, comme un soulagement indispensable. Cependant il étoit cruellement tourmenté par la goutte, épuisé par un flux de ventre qui ne le quitta point, demi-nud & transi de froid, dépourvu généralement de toute chose, à l'exception d'un pot à boire, le seul effet qu'il eût eu la liberté d'emporter. Et quand sur la route les évêques ou les Fidèles fournissoient à ses besoins, aussi-tôt ses gardes pilloient tout en sa présence, l'accabloient d'injures, maltraitoient ses bienfaiteurs, & les menaçoient de l'indignation du Prince. T.6 conc. p. 66.

Arrivé enfin à C. P. on le laissa au port, depuis le matin jusqu'à quatre heures du soir, étendu dans le navire sur un méchant grabat, en spectacle à toute la populace, en bute aux outrages des impies & des Païens, qui faisoient la plus grande partie de cette troupe insolente. Quand le soleil fut couché, on tira le Pape du vaisseau, on le monta sur un brancard, & on le transporta fort secrètement dans une prison. Là, sans le laisser voir à personne, on le fit languir pendant trois mois, depuis le 17 de septembre jusqu'au 15 décembre. Alors on le fit comparoître chez le grand Sacellaire ou Trésorier, en présence du Sénat assemblé,

où, sans nul égard à la dignité pontificale, ni à l'équité, tout en commençant son interrogatoire, on le traita comme un scélérat déjà convaincu. A l'imitation du Pontife Eternel arrêté par les Scribes & les Pharisiens, son digne Vicaire ne répondit pas un mot à toutes les insultes. Il ne prit la parole, que quand on fit entrer les témoins qu'on avoit apostés, & qu'on se mit en devoir de les faire jurer sur
Ibid p.62 les évangiles. Au nom de Dieu, s'écria-t-il alors, épargnez-leur ce crime & faites de moi tout ce qu'il vous plaira. On le mena dans une place proche du palais, à dessein d'animer l'audace du peuple, qu'on pressa de lui dire anathême. Mais la plûpart pénétrés de respect pour sa dignité & sa sainteté, se retirerent suffoqués de sanglots, & les yeux noyés de larmes. Les bourreaux lui arracherent son étole, le dépouillerent du reste de ses vêtemens, à l'exception d'une simple tunique, qu'ils déchirerent même des deux côtés, depuis le haut jusqu'en bas. Cependant quelques courtisans adulateurs triomphoient lâchement de son humiliation, & lui disoient : Reconnois que Dieu t'a livré entre nos mains. L'Empereur regardant des fenêtres de sa chambre, à travers les jalousies, se repaissoit

avec avidité de cette scène barbare, & goûtoit toute la satisfaction d'un tyran. Pour lui plaire encore davantage, on mit un carcan de fer au cou du Pontife, & on le traîna par toute la ville, précédé d'une épée qu'on portoit devant lui, pour marquer sa condamnation.

Etant arrivé au prétoire, il fut chargé de chaînes, & jeté dans une nouvelle prison, où on le poussa si brutalement, qu'il s'écorcha fortement les jambes, & ensanglanta tout l'escalier. En entrant dans le cachot, il tomba plusieurs fois de suite, avec un tel épuisement, qu'il sembloit prêt à rendre l'ame. On le plaça sur un banc, où on le laissa enchaîné comme il étoit, presque nud, & mourant de froid : car c'étoit le quinzième décembre de l'année 654, où la rigueur de l'hiver fut extrême. Cependant le préfet de C. P. touché d'une pieuse compassion, lui envoya son maître-d'hôtel, avec quelques nourritures ; & pour le consoler, il lui fit espérer qu'il ne mourroit pas. Mais la consolation du saint Pontife étoit tout au contraire dans l'espérance du martyre. Il resta dans ce cachot pendant plus de trois mois, sans que sa fermeté parût jamais se démentir. On le pressoit de temps en temps de communiquer avec les novateurs

de C. P. Il répondit invariablement : Faites de moi, ſans tant de propos, ce que vous avez réſolu ; ou ſi vous l'aimez mieux, tentez, importunez-moi, uſez de tous les pièges & de toutes les violences : l'expérience ne ſervira qu'à faire mieux éclater la force que Dieu donne à ſes ſerviteurs. Quand vous me feriez hacher par morceaux, comme vous m'en avez menacé, je ne communiquerai jamais avec les corrupteurs de votre Egliſe.

Dans ces conjonctures, le Patriarche Paul étant tombé malade à mort, l'Empereur l'alla voir ; & croyant lui faire plaiſir, il lui raconta de quelle manière le Pape avoit été traité. Paul pouſſa un profond ſoupir, & s'écria, en ſe tournant vers la muraille : Hélas ! c'eſt ce qui va mettre le ſceau à ma condamnation. Il mourut huit jours après ; & Pyrrhus rentra, non ſans peine, dans le ſiège patriarchal, l'année ſuivante. Mais il jouit peu de temps du fruit de ſa rechûte : il mourut lui même, moins de cinq mois après ſon rétabliſſement.

ibid.

L'Empereur n'oſant condamner à mort le ſaint Pape, il le relégua dans la Cherſonèze Taurique. On lui laiſſa même la liberté de dire adieu à ceux qui lui étoient demeurés fidèles, & qui ne purent con-

tenir leur douleur. Comme ils éclatoient en gémissemens & en cris aigus, le généreux confesseur les regardant d'un visage serein & même riant, frappa doucement celui qui se trouvoit le plus proche, & lui dit: Tout ceci, mon frère, m'est souverainement avantageux; c'est pour moi le comble du bonheur: pourquoi me portez-vous envie, au lieu de prendre part à ma joie? Il ne laissa point de ressentir vivement la misère, & plus encore l'abandon où, quelque temps après, ses amis de Rome & les élèves de son Eglise le laissèrent, dans une terre inculte & barbare. J'espérois, écrivit il à C. P. qu'on m'enverroit d'Italie quelque secours pour ma subsistance, dans un pays où nous ne pouvons absolument vivre sans cela, & où la famine est telle, qu'on y parle autant de pain, qu'on y en voit peu. Qu'il ne m'arrive aucun soulagement, c'est une chose aussi étonnante qu'elle est certaine: mais j'en bénis le Seigneur, qui règle nos souffrances comme il lui plaît. J'admire le peu de sensibilité de mes amis, & plus encore la pusillanimité des Romains, à qui la crainte des hommes fait négliger à mon égard le commandement du Seigneur, & qui ne veulent pas seulement savoir si je respire encore. Si saint Pierre

Epist. 16.

nourrit si bien les étrangers, que dirai-je de nous qui sommes ses serviteurs propres, qui l'avons du moins servi quelque peu, & qui nous trouvons dans une telle détresse? Je prie Dieu toutefois, par l'intercession du saint Apôtre, de les conserver inébranlables dans la foi orthodoxe, principalement le pasteur qui les gouverne à présent; c'est-à-dire Eugène qui n'avoit été mis sur le saint Siège, à l'enlèvement de Martin, que par l'ordre de l'Empereur; mais que ce saint Pape paroît avoir depuis avoué pour son Vicaire. Cependant, ajoute-t-il, de quoi suis-je en peine? Le Dieu de miséricorde ne tardera point à terminer ma carrière.

Epist. 17.

Le Pape Martin pouvoit d'autant mieux réclamer la libéralité de l'Eglise Romaine, qu'il en avoit dispensé les richesses avec plus de générosité. Comme on l'interrogeoit de la part de l'Empereur, sur la réception de Pyrrhus de C. P. réfugié à Rome, & qu'on lui demandoit d'où ce Patriarche disgracié tiroit alors sa subsistance: Sans doute, répondit-il, du palais patriarchal de Rome. Mais encore, poursuivit l'officier de l'Empereur, quel pain lui donnoit-on? Vous ne connoissez pas l'Eglise Romaine, répliqua Martin. Apprenez que quiconque y a recours,

quelque miſérable qu'il ſoit, on lui fournit tout abondamment. La charité de Pierre va juſqu'à la magnificence. On donnoit à Phyrrus du pain très-blanc, & des vins de diverſes ſortes, non ſeulement à lui, mais à tous les gens de la ſuite. Jugez de là comment on doit traiter un évêque.

Le ſaint Pontife ne fut pas trompé dans ſon eſpérance : il rendit ſaintement ſon ame à Dieu, au bout de ſix mois d'exil, le 16 de ſeptembre 655. Il avoit tenu le ſaint Siège, à compter depuis ſon ordination juſqu'à ſa mort, ſix ans deux mois & douze jours. Ainſi l'on ne peut compter à Eugène, qui mourut le premier juin 657, que deux ans huit mois & vingt-quatre jours de gouvernement ; d'abord comme vicaire général, puis comme paſteur en titre de l'Egliſe Romaine. Saint Martin eſt honoré par l'Egliſe Grecque, en qualité de confeſſeur de la foi ; & en qualité de martyr, par l'Egliſe Latine. Le Pape Eugène n'eſt guère connu que par l'accord de ſes légats à C. P. avec les Monothélites qu'on ne voit pas néanmoins qu'il ait approuvés. A Eugène ſuccéda Vitalien, ordonné le dernier jour de juillet, après que le ſiège eut vaqué deux mois.

L'Abbé ſaint Maxime étoit, avec ſaint Martin Pape, le plus puiſſant défenſeur de la foi catholique contre l'héréſie renaiſſante des Eutychiens; & il parut viſiblement ſuſcité de Dieu pour la combattre, tant par ſa haute & magnanime vertu, que par la force & l'érudition de ſes écrits, qui roulent preſque tout entiers ſur les erreurs de ce temps. L'année même de la mort du ſaint Pape, il fut pris à ſon tour, & amené C. P. avec Anaſtaſe, ſon diſciple fidèle depuis trente-ſept ans, & un autre Anaſtaſe qui avoit été apocriſiaire de l'Egliſe Romaine. Sitôt qu'ils furent arrivés, dix ſoldats, avec deux officiers, les tirerent du vaiſſeau, les ſéparerent les uns des autres, & les jeterent déchauſſés & preſque nuds en différentes priſons, ſans reſpect ni pitié pour ce vénérable vieillard de 75 ans. On leur fit ſubir différens interrogatoires; on entra auſſi ſouvent en conférence avec le ſavant Abbé; on tenta par mille impoſtures de leur faire croire que leur conſtance n'étoit plus qu'une opiniâtreté démentie par toutes les Egliſes. Les voies de la ſéduction, & celles de la violence furent également inutiles. La défection même des légats du Pape Eugène ne put faire douter le diſciple Ana-

Niceph. chron. act. Max. p. 29

ſtaſe de la fidélité de l'Egliſe Romaine à ſoutenir invariablement les vérités définies par les Pères & les Conciles. Nonobſtant les allégations de nos perſécuteurs écrivit-il de ſa priſon aux moines de Caillari en Sardaigne, nous ne ceſſons de croire fermement, en vertu de la promeſſe faite à Pierre, que la ſemence de la piété demeurera au moins dans l'Egliſe Romaine. On voit que la ſuite du diſcours & les paſſages qu'il cite, ſe rapportent à l'Egliſe Univerſelle, qu'il nomme centre de l'unité, toujours viſible, toujours éclatant par la confeſſion de la vraie foi, & auquel ſera toujours attachée la multitude des évêques. Ibid.p.43

Maxime, de ſon côté, inſiſtoit fortement ſur la condamnation des nouveautés profanes, prononcée canoniquement au concile de Rome. On lui objecta que ce concile n'étoit pas légitime, parce qu'il avoit été tenu ſans ordre de l'Empereur. Mais, reprit Maxime inſtruit parfaitement des loix & des uſages de l'Egliſe, ſi ce ſont les ordres de l'Empereur qui confèrent aux conciles leur autorité, il faut donc recevoir ceux de Tyr, d'Antioche, de Séleucie, de Sirmich, & tant d'autres que les Empereurs ſurpris par les Ariens ont fait tenir contre la doc- T.6 conc. P. 47 a.

trine de la consubstantialité ; & long-temps après encore, on a dû révérer le brigandage d'Ephèse, où se déploya toute la fureur impie de Dioscore. On rejetera par le même principe le Saint Concile qui déposa Paul de Samosathes, & proscrivit l'impiété qui sappoit les fondemens de la foi & des mœurs chrétiennes. Où sont les canons, ajouta-t-il, qui défendent d'approuver les conciles célébrés sans l'approbation de l'Empereur, ou qui prescrivent de ne les assembler que par son ordre? On convint du principe ; & sur bien d'autres articles, quelques-uns des grands les plus attachés en apparence aux prétentions de l'Empereur, en sentirent toute l'injustice. Le saint, pénétrant ce qui se passoit dans leurs ames, leur proposa d'engager Constant à imiter son aïeul, qui avoit enfin désavoué sa fatale Ecthèse. Ils réfléchirent quelque temps en silence, & en témoignant leur embarras par divers mouvemens de tête, & par leurs fréquens changemens d'attitude ; après quoi, ils s'écrierent : Tout est plein de difficultés insurmontables. Ils ne purent toutefois se défendre des impressions de respect que leur inspiroit le S. Confesseur : en se séparant de lui, ils le saluerent avec honnêteté.

Tout le fruit d'une confeſſion ſi glorieuſe fut l'exil du ſaint & de ſes deux compagnons : iniquité qui fut ſuggérée à l'Empereur par les eccléſiaſtiques infectés des opinions nouvelles, & effrayés de l'aſcendant comme irréſiſtible d'un docteur vénérable, que tous les Catholiques regardoient comme leur père & leur guide: on conduiſit les trois confeſſeurs, mais ſéparément, aux extrémités de la Thrace, dans les dernières places qu'y euſſent les Romains, ſur la frontière des Barbares, ſans aucune proviſion pour leur ſubſiſtance, & preſque ſans habits. Là, on fit de nouveau tenter Maxime par Théodoſe évêque de Céſarée en Bythynie, qui en fut chargé par l'Empereur & par le Patriarche Pierre, Monothélite auſſi bien que Paul ſon prédéceſſeur. Mais l'éloquence du ſaint Ibid. n. 17 Docteur fit une impreſſion plus admirable encore ſur ce Prélat tentateur, que ſur les courtiſans qui avoient été chargés de l'interrogatoire précédent. En premier lieu, il le réduiſit à convenir que le Type, deſtitué de toute autorité en matière de foi, n'étoit qu'un pur expédient de la politique, improuvé dès ſa naiſſance par les orthodoxes, qui continuoient à le regarder comme l'inſtrument de la perte d'une infinité d'ames.

Il le convainquit enſuite, avec une érudition prodigieuſe, qu'une multitude de paſſages prétendus des Pères, dont le Patriarche avoit muni Théodoſe en faveur du Monothéliſme, n'étoit qu'un ouvrage de fauſſaires, extrait des hérétiques les plus décriés. Il l'obligea même à reconnoître, en termes exprès, les deux opérations & les deux volontés de J. C. auſſi bien que les deux natures. En un mot, Théodoſe intérieurement touché, & ſenſiblement attendri, prit part aux afflictions du Saint, & lui donna quelque argent, avec deux habits, dont un autre évêque eut la baſſeſſe de s'approprier une tunique. Mais la converſion même de l'évêque Théodoſe, quoique confirmée par une ſorte de ſerment; c'eſt-à-dire par l'attouchement de la croix & de l'évangile, ne conſiſtoit qu'en de ſimples velléités, qui ne purent tenir contre la crainte de la diſgrace & l'eſpoir de la faveur.

On ſignifia néanmoins, de la part du Prince, un nouvel ordre à Maxime, à l'effet de ſe rapprocher de la ville impériale, & de ſe loger au monaſtère de Rège, peu éloigné de C. P. Le reſcrit portoit, que Maxime ſeroit traité avec ménagement & diſtinction, tant à cauſe

de ſon âge & de ſes infirmités, que pour le rang qu'il avoit tenu à la Cour. On ne laiſſa pas de lui prendre à Rège, outre l'argent & les habits qu'on lui avoit donnés, tout le reſte de ſes pauvres meubles. Et comme deux Patrices, ſurvenus avec l'évêque Théodoſe, trouverent toujours dans le Confeſſeur le même attachement à la vraie foi, ils s'emporterent jusqu'à lui donner des coups de poing; ils lui arracherent la barbe, & le couvrirent de crachats depuis les pieds jusqu'à la tête. L'évêque de Rège accourut, & les empêcha de pouſſer plus loin la brutalité, en leur repréſentant que les affaires eccléſiaſtiques ne ſe traitoient pas de la ſorte: mais ils continuerent à charger le ſaint vieillard d'injures & de malédictions. Oui, dit Epiphane, le plus emporté de ces deux Patrices, ſi j'en ſuis cru, tu ſeras mené par la ville; on t'enchaînera au milieu de la place; on fera venir les comédiens, les bouffons, les femmes publiques, avec la plus vile populace, pour te ſouffleter & te cracher au viſage. Par la Trinité, reprit l'autre Patrice nommé Troïle, pour peu de relâche que nous donnent les Infidèles, nous t'aſſocierons le Pape qui s'en fait accroire, & tous les inſolens diſcoureurs

N. 25.

d'outre-mer, pour les traiter, chacun à son tour, comme Martin a été traité. C'est ainsi que l'envie & la présomption faisoient faire aux Grecs les premiers pas vers leur irrémédiable schisme; & qu'à proportion, comme en punition de leur excès, leurs plus belles provinces passoient sous le joug des Philistins de la loi nouvelle; c'est-à-dire des Musulmans, moins ennemis que ces Romains dégénérés, du culte & du nom Latin.

Si-tôt qu'on eut fait récit à l'Empereur de la persévérance du saint Abbé, il le condamna à un second exil. Le Confesseur fut dépouillé de nouveau, tout indigent qu'il étoit, & remis avec ses deux compagnons, entre les mains des soldats, qui le menerent à Sélymbrie. On eut même la malignité d'animer contre lui l'armée de cette frontière, parmi laquelle on répandit qu'il ne reconnoissoit pas Marie pour Mère de Dieu, & qu'il ne cessoit de blasphémer contre elle. Toutefois le Commandant, touché de la grace céleste, envoya au devant de lui les chefs des bandes & les drapeaux, avec les prêtres & les diacres qui suivoient les troupes chrétiennes pour y faire l'office, en Orient
N. 31. comme en Occident. Saint Maxime se

mit à genoux à leur rencontre. Ils s'y mirent de leur côté, & l'on pria quelques momens ; apres quoi, on le fit asseoir, avec de grandes démonstations de respect. Alors quelqu'un de la troupe, moins pour se convaincre de la vérité que pour détruire l'imposture, lui dit d'un air & d'un ton fort respectueux : Mon père, on a voulu nous persuader que vous refusiez à la Vierge Mère le nom de Mère de Dieu ; c'est pourquoi nous vous conjurons de lever ce scandale. A ces mots, le Saint se jette à terre, verse un torrent de larmes, se relève en gémissant ; & tendant les bras vers le Ciel, il dit d'une voix forte, quoiqu'entrecoupée de soupris ; Quiconque ne confesse pas que Notre-Dame, la très-sainte Vierge, est la Mère du Dieu créateur du ciel & de la terre ; qu'il soit anathême de par le Père, le Fils & le saint Esprit, de par toutes les Vertus célestes & tous les Saints, à présent & dans les siècles des siècles. Les assistans s'écrierent, en mêlant leurs larmes aux siennes ; On vous tourmente étrangement, mon père : Dieu soit votre soutien & votre couronne ! Ils continuerent à s'entretenir avec lui de discours pieux ; les soldats accouroient de tous côtes, &

la troupe groſſiſſoit à chaque inſtant: mais quelques officiers ambitieux, dans la vue de plaire à la Cour, le firent éloigner du camp, de deux milles, puis emprisonner à Perbère.

Comme la timide politique ne ſe raſſuroit point encore, on le ramena derechef à C. P. ainſi que les deux Anaſtaſes, dans la réſolution de les perdre ſans reſſource: mais on obſerva toutes les formes apparentes de la juſtice, & l'on procéda avec cette circonſpection phariſaïque, qui n'eſt jamais plus ſcrupuleuſe que quand on la veut donner pour l'équité. On commença par les anathématiſer dans un conciliabule, où l'on condamna également le Pape ſaint Martin, ſaint Sophrone de Jéruſalem, & tous leurs adhérens; c'eſt-à-dire tous les or-
N. 33. thodoxes. Après ce jugement prétendu canonique, le ſénat, conjointement avec le concile, les condamna à être battus de nerfs de bœufs, à avoir la main droite coupée & la langue arrachée juſqu'à la racine, à être ignominieuſement promenés par les douze quartiers de la ville, puis bannis & empriſonnés pour le reſte de leurs jours: ce qui s'exécuta avec une cruauté qui enchérit ſur celle du jugement. On voulut encore une fois les dépouil-

dépouiller, & on ne leur trouva plus qu'un peu de fil & une aiguille, qu'on leur enleva. Le lieu de leur banniſſement fut le pays ſauvage des Lazes, près des cantonnemens meurtriers des Alains. Il fallut tranſporter, dans un brancard d'oſier, ſaint Maxime mourant, & qui mourut en effet, excédé de maux & de fatigues, à l'âge de 82 ans, le 13 août 662. C'étoit le jour qu'il avoit prédit, comme le terme de ſes ſouffrances; & c'eſt encore celui auquel l'Egliſe honore ſa mémoire. Anaſtaſe ſon diſciple étoit mort un mois plutôt. Anaſtaſe l'Apocriſiaire, malgré ces tourmens exceſſifs, ſurvécut quatre ans, pendant leſquels il employa tous ſes momens de relâche à ſoutenir la vérité, dont il s'eſtimoit heureux d'être la victime. Il écrivit pour cela, d'une manière qui parut tenir du prodige, ayant attaché au bout du bras dont on lui avoit coupé la main, deux petits bâtons qui ſerroient la plume.

L'année qui ſuivit la mort de ſaint Maxime, l'Empereur Conſtant fit le voyage d'Italie, que ſon reſſentiment lui avoit fait réſoudre. Il tenta de reprendre Bénévent ſur les Lombards; mais il manqua ſon coup. Auſſi-tôt après, il ſe rendit à Rome, où l'humiliation qu'il ve-

noit d'essuyer, modéra sa vengeance. Il se contenta d'enlever, sous des prétextes spécieux, tout l'airain des églises, n'y ayant trouvé ni or ni argent. Il fit même le Catholique zélé, assista au saint sacrifice dans l'église de saint Pierre, & y offrit un tapis d'or. Le Pape Vitalien, successeur d'Eugène depuis le 30 juillet 657, crut devoir, pour le bien de la religion, se contenter pour un temps de ces foibles marques de catholicité. Mais l'Empereur ne resta que douze jours à Rome; après quoi n'osant retourner à C. P. où il n'étoit guère moins haï, il passa dans la Sicile, & demeura quatre ans à Syracuse. Bourrelé par ses remords, il se trouva par-tout également malheureux. Un crime va rarement seul, dans les personnes qui sont assurées de l'impunité. Constant s'étant fait un jouet de la vie des martyrs, ne respecta pas davantage les droits de la nature. Après avoir forcé son frère Théodose à se faire diacre, il se prépara une source intarissable de tourmens, en le faisant mourir. Chaque nuit il s'imaginoit le voir dans les habits de son ordre, lui présenter un calice plein de sang, & lui dire : Bois, frère barbare. Enfin il fut assassiné dans le bain, à Syracuse, le 15 juillet 668.

Theoph. an. 27. p. 292.

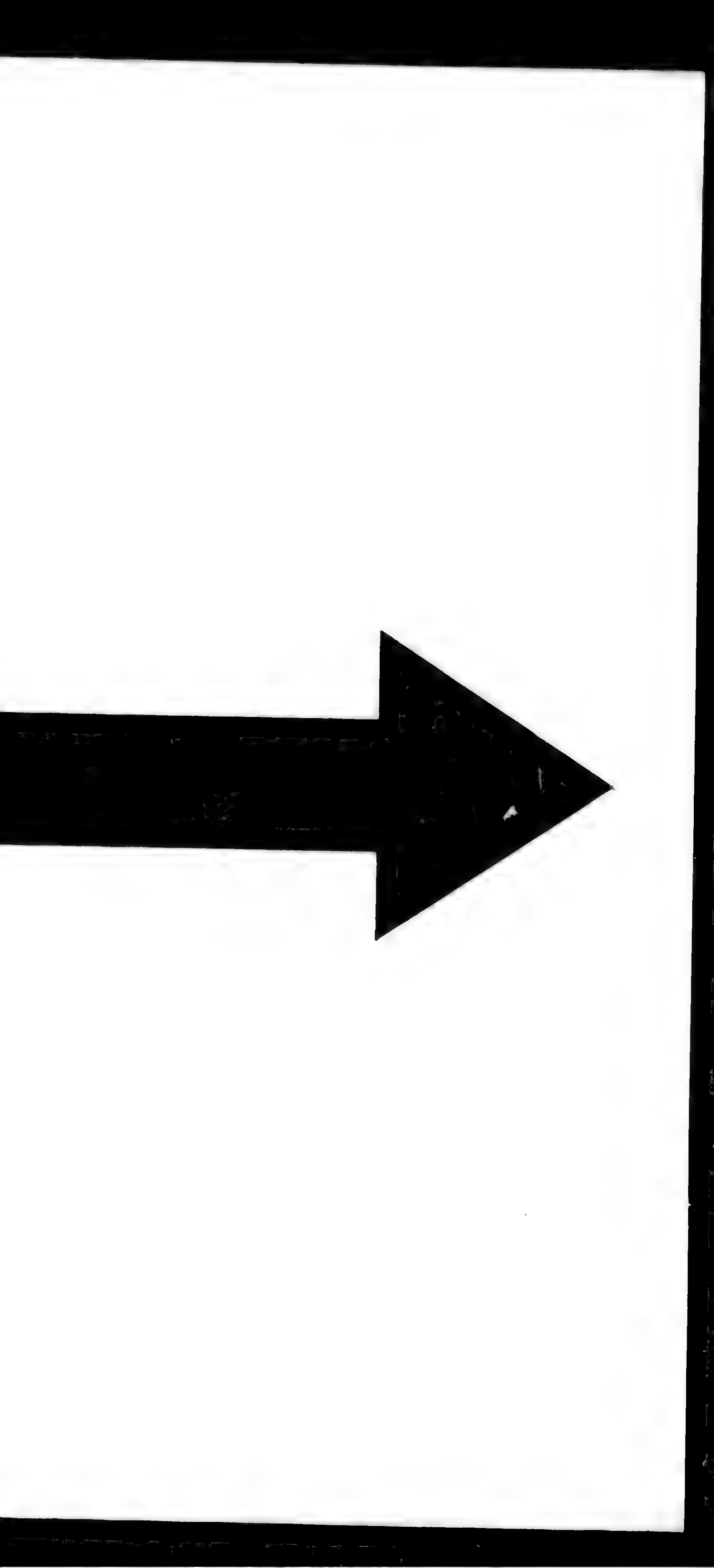
La foi prospéroit au contraire dans la plûpart des contrées ravies aux Empereurs, chez ces peuples toujours appelés Barbares par ceux qui conservoient en Orient le vain nom de Romains. Parmi les Goths en Espagne, l'Eglise de Tolède leur capitale, déclarée métropole de toute la province de Carthagène d[illegible]'an 610, s'appliqua, pendant tou[illegible] tième siècle, à régler sa disciplin[illegible] manière à pouvoir servir de mod[illegible] au[illegible] Eglises nombreuses de sa dépendance. On y tint jusqu'à dix-huit conciles, dont plusieurs nationaux, & dont les bornes de notre plan ne nous permettent de relever que les articles qui importent à l'intérêt général de l'Eglise, aussi bien qu'à cette nation particulière.

On voit dans le quatrième ce qu'on ne trouve nulle part ailleurs, touchant les formes précises que l'on suivoit dans la célébration des conciles, & qui ne pouvoient émaner que d'une ancienne tradition. Dès la pointe du jour, avant le lever du soleil, on faisoit sortir tout le monde de l'église, que l'on fermoit ensuite. Il étoit enjoint à tous les portiers, de se tenir à la porte où devoient se présenter les évêques, qui entroient tous ensemble & prenoient séance suivant le

T. 5 conc. p. 1702.



[redacted]



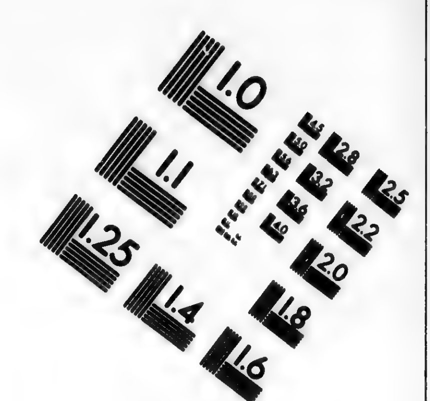
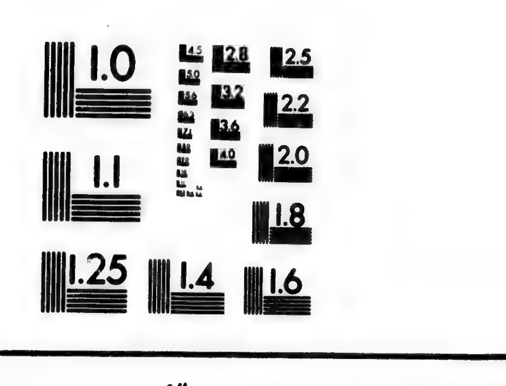


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



rang de leur ordination. Après les évêques, on appeloit les prêtres, puis les diacres qu'on avoit quelque raiſon de faire entrer. Les évêques étoient aſſis en rond, les prêtres aſſis derrière eux, & les diacres debout devant les évêques. Venoient enſuite les laïcs, que les Pères jugeoient à propos d'admettre. On faiſoit auſſi entrer les notaires, pour lire & pour écrire ce qu'il conviendroit. L'archidiacre avertiſſoit auſſi-tôt de prier : tous ſe proſternoient ; un des plus anciens évêques demeurant levé, pour réciter la prière à voix haute. On ſe relevoit de même, à la parole de l'archidiacre. Après quoi, tout le monde gardant un profond ſilence, un diacre en aube apportoit au milieu de l'aſſemblée le livre des canons, puis le métropolitain faiſoit propoſer les affaires, dont on expédioit toujours la première, avant de paſſer à une autre. Si quelqu'un du dehors, eccléſiaſtique ou laïc, avoit recours au concile, c'étoit par le moyen de l'archidiacre de la métropole qu'il ſe faiſoit annoncer. Aucun évêque ne devoit ſortir d'une aſſemblée avant la fin de la ſeſſion, & ne quitter le lieu du concile que tout ne fût terminé, & qu'il n'eût ſouſcrit.

On doit encore obſerver que ce qua-

trième concile de Tolède est le premier où l'on ait vu les évêques entrer dans le gouvernement temporel : mais il faut se souvenir que le royaume des Goths étoit électif, & que les prélats, comme seigneurs notables, avoient droit à l'élection. Il paroît d'ailleurs que le but principal du Roi Sisenand, qui procura la célébration de ce nombreux concile, fut d'établir solidement sa puissance, dans laquelle il avoit été subrogé au Roi Suintila, solemnellement déposé, & encore vivant. Tous ces décrets furent confirmés, sous Cinthila frère & successeur de Sisenand, dans le cinquième concile de Tolède, national comme le quatrième. On ajouta un canon, pour empêcher que le Roi regnant venant à mourir, sa postérité ne fût maltraitée par son successeur : triste monument, & de la foiblesse du gouvernement Goth, & des inconvéniens qu'entrainoit en général le système des Rois électifs.

Dans le sixième concile, on fit encore de terribles défenses de conjurer contre le Prince, & beaucoup de vœux pour sa conservation : preuves nouvelles de la fragilité de sa puissance. On y ordonna, de son consentement & de celui des grands, qu'aucun roi désormais ne mon- T.5 conc. p. 1740.

teroit sur le trône, sans promettre de conserver la foi catholique. Au sujet de la pénitence publique, il est statué, que ceux qui la quitteroient après l'avoir reçue, seroient arrêtés par l'évêque, & contraints à la faire dans des monastères. C'est le premier exemple de ces pénitences forcées. On trouve, dans le septième concile de Tolède, l'origine des prêtres assistans, établis pour suppléer au défaut du célébrant qui viendroit à tomber malade en consacrant les saints mystères: accidens communs alors, sur-tout les jours de jeûne, à cause de la longueur de la liturgie, & du grand âge de la plûpart des évêques. On voit encore l'usage des visites épiscopales, dans la défense faite aux évêques de se rendre à charge en séjournant plus d'un jour dans chaque église, d'en exiger plus de deux sous d'or, & d'aller à plus grand train que de cinquante chevaux, selon quelques exemplaires, & qu'il faut très-vraisemblablement réduire à cinq.

T. 6. Conc. p. 45 & 394 Les Conciles huitième & neuvième furent tenus sous le Roi Ricésuinte, à deux années de distance l'un de l'autre. On y voit tout le mauvais goût du temps, dans le style, si diffus & si figuré, qu'il est presque inintelligible. L'incontinence

abolie avec peine parmi le clergé des Goths élevés dans l'Arianisme, commençoit à se rétablir dans ces mêmes Eglises; & déjà les soudiacres en particulier prétendoient pouvoir se marier après leur ordination. C'est ce que réprime le huitième concile. Le neuvième règle la puissance de tester dans les évêques, qui ne la pourront exercer que dans le cas où ils auroient possédé des biens avant de parvenir à l'épiscopat, & seulement à proportion de ces propres. Il donne ou confirme aux fondateurs des églises & des monastères, le droit de présenter à l'évêque des prêtres pour les desservir, sans qu'il puisse y en mettre d'autres à leur préjudice : ce qui établit le droit de patronage. Le dixième concile de Tolède, tenu sous le même regne de Ricésuinte, nous apprend qu'il y avoit encore dans l'Eglise un état de veuves consacrées à Dieu. On leur défend de quitter leur profession, sous peine d'être excommuniées & renfermées dans des monastères pour le reste de leurs jours. En signe de leur consécration, elles portoient sur la tête une espèce de manteau ou long voile, soit noir soit violet, tel que l'avoient les vierges du temps de S. Jean-Chrysostôme.

L'Espagne étoit abondamment pourvue de prélats capables de faire fleurir cette discipline. On exalte sur-tout saint Eugène de Tolède, S. Ildefonse son successeur, & S. Fructueux de Bragance, tous trois portés malgré eux sur le siège épiscopal, de l'obscurité de la vie monastique, d'où l'on tiroit alors les plus grands évêques. Eugène eut autant d'autorité que de zèle, nonobstant le désavantage de sa figure & la foiblesse de sa complexion Il s'est illustré par différens écrits en vers & en prose, mais spécialement par un traité de la Trinité, qu'il crut encore nécessaire contre les restes de l'Arianisme en Espagne. Les écrits de S. Ildefonse ne lui acquirent pas moins de réputation. Outre la suite du Catalogue des hommes illustres, entrepris par S. Isidore, il laissa beaucoup d'autres ouvrages, divisés en quatre parties, dont le traité de la Virginité de la Mère de Dieu fait beaucoup regretter la perte du reste.

Ildef. de illustr. cap ult.

S. Fructueux, issu de la race royale, marqua dès sa première jeunesse un goût décidé pour les saintes douceurs de la retraite. Quand il se trouvoit dans les belles terres de son père, il se montroit peu sensible aux charmes même du pay-

Act. Bened. T. 2. p. 581.

fage, ou à l'abondance des productions, & ne cherchoit que les réduits obscurs & abandonnés, comme plus propres au pieux recueillement des solitaires. Il ne se vit pas plutôt en possession de ses grands biens, qu'il surpassa la plûpart même des zélateurs de la vie cénobitique, par le grand nombre de ses fondations. On compte jusqu'à sept monastères de son institution, & quelques-uns si nombreux, que le gouverneur de la province s'en plaignit au Roi, dans la crainte qu'il ne restât plus personne pour les autres fonctions de l'Etat. Les familles entières, les pères avec leurs fils, les mères avec leurs filles, accouroient par troupes aux divers asyles de leur sexe. Aucun de ces exemples ne fit plus d'éclat, que celui d'une fille de haute extraction, nommée Bénédicte, qui déjà promise en mariage à un des plus grands seigneurs, s'échappa si sécrètement, qu'on n'eut connoissance de sa résolution que quand elle fut exécutée sans retour.

Fructueux voulut passer en Orient, pour se dérober lui-même aux distractions & aux grandeurs du siècle : mais le Roi l'en empêcha. On le fit enfin évêque de Dume, puis de Brague qui n'en est qu'à trois milles ; c'est-à-dire, selon toutes les

apparences, que ces deux titres furent mis sur sa tête, comme sur celle de ses successeurs. Il ne cessa point dans l'épiscopat de pratiquer les exercices de la vie monastique; & ce fut à ce dessein qu'alors il fonda l'abbaye de Montel, entre Dume & Brague. Nous avons la règle de ce Saint, presque toute semblable à celle de saint Benoît, & faite directement pour le monastère qu'il nomma Complut, comme étant dédié aux Saints Just & Pasteur, martyrs de cette ville, dont il est néanmoins fort éloigné. On peut se convaincre de ce qui a été dit de l'émigration des familles entières vers les monastères de saint Ildefonse, par sa règle qui contient plusieurs observations de prudence, au regard des hommes, des femmes, & des enfans de tous les âges.

Nous avons vu que la discipline ecclésiastique & cénobitique florissoit de même en France, & dans la Germanie toujours soumise aux Princes François. S. Eloi de Noyon, & tant d'autres dignes coopérateurs de son temps, avançoient dans leur carrière: mais le Seigneur avoit préparé des ouvriers en état de perpétuer leurs grandes entreprises. De concert avec saint Ouën sur-tout, il avoit porté

le coup mortel à la simonie, monstre déchaîné lors de son avènement à l'épiscopat, & qui menaçoit d'une ruine entière le bercail de J. C. Peu content de le voir flétri au troisième concile de Châlons, où il assista vers l'an 644, il en communiqua toute son horreur à la Reine Batilde, devenue toute-puissante dans le royaume, l'an 656; c'est-à-dire depuis la mort de son mari Clovis II, qui ne laissoit que des enfans en bas âge.

Les François reconnurent son fils aîné Clotaire III, pour Roi de Neustrie, de Bourgogne, puis d'Austrasie; & ils laissèrent le gouvernement de tous ces Etats à la Reine-mère, avec une déférence qui ne put avoir pour principe que ses qualités personnelles & ses vertus. Elle n'étoit entrée en France que sur le pied d'esclave, quoiqu'issue de la race royale des Anglois-Saxons. Vendue à Erchinoald maire du palais, ce fut une fortune pour elle d'être admise au service de sa chambre, & un honneur, de lui verser à boire. Bientôt Erchinoald devenu veuf voulut épouser sa captive: mais elle se cacha si bien, que toutes les recherches furent inutiles. Son inclination la portoit à la retraite, & la Providence la vouloit sur le trône. Le Roi

Fredeg. Conc. 1. c 93, &c. Vit. S. Batil. T. 2. Act. Bened.

l'épousa enfin : mais elle parut moins une souveraine, qu'une modeste religieuse. Elle révéroit les évêques comme ses pères, chérissoit les pauvres comme ses enfans, ne se consoloit de son élévation que par les facilités qu'elle lui procuroit de faire le bien. Quand elle se vit maîtresse absolue dans le royaume, elle s'appliqua principalement à en bannir la simonie, & à y faire cesser les exactions barbares qui réduisoient souvent les pères à vendre leurs enfans. Elle fonda Chelles & Corbie, deux monastères des plus renommés du monde chrétien. Enfin son second fils Childéric ayant été déclaré Roi d'Austrasie, & Clotaire se trouvant en âge de gouverner le reste de ses Etats, elle se retira dans son monastère de Chelles. Là, elle se fit simple religieuse, se soumit comme la dernière des sœurs, à l'Abbesse Bertille qu'elle avoit tirée de l'abbaye de Jouarre, servoit à la cuisine, à tous les offices les plus abjects, & goûtoit un bonheur infiniment plus pur & plus réel qu'elle n'en avoit jamais ressenti au milieu des grandeurs & des hommages de la Cour. Plus heureuse encore, si les Rois ses fils, peu dignes d'une mère si véritablement grande & la femme forte de son temps, en

abandonnant les rênes de l'empire aux maires du palais, & en ne laissant à leur postérité que le surnom de Rois fainéans, n'eussent occasionné, dans tous les ordres de l'Etat, des mouvemens ruineux, dont l'Eglise ne ressentit que trop les funestes contre-coups!

Batilde gouvernoit encore quand S. Eloi mourut, l'an 659 à ce que l'on croit, le premier jour de décembre où l'Eglise honore sa mémoire. Sur la nouvelle de sa maladie, elle partit de Paris en diligence, avec ses enfans & une cour fort nombreuse. Elle n'arriva cependant que quelques heures après que le S. Evêque eut rendu l'esprit. Inconsolable de n'avoir pu recueillir ses dernières paroles, elle se prosterna près du corps, & l'arrosa d'un torrent de larmes. Elle demanda qu'il fut transféré à son abbaye de Chelles; plusieurs seigneurs, de leur côté, le demanderent pour la capitale, qu'ils trouvoient seule digne de posséder des reliques si précieuses; un troisième parti, & celui qui l'emporta, fut le peuple de Noyon, qui se montra prêt à tout tenter, & marqua tant d'attachement pour un pasteur, ou plutôt pour un père si chéri, qu'on craignit de pousser à bout des orphelins désespérés de leur perte.

S. Aud. lib. 11 vit. c. 33, &c.

S. Ouën nous a conſervé, dans la vie de ſon ami, l'abrégé ineſtimable de la doctrine vraiment évangélique, qu'Eloi avoit annoncée de vive voix avec tant de perſévérance & tant de ſuccès. On y préſente les principaux devoirs du Chrétien, dans un ſtyle ſimple, mais touchant, tendre & paternel, qui conſerve toute l'empreinte du ſentiment & de la franchiſe engageante de nos pères. Les homélies qui portent le nom de ſaint Eloi, & qui ne ſont pas de la même authenticité que ſa doctrine, ne laiſſent pas de contenir de bons reſtes de la diſcipline primitive, & même de traits ſaillans de pathétiſme, que la ſaine éloquence ne dédaignera en aucun temps. On s'apperçoit qu'il avoit beaucoup lu les ſermons de S. Céſaire d'Arles, compoſés en effet pour la commodité des évêques, & où leur ſimplicité modeſte ne ſe faiſoit aucune peine de puiſer. On vante auſſi pluſieurs monumens du premier art de S. Eloi, tels que les châſſes de S. Germain de Paris, de ſainte Géneviève, de S. Séverin, de S. Quentin en Vermandois; mais ſurtout de S. Denis apôtre de la nation, & du grand S. Martin. C'eſt pourquoi la Reine Batilde employa toute ſa magnificence à dé-

corer la sépulture d'un saint, qui s'étoit empressé à rendre les mêmes honneurs à tant d'autres. Il avoit fait un grand nombre de miracles pendant sa vie; & il n'en fit pas moins depuis sa mort.

Les asyles de la piété continuerent à se multiplier, sous la protection de la Ste Reine. Vaningue, seigneur des plus illustres de la Cour, où il jouissoit de toute la confiance due à ses vertus, fonda, dans son gouvernement du pays de Caux, le monastère de Fécamp, qui fut d'abord une communauté de filles. Ebroïn, bien différent de Vaningue, & qui se montrera bientôt le scélérat le plus odieux de son temps, homme sans principes & sans caractère, bizarre, emporté, mais intrigant & fourbe, sut, à la mort d'Erchinoald, se faire conférer la dignité de maire du palais. Ce méchant homme ne laissa pas de donner quelque chose à la dévotion du temps: il établit & rendit très-florissante, par les soins de Saint Drausin évêque de Soissons, l'abbaye de Notre-Dame de cette ville. Alors furent encore fondées la fameuse abbaye de Lobbes sur la Sambre, & trois autres moins considérables, par saint Landelin; celle d'Haumont, par un seigneur

Act. Bened. T. 2. passim.

nommé Maldégar qui s'y rendit moine; celle de Mons, qui a donné commencement à la ville de ce nom, par Valdetrude femme de Maldégar & parente du Roi; celle de Maubeuge, par sa sœur Sainte Aldegonde; celle de S. Josse dans le Ponthieu, par S. Judoc, vulgairement Josse, frère de Judicaël roi de la petite Bretagne, qui, se retirant lui-même dans la solitude, ne put engager Judoc à prendre la couronne; celle de S. Fiacre, au diocèse de Meaux, par un S. Hibernois de même nom; & une infinité d'autres, qui rempliroient seules une vaste histoire. On vit une multitude de saints évêques quitter l'épiscopat, pour l'austère obscurité de la vie monastique. Tels furent S. Gombert archevêque de Sens, qui du nom de sa patrie, fonda l'abbaye de Senones, dans les montagnes de Vôge; S. Déodat des Nevers, fondateur de S Dié; S. Hidulfe, Bavarois d'origine, qui d'abord fut disciple de l'Abbé Déodat, devint son successeur, puis archevêque de Trèves, d'où il retourna au désert de Vôge, & fonda Moyen-Moutier; S. Claude archevêque de Besançon, qui retiré au monastère de Condat, rendit sa personne & sa retraite si célèbres, que son nom est devenu celui de l'abbaye, & l'abbaye ville épiscopale.

Ce haut crédit de la vie cénobitique lui acquit de rares privilèges. Lérins, Agaune, Luxeu, S. Denis, S. Germain de Paris, S. Martin de Tours, S. Médard de Soissons, Corbie & tant d'autres eurent part à ces immunités. Rois & grands, Evêques, Souverains Pontifes, tous concouroient à l'envi à ce qu'ils n'envisageoient que comme un moyen propre à faire servir le Seigneur plus librement & plus parfaitement. Enfin ces exemptions prirent une face si imposante, qu'elles remplissent une partie de l'ouvrage, alors réputé fort intéressant, & connu sous le titre des Formules de Marculfe.

Le privilège de S. Denis, rapporté par ce moine érudit & contemporain, est d'une conformité parfaite avec l'original qu'en conserve l'abbaye, & qui est écrit en papier d'Egypte. Les caractères, l'orthographe, le style, tout prouve également l'authenticité de cette pièce, & la barbarie du siècle. Le Roi Clovis II. y déclare que Landri, évêque de Paris, a accordé un privilège à ce monastère, afin que les moines y prient plus en repos; qu'il défend en conséquence, qu'aucun évêque, ni autre personne, puisse rien diminuer des terres ou serfs du monastère, même à titre d'échange, sans le

Mabil. Dipl. l. 1. tit. 6. n. 7.

consentement de la communauté, & la permission du Roi; ni enlever les calices, les croix, les ornemens d'autel, les livres, & les autres meubles, ou les emporter à la ville: à la charge que la psalmodie perpétuelle y sera célébrée jour & nuit, comme elle y a été institué du temps du Roi Dagobert, & comme elle se fait à S. Maurice d'Agaune. Ce privilège est souscrit par le Roi, par son référendaire ou chancelier, & par vingt-quatre évêques assemblés pour cela en concile.

Formul. 1 Marculse rapporte un privilège encore plus étendu. Il est accordé à un monastère par l'évêque diocésain, qui promet de donner les ordres aux sujets que l'abbé & la communauté lui présenteront, afin d'en exercer les fonctions, dans le monastère. Il promet encore d'y bénir un autel, d'envoyer tous les ans le saint chrême aux moines, s'ils le demandent, & de leur donner pour abbé celui qu'ils auront choisi: le tout gratuitement. L'évêque, les archidiacres, ni les autres administrateurs de l'Eglise, n'auront aucun autre pouvoir sur le monastère, sur les biens qui lui appartiennent, meubles ou immeubles, ni sur les offrandes de l'autel. L'évêque n'entrera dans le mona-

ſtère, qu'à la demande de l'abbé & des moines, pour l'oraiſon ſeulement ; & après les ſaints myſtères, il ſe retirera, de peur de troubler la communauté. Les moines, ſuivant la règle, ſeront corrigés par l'abbé ſeul, s'il le peut faire ; & l'évêque l'appuiera ſeulement au beſoin. On doit obſerver ici que ces privilèges tendoient moins à exempter les moines de la juriſdiction épiſcopale, qu'à les ſouſtraire à l'inexpérience de quelques évêques peu verſés dans la connoiſſance des voies intérieures, & ſi l'on veut, au danger de ſuivre les maximes & les exemples des prélats vicieux qui commençoient à n'être plus ſi rares dans l'Egliſe. Telle eſt toutefois l'origine des exemptions en général. On voit même, dans la vie de S. Bertulfe abbé de Bobio, un privilège qu'il obtint du Pape Honorius, afin que nul évêque n'entreprît d'exercer aucune domination ſur ce monaſtère.

On ne peut manquer d'entendre avec intérêt ce que dit encore Marculfe touchant les ordinations ou élections d'évêques. Il nous apprend qu'on dreſſoit pour cela trois actes différens ; les deux premiers, pour ſignifier le vœu ou la préſentation du Roi, de l'avis & par le moyen des évêques ; le troiſième, pour

Lib. 1. c. 3. 6 & 7.

déclarer l'acceptation & le consentement du peuple. Il est vrai que le Roi exprimoit son désir par le terme d'ordre ou précepte ; & les désirs de ces Princes établis par droit de conquête, & jaloux d'exercer un gouvernement tout militaire, n'équivaloient que trop souvent en effet à un commandement absolu. Mais, d'un autre côté, il nous reste de ces temps-là une multitude de décrets, rendus en concile & confirmés par les ordonnances des Rois, en faveur des élections dont ils constatent la liberté habituelle.

Leodeg. Vit. t. 2. Act. Bened. pag. 681, &c. S. Léger d'Autun fut un des prélats qui soutint avec le plus de succès les droits & la gloire de l'Eglise. Il réunissoit dans sa personne toutes les qualités propres à y réussir, parmi lesquelles on compte en premier lieu sa sagesse à ménager entre le sacerdoce & l'empire cette bonne intelligence, dont les prélats les plus vertueux & les plus instruits ont le mieux conçu l'importance dans tous les âges. Il étoit de la première noblesse du royaume, naturalisé aux usages du grand monde & de la Cour où ses parens l'avoient mis dès son enfance ; d'ailleurs grand & bien fait, discret, éloquent ; mais sur-tout d'une modestie & d'une douceur de mœurs qui captivoient l'ami-

tié de tous ceux qui entroient dans sa société. La pureté de ses mœurs, sa piété, sa maturité, égaloient ses qualités naturelles; & ces fruits de bénédiction furent si précoces, qu'à peine eut-il passé l'âge de vingt ans, que son oncle Didon, évêque de Poitiers, qui l'avoit instruit dans les lettres, lui commit le premier soin de toutes les affaires de son diocèse, à la grande satisfaction & à l'édification de tout le monde. Léger s'y fit tant d'honneur, que bientôt après on lui donna le gouvernement de l'abbaye de S. Maixant. Le siège épiscopal d'Autun étant encore venu à vaquer, & la cupidité effrénée des prétendans, portée jusqu'au meurtre, ayant causé autant de désordre que de scandale, on ne trouva personne plus capable que Léger d'éteindre la division, & de consoler cette Eglise, qui en effet récupéra bientôt toute la splendeur qu'elle avoit eue sous ses plus illustres prélats.

Il la gouvernoit dans la paix la plus profonde, quand les troubles de l'Etat le jeterent dans des embarras qui ne finirent plus, & qui, après mille tourmens, lui procurerent une mort appelée justement martyre; puisqu'elle eut pour principe l'une des vertus les plus indis-

pensables ; c'est-à-dire la fidélité à son Prince. Après la mort du jeune Roi Clotaire III, arrivée en 670, son frère Childéric II qui régnoit déjà en Austrasie, fut reconnu par tous les grands pour seul roi de France. Thiéri, le second de ses frères, déjà porté par Ebroïn sur le trône de Neustrie & de Bourgogne, & devenu aussi-tôt après généralement odieux par la tyrannie de ce Maire avare & cruel, fut rasé & renfermé dans le monastère de S. Denis. On eût fait mourir Ebroïn, sans la puissante médiation de S. Léger, qui ne se souvint plus de l'inimitié déclarée, qu'il ne s'étoit attirée de la part de ce méchant homme qu'en blâmant ses injustices. On lui accorda la vie. Il se fit tondre, & alla se rendre moine à Luxeu. Trois ans après, saint Léger ayant perdu les bonnes graces du Roi Childéric qu'il avoit si bien servi, & s'étant réfugié dans la même abbaye qu'Ebroïn, ils y vécurent ensemble, comme s'ils n'avoient jamais rien eu à démêler. Le jeune Roi, en démentant les bonnes espérances qu'il ne cessa de donner tandis qu'il écouta Léger, & en s'abandonnant aux conseils de quelques adulateurs jaloux, s'étoit insensiblement aigri contre le saint Evêque, qui ne ces-

ſoit de le rappeler à la vertu. Cette haine ſombre & long-temps couverte, éclata d'une manière aſſez favorable à l'honneur du Monarque, dans un différend qui ſurvint entre Léger & Préjet de Clermont; doués l'un & l'autre des vertus qui font les ſaints, & qui n'empêchent pas toujours la diverſité de ſentimens & de prétentions. Childéric périt l'an 674, peu après avoir donné gain de cauſe à l'Evêque de Clermont, qui, dans les troubles occaſionnés par l'aſſaſſinat de ce Prince, obtint, avec ſaint Amarin abbé, une mort qui eſt qualifiée de martyre par les auteurs du temps, comme ayant été endurée patiemment pour la juſtice. Il eſt plus connu ſous le nom de ſaint Prix.

S. Lambert, évêque de Maeſtricht, eut auſſi beaucoup à ſouffrir de cette révolution. Comme il avoit eu grand crédit auprès du Roi Childéric, on le chaſſa de ſon ſiège après la mort de ce Prince. Il ſe retira au monaſtère de Stavelo, où il s'aſſujettit, comme le dernier des frères, à toutes les obſervances monaſtiques.

Tom. 3. Act. Ben. p. 691 &c.

Pour S. Léger, il fut rétabli avec honneur dans ſon égliſe d'Autun. Mais Ebroïn ſortit en même temps de Luxeu, ſans quitter encore l'habit de moine, & ſe

rencontra même sur la route avec le saint-Évêque. Sa haine opiniâtre & dissimulée subsistoit toute entière, malgré ses malheurs propres & les procédés généreux de son bienfaiteur. Il eût dès-lors exécuté ses desseins perfides, s'il n'en eût été empêché par S. Genès archevêque de Lyon, qui survint à propos avec une troupe de gens armés. On voit ici que les meilleurs évêques ne prenoient pas seulement part aux affaires publiques ; mais que, dans les temps d'hostilité, ils levoient des troupes, & marchoient à leur tête, comme les autres seigneurs. Il convint à Ebroïn de dissimuler encore, & d'attendre des conjonctures plus favorables à sa vengeance. Ce furieux fut enfin poussé à bout par l'élévation de Leudésie, fils du Maire Erchinoald, à la dignité qu'avoit sagement occupée son père.

Le Roi Thiéri étoit sorti de S. Denis, & remonté sur le trône de Neustrie, à la nouvelle de la mort de Childéric ; tandis qu'en Austrasie on rappeloit Sigebert fils de Dagobert, & réfugié en Irlande. S. Léger qui ne voyoit dans les princes établis de Dieu que la puissance de Dieu même, eut pour Thiéri la fidélité qu'il avoit inviolablement gardée jusqu'à la mort à Childéric son frère. On ne pouvoit

voit être en commerce avec Léger, sans lui accorder une entière confiance. Ce fut par ses conseils que le nouveau Monarque fit Leudésie maire de son palais; & le cruel Ebroïn n'en fut que trop instruit. Alors il leva le masque, & montra par quel principe il avoit paru attaché à Thiéri même. Il quitte l'habit de moine, reprend sa femme, amasse des troupes, marche contre le Prince, & fait paroître un fils supposé de Clotaire III, comme pour le couronner. Chemin faisant, il fit massacrer Leudésie, dans une conférence. Son rival abattu, il n'eut rien de plus pressé que la perte de celui qui le lui avoit fait; & contraint de tourner lui-même vers la Neustrie, il commit le soin de sa vengeance à Vaimer duc de Champagne. Le peuple d'Autun qui aimoit tendrement son Pasteur, étoit tout prêt à faire la plus vigoureuse défense. Mais le Saint, assuré qu'on n'en vouloit qu'à lui, & ne se retraçant qu'avec horreur les extrémités auxquelles il exposoit les citoyens qu'il regardoit comme ses enfans, prit secrètement ses mesures, épia les momens, & se livra lui-même.

On lui arracha aussi tôt les yeux; ce qu'il souffrit avec une fermeté inébranlable, sans s'être laissé lier les mains, sans

pousser le moindre soupir, sans proférer une parole, ni faire un mouvement qui pût gêner ses bourreaux. Vaimer content de sa proie, l'emmena en Champagne, avec l'argent de l'Eglise d'Autun, & quelques contributions de la ville. Ebroïn avoit enjoint de tenir Léger dans le fond d'un bois, de l'y laisser mourir de faim, & de faire ensuite courir le bruit qu'il s'étoit noyé. En effet, le saint Evêque souffrit long-temps la faim. Mais les cœurs les plus durs se défendoient avec peine des sentimens qu'il inspiroit. Le Duc touché de compassion, le fit ramener chez lui. Il fut même si attendri par ses discours, qu'il lui remit l'argent de l'Eglise d'Autun; & cette ame généreuse, au sein même de l'indigence, renvoya ces sommes à son peuple, pour être distribuées aux pauvres.

Ebroïn cependant abandonna son fantôme de roi, pour se concilier, ou plutôt pour asservir Thiéri, en recouvrant, avec la charge de maire, la souveraine puissance sur toute la Neustrie & la Bourgogne. Il fit amener, en présence du Prince & des seigneurs, & Léger, & Gairin son frère, les chargea d'outrages, & ne rougit pas de leur imputer la mort du Roi Childéric. Gairin fut aussi-tôt en-

levé, attaché à un poteau, & lapidé. Les loix gênent étrangement ceux qui les méprisent le plus. Le furieux Ebroïn n'osa faire encore mourir le saint Evêque, parce qu'il n'avoit pas été déposé: mais il le fit jeter & traîner dans une pièce d'eau, où il y avoit des pierres aiguës & tranchantes, qui lui déchirerent jusqu'à la plante des pieds. Outre les yeux qu'on lui avoit arrachés, on lui coupa la langue & les lèvres: ce qui ne l'empêcha point de parler depuis, d'une manière qui passa pour miraculeuse. Il guérit même parfaitement de ses blessures, à Fécamp où le conduisoit le Comte Vaningue, à qui on l'avoit donné en garde, & qui, loin d'applaudir à ses persécuteurs, l'honora comme un martyr, & le fit très-bien traiter dans ce riche monastère de sa fondation.

Au bout des deux ans que le Saint y passa, Ebroïn le fit ramener au palais, pour être déposé par les évêques, qui s'y rendirent en foule. Dans cette multitude empressée, il ne manqua point d'en trouver d'aussi complaisans qu'il lui en falloit. Après qu'ils eurent déchiré de haut en bas la tunique de Léger, en signe de déposition, suivant l'usage, on le remit à Chrodébert comte du palais, avec ordre

de le faire mourir. Mais l'odieux Ebroïn lui enviant la gloire même d'être honoré comme un martyr, ordonna de chercher un puits ou un précipice au fond de quelque lieu sauvage, pour y jeter son corps. Chrodébert ne put se résoudre à le voir mourir, & se retira, après en avoir laissé la charge à quatre de ses domestiques. La femme du Comte, réduite au désespoir, ne s'exprimoit que par des torrens de larmes, de profonds gémissemens & tant de signes d'une douleur excessive, que le Saint se vit obligé lui-même à la consoler. Des quatre exécuteurs qui le menerent dans la forêt Iveline, appelée depuis de son nom, trois se jeterent à ses pieds, en lui demandant pardon: mais le quatrième lui trancha brusquement la tête, sans se mettre en peine des précautions ordonnées par le Tyran contre la gloire du saint Martyr. On dit que le meurtrier, saisi peu après du démon, se jeta dans un feu, où il périt.

La femme du Comte Chrodébert fit enterrer honorablement le corps du saint Prélat, & il se fit tant de miracles à son tombeau, qu'il y en eut peu en France d'aussi renommés. On regarda comme un châtiment céleste, l'assassinat d'Ebroïn, arrivé trois ans après, un dimanche avant

le jour, comme il alloit à matines. Les grands les plus occupés & les moins pieux ne se dispensoient pas encore des offices publics, même de la nuit. Le Duc Vaimer avoit été puni auparavant par Ebroïn même, qui, par une sacrilège & lâche politique, le fit d'abord évêque de Troyes, pour l'éloigner des affaires: puis le condamna à être pendu, après avoir enduré la torture.

En Angleterre, les saints se multiplioient, jusques sur le trône. Nous avons vu la sainte mort des Rois Osuin & Osuald, qui sont honorés d'un culte public. Le S. Archevêque de Cantorbéri, Honorius fut jugé digne des mêmes hommages. *Deus-dedit*, son digne successeur, fait en un sens plus d'honneur encore à ces Barbares humanisés par le Christianisme, en ce qu'il étoit de la nation des Saxons Occidentaux; au lieu que les cinq archevêques ses prédécesseurs avoient pris naissance dans une terre moins dépravée, & très-vraisemblablement en Italie. Osui avoit commencé son regne par un crime: mais il s'efforça de réparer, par ses travaux pour la propagation de la foi, & par beaucoup d'autres bonnes œuvres, la douleur qu'il avoit causée à l'Eglise, en faisant tuer par trahison le

Bed. III. Hist.

ſaint Roi Oſuin. Le fils du Roi des Merciens, nommé Penda comme ſon père, ayant demandé en mariage la fille d'Oſui, elle ne lui fut accordée qu'à condition qu'il ſe feroit Chrétien. Alors il déclara qu'il en avoit déjà pris la réſolution, indépendamment de ſon amour pour la Princeſſe. C'étoit Alfrid, fils du même Roi Oſui, qui ayant épouſé la ſœur de Penda, en avoit pris occaſion de faire connoître à ce jeune Prince ſon beau-frère, la vérité & le bonheur du Chriſtianiſme. Le jeune Penda établi par ſon père, gouverneur du pays de Middelangle; c'eſt-à-dire des Anglois du milieu des terres, en devint auſſi-tôt l'apôtre: il fit venir du Northumbre & de l'Hibernie, des miſſionnaires expérimentés, qui, ſous ſa protection, convertirent une infinité de perſonnes, tant des grands que du peuple. Ce qu'il y a de moins concevable, quand on ne penſe pas que le Seigneur tourne le cœur des Rois comme il lui plaît, c'eſt que le vieux Penda, ſi furieux autrefois contre le nom Chrétien, n'empêcha plus alors les progrès de l'Evangile, même chez les Merciens, où il s'étendit du Middelangle.

Toutefois ſon ambition & ſa haine en-

meinée contre les Northumbres le porterent aux derniers excès, à l'égard de leur Roi Osui, malgré tant d'alliances réciproques. Osui tenta, mais en vain, tous les moyens d'obtenir la paix. Réduit à la nécessité désespérante de soutenir la guerre contre un Prince, qui, au rapport des historiens, avoit des troupes trente fois plus nombreuses que les siennes, il fit vœu de consacrer sa fille à Dieu, & de donner douze terres pour des fondations de piété. Il marcha aussitôt après contre ses innombrables ennemis, & remporta une victoire complette. Penda fut du nombre des morts: le royaume des Merciens, qui déjà comptoit le Northumbre entre ses provinces, passa au contraire sous la domination d'Osui. Il accomplit religieusement ses promesses; & telle fut l'origine du monastère de Stréneshal. Il fit plus: il ne se donna, ni repos, ni relâche, qu'il n'eût fait Chrétiens ses nouveaux sujets.

Les fruits de son zèle s'étendirent jusques chez les Saxons Orientaux, dont Londres étoit la capitale, & qui étoient retournés à l'idolâtrie, après avoir reçu la foi de saint Mellit leur premier évêque. Osui étoit ami de leur Roi Sigébert, auquel il fit connoître sans peine

l'impuissance des dieux faits de main d'homme, & qu'il fit baptiser dans son palais, près du grand mur qui séparoit l'Angleterre des peuples sauvages de l'Ecosse. Ensuite il lui procura des ouvriers évangéliques, entre lesquels le saint Prêtre Adde, tiré du Middelangle, fut ordonné pour le pays d'Essex; c'est-à-dire évêque de Londres. Il ne laissoit pas de retourner quelquefois dans le Northumbre sa patrie, pour y nourrir la foi & la piété des Fidèles. Il y fonda le monastère de Legtinston, par la libéralité d'un fils de saint Osuald, nommé Edilvar, & reconnu Roi dans la province de Déire. Il lui donna pour abbé, son frère saint Céadda, depuis évêque des Merciens, & le soumit à la règle de Lindisfarne, qui nous apprend la manière de jeûner de ces solitaires: selon l'esprit de la mortification chrétienne, ils usoient, sans difficulté, d'œufs & de laitage, comme d'alimens vils & communs dans le pays.

Il ne manquoit plus à ces généreux Chrétiens, soit de Bretagne, soit d'Irlande, que de renoncer à la singularité de quelques usages, sur-tout par rapport à la pâque. Si ces observances avoient paru tolérables jusques là, elles commençoient à prendre un air de schisme, à

raison de l'opiniâtreté de ceux qui les retenoient, nonobstant l'uniformité qui étoit enfin rétablie solidement dans tout le reste de l'Eglise. La pratique de ces insulaires se trouvoit même différente de celle des anciens Asiatiques & de S. Jean l'Evangéliste, qu'ils alléguoient principalement en leur faveur; puisqu'ils ne commençoient pas la fête le soir de la quatorzième lune du premier mois, quelque jour de la semaine qu'il pût être; mais qu'ils choisissoient toujours un dimanche, dont la veille tomboit souvent au soir de la treizième lune. Ils étoient d'ailleurs divisés entr'eux, & jusques dans la même Eglise; les uns solemnisant le grand jour de Pâque, quand les autres n'en étoient encore qu'au dimanche des Rameaux: ce qui ne présentoit plus que le ridicule & l'obstination bizarre de l'esprit de parti & de scission.

S. Vilfrid, né Breton, élevé même au monastère de Lindisfarne, sous la discipline des Irlandois, en sentit cependant l'abus, ou du moins l'imperfection. Il passa dans les Gaules pour visiter les plus célèbres monastères, & apprendre les bonnes observances dans ces véritables asyles de la science & de la vertu. Il eut ensuite la dévotion d'aller au tom- Bed. v. Hist. c. 22.

beau des SS. Apôtres, où il espéroit obtenir une pleine rémission de ses péchés, & puiser abondamment dans les trésors de la divine miséricorde. Ce fut un des premiers Anglois qui accrédita ce pélerinage parmi les gens de sa nation, & leur traça le chemin de Rome, qu'ils suivirent depuis en si grand nombre. Vilfrid, en passant par Lyon, contracta une étroite amitié avec le saint Archevêque Delphin, autrement nommé Hannemond, qui fut tué quelque temps après par ordre d'Ebroïn, & qui est honoré comme martyr, sous le nom de saint Chaumont. A Rome, il fit connoissance avec l'Archidiacre Boniface, l'un des plus doctes Romains, & qui se fit un plaisir de l'instruire à fond de la discipline qu'il venoit étudier si loin. Enfin, après avoir acquis, tant à son terme que sur sa route, les lumières dont il devoit faire usage, il revint en son pays; comme le Prince Alfrid, fils du Roi Osui, commençoit à regner avec son père. Le jeune Roi le reçut comme un ange venu du Ciel, sur ce qu'on le lui dit instruit dans la doctrine de l'Eglise de S. Pierre. Ce Prince observoit déjà lui-même l'usage Romain de la pâque: il engagea le Roi son père, de concert avec saint Vilfrid,

à ménager une conférence, pour terminer tout différend à cet égard.

Le monastère royal de Stréneshal, qui, sous le sage gouvernement de sa première abbesse sainte Hilde, avoit la régularité & la renommée ordinaire aux institutions récentes, fut marqué pour le lieu de l'assemblée; & les docteurs de tous les partis s'y rendirent avec empressement, & en très-grand nombre. On examina l'affaire avec une extrême circonspection, accordée aux vertus & à la qualité des opposans, beaucoup plus qu'à la force de leurs raisons. Vilfrid négligeant les subtilités Hibernoises, & s'attachant aux faits & aux moyens de la tradition, allégua l'unanimité qui avoit enfin prévalu dans l'Asie & l'Orient, aussi bien que dans la Grèce, l'Afrique, & toutes les contrées Occidentales. Il prouva savamment, que si saint Jean & les autres apôtres en Orient avoient observé le jour de la pâque à la manière des Juifs; c'est qu'ils ne jugeoient pas convenable de rejeter tout d'un coup la loi Mosaïque, instituée par Dieu même; que par la même raison, ils l'avoient suivie en bien d'autres points: mais que le Prince des Apôtres prêchant à Rome, avoit été inspiré d'honorer le

Bed. III. Hist. c. 25.

jour de la résurrection du Seigneur, en fixant la première fête des Chrétiens au dimanche qui suivoit de plus près la quatorzième lune; d'où il étoit arrivé, qu'on avoit insensiblement aboli par-tout les observances judaïques, en cette matière comme en toutes les autres. Les Hibernois faisant beaucoup valoir l'autorité de S. Colomban, si constamment opposé à l'usage des Gaulois & des Romains tout ensemble; quelque saint que fût Colomban, répliqua Vilfrid, peut-on le préférer au Prince des Apôtres, à qui le Seigneur a remis les clefs du Royaume des Cieux, & parlé en ces termes: Tu es Pierre, & sur cette pierre j'établirai si solidement mon Eglise, que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle?

Le Roi frappé de ces mots de l'Evangile, dit à Colman évêque de Lindisfarne, & l'un des plus pointilleux opposans: Est-il vrai, Colman, que le Sauveur ait ainsi parlé à Pierre? Oui, Seigneur, répondit Colman. Et pouvez-vous montrer, poursuivit le Prince, que votre Colomban ait reçu une pareille puissance? Non, dit Colman. Eh bien, conclut Osui, j'obéirai aux ordres de saint Pierre; je ne veux point offenser ce portier du Ciel, de peur

que quand je me présenterai à la porte du Royaume céleste, il ne refuse de me l'ouvrir. Ce discours du Roi fit une vive impression sur tous les assistans, qui se rangerent sans plus tarder à la commune observance de l'Eglise.

Après cette heureuse conférence, où Vilfrid eut la meilleure part, âgé tout au plus de trente ans, il fut ordonné évêque des Northumbres; c'est-à-dire archevêque d'Yorck. La métropole de Cantorbéri étant venue à vaquer vers le même temps, Ecbert roi de Cant voulut avoir un archevêque des mains du Pape Vitalien, qui avoit succédé à Eugène le 30 juillet 657. Le Pontife lui envoya un saint & savant moine, nommé Théodore, généralement estimé à Rome, où il étoit venu d'Orient. Théodore arriva en Angleterre, avec un Anglois de qualité, appelé Biscop, & surnommé Benoît, ami & compatriote de S. Vilfrid, avec qui il avoit entrepris en premier lieu le voyage de Rome, qu'il fit jusqu'à cinq fois. On établit d'abord Benoît abbé de S. Pierre de Cantorbéri. Ayant reçu dans la suite du Roi Ecfrid, l'un des fils & des successeurs du pieux Osui, une terre de 70 familles; c'est à-dire d'autant de charrues, pour fonder un monastère, il bâ-

Bed. iv. Hist. c. 1.

tit celui de Viremout, à l'embouchure de la rivière de Vire d'où il tire son nom. Il y exposa au culte public beaucoup de reliques & de saintes images qu'il avoit apportées de Rome, y amassa une nombreuse bibliothèque, & y finit saintement ses jours. Il est honoré, sous le nom de saint Benoît Biscop. Par la libéralité du même Roi Ecfrid, il bâtit encore, sur un fond de quatre charrues, le monastère de Jarou, à deux lieues de Viremout. Ces deux monastères, celui-ci sous le titre de saint Pierre, & Jarou sous le titre de saint Paul, étoient tellement unis, qu'ils ne formoient qu'une communauté, repartie en deux habitations différentes.

S. Théodore [car ses grands actions lui ont aussi obtenu ce titre] n'eut pas plutôt pris possession de son siège, qu'il remplit parfaitement les vues religieuses du Pape & du Roi. Il parcourut toutes les habitations des Anglois, n'établit pas seulement les usages extérieurs de l'Eglise Catholique, mais fit refleurir par-tout les vertus, la ferveur, l'amour des sciences & des bonnes lettres. On lui attribue l'institution de l'école fameuse de Cantorbéri, d'où sortirent tant de grands personnages. Là on enseignoit, avec l'Ecriture sainte & toutes les sciences ecclésia-

ftiques, l'éloquence, la poéfie, l'aftronomie, l'arithmétique, au moins celle qui étoit relative au calcul de la pâque, enfin la mufique ou le chant Romain; connoiffances fort relevées pour le temps & pour la portée de ces nations. Les langues favantes étoient fi bien cultivées, que le Grec & le Latin devinrent auffi familiers que la langue maternelle. Les lumières & les bons maîtres pafferent de là, dans toutes les Eglifes d'Angleterre. S. Théodore n'avoit pas moins d'attention à maintenir la dignité de fon fiège, à le faire jouir de tous les droits de primatie; & ce fut le premier archevêque, à qui l'Eglife Anglicane fe foumit fans exception. Tout concouroit à la fplendeur eccléfiaftique & politique de la Grande-Bretagne, qui s'applaudit alors de n'avoir point encore vu de temps fi heureux, depuis l'entrée des Anglois. Leurs Rois étoient fi braves, qu'ils faifoient trembler tous les Barbares; & fi Chrétiens, qu'ils ne fembloient porter le glaive que pour exterminer l'impiété, & conduire fûrement les peuples au Royaume éternel.

Apès la mort des Rois Ecbert & Ofui, dans le cours de l'année 673, la première du regne de Lotaire frère & fucceffeur d'Ecbert au trône de Cant, & la troi-

sième d'Ecfrid fils d'Osui dans le royaume de Northumbre, le saint Primat voulut imprimer à ses réglemens le sceau respectable de l'autorité des conciles, selon l'usage de l'Eglise. Dans le concile qui se tint en premier lieu à Herford, on ne fit point de nouveaux canons, mais un extrait pratique des anciens: abrégé net & précis, qui nous peint, & la docile simplicité de ce bon peuple, & la sagesse de l'Archevêque à écarter jusqu'aux moindres nuages de l'indécision & de la contention. Il étoit conçu en ces termes: Nous observerons la pâque le même jour; savoir le dimanche qui suit le quatorzième de la lune du premier mois. Les évêques n'entreprendront point sur les diocèses l'un de l'autre. Ils garderont le rang de leur ordination. On en augmentera le nombre, à mesure que celui des Fidèles croîtra. On tiendra le concile, chaque année, le premier jour d'août. Les clercs ne feront point vagabonds, & on ne les recevra nulle part, sans les lettres de recommandation de leur évêque. Les évêques & les clercs étrangers ne feront aucune fonction, sans l'aveu de l'évêque diocésain. Les évêques ne troubleront point le repos des monastères, & ne leur ôteront rien de leurs

T. 6 conc. p. 537.

biens. Les moines ne pafferont point d'un monaftère à l'autre, fans la permiffion de leur abbé. On ne contractera que des mariages légitimes: il ne fera permis de quitter fa femme que pour caufe d'adultère; & en ce cas, le vrai Chrétien n'en fauroit époufer une autre.

Ainfi le Chriftianifme prenoit-il une ftabilité & un appareil refpectable au delà des mers, & jufqu'aux extrémités les plus occidentales de l'Europe; tandis que les armes des Mufulmans étendoient leur ftupide Iflamifme bien avant dans la haute Afie, & dans la meilleure partie de l'Empire d'Orient. Dès la trente-cinquième année de l'hégire, 657 de J. C. à la mort d'Othman leur troifième Calife, cette formidable puiffance comprenoit déjà l'Arabie entière, la Perfe, la Chaldée ou Méfopotamie, la Syrie, la Paleftine, l'Egypte, & une grande partie de l'Afrique. Ces vaftes contrées avoient été prifes, ou fur les Romains, ou fur les Perfes, dont le dernier Roi Ifdégerde fut tué, & l'Empire entièrement éteint l'an 651, après avoir duré, depuis la ruine des Parthes, 425 ans. Le fchifme & la difcorde qui, après la mort d'Othman, s'éleverent entre les fectateurs de Mahomet, fufpendirent pendant quelque

Elmacin. Albufarag Theoph. an. 14. Conſt.

temps le cours de leurs conquêtes. On avoit fait périr ce Calife, parce qu'il abuſoit du tréſor public, & qu'il marquoit une partialité injurieuſe entre ſes croyans. L'Alcoran qu'il portoit par-tout dans ſon ſein, fut enſanglanté. Le meurtre aggravé par cette circonſtance parut exécrable, ſur-tout au jugement d'Aïche, la plus chérie des femmes de Mahomet, l'oracle des Muſulmans depuis la mort du Prophète, & nommée communément leur mère. Quoiqu'Ali, fait Calife par les ennemis d'Othman auſſi-tôt après l'aſſaſſinat, fût couſin-germain & gendre de Mahomet, Moavia chef d'un autre parti, avoué par Aïche, acquéroit par cette ſeule approbation, des droits trop plauſibles aux yeux des Muſulmans, pour ne pas s'approprier les conquêtes dont il avoit été le héros, & pour abandonner tout au contraire l'autorité abſolue qu'il exerçoit depuis long-temps dans ſon gouvernement de Syrie. Il y eut entre ſa faction & celle d'Ali une guerre violente, & bien du ſang répandu. Ils firent enfin la paix, à condition que l'Arabie & l'intérieur de l'Orient demeureroient à Ali, la Syrie & les provinces occidentales à Moavia.

Mais cette paix conſomma le ſchiſme,

au lieu de l'éteindre. De nouveaux enthousiastes, dans le temps de la prière, assassinerent Ali, pour avoir seulement présumé de traiter sur un point de religion, tel que la succession du Prophète, la dignité de Calife & la qualité d'Iman. Ses partisans le tinrent pour martyr, & le lieu de sa sépulture devint le terme révéré de pélerinages nombreux. Il est même une partie considérable de cette secte, qui regarde comme des usurpateurs impies, Moavia & tous les califes postérieurs, & qui ne comptent pour légitimes Imans, que les descendans d'Ali & de son épouse Fatime. Ce sont ces sectateurs rigoureux d'Ali, qui regnent aujourd'hui en Perse, toujours fort animés contre les Ottomans ou les Turcs, qui sont de la secte opposée. Hacen, fils d'Ali, fut reconnu calife, à la mort de son père : mais il ne regna que six mois. Il céda l'empire à Moavia, qui le fit empoisonner huit ans après, & qui se trouva ainsi seul calife, l'an 670. Ce perfide Iman fixa le siège de son Empire à Damas.

Theoph. an. 13. p. 288.

Il n'avoit pas attendu ce sanglant dénouement, pour inquiéter les Empereurs de C. P. Les Sarrasins ses sujets firent des incursions continuelles sur toutes les mers,

& jusques sur les côtes d'Italie. Ils réduisirent en esclavage les meilleurs cantons de la Sicile. Dans la partie d'Afrique encore soumise aux Romains, ils enleverent
Id.p.294. quatre-vingt mille captifs. Ils s'établirent ensuite à Cyzique, d'où ils venoient sans cesse insulter Constantinople; quand Callinique, pour consumer leurs navires, inventa le feu grégeois qui brûloit sous les eaux. Constantin regnoit depuis l'an 668, où son père avoit été assassiné à Syracuse. On avoit d'abord déclaré Empereur, un Arménien de bonne mine, nommé Mizizi: mais l'héritier de Constant vint en diligence avec une bonne flotte, se fit remettre l'usurpateur; & quoiqu'on l'eût forcé à prendre la pourpre, il le fit mourir, avec les meurtriers de son père. A son retour en Grèce, on lui donna le surnom de Pogonat ou Barbu, parce qu'en étant parti sans barbe, on lui en vit avec étonnement quand il s'y remontra. Ses deux frères Tibère & Héraclius furent reconnus Empereurs avec lui. Il se signala dès le commencement de son regne, par ses soins à rétablir la paix dans l'Eglise, & à réprimer les ennemis de l'Empire. Après différens avantages remportés sur les Musulmans, ces ennemis acharnés du nom

Chrétien, tenant encore depuis ſept ans C. P. aſſiégée ou bloquée par terre & par mer, il marcha contre eux à la tête de ſon armée, tua trente mille hommes à Jéſid fils de Moavia, qui les commandoit en perſonne, & réduiſit le ſuperbe Califе, non ſeulement à lui demander la paix, mais à lui payer tribut.

Le Pape Vitalien lui avoit rendu de grands ſervices, dans les troubles de Sicile: ce qui contribua ſans doute à diſpoſer cet Empereur plus favorablement que ſes pères à l'égard des Orthodoxes. Mais Vitalien qui mourut le 27 janvier 672, n'eut pas le temps de recueillir les fruits de ces heureuſes diſpoſitions. Tout ce qu'on ſait d'Adéodat qui, au mois d'avril ſuivant, fut élu pour lui ſuccéder, c'eſt qu'il étoit Romain de naiſſance, qu'il ordonna quantité d'évêques, & qu'il mit en honneur le monaſtère de Saint Eraſme où il avoit été élevé. Il occupa néanmoins plus de quatre ans la chaire de S. Pierre, & ne mourut qu'au mois de juin 676. Après quatre mois & demi de vacance, on plaça ſur le S. Siège Donus ou Domnus, qui ne le tint qu'environ un an & demi; c'eſt-à-dire juſqu'au 11 avril 678. Il ne laiſſa pas de faire rentrer l'Egliſe de Ravenne ſous

l'obéissance de celle de Rome, dont elle avoit entrepris de secouer la dépendance. Il obtint de l'Empereur Constantin-Pogonat la révocation de l'édit, par lequel Constant avoit déclaré l'Archevêque Marc & ses successeurs exempts de la jurisdiction du S. Siège. Constantin ne borna point à ces effets particuliers son zèle pour la religion. Après avoir humilié les musulmans en Asie, reçu des ambassadeurs des Avares & d'autres peuples d'Occident, obligés aussi à demander la paix, il crut ne pouvoir faire un meilleur usage de la puissance qu'il soutint toujours avec vigueur, qu'en rendant la paix à toute l'Eglise. Il en écrivit sans délai au Pape Donus.

Anast as. ubi de Don.

Mais avant que la lettre parvînt à Rome, ce Pontife étoit mort le onze avril 678. Après que le S. Siège eut encore vaqué deux mois & demi selon quelques auteurs, & selon d'autres une année de plus, on élut Agathon sur la fin de juin 678 ou 679. C'étoit un homme d'une prudence & d'une douceur propre à ménager les affaires les plus délicates, & à concilier les esprits les plus difficiles. Il assembla aussi-tôt un concile de cent vingt-cinq évêques, entre lesquels on remarque Mansuet de Milan,

qui avoit professé l'Arianisme encore répandu parmi les Lombards, mais qui étoit si bien converti, qu'on le compte au nombre des saints. On lut en plein concile les lettres que l'Empereur avoit adressées au Pape Donus, & par lesquelles rendant ses religieux hommages au Siège Apostolique, il proposoit d'assembler un concile général, & aussi nombreux qu'il étoit possible de le former sous la domination tyrannique des Arabes en Orient. Il demandoit trois députés de l'Eglise de Rome, ou plus, si le Pape le jugeoit à propos; & du concile pontifical, jusqu'à douze évêques. Ici, l'on voit la différence des députés propres du Souverain Pontife, & de ceux des évêques d'Italie, ou de tout l'Occident, qu'il étoit de style parmi les Orientaux d'appeler le Concile du Pape. On prit avec raison le jugement du concile de Rome, pour celui de tout l'Occident: il s'y trouva des évêques de France, & même d'Angleterre, qui, avec ceux d'Italie, déclarerent dans une parfaite unanimité la foi de leurs Eglises: puis ce jugement fut envoyé en Espagne, & dans toute la Catholicité, où on le reçut avec respect.

T. 6. Conc. p. 595.

Ce fut saint Vilfrid, qui, dans le con-

cile Romain, rendit témoignage touchant la croyance de l'Eglise Britannique. Il avoit eu recours à Rome, contre le Primat Théodore qui l'avoit déposé, sous prétexte que l'Evêque d'Yorck ne pouvoit suffire à la vaste étendue de son diocèse: après quoi l'on s'étoit pressé d'établir trois évêques en sa place, à Hagulstad, à Lindisfarne, & à Yorck même, sans nul égard à la réunion faite depuis peu du siège de Lindisfarne avec celui d'Yorck. Mais la vraie cause de cet étrange procédé, c'étoit l'aversion qu'Ermenburge, seconde femme du Roi Ecfrid, lui avoit inspirée contre l'Evêque d'Yorck, dont elle ne cessoit de lui exagérer les richesses & la puissance. Elle avoit pris la place de la Reine Eteldrite fort attachée à son saint Pasteur, & qui, après plus de douze ans de mariage où elle garda la virginité, obtint, quoiqu'avec peine, du Roi son époux, la permission de se retirer au monastère d'Eli qu'elle venoit de fonder. Son corps fut trouvé sans corruption, seize ans après sa mort; & l'on attribua unanimement ce prodige au mérite de sa pureté. S. Vilfrid alla donc demander justice à Rome: mais craignant en France le Roi Thiéri, ou plutôt Ebroïn à qui les ennemis de Vilfrid

Vit. per Edd. C. 23, &c.

Vilfrid avoient envoyé d'Angleterre de riches présens, il prit sa route par la Frise, quoique les peuples en fussent encore païens.

Leur Roi Algise ne laissa pas de le recevoir honorablement, & il lui permit d'annoncer l'évangile. La récolte s'étant trouvée cette année-là d'une abondance extraordinaire, les Frisons l'attribuerent au Dieu de Vilfrid: ce qui lui fit recueillir des fruits de salut, plus abondans encore que n'avoient été ceux de la terre. Il baptisa presque tous les seigneurs, avec une multitude de peuple si nombreuse, qu'on le regarde avec raison comme l'apôtre de la Frise. Ebroïn envoya cependant ses émissaires chez ces peuples, avec une lettre qui promettoit à leur Roi un boisseau plein de sous d'or, s'il vouloit remettre entre ses mains, soit la personne, soit la tête de l'évêque Vilfrid. Algise, à son dîner, fit lire ces lâches propositions, en présence de Vilfrid lui-même, des envoyés d'Ebroïn & d'un grand nombre de Frisons. Puis il prit la lettre avec mépris, la déchira & la jeta au feu, en disant aux porteurs: Puisse le Créateur du ciel & de la terre détruire ainsi les scélérats & les parjures! Saint Vilfrid courut le même danger en Lombardie, & fut sauvé de

même par le Roi Pertarit, prince non-seulement Catholique, mais d'une insigne piété & d'une bienfaisance admirable envers les malheureux.

A Rome, Vilfrid n'eut point de peine à obtenir justice. On ordonna que par provision il seroit rétabli dans tous les droits de son évêché; qu'on chasseroit ceux qu'on avoit revêtus de ses dépouilles; mais que, pour subvenir aux besoins de son vaste diocèse, comme il y consentoit volontiers, il choisiroit en concile des évêques qui seroient ordonnés par l'archevêque de Cantorbéri; le tout sous peine de déposition & d'anathême contre les ecclésiastiques, & d'excommunication contre les laïcs, quels qu'ils pussent être. Vilfrid, dans le concile Romain qui fut tenu ensuite contre les novateurs de l'Orient, prit la qualité de légat du concile de Bretagne, dont il est néanmoins évident que les prélats ne l'avoient point envoyé: ce qui prouve tout à la fois, & qu'il n'entendoit se donner que pour témoin de la croyance des Eglises Britanniques, & qu'il étoit ordinaire de nommer concile, les évêques d'une même région, quoiqu'ils ne fussent point assemblés. Après l'expédition de tant d'affaires importantes, il repartit pour l'Angleterre,

où il arriva heureusement, malgré les pièges qu'on lui tendit encore à son retour. Mais en passant par la France, il eut la douleur d'apprendre l'assassinat du Roi Dagobert II, qui le qualifioit d'ami, & qui se montra vraiment digné lui-même de l'amitié d'un Saint. Ce Prince, d'une vertu éprouvée & peu commune, est honoré comme martyr à Stenai lieu de sa sépulture, selon l'usage du temps, qui donnoit ce titre à ceux qui périssoient injustement, après avoir bien vécu. Mabil. præf part. 1. sæcul.

Cependant le Chef de l'Eglise fit partir ses légats pour C. P. avec sa réponse & celle de son concile. On y déplore les troubles, les courses perpétuelles des Barbares, & les brigandages qui dépouillant les églises d'Italie de leurs patrimoines, réduisoient leurs ministres à subsister avec peine du travail de leurs mains. Mais si ces agitations, & les inquiétudes où nous passons notre vie, reprennent les Pères, nous ont dépouillés de tous les biens de ce monde, même des sciences humaines & de l'éloquence; il nous reste un bien inestimable & le plus précieux de tous, dans l'intégrité de la foi que nous nous appliquons uniquement à conserver parmi tant d'orages, & pour laquelle nous sommes prêts à mourir, s'il T. 6 conc. p. 634.

eſt néceſſaire. Ils en donnent enſuite la confeſſion, dans un ſtyle qui confirme bien ce qu'ils diſent de la décadence des lettres humaines, & où l'on voit néanmoins, outre la plus exacte conformité avec les décrets des cinq conciles généraux tenus juſqu'alors, une étude ſolide des Pères anciens, & une ſuite de conſéquences tirées avec beaucoup de juſteſſe contre les nouvelles erreurs.

Les légats du Pape, avec les députés du concile de Rome, repréſentans de tous les Occidentaux qui avoient, comme on l'a vu, notifié leurs ſentimens, arriverent à C. P. le dixième jour de ſeptembre 680. Le ſeptième de novembre ſuivant, on fit l'ouverture du concile œcuménique, dans un ſallon du palais de C. P. nommé *Trullus* ou le Dôme. Depuis ce jour juſqu'au ſeizième de ſeptembre de l'année ſuivante, il y eut grand nombre de ſeſſions; dix-ſept ſelon les exemplaires Grecs de ce concile, & dix-huit au compte des Latins. Il ne ſe trouva guère plus de quarante évêques, à la première aſſemblée: mais les prélats faiſant de jour en jour plus de diligence, le nombre en monta, pour la dernière ſeſſion, à plus de cent ſoixante. Les trois légats, Théodore, George

Ibid. p. 106, &c.

& Jean, comme tenant la place de la personne du Pape, [selon les termes exprès du concile dans sa préface] sont nommés avant tous les évêques; quoique les deux premiers ne fussent que prêtres, & le troisième diacre seulement. On nomme ensuite George patriarche de C. P. Pierre, prêtre & moine, légat du patriarche d'Alexandrie, Macaire patriarche d'Antioche & résidant depuis quelque temps à C. P. George, prêtre & moine, légat du vicaire de Jérusalem, le siège vacant. Après les patriarches, sont nommés les évêques de Porto, de Paterne & de Rège, légats du Concile Romain & représentans des Occidentaux; puis les Orientaux. Après tous les évêques, on nomme encore six prêtres, abbés ou moines, tous d'Italie ou de C. P. à l'exception du dernier, qui étoit Etienne disciple de Macaire d'Antioche, & Monothélite aussi obstiné que son patriarche.

L'ordre de la séance fut le même que celui du dénombrement. Les évangiles étoient au milieu, selon la coutume; l'Empereur aussi au milieu, avec treize de ses principaux officiers; à sa gauche, comme au côté le plus honorable, les légats du Pape, ceux de son concile en-

fuite, puis celui de Jérusalem ; à la droite, les patriarches de C. P. & d'Antioche, le légat d'Alexandrie, puis les évêques dépendans de C. P. & d'Antioche. Le Patriarche d'Alexandrie & le Vicaire de Jérusalem n'avoient pu venir en personne, par la crainte de leurs Souverains Musulmans. Par la même raison, on ne vit au sixième concile aucun évêque de leurs provinces, non plus que de l'Afrique. On observe encore que tous les députés des évêques absens tinrent le rang des sièges qui les députoient, quoiqu'ils ne fussent que simples prêtres.

Les légats du Pape parlerent les premiers, & proposerent l'objet de leur légation, qui étoit de rechercher la source des nouveautés introduites en quelques Eglises, pour les proscrire comme contraires à l'enseignement des Pères & des conciles. On lut d'abord les actes du concile œcuménique d'Ephèse ; puis, dans les sessions suivantes, ceux de Calcédoine & du cinquième concile général. Ensuite on examina les passages des Pères, dans les originaux les plus authentiques ; on y confronta les assertions & les plus fameux écrits des novateurs. Dans toutes ces discussions, on recon-

noît d'une manière bien consolante, non seulement que l'esprit de vérité est toujours avec l'Eglise, mais que la science solide de la religion y étoit encore florissante, nonobstant la chûte si souvent déplorée de toutes les autres sciences. On analysa & l'on réfuta les sophismes des hérétiques, avec beaucoup de force & de sagacité. Avec plus d'érudition encore, on les convainquit d'avoir falsifié ou tronqué les passages des anciens docteurs, & jusqu'aux actes sacrés des conciles. Le discours prétendu de Ménas au Pape Vigile sur l'unique volonté de J. C. avoit été inséré, en trois cahiers, au commencement de l'exemplaire du cinquième concile que l'on conservoit à C. P. On observa que ces trois cahiers P. 612. n'étoient pas numérotés des chiffres convenables; mais que le numéro premier ne se trouvoit qu'à la première page du quatrième cahier, qui étoit effectivement le premier de l'exemplaire authentique du concile. Sans cela même, les légats démontrerent la supposition, par l'anachronisme, en faisant observer que Ménas étoit mort la vingt-unième année de Justinien, & que le cinquième concile n'avoit été célébré que la vingt-septième, sous un autre patriarche qui étoit Euty-

chius. On prouva d'une manière non moins évidente, que les fauſſaires hérétiques avoient encore fait à la ſeptième ſeſſion une addition de deux prétendus écrits du Pape Vigile à l'Empereur Juſtinien & à l'Impératrice Théodora, contenant les mêmes erreurs : ſur quoi les légats s'écrierent que, ſi Vigile avoit enſeigné une ſeule volonté avec l'approbation du concile, on n'auroit pas manqué d'employer ce terme dans la définition de foi, où il s'en falloit bien qu'on lût rien de ſemblable. On doit peu s'étonner de pareilles altérations dans les exemplaires de C. P. où il y avoit eu une longue ſuite de patriarches monothélites.

On convainquit encore ces impudens novateurs d'avoir falſifié les Pères, en particulier ſaint Athanaſe, dont l'autorité avoit tant de poids, ſur-tout pour ces premiers myſtères. Théophane abbé de Baies en Sicile, ayant demandé à Macaire d'Antioche & à ſon diſciple Etienne, s'ils reconnoiſſoient en J. C. une volonté humaine & impeccable, ils répondirent avec aſſurance : Nous ne lui connoiſſons point de volonté humaine ; mais nous lui attribuons, avec S. Athanaſe, une volonté divine, ſans vouloirs

de la chair, & sans pensées de l'homme. C'étoient les expressions d'un passage de ce saint Docteur contre Apollinaire, mais qu'on ne citoit qu'en partie, & dont on supprimoit ce qui en auroit marqué le vrai sens. Si vous aviez donné le texte entier, reprit Théophane, on verroit que le grand Athanase appelle volontés charnelles & pensées humaines, celles qui sont coupables & voluptueuses, celles qui sont conformes aux suggestions du démon. Certes, à Dieu ne plaise que je les attribue à J. C. je ne parle que d'une volonté naturelle, telle que Dieu l'avoit mise dans le premier homme. Or je vous demande: Adam avoit-il une ame raisonnable? Etienne répondit: il avoit une volonté de choix & de libre arbitre; car avant son péché, il avoit une volonté divine, & vouloit avec Dieu. Quelle absurdité! s'écria Domitius de Prusiade, & quel blasphême! Si Adam vouloit avec Dieu, il créoit donc aussi avec Dieu qui crée par sa volonté. Les Romains ajouterent: Si le premier homme, avant son péché, avoit une volonté divine, il étoit consubstantiel à Dieu; par conséquent sa volonté étoit immuable & vivifiante. Comment donc a-t-il changé? Comment s'est-il précipité

dans l'abîme du péché & de la misère ? Ignorez-vous ce que saint Cyrille dit de J. C. qu'il a la volonté de son père, parce qu'une même substance n'a qu'une même volonté. Le savant Théophane pressa Etienne & Macaire de dire précisément, si Adam avoit ou n'avoit pas une volonté naturelle. Comme ils ne voulurent, ni en convenir, ni le nier, il prouva l'affirmative par saint Athanase, & par saint Augustin. D'où le concile conclut en ces termes : Si le premier Adam avoit une volonté naturelle, comment le second ne l'auroit-il pas dans sa nature humaine ? Or, s'il a dans cette nature une volonté véritable, quoiqu'impeccable, & qu'il ait de toute éternité une volonté divine avec le Père & le saint Esprit, il est clair qu'il faut reconnoître en lui deux volontés.

Les légats apostoliques avoient déjà fait valoir l'autorité du Pape S. Léon, pour qui les nouveaux sectaires affectoient un respect extrême. On lisoit ces paroles dans sa lettre à Flavien : En J. C. chaque nature fait ce qui lui est propre, avec la participation de l'autre ; le Verbe opère ce qui convient au Verbe, & la chair ce qui convient à la chair ; l'un brille par ses miracles, l'autre succombe

aux mauvais traitemens. Sur quoi les légats s'exprimerent ainsi : Vous voyez que le grand Léon enseigne formellement deux opérations naturelles en J. C. sans confusion & sans division : & cela dans l'écrit qu'un concile œcuménique a nommé la base de la croyance orthodoxe. Macaire n'eut rien à répliquer, sinon qu'il ne parloit point de nombre, & qu'il disoit seulement l'opération théandrique. Mais on fit sentir à l'Empereur & à tous les Pères du concile, que cette réserve simulée des novateurs tendoit beaucoup moins à écarter la discorde qu'à étouffer la vérité ; qu'ils ne cessoient de démentir par les œuvres cet amour apparent de la paix ; que Macaire en particulier traitoit le saint Abbé Maxime & ses disciples, non seulement d'hérétiques, mais de Manichéens détestables & de vrais païens ; qu'il comptoit au contraire parmi les SS. Docteurs, Sergius, Cyrus, & sur-tout le Pape Honorius, de l'autorité duquel il se prévaloit étonnamment.

Les évêques abusés jusques là s'empresserent aussi-tôt à rentrer dans le sein de l'unité. La plûpart confesserent la foi contenue dans les lettres du Souverain Pontife ; qu'il y avoit en J. C. deux natures, deux volontés & deux opérations.

Ils s'écrierent que Pierre avoit parlé par la bouche d'Agathon, comme autrefois par celle de Léon. On donna mille bénédictions à ce digne organe du Prince des Apôtres, ainsi qu'au patriarche de C. P. à la foi de l'Empereur, & au Sénat qui en secondoit si dignement le zèle. Longues années, cria-t-on long-temps, à l'Empereur Catholique & saintement pacifique, au conservateur de la religion, au nouveau Constantin, au nouveau Théodose! Macaire, avec son disciple Etienne, ne rabattit rien de son opiniâtreté, & dit fièrement à l'Empereur qui s'efforçoit de le ramener au bon chemin: Non, Seigneur, je ne confesserai jamais deux volontés, ni deux opérations en J. C. quand on devroit me couper tous les membres, & me précipiter dans la mer. Qu'attendons-nous de plus, pour condamner l'hérétique, cria-t-on de toute part? Anathême au nouveau Dioscore! Anathême au nouvel Apollinaire! Qu'il soit privé de l'épiscopat; qu'on le dépouille du pallium. On le lui arracha sur le champ. Dans le reste de cette huitième session, tenue le septième de mars, il ne parut que debout au milieu de l'assemblée, avec le seul Etienne; & il ne reparut plus du tout, dans les sessions sui-

vantes. L'Abbé Théophane qui l'avoit si habilement confondu, fut ordonné à sa place, & siégea, comme patriarche, à la quatorzième session qui se tint le cinquième d'avril.

L'Empereur s'étoit retiré après la onzième, laissant quatre de ses principaux officiers pour continuer à maintenir le bon ordre. Les principales affaires étoient terminées, l'hérésie condamnée, & le nom du Pape Vitalien remis dans les diptyques. Il ne s'agissoit plus que de procéder conséquemment contre les auteurs & les fauteurs de l'impiété, de réconcilier quelques membres du concile, qui n'étoient revenus qu'après les autres à la saine doctrine, & de remédier aux falsifications faites par les sectaires dans les monumens de l'Eglise de C. P. C'est ce qui remplit presque tout le reste des sessions. Un moine plein de présomption, nommé Polychrone, avoit rendu sa foi très-suspecte. On lui ordonna de déclarer nettement sa croyance. C'est par les œuvres, dit-il, que je veux la manifester. Faites apporter un mort, je mettrai sur lui ma confession de foi, qu'alors vous pourrez lire; je prierai le Fils de Dieu de le ressusciter; & si le miracle ne se fait point, le Concile & l'Empereur fe-

ront de moi ce qu'ils voudront. On apporta le mort; on l'exposa publiquement, afin de donner la plus grande notoriété à l'extravagance de l'enthousiaste. Il mit sur le corps une confession de foi toute monothélite, & marmota long-temps à l'oreille du mort. On eut la patience de le laisser faire durant des heures consécutives. Enfin, il fut réduit à convenir de son impuissance. On le condamna comme un hérétique, & on le chassa comme un impudent.

Ce que le concile fit de plus important depuis la retraite de l'Empereur, ce fut la flétrissure qu'il imprima aux écrits des chefs de la secte. Tous les Pères, d'un consentement unanime & sans que personne s'avisât d'incidenter à ce sujet, condamnerent hautement, & des propositions particulières, & des ouvrages entiers de Théodore de Pharan, de Cyrus d'Alexandrie, de Sergius de C. P. de ses trois successeurs Pyrrhus, Paul & Pierre, enfin du Pape Honorius lui-même, suivant toutes les versions qui nous sont parvenues de ces actes. Il ne s'éleva pas le moindre doute sur l'infaillibilité de l'Eglise, jugeant tant d'écrits divers dans le sens que le texte présentoit à l'esprit. Ayant examiné, disent unanimement les

Pères du concile, les lettres de Sergius de C. P. avec les réponses du Pape Honorius, & les ayant trouvées éloignées de la doctrine de l'Eglise, des décrets des conciles & des sentimens des saints docteurs, & tout au contraire conformes à la fausse doctrine des hérétiques; nous les rejetons absolument, comme propres à corrompre les ames. Ils dirent ensuite anathême aux auteurs & à tous les docteurs des nouveautés impies, & l'on effaça leurs noms des sacrés diptyques. Ils examinerent ensuite, sur les mêmes principes, ce qu'on avoit pu recueillir des écrits des derniers patriarches de C. P. Thomas, Jean & Constantin, qui furent déclarés irréprochables du côté des erreurs courantes, & dont l'on continua d'honorer la mémoire.

Il n'étoit plus question que de dresser la confession de foi: ce fut tout l'ouvrage de la dix-septième session; & on la publia dans la dix-huitième. De là vient que les Grecs ont confondu ces deux dernières sessions. L'Empereur, pour un objet de cet importance & de cet appareil, crut devoir reparoître au concile où les évêques arrivés successivement de leurs diocèses, se trouverent en plus grand nombre qu'ils n'avoient encore été.

Dans cette définition de foi, on déclare premièrement, que l'on adhère aux cinq conciles précédens, & l'on rapporte les symboles de Nicée & de C. P. En second lieu, on nomme les auteurs qu'on venoit de condamner; savoir, Théodore de Pharan, Sergius, Pyrrhus, Paul & Pierre de C. P. le Pape Honorius, Cyrus d'alexandrie, Macaire d'Antioche, & son disciple Etienne. On approuve ensuite les lettres du Pape Agathon, comme ayant été trouvées conformes aux décisions de Calcédoine, à la doctrine de S. Léon & de S. Cyrille. Enfin, après une explication nette & succincte du mystère de l'Incarnation, on prononce qu'en J. C. il y a deux volontés naturelles & deux opérations aussi naturelles, & l'on défend d'enseigner autre chose, sous peine de déposition pour les clercs, & d'anathême pour les laïcs. Viennent ensuite les souscriptions des légats, & de cent soixante-cinq évêques.

Les Pères du concile prierent aussi l'Empereur de souscrire: ce qu'il tint à honneur, & fit avec empressement. Il y eut jusqu'à cinq exemplaires signés de sa main, ainsi que des légats & de tous les évêques. Le premier exemplaire étoit pour le Siège Apostolique, le second pour

l'Eglise de la nouvelle Rome, les trois autres pour les anciennes Eglises patriarchales d'Alexandrie, d'Antioche & de Jérusalem. L'Empereur donna aussi un édit d'exécution, pour appuyer les décisions de foi & tous les décrets du concile. Il y est statué, contre quiconque y contreviendra, qu'il sera déposé s'il est évêque ou clerc; s'il est en dignité, qu'on l'en privera, ainsi que de ses biens qui demeureront confisqués; s'il n'est que simple particulier, qu'il sera banni de C. P. Les Pères, de leur côté, adresserent, selon la coutume, une lettre synodale au Pape, pour le prier de confirmer le jugement, par lequel, disoient-ils, on avoit prononcé suivant la condamnation proposée dans ses lettres. On trouve néanmoins dans cette pièce la flétrissure du nom d'Honorius, dont le Pape Agathon n'avoit point parlé: mais on assure que ce sage Pontife, dans des instructions secrètes données à ses légats, leur avoit permis de consentir à cette condamnation, si l'on ne pouvoit sans cela procurer la paix à l'Eglise. L'Empereur, pour témoigner son contentement au Siège Apostolique, supprima l'abus qu'avoient introduit les Rois Goths de faire payer une somme d'argent

Lup. in differt. de VI. synod. c. 7.

pour l'ordination de chaque Pape; à condition toutefois que les Papes élus à l'avenir ne ſeroient ordonnés, ſuivant l'uſage antérieur à la domination des Goths, qu'après que le décret de leur élection auroit été porté à C. P. & que l'Empereur y auroit donné ſon conſentement.

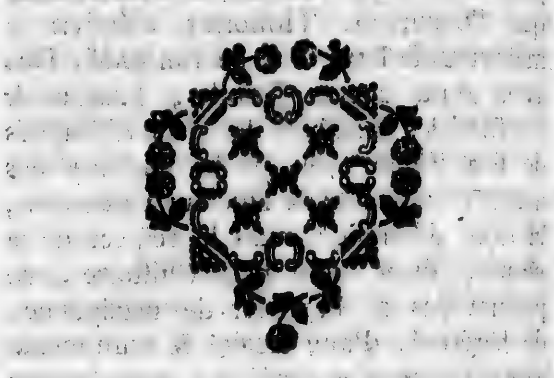
Le Pape Agathon mourut quelques mois après la fin du concile, le 10 janvier 682, jour auquel l'Egliſe honore ſa mémoire. On croit que ſes légats n'étoient pas encore de retour à Rome, & que ce fut Léon II, élu Pape le 17 août de la même année, qui confirma le ſixième concile. Il reſte en effet, ſous le nom de ce Pontife, une lettre adreſſée à l'Empereur Conſtantin, & conçue en ces termes: Nous avons trouvé que le ſixième concile a religieuſement ſuivi les cinq précédens, & nous le confirmons par l'autorité de ſaint Pierre. Outre les auteurs du Monothéliſme, nous anathématiſons le Pape Honorius, qui n'a point éclairé notre Siège Apoſtolique, mais qui, par une trahiſon profane, a penſé lui imprimer un opprobre éternel. Quelques critiques ont voulu révoquer en doute l'authenticité de cette lettre: mais il eſt bien d'autres monumens qui viennent à l'appui de celui-ci. Tels ſont, entre plu-

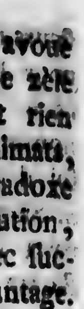
sieurs autres, & l'office composé à Rome pour la fête de ce Pape, Léon II, que l'éclat de ses vertus y a fait mettre au nombre des saints ; & la confession de foi d'Adrien II, lorsqu'il monta sur le S. Siège ; & la manière dont ce dernier parla d'Honorius dans un concile de Rome, & qui est rapportée dans les actes du huitième concile général.

Diurn. Rom. Pont. c. 11. tit. 1x. viij. Conc. act. 7.

Après tout, la gloire du Siège Apostolique est fort indépendante des taches personnelles que peuvent contracter ceux qui l'occupent. Honorius n'écrivit sa malheureuse lettre que de son chef, sans avoir tenu aucun synode, sans avoir consulté les membres les plus distingués de son Eglise. On ne lui imprime pas même, en qualité de Docteur particulier, la note d'hérésie : mais le respect de la vérité, droit sacré pour l'histoire, ne permet pas de l'excuser de négligence, de légéreté, d'une facilité & d'un ménagement aveugles, qui lui firent traiter la saine doctrine comme l'erreur, & captiver indifféremment l'une & l'autre sous un silence absolu, après même que saint Sophrone l'eut averti de l'avantage que les sectaires tiroient de cette économie ruineuse. C'est en défendant les prérogatives incontestables de l'Eglise, & en

uſant pour cela des armes qu'elle avoue généralement, qu'on lui marque ce zèle purement chrétien, qui ne tient rien de la diverſité des temps ou des climats, qui ne donne point un air de paradoxe aux principes divins de ſa conſtitution, en un mot, qui en procure avec ſuccès la vraie gloire & le ſolide avantage.







HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

LIVRE VINGT-DEUXIÈME.

Depuis la condamnation du Monothélisme en 682, jusqu'au commencement des Iconoclastes en 726.

L'Eglise conservoit toujours le saint dépôt de la foi dans toute son intégrité. La vérité venoit même de triompher au sixième concile, avec un succès qu'on n'avoit guère lieu d'attendre d'un Prince fils & successeur de l'auteur du funeste Type. Le Seigneur ménageant à son Eglise ces ressources inattendues, au moment où tout sembloit désespéré, vouloit réveiller la foi en ses promesses, & inspirer aux Fidèles une confiance pro-

portionnée aux épreuves toutes nouvelles où ils devoient être mis durant plusieurs siècles consécutifs. Tel est le point de vue sur lequel on doit le plus invariablement fixer ses regards, à mesure que nous avancerons dans le cours du second âge de l'Eglise. Les progrès des Barbares de l'Arabie, tout différens de ceux du Nord qui ne subjuguoient les Romains que pour embrasser bientôt après leurs loix & leur religion, l'invasion des Sarrasins en Espagne, la royauté réduite en France à un simple titre, vont faire pour long-temps, des plus florissans apanages de l'Eglise, les théâtres les plus affreux de la discorde, du meurtre, de la rébellion, de l'impiété, de tous les désordres.

Epist. 4 ad Simpl. Le Pape Léon, aussi-tôt après avoir confirmé le sixième concile, en envoya les actes aux évêques d'Espagne, qu'on n'y avoit pas même pu convoquer. Ce Royaume venoit encore d'essuyer une révolution déplorable. Le Roi Vamba élu en *672*, avec une solemnité extraordinaire, (puisque c'est le premier Roi qu'on trouve sacré par l'onction de l'huile bénite) étoit tombé dans une maladie qui lui avoit ôté la mémoire, & que l'on crut l'effet d'un poison donné par

Ervige, pour parvenir à la couronne. Sans que le foible Vamba eût demandé la pénitence, l'Archevêque de Tolède la lui imposa, & le revêtit de l'habit monastique. Ayant recouvré le jugement, il se crut obligé à demeurer dans l'état où on l'avoit réduit, renonça pour toujours à la royauté, & désigna en effet Ervige pour son successeur; ce qui fut approuvé par les grands. Luc. Tul. Lib. 3.

Le nouveau Roi fit aussi-tôt assembler dans la capitale, un concile que l'on compte pour le douzième, & dont les principales dispositions tendent visiblement à ôter au Roi Vamba toute espérance de remonter sur le trône en lui interdisant l'exercice de la puissance temporelle sous prétexte de pénitence, & en dispensant ses sujets du serment de fidélité. Vamba demeura ainsi dans le monastère où il s'étoit retiré, & y mourut au bout de sept ans. C'est le premier exemple d'une pareille entreprise de la part des évêques, où il faut observer que les deux puissances intervinrent, comme dans la plûpart de ces conciles d'Espagne. Celui-ci ôta encore le droit d'élire les évêques aux comprovinciaux, & au métropolitain le droit de les sacrer, pour tout attribuer au Roi & à l'évêque de T. 6 conc. P. 1211.

Tolède. Trois ans après; c'eſt-à-dire l'an 683, on tint le treizième concile de Tolède, où l'on voit qu'à la mort on donnoit par précaution la pénitence aux évêques mêmes, & où l'on ôta aux veuves des Rois la liberté de ſe remarier, même à d'autres Rois : ce qui fut pouſſé encore plus loin, huit ans après, par le troiſième concile de Saragoſſe, qui oblige ces Reines à prendre l'habit de religieuſes, & à s'enfermer dans un monaſtère pour le reſte de leurs jours. On prétexte pour cela les inſultes auxquelles elles ſeroient expoſées en vivant dans le ſiècle.

A peine le concile de Tolède étoit-il fini, que les déciſions de Conſtantinople arriverent en Eſpagne, avec les lettres du ſouverain Pontife, qui demandoient la ſouſcription de tous les évêques. Il y avoit un lettre particulière pour l'archevêque de Tolède, adreſſée à Quirice, dont il eſt ſurprenant que le Pape ignorât la mort; puiſque Julien occupoit ce ſiège depuis trois ans. Les prélats d'Eſpagne ſe mirent auſſi-tôt en devoir de proſcrire, avec le plus grand appareil, les impiétés qu'ils avoient en horreur: mais avant qu'ils ſe fuſſent raſſemblés, le Pape Léon, le 3 juillet 683, alla recevoir la récompenſe de la piété, de la

tendre

tendre charité & de la ſainte prodigalité qui l'ont fait mettre au nombre des ſaints. Le 26 de juin, après une année preſqu'entière, on éleva Benoît II ſur le S. Siège. On avoit demandé, ſuivant les dernières conventions, les lettres confirmatives de l'Empereur, qui ne ſe laiſſant pas vaincre en déférence, joignit à ces lettres une conſtitution mémorable, par laquelle il permettoit de conſacrer à l'avenir les Papes auſſi-tôt qu'ils ſeroient élus.

Les Eſpagnols n'ayant pas encore pu ſe raſſembler en concile national, ils ſe preſſerent d'en tenir au moins de particuliers dans chaque province. Celui de Carthagène ſoumiſe à la métropole de Tolède, commença le quatorzième de novembre 684. Pendant les ſix jours qu'il dura, on s'aſſura de la conformité du ſixième concile avec les autres conciles œcuméniques; puis on ſouſcrivit à ſa définition, en confeſſant expreſſément les deux volontés de l'Homme-Dieu. Ainſi l'Egliſe d'Eſpagne, comme partie notable de l'Egliſe Univerſelle, s'attribua le droit de juger dans cette matière capitale; parce qu'elle ne tenoit pas pour œcuménique le concile de C. P. où elle n'avoit pas été appelée.

Saint Julien de Tolède (car l'Eglise l'honore de ce titre) présida encore au quinzième concile de sa métropole, tenu quatre années après le quatorzième, la première du Roi Egica, gendre & successeur d'Ervige. Né de race Juive, quoique de parens Chrétiens, Julien avoit formé l'humble résolution de vivre en solitude : mais le Seigneur le vouloit dans une place plus propre à développer ses talens supérieurs & son infatigable zèle. Il remplit, dans toute leur étendue, les devoirs d'un bon pasteur, s'appliqua particulièrement à maintenir la discipline, & composa un grand nombre d'écrits en vers & en prose. Son traité des Pronostics ou de la Considération des choses à venir, échappé presque seul au naufrage des temps, nous a transmis un monument bien marqué de la foi de l'Eglise touchant le Purgatoire, dont il prouve le feu même fort au long.

Boll. ad 8. mart.

Le Pape Benoît II, compté aussi parmi les saints que l'Eglise honore, survécut peu de temps à la réception du sixième concile en Espagne. Il fut enterré le huitième jour de mai 685 ; & dans le mois de juin ou de juillet suivant, on ordonna Jean V. Cette élection, suivant l'ancienne coutume inter-

rompue depuis long-temps, se fit par acclamation unanime dans l'église de Latran, d'où il fut mené en pompe au palais pontifical. Il fut ordonné, comme l'avoit été Léon II, par les évêques d'Ostie, de Porto & de Vélétri. Avec beaucoup de science & de lumières, il joignoit une grande modération à un grand courage. Mais le dérangement de sa santé frustra l'Eglise de l'espérance qu'elle établissoit sur de si heureux pronostics. Pendant un an que dura son pontificat, à peine put-il faire les ordinations épiscopales, que nous voyons si soigneusement comptées par les anciens auteurs entre les fonctions les plus régulières des Papes. Après sa mort, le S. Siège vaqua deux mois & demi, par le partage du clergé Romain & de l'armée impériale entre deux compétiteurs qui furent rejetés l'un & l'autre. Un sujet tout différent, nommé Conon, homme simple & paisible, qui jamais ne s'étoit ingéré dans les affaires séculières, l'emporta par sa simplicité même sur l'intrigue & la présomption. Mais il ne tint pas le siège une année entière; ayant été consacré le 21 octobre de l'an 686, & étant mort le 21 septembre de l'année suivante. Encore fut-il long-temps malade, pendant le

cours de ce pontificat : ce qui donna lieu à des intrigues bien plus criminelles encore que celles de ses concurrens.

Anast. in Conc. Pendant sa dernière maladie, il avoit fait des legs considérables en faveur du clergé & des monastères : l'archidiacre Pascal fit promettre à l'exarque de Ravenne de lui donner ces sommes, s'il le faisoit élire Pape. L'Exarque accepta le marché, & agit sans délai, pour remplir sa part de la convention. C'est ce qui fit encore vaquer le saint Siège près de trois mois. Les Romains se divisèrent : une partie élut le simoniaque Pascal, une partie l'Archiprêtre Théodore ; mais l'espoir des deux prétendans fut encore renversé par un troisième, nommé Sergius, qu'élut la plus grande partie du clergé, de la milice & du peuple, avec les premiers magistrats. Théodore se soumit aussi-tôt. Pascal ayant résisté plus long-temps, vint enfin malgré lui faire hommage à Sergius, qui lui conserva la dignité d'archidiacre. Mais comme les crimes d'un certain ordre marchent rarement seuls, il fut déposé quelque temps après pour cause de magie, & renfermé dans un monastère, où il mourut dans l'impénitence trop ordinaire aux trafiquans des dignités saintes.

Si le regne abrégé de tant de Souverains Pontifes les empêcha de donner une attention bien efficace aux besoins multipliés de la société chrétienne, la grace de l'Eternel Pasteur dont ils sont les vicaires, n'en agit que plus sensiblement sur le cœur des évêques qui présidoient aux différentes Eglises du monde. En France, S. Ouën ayant rendu le plus important service au Roi Thiéri troisième de ce nom, par la bonne intelligence qu'il rétablit entre les François de Neustrie & ceux d'Austrasie, il pria ce Monarque de lui donner pour successeur, Ansbert de Chaussy en Vexin, demandé avec instance par le clergé & le peuple de Rouen, comme l'un des plus dignes disciples du S. Archevêque. Le Prince n'agréa pas seulement la demande; mais il mit autant de zèle à l'exécution, que le Saint auroit pu faire. Ansbert, alors abbé de Fontenelle, étoit célèbre à la Cour, où il avoit exercé la charge de chancelier, avec toute la noblesse qu'une ame délicate, un esprit élevé & une piété solide savent ajouter à celle de la naissance. Comme il étoit déjà fiancé avec Angadrême, aussi avantagée des dons de la nature & de la fortune que de ceux de la vertu, cette jeune personne enga-

Act. SS. Bened. t. 2. p. 1048

gée par sa famille dans ces premiers nœuds, fit confidence de sa peine à son futur époux lui-même, & lui témoigna tout le désir qu'elle avoit de se consacrer irrévocablement à Dieu. Ansbert, sans balancer, consentit & fit consentir les parens d'Angadrême à ce qu'elle suivît sa vocation. Ce trait d'héroïsme parut le rendre incapable de vaciller dans les sentiers épineux de la vertu. Depuis ce temps là, par une exception rare, il avança dans la piété, à mesure qu'il avançoit dans les grandeurs. Il n'en craignit pas moins la contagion. Enfin il quitta secrètement la Cour, & alla s'ensevelir dans le monastère de S. Vandrille, où il étoit abbé depuis l'élévation de saint Lambert à l'archevêché de Lyon, quand le Roi Thiéri l'obligea d'accepter le siège de Rouen.

Il signala sur-tout son épiscopat, par l'assiduité à instruire son peuple, par le soulagement des malheureux de toute espèce, par son zèle pour l'entretien & la réparation des églises. A cet effet, il abandonna tous les droits qu'il pouvoit prétendre sur les cures. La cinquième année de son gouvernement, 689me de J. C. il tint un concile où assisterent quinze autres évêques, au nombre des-

quels se trouverent les métropolitains de Rheims & de Tours. Il accorda un privilège à son abbaye de Fontenelle, portant pour condition, que les religieux observeroient la règle de saint Benoît, & que s'ils y manquoient, ils seroient soumis à la réforme des évêques assemblés.

Dans la France Orientale, qui s'étendoit toujours fort avant dans la Germanie, saint Kilien, né en Irlande, convertit le Duc & le Duché de Virtzbourg. Quoiqu'il fût évêque dans son pays, & cher à son peuple ainsi qu'à son clergé, son zèle le porta à chercher des travaux encore plus grands & plus fructueux. Ayant pénétré jusqu'aux rives du Mein, avec quelques-uns de ses disciples, la beauté du paysage & l'espérance fondée sur le bon naturel des habitans du canton, lui firent présumer que c'étoit là qu'il devoit ouvrir sa carrière. Il communiqua sa pensée à ses compagnons, qui marquerent leur applaudissement. Mais auparavant, dit-il, allons jusqu'aux tombeaux des SS. Apôtres, comme nous l'avons résolu dans notre patrie; présentons-nous au Successeur de saint Pierre; & s'il bénit notre mission, nous reviendrons ici prêcher l'évangile. Tout s'exé- Act. SS. Bened. t. 2. p. 991.

cuta, d'un commun accord. Le Souverain Pontife s'assura de la vertu de Kilien & de sa doctrine, puis lui conféra la jurisdiction sur les nouveaux peuples qu'il alloit gagner à l'Eglise. Le Saint revint à Virtzbourg, accompagné du Prêtre Coloman; & du Diacre Totuan. Ils prêcherent avec assiduité: le duc Gosbert les entendit avec admiration; il embrassa le Christianisme; & une grande multitude suivit son exemple.

Le Duc avoit épousé la femme de son frère, nommée Geilane. Quand S. Kilien le vit bien affermi dans la foi, il lui déclara que ce mariage n'étoit pas légitime. Vous ne m'avez encore rien proposé de si difficile, répondit Gosbert qui aimoit passionnément cette personne: mais puisque j'ai sacrifié tout le reste au Dieu suprême, je quitterai encore ma femme, s'il ne m'est pas permis de la garder. Il s'en falloit bien que Geilane fût dans des dispositions aussi parfaites. Elle ne s'occupa au contraire que des moyens de satisfaire sa vengeance: à la première absence du Duc qui partit peu après pour aller en guerre, elle fit massacrer fort secrètement saint Kilien & ses compagnons. Le Ciel ne laissa point ce crime impuni. Le meurtrier se dénonça

lui-même, éprouva d'horribles convulsions, courant de tous côtés, & disant que Kilien le consumoit d'un feu insupportable ; puis entrant dans une espèce de rage, il se déchira de ses propres dents, jusqu'à s'arracher les veines & la vie. Geilane fut possédée d'un démon, qui l'agita d'une manière si violente, qu'en peu de temps elle en mourut. saint Kilien est honoré, comme patron de Virtzbourg, dont néanmoins il ne fut pas évêque ; ce siège n'ayant été érigé que cinquante ans après.

En Angleterre, saint Vilfrid arrivé de Rome avec un décret souscrit en concile, & revêtu des bulles ; c'est-à-dire des sceaux ; Vilfrid, dis-je, si bien justifié, n'en fut pas mieux accueilli. La Reine Ermenburge sur-tout n'avoit rien diminué de son opiniâtre haine, contre laquelle la vertu même des prodiges parut impuissante, jusqu'à ce que le bras de Dieu s'appesantit sur elle-même, & qu'une maladie entièrement inconnue & survenue tout à coup, lui fit craindre une mort prochaine. Alors on tira le Saint de la prison, où déjà on l'avoit mis : mais on ne le rétablit pas encore sur son siège. Dans cet intervalle, il a à exercer l'activité de son zèle dans

les pays de Suſſex & d'Oueſſex ; c'eſt-à-dire chez les Saxons méridionaux & occidentaux. Sa prédication ſoutenue par des graces ſenſibles, y eut les plus grands ſuccès. Souvent il baptiſoit, par lui ou par ſes compagnons, pluſieurs milliers de perſonnes en un jour. Le Roi de Suſſex lui donna la terre de Selſey, où ce Prince faiſoit ſon ſéjour, & qui étoit de quatre-vingt-ſept familles ou charrues: le ſaint Evêque, pour exercer ſes fonctions épiſcopales, y fonda un monaſtère, qui fut depuis le ſiège d'un évêché.

Eddi c.41 Cependant le grand âge de Théodore de Cantorbéri, & ſes maladies fréquentes lui peignoient tout autrement que dans ſes beaux jours, les traitemens faits à S. Vilfrid. Il le fit prier de le venir trouver, & dès qu'il le vit : Le plus cuiſant remords que je ſente, lui dit-il ſans détour, c'eſt d'avoir trempé dans l'injuſte perſécution que vous eſſuyez. J'en demande pardon à Dieu, & à S. Pierre dont on a ſi peu révéré les décrets, & je vous promets de faire tout mon poſſible pour réparer un ſi grand péché. Que tout le monde ſache que je ne connois perſonne qui ſoit plus digne que vous d'occuper ce premier ſiège de Bretagne. C'eſt pourquoi, le Seigneur m'ayant révélé qu'a-

vant la fin de cette année je ne ferai plus en vie, je vous conjure d'agréer que de mon vivant je vous en établisse évêque en ma place. Saint Vilfrid répondit; Que Dieu & saint Pierre vous pardonnent. Pour moi, je n'ai jamais cessé de vous aimer, & je prierai perpétuellement pour vous, comme pour un ami. Commencez par procurer, autant qu'il se peut d'abord, l'honneur qui est dû au décret du saint Siège, en me faisant rendre une partie de mes biens pour ma subsistance. Quant à votre successeur, nous en délibérerons ensuite canoniquement dans une assemblée nombreuse. En exécution de sa promesse, Théodore écrivit de toute part, & le plus instamment à Alfrid Roi de Northumbre, qui avoit succédé à son frère Ecfrid. Saint Vilfrid fut rappelé, remis d'abord en possession de quelques biens, puis entièrement rétabli dans la jouissance & le gouvernement de tout son diocèse d'York.

Il fut encore chassé quelques années après, puis rétabli, en vertu d'un nouveau décret du saint Siège, qu'il alla, comme la première fois, solliciter en personne. Enfin il mourut en paix, dans un âge fort avancé. Peu avant sa mort, il fit quatre parts de ses biens mobiliers;

la première pour les églises de sainte Marie & de saint Paul de Rome; la seconde pour les pauvres; la troisième pour les prévôts de ses deux monastères de Ripon & d'Hagulstad; afin, dit-il, qu'ils aient de quoi faire des présens aux rois & aux évêques; la quatrième pour être partagée entre les compagnons de ses voyages & de ses infortunes. Son corps fut porté, revêtu d'habits sacerdotaux, au monastère de Ripon, dont l'abbé prit soin qu'on célébrât tous les jours pour le défunt une messe particulière, & que tous les ans, le jour de l'anniversaire, on distribuât aux pauvres, outre les aumônes quotidiennes, la dîme des troupeaux.

Saint Théodore de Cantorbéri mourut dans l'année qu'il avoit prédit, 690, âgé de 88 ans; & l'on honore sa mémoire le jour de sa mort, dix-neuvième
Bed. v. de septembre. C'est le premier des La-
Hist. c. 8. tins qui ait composé un pénitenciel; c'est-à-dire un recueil de canons extraits de la discipline des Grecs & des Latins, pour régler la pénitence des différens pé-
Tom. 6 chés. On y voit qu'en général les péni-
Conc. tences étoient déjà fort abrégées. La loi
App. p. de l'observation des Fêtes se maintenoit,
1875. au contraire, avec beaucoup de vigueur. Le dimanche on n'alloit point à cheval,

ni en bateau, & l'on ne faisoit point de pain. La Reine même ne montoit pas en voiture ces jours-là. En un mot, le respect du jour du Seigneur étoit encore si grand, qu'Ina roi d'Ouessex fit une loi formelle, qui affranchissoit l'esclave forcé par son maitre à travailler le dimanche, & qui réduisoit l'homme libre en servitude. On s'abstenoit encore de sang, & de la chair des animaux étouffés. Chez les Grecs, les laïcs même communioient chaque dimanche, & l'on excommunioit ceux qui y manquoient trois fois de suite. Quoique les pénitens eussent été exclus de la communion, on commençoit par grace à la leur permettre, au bout d'un an ou de six mois de pénitence. Il se faisoit pour les morts des oblations religieuses, qu'on accompagnoit de jeûnes. Les enfans qu'on élevoit à la vie monastique, mangeoient de la viande jusqu'à l'âge de quatorze ans. A quinze ans, les garçons pouvoient s'y engager, & les filles à seize.

Le successeur de saint Théodore dans le siège de Cantorbéri, fut Britouald, premier Anglois naturel qui ait rempli ce siège primatial de la Grande-Bretagne. Il est dit qu'il en fut ordonné archevêque par le Souverain Pontife: ce qui

ne peut s'entendre de la consécration épiscopale, qu'il reçut de Godouin archevêque de Lyon.

L'Eglise d'Angleterre ne trouvoit pas seulement dans son sein des ministres capables de pourvoir à tous les besoins nationaux: mais bientôt elle forma comme un séminaire fécond, d'où il se fit des émigrations nombreuses, pour porter la semence de l'Evangile aux terres incultes & lointaines. S. Ecbert, d'une naissance illustre entre les Anglois, & d'une pieuse affection pour le lieu de l'origine de ses pères, tenta, dès l'an 686, de passer en Frise, pour travailler à la conversion de ces mêmes Germains, dont les Anglois étoient descendus. Mais n'ayant pu consommer son entreprise, à cause du schisme d'Hibernie & du besoin pressant des domestiques de la foi, il choisit, pour l'exécution de son dessein, douze excellens hommes, entre lesquels on exalte sur-tout Suidbert & Villebrod, tous deux honorés comme saints. La troupe apostolique étant arrivée en Frise, fut très-bien accueillie par Pépin d'Hériftal, duc des François, & maire du palais de ces rois qui n'en avoient plus que le nom. C'étoit l'an 690, peu après la conquête que Pépin

Bed. v. Hist. c. 12.

fit ſur le Duc Ratbod de la Friſe citérieure ; entre le Rhin & la Meuſe. Ce religieux Conquérant les vit avec joie ranger ſes nouveaux ſujets ſous le joug de J. C. Il les grotégeoit avec éclat ; il honoroit d'une bienveillance marquée ceux qui les écoutoient : en peu de temps, il ſe fit un grand nombre de converſions.

Alors les miſſionnaires choiſirent pour évêque, Suidbert qui étoit déjà prêtre, & qu'ils renvoyerent en Angleterre, pour y recevoir l'ordination épiſcopale. A ſon retour, il paſſa chez les Bructères qui habitoient les environs de Cologne, & il en convertit pluſieurs. Mais ce peuple ayant été défait preſque auſſi-tôt par les Saxons idolâtres, & les nouveaux Chrétiens s'étant diſperſés de toutes parts, ſaint Suidbert alla retrouver Pépin, qui lui donna l'iſle de Verdin, dans le Rhin, où il bâtit le monaſtère qui porte le nom de Keiſerswerth ; c'eſt-à-dire iſle de l'Empereur. C'eſt là qu'il mourut aſſez long-temps après, dans une haute ſainteté, que l'Egliſe a jugée digne d'un culte public.

L'Empereur Conſtantin-Pogonat étoit mort dès l'an 685, au mois de ſeptembre, dans les ſentimens de reſpect qu'il témoigna conſtamment à l'Egliſe Ro-

Paul. Diac. lv. Hist. cap. 53.

maine. Peu avant ſa mort, il fit porter à Rome les cheveux de ſes deux fils Juſtinien & Héraclius, qui furent reçus en cérémonie par le Souverain Pontife, le clergé aſſemblé & les troupes. C'étoit le ſymbole d'une ſorte d'adoption uſitée en ce temps-là : celui qui recevoit ces cheveux, étoit regardé comme le père des jeunes gens au nom deſquels on les préſentoit. Juſtinien II, fils aîné de Conſtantin, lui ſuccéda; âgé ſeulement de 16 ans.

Il voulut marquer, par ſes propres œuvres, ſon affection filiale pour l'Egliſe Romaine, & diminua le tribut qu'elle lui payoit pour ſes terres de Sicile & de l'Abbruze. Il ordonna dans la ſuite, que les Pontifes Romains ne prendroient pas poſſeſſion du S. Siège, ſans le conſentement des exarques de Ravenne : en quoi ce jeune Prince parut avoir les intentions droites, & vouloir ſuivre les vues de l'Empereur ſon père, pour abréger les lenteurs de la confirmation impériale, que les Papes élus étoient obligés d'attendre de Conſtantinople. Mais en la faiſant dépendre des exarques, il la ſoumettoit aux vices & aux caprices de ſes plus intrigans miniſtres, & des rivaux les plus dangereux, comme les plus voiſins, de la grandeur pontificale.

Ce fut dans le même esprit, & toujours sous la trompeuse apparence du bien, qu'il fit assembler à C. P. le concile qu'on nomme *in Trullo*, du lieu où il se tint, & Quini-Sexte, comme servant de supplément au cinquième & au sixième conciles généraux, qui n'avoient point fait de canons de discipline. Il s'y trouva deux cent onze évêques, les quatre patriarches d'Orient à la tête. Basile de Gortyne en Crète dit en souscrivant, qu'il tenoit la place de tout le concile de l'Eglise Romaine, comme il l'avoit déjà dit au sixième concile; quoiqu'il soit certain qu'en celui-ci, ainsi qu'au sixième, il y eût des légats du S. Siège. Il se tint aussi, comme le sixième, dans le dôme du palais, dont le nom lui est demeuré, avec celui de Quini-Sexte. T.6 conc. p. 1124.

On prétendoit faire un corps de discipline, qui eût force de loi dans toute l'Eglise, & l'on dressa cent deux canons. Auparavant, on déclara qu'on recevoit la foi des six conciles généraux, en rejetant nommément les hérésies & les hérétiques qu'ils avoient condamnés. Ensuite on spécifia les points de la discipline ancienne, qu'on croyoit devoir retenir; savoir les quatre-vingt-cinq canons attribués aux Apôtres, mais non

ceux qui avoient été falsifiés par les hérétiques ; les canons de Nicée, d'Ancyre, de Néocésarée, de Gangres, d'Antioche, de Laodicée, des conciles œcuméniques de C. P. d'Ephèse, de Calcédoine ; ceux de Sardique, de Carthage, & du concile de C. P. tenu sous Nectaire & Théophile d'Alexandrie ; c'est-à-dire en 394, à la dédicace de l'Eglise de Ruffin, dont cependant nous n'avons plus les décrets. Le Concile approuva aussi les épîtres canoniques de saint Denis & de saint Pierre, tous deux évêques d'Alexandrie, de saint Grégoire le Thaumaturge, de saint Athanase, de saint Basile, des SS. Grégoire de Nysse & de Nazianze, de saint Amphiloque ; de Timothée, de Théophile, de saint Cyrille, tous trois évêques d'Alexandrie ; de Gennade de C. P. enfin le canon publié par saint Cyprien pour la seule Eglise d'Afrique, & qu'il est impossible de reconnoître sous ce vague énoncé.

De ces longs préliminaires, adroitement présentés afin de prévenir les esprits en faveur de ce qui devoit éprouver des difficultés, on passe au fameux canon touchant la continence des clercs, & l'on use encore d'un préambule particulier pour en faciliter la réception. Les

Romains, dit-on, s'attachent littéralement à la règle; ceux qui dépendent du siège de C. P. ont plus de condescendance. Afin d'éviter tous les excès, nous faisons un sage mélange de l'indulgence & de la rigueur. Après cette espèce d'exorde, on statue que les évêques garderont la continence parfaite, soit qu'ils aient été mariés, ou non; & l'on défend à tous les clercs qui sont dans les ordres sacrés, de se marier après leur ordination: mais on permet aux soudiacres, aux diacres & aux prêtres déjà mariés, de garder leurs femmes, & d'user du mariage, excepté les jours où ils approchent des saints mystères; & cela, dit-on, pour ne point imprimer de flétrissure au mariage que le Créateur a institué, & que le Rédempteur a honoré de sa présence.

C'est en vertu de ce canon que les prêtres Grecs & la plûpart des Orientaux conservent leurs femmes, malgré la discipline contraire de l'Eglise Romaine, & de toutes les autres Parties du Monde Chrétien. Les Pères de C. P. s'autorisent ici d'un décret du cinquième concile de Carthage, tenu l'an 400; mais par une interprétation qui a tout l'air de la mauvaise foi. Ce décret porte que les soudiacres, les diacres, les prêtres &

Ibid. p. 1216.

les évêques s'abſtiendront de leurs femmes, ſuivant les anciens ſtatuts, *ſecundùm priora ſtatuta*, & ſeront comme n'en ayant point. L'Auteur de la verſion grecque lut d'abord *ſtatuta propria*, au lieu de *priora*, & rendit enſuite ces expreſſions par ces mots Grecs *idious horous*, qui peuvent ſignifier les termes propres; comme ſi le concile de Carthage n'eût obligé ſes clercs majeurs à s'abſtenir de leurs femmes, qu'en certains termes ou temps; c'eſt à-dire quand ils devoient célébrer. Sur cette traduction, les Pères du concile Quini-Sexte ont ſuppoſé que ceux de Carthage n'avoient obligé les clercs à la continence que pour certains jours, & ils n'ont pas voulu voir que le canon d'Afrique comprend auſſi les évêques, qu'eux mêmes obligent à s'abſtenir de leurs femmes ſans nulle réſerve.

Ils ne firent cependant pas une loi de cette étrange diſcipline, aux prêtres qui ſe trouvoient chez les Barbares, ainſi qu'ils s'expriment, & qu'on entend des prêtres d'Italie & des autres pays du rit Latin. Si ceux-ci, ajouterent-ils, croient devoir s'élever au deſſus du canon apoſtolique, qui défend de quitter ſa femme ſous prétexte de religion, & ſi en fai-

sant plus qu'il n'est ordonné, ils se séparent de leurs femmes d'un commun consentement; nous leur défendons de demeurer davantage avec elles, en quelque manière que ce soit. Qu'ils nous montrent par là, que leur promesse est effective. Toutefois nous ne leur donnons cette permission, qu'à cause de la foiblesse de leur courage, & de la légéreté des mœurs étrangères. C'est ainsi qu'ils rabaissoient le vœu de la continence parfaite; donnant l'observance contraire; c'est-à-dire un relâchement honteux pour la perfection.

Ils assurerent de nouveau le second rang dans l'Eglise au Patriarche de C. P. le troisième au siège d'Alexandrie, le quatrième à celui d'Antioche & le cinquième à Jérusalem. Il se trouvoit au concile plusieurs évêques qui n'avoient pu se mettre en possession de leurs Eglises, parce qu'elles étoient sous la domination des Infidèles: on leur conserva Can. 18.
leur rang, avec le pouvoir d'ordonner des clercs; & c'est le premier exemple que nous trouvions de ce qu'on appelle évêque *in partibus*. Il y avoit plusieurs autres ecclésiastiques que les incursions des Barbares avoient contraints de quitter leurs Eglises: mais le concile veut qu'ils y retournent, si-tôt que les ho-

ſtilités ſeront paſſées. Leur dignité moins éclatante que celle des évêques, étoit moins expoſée chez les ennemis du Chriſtianiſme. Il eſt défendu à tous les clercs en général d'aſſiſter aux ſpectacles, non ſeulement du théâtre, mais des courſes de chevaux; de reſter aux feſtins de noces où ils auroient été invités, s'il y ſurvient des hiſtrions & des farceurs; de porter, même en voyage, un autre habit que celui qui convient à leur état: on voit ici que les clergé d'Orient étoit alors diſtingué par l'habit, & même qu'il ne portoit pas les cheveux longs, comme il les porte à préſent.

Pour les moines, que ſaint Baſile ne permettoit de recevoir qu'à dix-ſept ans, le concile les admet dès l'âge de dix ans, ſous prétexte que l'Egliſe avance toujours en perfection: mais il défend de ſe faire reclus, à moins qu'on n'ait paſſé trois ans dans un monaſtère. Il défend auſſi de ſouffrir certains hermites vagabonds, moines ſans aveu, qui n'avoient de la vie religieuſe que les cheveux longs & l'habit noir. Du reſte il déclare, que les monaſtères étant faits pour les pénitens, aucun crime n'empêche d'y être reçu. C'étoit la coutume de parer magnifiquement les filles qui

alloient prendre l'habit de religieuſes : on proſcrit cet appareil de mondanité, que les vierges Chrétiennes doivent abhorrer dans toutes les rencontres ſans exception, & qui peuvent occaſionner ou faire ſoupçonner quelque retour de leur cœur vers le monde. On voit encore, dans la partie des canons qui regarde les monaſtères, que l'abus de les donner à des ſéculiers avoit déjà commencé à s'introduire : pratique ruineuſe, que le concile interdit rigoureuſement.

Quant à l'ordre du culte & aux ſacremens, il eſt défendu de baptiſer dans les oratoires domeſtiques, & même d'y célébrer ſans la permiſſion de l'évêque. A la communion, on ne recevra l'Euchariſtie dans nulle ſorte de vaſe, mais dans les mains croiſées l'une ſur l'autre ; parce qu'il n'y a point de matière auſſi précieuſe, dit le concile, que le corps du Chrétien, qui eſt membre de J. C. On célébrera toujours la meſſe à jeûn, même le Jeudi-Saint ; & par-tout, on mêlera d'eau le vin euchariſtique, nonobſtant tout uſage contraire. On paſſera toute la ſemaine de pâque en fête & en dévotion, ſans aucun ſpectacle public. On jeûnera le Samedi-Saint juſqu'à minuit, mais non les autres ſamedis, même du

carême, suivant le canon des Apôtres. L'Eglise Romaine doit changer son observance contraire, ajoute le Concile d'une manière peu convenable, & qui contribua à le faire rejeter par les Latins.

Il défend aussi de s'absenter de l'église trois dimanches consécutifs sous peine de déposition pour les clercs, & d'excommunication pour les laïcs. Défense de faire dans les lieux saints les festins nommés Agapes, d'y tenir cabaret, d'y exercer aucun trafic; c'est-à-dire dans les bâtimens dont nous avons vu que les anciennes églises étoient accompagnées, & qui se trouvoient dans la même enceinte. Défense encore à tout autre laïc que l'Empereur, d'entrer dans le sanctuaire. Defense au père & aux fils, ainsi qu'aux deux frères, d'épouser la mère & la fille, ou les deux sœurs.

Enfin, l'on interdit généralement à tous les Fidèles les farces, les danses de théâtre, les déguisemens de sexe, & l'usage de toutes sortes de masques, les combats contre les bêtes, la divination ou la charlatanerie, qui consistoit à dire la bonne aventure, avec différentes superstitions restées du Paganisme; comme aussi de faire ou d'exposer des peintures déshonnêtes, d'assembler ou de nourrir des femmes

mes débauchées, de prendre le bain avec les femmes, de se friser avec des soins recherchés, & de jouer aux dés.

Tels sont les points les plus curieux de ce concile singulier, où se trouvent, avec le principe de la décadence & du décri de l'ordre sacerdotal, d'excellens réglemens pour les simples Fidèles, & même pour le régime de l'Eglise Universelle: le jeune Empereur Justinien crut, sur la foi de ses Grecs, lui avoir procuré un avantage inestimable. Il souscrivit le premier avec appareil, usant pour cela du cinabre, selon le privilège exclusif de la dignité impériale. Immédiatement après son nom, on laissa la place de celui du Pape; puis les patriarches & tous les autres évêques souscrivirent l'un après l'autre, en observant encore de réserver de l'espace pour la signature des absens. Anastase dit que les légats du Pape signèrent aussi, parce qu'ils s'étoient laissé surprendre: mais on ne trouve point leurs souscriptions dans les actes.

Justinien voulant avoir la signature du Pape, lui envoya un exemplaire signé de lui-même & des prélats. Déjà bien instruit de ce qui s'étoit passé, Sergius refusa de le recevoir, & même de l'ouvrir, pour y lire la moindre chose. Le Prince irrité

Paul. Diac. L. VI. c. 11. Anast. in Serg.



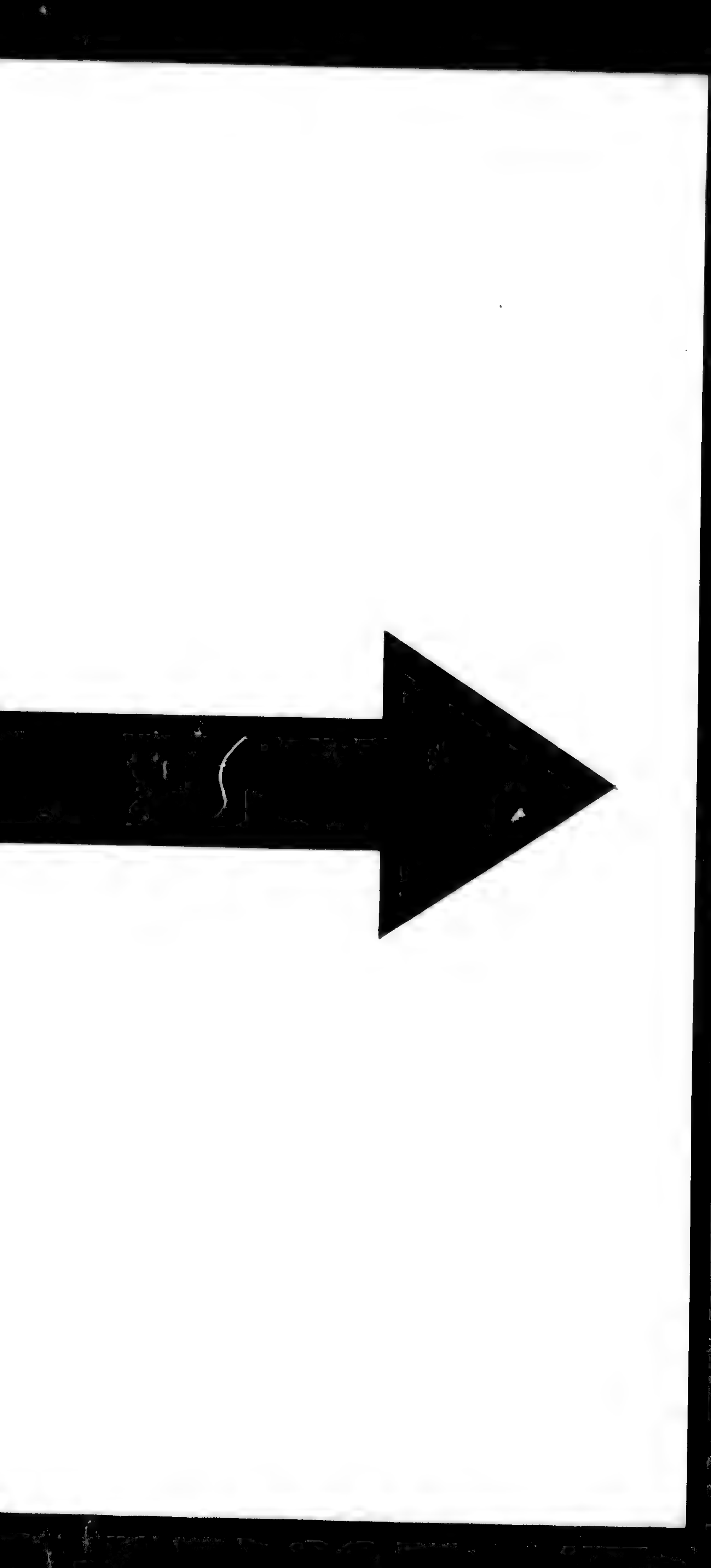
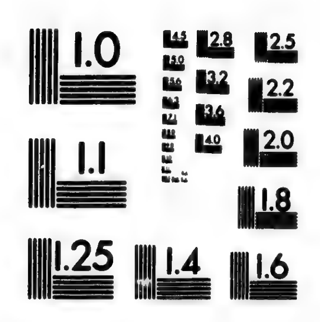


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"

renvoya Zacharie son premier écuyer, avec ordre d'enlever le Pape, & de le lui amener. Mais la milice d'Italie prit les armes, & marcha bien vite à Rome, pour empêcher cette violence. Zacharie voyant les troupes s'approcher de tous côtés, pria le Pape de faire fermer & garder les portes. Un moment après, il se réfugia, demi-mort de peur, jusques dans la chambre du Pontife, & le conjura, les larmes aux yeux, de lui sauver la vie. Cependant les troupes entrerent par la porte de saint Pierre, s'avancerent en bon ordre jusqu'au palais de Latran, & demanderent à voir le Pape, avec d'autant plus d'empressement, que le bruit couroit qu'on l'avoit enlevé la nuit. Comme elles trouverent toutes les portes fermées, elles menacerent, avec des clameurs terribles, de les enfoncer, si l'on n'ouvroit promptement. Zacharie crut alors que c'en étoit fait de sa vie, perdit absolument la tête, & alla se cacher sous le lit du Pape, qui fit en vain tous ses efforts pour le rassurer. Le Pontife sortit ensuite de son appartement, fit ouvrir les portes, & se mit dans un siége élevé, à la vue de tout le monde. Il reçut avec affabilité les gens de guerre & les citoyens Romains, qui tous s'em-

pressoient pour le voir, & calma tous les esprits par la douceur & la sagesse de ses paroles. Il ne put néanmoins les engager à se retirer; la première idée du péril qu'avoit couru un Pontife chéri universellement comme un père, demeuroit toujours présente à leur esprit. Ils ne cesserent de faire une garde exacte autour du palais pontifical, qu'après avoir chassé de Rome le lâche Ecuyer, qui prit pour une fortune cette expulsion honteuse.

Justinien n'eut pas le temps d'exercer sa vengeance. Il fut chassé lui même de C. P. où il s'étoit rendu odieux par ses cruautés, & méprisable par la bizarrerie de sa conduite. Voulant ajouter quelques nouveaux bâtimens à son palais, il ne prit pas seulement le parti d'abattre l'église de la Vierge qui en étoit proche; mais il osa proposer au Patriarche Callinique de faire des prières pour une entreprise si profane. Le Prélat répondit courageusement, qu'il y avoit des prières instituées pour la fondation des églises, & non pas pour leur destruction. L'église fut néanmoins abattue, mais rebâtie ailleurs. Peu de temps après, l'Empereur commanda au Gouverneur de C. P. de massacrer le Patriarche pendant la nuit,

Theoph. p. 307.

& de faire en même temps main-basse sur quelque partie du peuple. Cette nuit-là même, le Patrice Léonce s'embarquoit pour le gouvernement de Grèce, auquel on venoit de le nommer, en l'obligeant de partir sans retard. Il avoit fait la guerre aux Musulmans, avec beaucoup de gloire & de bonheur. Une prison de trois ans avoit été sa récompense, & le gouvernement qu'on lui donnoit, n'étoit qu'un exil pallié, où il s'attendoit à une dernière catastrophe.

Niceph. Hist.p.25. Entre les amis qui vinrent lui faire leurs adieux, il y avoit un abbé & un moine astronome, qui l'avoient souvent assuré dans sa prison, qu'il deviendroit Empereur. Vous voyez, leur dit-il, l'effet de vos prédictions; & plût à Dieu que je fusse aussi sûr de conserver la vie dans le second rang, que de ne pas monter au premier! Vous êtes plus près [illegible] que vous ne pensez, lui répondi[illegible]; ne vous abandonnez pas vous-même, & suivez-nous. Ils le conduisirent vers la prison, la firent ouvrir, en l'annonçant comme Empereur, & ils en tirerent beaucoup de braves gens, qui s'y trouvoient indignement détenus. Léonce les fit armer, avec ce qu'il pouvoit avoir de monde à sa suite; & tous coururent ve[rs]

la place, en criant: A Sainte Sophie, Chrétiens, à sainte Sophie. Ce cri de guerre ou d'alarme fut aussi-tôt porté dans tous les quartiers. En quelques momens, tout le peuple se trouva rassemblé. Le Patrice, avec ses deux moines & les principaux de son parti, alla trouver le Patriarche qui n'attendoit que l'instant fatal de l'exécution ordonnée contre lui-même. On l'emmena au lieu du rendez-vous général. Alors le peuple s'écria: Vive Léonce; périsse Justinien. Le malheureux Empereur fut arrêté, & mené à la place. Le peuple vouloit qu'on le fit mourir: mais Léonce se contenta de lui faire couper le nez, & de l'envoyer dans la Chersonèze: modération qui péchoit tout à la fois, par défaut & par excès, contre les principes de la religion, & contre les règles de la politique. Il eut, trois ans après, la même destinée.

Les Musulmans ayant pris Carthage, le nouvel Empereur envoya contre eux le Patrice Jean, qui étoit en grande réputation de valeur & d'habileté. Jean chassa les Infidèles, de toutes les places qu'ils occupoient. Mais il avoit affaire à un Prince que les difficultés ne rebutoient pas. Abdelmélic, du sang des

Ommiades, qui n'avoit hérité de ses ancêtres que le califat de Syrie, venoit d'y réunir l'Arabie & l'Egypte, en terminant, par la défaite d'Abdalla, une guerre civile qui duroit depuis trente-cinq ans. Il renvoya de plus grandes forces en Afrique : il ne se contenta point de reprendre Carthage, avec toutes les villes qu'il avoit perdues l'année précédente ; mais il chassa les successeurs des Romains de leurs anciennes possessions, & il éteignit ainsi les restes de la puissance Romaine dans la troisième partie du monde, où elle étoit établie depuis 850 ans ; c'est-à-dire depuis la prise de Carthage par Scipion, l'an 608 de Rome.

Il ne resta d'audace aux vaincus que pour la révolte, & ils voulurent un Empereur qui fût leur complice. Ils reconnurent Apsimare, à qui l'on donna le nom de Tibère, & revinrent en hâte avec lui à C. P. Léonce, à son tour, eut alors le nez coupé, puis fut renfermé dans un monastère. Il avoit regné environ trois ans, & Tibère Apsimare en regna sept. Justinien étoit toujours dans son exil ou sa prison de Chersonèze. Il trouva moyen de s'échapper de ses gardes, & de se sauver chez les

Id. p. 27. Theoph. an. 7. Aps.

Bulgares de qui il espéroit du secours. Comme il étoit en mer, il survint une horrible tempête. Un de ses gens, touché d'une crainte religieuse, lui dit: Prince, mettons le Ciel dans nos intérêts, promettez à Dieu, que s'il vous rétablit sur le trône, vous pardonnerez à vos ennemis. Justinien s'emporta, & répondit tout au contraire: Que Dieu me fasse périr, si j'en épargne un seul! Ayant obtenu le secours qu'il espéroit des Bulgares, il marcha droit à C. P. Il se forma, en sa faveur, un parti qui le fit entrer par un aqueduc. On voulut bien croire que ses malheurs l'avoient changé. Tout se déclara pour lui. Apsimare prit la fuite, & fut arrêté. Léonce fut tiré de son monastère. On les enchaîna l'un & l'autre, & on les amena à Justinien, sur la place de l'hyppodrome, où l'on donnoit en spectacle des courses de chevaux. Il les fit étendre par terre devant son trône, & leur tint le pied sur la gorge pendant l'espace d'une heure que dura la première course; le peuple inconstant & cruel de C. P. ne cessant de crier: Vous avez marché sur l'aspic & le basilic; vous avez foulé aux pieds le lion & le dragon. Ensuite Justinien leur fit couper la tête à tous les deux,

fit crever les yeux au Patriarche Callinique, l'envoya en exil, & mit en sa place le Reclus Cyrus, qu'il prétendoit lui avoir prophétisé son rétablissement. Il regna encore six ans, depuis cette odieuse exécution.

On se convainquit bientôt, que ses revers ne l'avoient nullement changé. Ils n'avoient qu'irrité son humeur altière, mutine & opiniâtre. Il fit de nouveaux efforts pour faire recevoir par toute l'Eglise son concile du Dôme, & marqua autant d'envie que jamais de le voir confirmé par le Souverain Pontife.

Jean VI, successeur du Pape Sergius, étoit mort dès le 9 janvier de cette année 705, après un pontificat de plus de trois ans, dont on ne connoît guère que les dates. Jean VII, Grec de nation ainsi que Jean VI, après un mois & demi de vacance, fut élevé sur le S. Siège le premier jour de mars. Ce fut à lui que parvint l'exemplaire du concile Quini-Sexte, envoyé de nouveau à Rome par l'Empereur. Ce Prince en avoit chargé par honneur deux métropolitains, & il avoit contraint son humeur impérieuse jusqu'à supplier le Pape d'assembler son concile, afin de confirmer ce qu'il approuveroit dans celui de Constantinople,

& de réformer ce qu'il y trouveroit de blâmable. Le Pontife, sans s'expliquer, lui renvoya l'exemplaire comme il l'avoit reçu : ce qui ne paroît pas avoir offensé l'Empereur, assez content sans doute d'une indifférence qu'on a blâmée dans Jean VII. C'est tout ce qu'on sait de son pontificat, outre sa magnificence à orner les églises, & la restitution qu'Aribert Roi des Lombards lui fit des Alpes Cottiennes ; c'est-à-dire du mont Genèvre & du mont Cénis, usurpés depuis long-temps sur le saint Siège par cette nation. Il mourut le 17 octobre 707, & Sisinnius Syrien de nation lui succéda le 18 du mois de janvier suivant. Mais il n'occupa le Siège que vingt jours, pendant lesquels sa bienfaisance & la grandeur de ses vues lui mériterent l'affection & les regrets de toute la ville, dont il avoit entrepris de réparer les murs. Enfin on éleva sur le saint Siège, le 18 janvier 708, Constantin encore Syrien de nation, qui fut sept ans en place. C'est le septième des Papes nés consécutivement en Syrie, ou en Grèce : particularité qu'on attribue aux persécutions des Musulmans, & aux fréquentes révolutions de l'Empire. Les Orientaux se réfugioient en grand nombre à Rome,

Anast. v. Pap. con.

Paul. Diac. v. hist. c. 25. 28.

où ces génies, communément supérieurs à ceux de l'Occident, & d'ailleurs aiguillonnés par l'émulation, se déployoient tout entiers, & se rendoient propres aux premiers ministères.

Le Pape Constantin montra une sagesse & une douceur qui captiverent l'estime & l'amour de tout le monde. Sans rien abandonner des droits de son siège, il sut ménager les bonnes graces de l'Empereur Justinien. Ce Prince vengea même avec une rigueur, peut-être excessive, l'injure faite à la chaire de saint Pierre par l'Archevêque de Ravenne. Félix nouvellement ordonné pour cette Eglise, refusa de faire à celle de Rome les promesses que faisoient depuis longtemps & sans interruption ses prédécesseurs, & prit des mesures furtives, avec la puissance séculière, pour n'y être pas contraint. L'Empereur donna ordre au général & à l'armée de Sicile, de marcher à Ravenne. Ils s'emparerent de la ville. Félix & tous ses complices furent chargés de chaines, comme des perturbateurs, & trainés à C. P. où l'Archevêque eut les yeux crevés, puis fut exilé dans le Pont.

Anast. Papebr.

Dans le même temps, saint Bonet évêque de Clermont en Auvergne, faisoi

l'édification de toutes les Gaules. Son frère Avit second, successeur de saint Project, avoit désigné Bonet pour le remplaçer après sa mort, avec l'agrément de son Eglise, le consentement de la Cour, & toutes les formalités nécessaires. L'institution ne pouvoit être plus canonique, quant aux qualités du sujet. Bonet né à Clermont même, de race sénatoriale, promu à la charge de chancelier, fait ensuite gouverneur de Marseille & de la Provence, s'étoit encore plus avancé en vertus qu'en dignités. Par-tout il donna le spectacle d'une foi vive & féconde en bonnes œuvres; rachetant les captifs, réconciliant les ennemis, s'appliquant au jeûne, à l'oraison, à toutes les pratiques de la vie Chrétienne & parfaite. Dans l'épiscopat, il avoit encore redoublé de ferveur: il demeuroit deux, trois & quatre jours sans manger, prioit avec une telle abondance de larmes, que ses vêtemens en étoient souvent trempés, lisoit ou méditoit sans cesse les divines Ecritures, ne dormoit presque point, passoit dans une profonde retraite, sur-tout pendant le carême, tout le temps qu'il ne donnoit pas aux fonctions extérieures du zèle & de la charité. Il exerçoit l'hospitalité avec une assiduité religieuse, pre-

Act. SS. Bened. t. 3. p. 90.

noit un grand soin des pauvres à qui il faisoit des aumônes immenses & tenoit souvent des conférences avec ses prêtres, pour les porter à la vertu, & les instruire des canons.

Il n'en eut pas moins d'inquiétude sur son élévation à l'épiscopat; parce qu'il y avoit succédé à son frère encore vivant. Dans le monastère de Solignac près de Limoges, habitoit un disciple de saint Eloi, nommé Tillon, en grande réputation de sainteté & d'intelligence pour les choses du salut. L'humble Prélat alla le consulter sur ses embarras de conscience: l'homme de Dieu préférant l'observance littérale des canons à tout autre avantage, fut d'avis qu'il quittât son évêché. Il obéit avec une simplicité évangélique, se retira dans l'abbaye de Manlieu fondée quelques années auparavant, & il y prit l'habit monastique. Il ne laissa pas de s'y appliquer aux travaux de l'épiscopat: les hérésies de Novatien & de Jovinien qu'on croyoit éteintes, s'étant rénouvelées dans le diocèse de Clermont, il sortit de Manlieu une réfutation solide, où l'on présume que l'Evêque Bonet eut la meilleure part. Il distribua tous ses biens aux Eglises & aux monastères, puis partit, après environ une année de retraite,

pour aller à Rome visiter le tombeau des SS. Apôtres. Son voyage ne fut qu'une suite de bonnes œuvres. Il réconcilia le Duc de Bourgogne avec l'Archevêque de Lyon. Il édifia, par sa piété & sa modestie, les plus fervens solitaires d'Agaune & de l'Ile-Barbe. Aribert, Roi des Lombards, crut devoir à ses prières une grande victoire qui lui assura la possession du trône. Bonet délivra beaucoup de captifs, & consuma en aumônes tout ce qui lui restoit. A son retour, il s'arrêta à Lyon, où il mourut au bout de quatre ans de séjour : ce qui n'empêcha point qu'on ne rapportât ses reliques à son ancienne Eglise de Clermont.

Saint Tétrique gouvernoit vers le même temps l'Eglise d'Auxerre. Il avoit été abbé du monastère de saint Germain ; & l'on compte quatorze religieux de cette maison, dont six abbés, qui devinrent évêques du même siège. Nous apprenons d'un synode tenu par saint Tétrique, dès la première année de son épiscopat, comment les prélats zélés pour la majesté du culte public y suppléoient d'ailleurs, quand le clergé de l'Eglise-mère n'étoit pas assez nombreux. Ce synode marqua les mois & les semaines, où les abbés & les archiprêtres des différen- Hist. Episc. Autis. c. 24.

tes églises du diocèse viendroient faire l'office à la cathédrale. On ne trouve d'excepté que le mois de septembre, sans doute parce qu'on accordoit des vacances pour la vendange. L'économe chargé de l'administration des biens de toute l'Eglise, & différent du vidame qui régissoit en particulier la maison épiscopale, fournissoit la rétribution convenable à chaque troupe de desservans pendant leur semaine; & il devoit priver de vin ceux qui manquoient d'exactitude. On trouve, dès le siècle précédent, des monumens de cette discipline dans le diocèse d'Auxerre. Saint Tétrique est honoré comme martyr, selon la coutume du temps, pour avoir souffert une mort injuste & violente. Il fut assassiné pendant son sommeil, par son propre archidiacre. Après sa mort, le siège d'Auxerre vaqua trois ans.

Ces désordres étoient la suite inévitable de celui qui regnoit dans le gouvernement, ou pour mieux dire, de l'anarchie qui, sous plusieurs rois enfans, fit long-temps gémir toute la France. La mort de saint Lambert de Maestricht en est un nouvel exemple. Après avoir été sept ans hors de son siège, la mort d'Ebroïn donna lieu à Pépin d'en chasser l'usurpateur Faramond. Lambert fut alors tiré avec hon-

Act. SS. Bened. t. 3. p. 72.

neur de sa retraite de Stavelo, & rétabli dans l'épiscopat, à la prière de son clergé & de tout son peuple. Il reprit ses fonctions, avec son ardeur accoutumée; &, comme pour réparer le temps où on l'avoit tenu oisif, il entreprit de convertir des Païens, qu'il découvrit encore dans une contrée assez voisine de Maestricht. Tout lui réussissoit selon ses désirs. Déjà il avoit humanisé ces sauvages, par sa douceur & sa patience inaltérable. Déjà il leur avoit fait abattre plusieurs temples & plusieurs idoles. Mais, au sein même de son Eglise, deux frères puissans, Gallus & Riold lui causoient plus de chagrin que les Infidèles, & se rendoient insupportables à tout le monde par leurs violences. Les parens & les amis du saint Evêque en furent si indignés, qu'ils s'emporterent jusqu'à les mettre à mort.

Dodon leur parent, & le favori de Pépin, résolut de s'en venger sur l'Evêque même, tout innocent qu'il en étoit. Il rassembla une multitude de gens armés, & vint tumultueusement l'attaquer au village de Liège, sur les bords de la Meuse. Ils rompirent les palissades & les portes des avenues; ils escaladerent le château: en un moment, le toit fut couvert de ces furieux. On avertit l'Evêque, qui com-

mençoit à s'endormir. La sainteté de son caractère ne lui avoit rien ôté de la bravoure, qui étoit si naturelle à un sang illustre, dans son siècle & dans sa nation. Dans le premier mouvement, il prit une épée, mais la grace réprimant bientôt la nature, il jeta l'arme, & remit sa vie entre les mains du Dieu qui a donné la sienne pour ses bourreaux. Aussi-tôt ils entrerent en criant & en menaçant, en faisant un horrible bruit de leurs boucliers, & en donnant avec effort de leurs lances contre les murailles. Cet amas de brigands n'étoit pas cependant aussi à craindre qu'ils affectoient de le paroître. Deux neveux de l'Evêque, armés seulement de bâtons, suffirent pour les faire reculer. Mais ce saint Prélat dit à ses neveux, & à toutes les personnes de sa suite : Si vous m'aimez véritablement, abstenez-vous de la violence, à l'exemple de J. C. & de votre Evêque, qui tâche de vous le retracer. Un autre de ses neveux reprit : N'entendez-vous pas comme ils crient de mettre le feu à la maison, pour nous brûler tout vifs? Le Saint repartit : Souvenez-vous, mes neveux, que vous êtes coupables de la mort de deux frères. Vous ne méritez que trop ce qui nous arrive. Ayant aussi-tôt fait sortir tout

le monde de sa chambre, il se prosterna, les bras étendus en croix, & se mit à prier avec effusion de larmes. Les assaillans forcerent alors la maison, y entrerent en grand nombre, égorgerent tous ceux qu'ils purent trouver; & l'un des meurtriers ayant monté sur le toit, & fait brêche au dessus de la chambre où étoit le Saint, lui lança un dard dont il le tua. Son corps fut mis ensuite dans une barque, & rapporté à Maestricht.

Il eut pour successeur Hubert son disciple, de la noblesse d'Aquitaine, attaché dans sa jeunesse à la Cour du Roi Thiéri, où il avoit donné dans les écarts ordinaires d'une vie dissipée & mondaine. On dit qu'étant allé à la chasse un jour de grande fête, tandis que les autres Fidèles assistoient à l'office divin, il vit un cerf avec une croix sur la tête, & entendit une voix qui le menaçoit d'un malheur éternel, s'il ne faisoit pénitence; qu'il se jeta aussi-tôt à bas de son cheval, & promit en se prosternant d'obéir à l'ordre du Ciel. Quoi qu'il en soit de cette merveille, qui n'a qu'un auteur anonyme pour premier garant, Hubert passa dans l'Austrasie, où ayant entendu parler des rares vertus de saint Lambert, il alla se soumettre à sa conduite, & fut

Coint. an. 688. n. 34

reçu dans son clergé. Il avoit été marié; & tout jeune qu'il étoit encore, il avoit un fils nommé Florebert, qui lui succéda long-temps après dans l'épiscopat. Quant à lui, il fit d'abord des progrès si rapides dans la vertu, qu'après la mort de son saint maître, on ne trouva personne plus capable de consoler les Fidèles de la perte qu'ils venoient de faire.

Act. SS. Bened. t. 3. p. 78. On ne parloit cependant que des miracles qui s'opéroient dans la maison où avoit été tué saint Lambert, & où la foi de ses ouailles leur fit d'abord bâtir une église. On vint raconter à l'Evêque Hubert différentes apparitions, dans lesquelles son saint prédécesseur ordonnoit de reporter son corps à Liège. Hubert connoissoit mieux que personne les voies extraordinaires qui pouvoient manifester les ordres du Ciel: mais il ne s'en montra que plus attentif à user des règles d'un discernement sage & religieux. Il consulta, il pria, il pratiqua & ordonna des jeûnes. Quand il crut avoir connu la volonté de Dieu, la troisième année de son épiscopat, il fit la translation avec la plus grande solemnité. On remit le Martyr en terre, au lieu où il avoit enduré la mort. On y bâtit ensuite une église magnifique. Les miracles qui recommen-

cerent à s'opérer, y attirerent un grand peuple. Ainsi Liège qui n'étoit qu'un petit village à une lieue de Tongres, devint une grande ville où l'on transféra le siège épiscopal, qui avoit déjà été transféré de Tongres à Maestricht.

L'Eglise d'Angleterre n'offroit pas des spectacles moins édifians. Il ne se pouvoit rien ajouter au respect qu'elle témoignoit pour l'Eglise Romaine, d'où elle se glorifioit de tirer son origine, & la connoissance de la doctrine évangélique. De l'Océan jusqu'à Rome, les routes étoient couvertes d'Anglois de tout sexe & de toute condition, de nobles, de ducs, de rois, qui alloient rendre leurs religieux hommages au Vicaire de J. C. pratique à la vérité plus louable dans son principe, qu'imitable dans sa continuité & ses excès. Mais la grace tirant parti des défauts mêmes de ces peuples, convertissoit en œuvres de pénitence & en moyens d'édification, l'instabilité naturelle de leur humeur, & la longue habitude d'une vie errante & vagabonde.

Coënred roi des Merciens, qui s'étoit employé avec zèle pour le rétablissement de saint Vilfrid, quitta la couronne après six ans de regne, & vint à Rome où il

Bed. v. Hist. c. 21

embrassa la vie monastique. Il acheva de s'y sanctifier par l'aumône, le jeûne, & la contemplation des choses saintes. Il avoit amené avec lui Offa roi des Saxons Orientaux : jeune Prince, d'une figure & d'un caractère aimables, les délices de son peuple & de sa famille, & qui dit un adieu éternel à sa femme & à ses sujets, pour se consacrer, avec Coënred, aux pénibles observances de la vie religieuse. Tous deux moururent peu de temps après, comme ils l'avoient souhaité.

Act. Ben. t.3. p.222 & t. 5. p. 26.

S. Adelme, premier évêque de Schirburn, mourut vers le même temps. Il étoit d'une famille noble du royaume des Saxons Occidentaux : il prit sa première éducation dans le monastère de saint Augustin de Cantorbéri, sous la discipline de l'Abbé Adrien, homme en réputation d'habileté, & qui lui apprit en peu de temps les langues Grecque & Latine. Etant retourné dans son pays, il se fit moine au monastère de Malmesbury, fondé depuis peu par Maidulfe solitaire Hibernois. Il vécut d'abord en hermite : mais ne trouvant pas de quoi subsister, il fit usage de ses talens, & se mit à instruire les jeunes gens du voisinage. Plusieurs de ses disciples embrasserent, à son exemple, la vie monastique. Tel fut

le fondement de la grande célébrité, où parvint ensuite le monastère de Malmesbury. Adelme s'y livra plus que jamais au goût qu'il avoit pour l'étude, & s'appliqua spécialement aux arts libéraux. Ce fut le premier Anglois, qui réussit dans la versification Latine. Il cultiva aussi la poésie Angloise, & fit en langue vulgaire des cantiques de piété, pour instruire plus facilement un peuple volage, que les instructions ordinaires ennuyoient. Adelme s'arrêtoit à un carrefour, ou sur un pont; & chantant lui-même ses cantiques, il attiroit la multitude, à qui cet appareil d'amusement & de nouveauté faisoit goûter les vérités sérieuses qui la fatiguoient dans les sermons. A la poétique, il ajouta la science des loix Romaines, du calcul & de l'astronomie. En un mot, il se rendit si célèbre par ses connoissances, qu'il ne devint pas seulement l'oracle de ses compatriotes, & des voisins sauvages, tels que les Ecossois, mais que les François passoient la mer pour venir entendre ses leçons.

Ce pieux Instituteur prenoit encore plus de soin d'exercer ses disciples à la vertu qu'aux sciences, & il ne leur apprenoit rien dont il ne leur donnât l'exemple. Fidèle aux devoirs de son pre-

mier état; c'est-à-dire à la solitude qu'il avoit vouée, il ne sortoit jamais de son monastère sans une nécessité manifeste. Il s'appliquoit principalement à la lecture des saintes lettres, & à l'oraison. Il pratiquoit de grandes austérités, s'enfonçoit quelquefois jusqu'aux épaules dans l'eau d'une fontaine, & y restoit assez longtemps, même pendant les nuits d'hiver, pour y réciter le pseautier: pénitence effrayante, & tout-à-fait incroyable, si l'on ne connoissoit les mœurs & le tempérament dur du peuple & du temps où elle se pratiquoit. Il fut ordonné prêtre par Leuther évêque d'Ouessex, qui confirma l'établissement du monastère de Malmesbury, & l'en institua solemnellement abbé. Après la mort de S. Hedde successeur de Leuther, le diocèse d'Ouessex; c'est-à-dire de Vorchestre, fut partagé en deux, comme trop considérable par le nombre des Fidèles qui croissoit de jour en jour. On plaça l'un de ces sièges à Vinchestre, & l'autre à Schirburn, dont saint Adelme fut sacré évêque, dans un âge avancé, par l'Archevêque Britualde. Mais ce Métropolitain le retint quelque temps avec lui, après l'avoir ordonné, afin de profiter de ses conseils. Britualde apprécioit mieux que

personne le mérite de cet homme rare, comme ayant été son compagnon d'étude, & de profession dans la vie monastique.

S. Adelme ne vécut que quatre ans dans l'épiscopat; mais sa réputation ne finit point avec lui. Nous avons plusieurs de ses ouvrages en prose & en vers, entre lesquels on remarque son traité contre les erreurs des Bretons, qu'il composa par l'ordre d'un concile, & qui les disposa heureusement à se rapprocher des communs usages.

On eut tout perdu en brusquant ces insulaires, Chrétiens généreux & fervens, vertueux jusqu'à l'héroïsme, mais prodigieusement attachés à la singularité de leurs coutumes. Les pasteurs dirigés par l'esprit de condescendance de J. C. & de son Eglise, les ménageoient comme des malades, en épiant les occasions & les moyens propres à les guérir de leurs préventions. S'ils n'employoient pas avec autorité les moyens les plus forts de leur nature, ils choisissoient avec dextérité les mieux assortis aux dispositions de ceux qu'ils traitoient.

C'est ainsi qu'en usa S. Céolfrid abbé des célèbres monastères de Viremouth & de Jarrou, à l'égard de S. Adamnan, prêtre & abbé du monastère de Hi en

Bed. 5. hist. c. 16. & 22.

Irlande. Celui-ci ayant été député, pour quelques affaires de sa nation, vers Alfrid roi de Northumbre, il eut occasion pendant le séjour qu'il y fit, d'observer les pratiques des Chrétiens Anglois, formés par l'Eglise Romaine. Les plus sçavans hommes du pays le presserent de s'y conformer, en lui représentant que c'étoient les usages de l'Eglise Universelle, & dont ceux des Hibernois resserrés dans un petit coin du monde, ne pouvoient balancer l'avantage. L'argument, tout péremptoire qu'il étoit, ne fut rien moins qu'efficace. Adamnan alla quelque temps après visiter Céolfrid, dans son monastère de Viremouth. L'Abbé avoit été à Rome, avec son ancien maître S. Benoit-Biscop. Il s'y étoit parfaitement instruit des usages de l'Eglise Romaine, & de tout ce qu'on pouvoit alléguer de plus solide en leur faveur. Il usa néanmoins contre le solitaire Hibernois, d'armes toutes différentes. S'attachant à la forme de la tonsure, qui étoit particulière aux clercs de cette nation; Mon frère, lui dit-il, vous qui prétendez à la couronne immortelle, vous à qui votre sagesse, votre humble modestie & votre piété donnent en effet le droit d'y prétendre, pourquoi portez-

portez-vous sur votre front une couronne imparfaite? Espérez-vous recevoir un accueil bien favorable du puissant portier du Ciel, quand vous vous présenterez à lui, avec la tonsure du Magicien qu'il a anathématisé? C'étoit alors une tradition universellement reçue [on ne sait trop sur quoi fondée] que Simon le Magicien avoit porté une tonsure en forme de demi-couronne sur le devant de la tête. Adamnan répondit en rougissant: Soyez assuré, mon frère, qu'en portant la couronne de Simon; je déteste néanmoins son impiété & toutes ses erreurs. Céolfrid ne poussa pas les choses plus loin: mais sa remontrance resta profondément gravée dans l'esprit d'Adamnan, qui fit de sérieuses réflexions. Il avoit la conscience timorée, beaucoup de droiture & de grandeur d'ame. Enfin il prit généreusement son parti; & malgré la préséance que les Irlandois, entêtés de leurs idées d'indigénat, affectoient sur l'Angleterre & sur toutes les terres envahies par des étrangers, il quitta hautement les coutumes de ses pères, pour embrasser celles des Anglois. On compte ce pieux Abbé au nombre des saints.

S. Céolfrid ramena de même aux observances de l'Eglise Romaine, les Pictes

ou Ecoſſois, qui ayant eu pour apôtre ſaint Colomban l'ancien, en retenoient auſſi les traditions Hibernoiſes. Leur Roi Naïton, plus éclairé que ſes prédéceſſeurs, ſavant même juſqu'à un certain point, ou du moins verſé dans la lecture des bons livres, apprit avec étonnement & avec ſcrupule la différence qui ſe trouvoit entre les Chrétiens de ſa domination & tous les autres Fidèles. Il prit auſſi-tôt ſa réſolution : mais, pour l'exécuter avec plus d'autorité, il députa vers l'Abbé Céolfrid, dont le nom étoit révéré par toutes les Iſles Britanniques. Il lui demandoit, outre les inſtructions relatives à ſes vues, des architectes capables de bâtir une égliſe de pierre à la manière des Romains. Céolfrid, en lui envoyant les architectes, lui écrivit une lettre fort longue, qui concernoit principalement la pâque, & qui prouvoit ſolidement qu'on la doit célébrer, avec l'Egliſe Catholique, la troiſième ſemaine du premier mois, en comptant ſelon les lunes, & toujours le dimanche. On voit dans cette lettre, que l'Auteur étoit bien inſtruit des cycles d'Euſèbe, de Théophile, de ſaint Cyrille, & de celui de Denis le Petit, qu'on ſuivoit encore. Quant à la forme de la tonſure, il n'y attache pas la même impor-

tance qu'à la paque : il soutient seulement, que de deux pratiques indifférentes en soi, on doit préférer celle que la tradition (qu'on ne contestoit pas) attribue au Prince des Apôtres.

Cette lettre ayant été lue dans une assemblée nombreuse & distinguée, le Roi se leva au milieu des seigneurs où il étoit assis, se mit à genoux, & remercia Dieu à voix haute, d'avoir fait parvenir d'Angleterre en Ecosse la connoissance de la vérité. Il fit répandre dans tous ses Etats des tables du cycle de dix-neuf ans, au lieu de celui de quatre-vingt-quatre, dont on s'étoit servi jusqu'alors. Sans se borner à l'observance de la paque, il ordonna que tous les clercs prissent la tonsure à la Romaine : ce qui fut exécuté avec la même promptitude.

La nouvelle qui en fut aussi-tôt portée à Rome, causa une joie sensible au Souverain Pontife. Quoique cet objet ne tînt pas au fond de la religion, le Pape Constantin regarda la docilité de ce bon peuple, comme un témoignage assuré de sa disposition par rapport à tous les enseignemens du salut. Mais il lui vint presque en même temps de C. P. des nouvelles bien capables d'altérer sa joie. L'Empereur Justinien, toujours fort ardent pour

la réception de sa nouvelle discipline, invita le Pape, d'une manière qui avoit tout l'air d'un commandement, à le venir trouver en Grèce. On n'avoit point oublié à Rome ce qui étoit arrivé au Pape saint Martin, dans un voyage de cette nature. Malgré les plus belles promesses, dont les Grecs n'étoient pas avares, il y avoit tout à risquer en partant; & en ne partant pas, on fournissoit des prétextes plausibles à la violence naturelle de cet Empereur; on donnoit même quelque lieu au soupçon de rébellion. Le Pape se résolut donc à partir, en remettant tout le soin de sa personne à la Providence. Son espoir ne fut pas trompé. Si le Prince eut de mauvais desseins, la présence du Pontife lui imposa tellement, qu'il ne lui dit pas un seul mot du concile qui faisoit l'objet de l'alarme des Romains. A Nicomédie où se fit l'entrevue, le Pape célébra les saints mystères; l'Empereur communia de sa main, le pria d'intercéder pour ses péchés, & renouvella tous les privilèges accordés par ses prédécesseurs à l'Eglise Romaine. Le Pape reçut des honneurs extraordinaires dans toutes les autres villes; de manière que la cause de ce voyage, qu'on n'assignoit que d'une ma-

nière conjecturale, est encore une énigme assez difficile à expliquer. Il dura néanmoins une année entière.

Trois mois après; c'est-à-dire dans les premiers jours de l'an 710, le Pape étant rentré à Rome le quatrième d'octobre, il apprit que l'Empereur Justinsen avoit été tué, & que l'Arménien Bardane qui prit le nom de Philippique, avoit été mis à sa place. Le barbare Usurpateur fit porter la tête de l'Empereur par-tout l'Occident, & jusqu'à Rome. Tibère, fils de ce malheureux Prince, s'étoit réfugié dans une église de C. P. où il tenoit d'une main le pied de la sainte table, & de l'autre le vraie croix, ayant de plus des reliques au cou. Rien ne fut sacré pour les fauteurs de la tyrannie. Le Patrice Jean, après lui avoit ôté la croix & le reliquaire, l'arracha du lieu saint, en présence de l'Impératrice Anastasie son aïeule, entre les mains de laquelle il fut égorgé.

Tout odieux que l'Empereur Constantin-Pogonat s'étoit rendu à Rome sur la fin de son regne, le caractère de son successeur l'y fit regretter. Philippique étoit Monothélite; & long-temps avant son élévation, un reclus du monastère de Callistrate, attaché à la même héré- Theoph. p. 319.

ſie, lui avoit prédit qu'il parviendroit à l'Empire, en lui commandant, au nom de Dieu, d'abolir le ſixième concile. Il lui ajouta, qu'à cette condition étoit attachée la longue durée & la proſpérité de ſon regne. Bardane ou Philippique promit avec ſerment tout ce que demandoit le faux Prophète. Mais quand il vit le premier revers de Juſtinien, & Léonce Empereur, il alla tout déconcerté trouver ſon reclus, qui lui dit: Croyez toujours, & ne vous preſſez pas. Il lui répéta la même choſe, à l'élection d'Apſimare; entretenant ainſi, dans une tête ſi propre aux deſſeins de cet impoſteur, la fermentation & l'enthouſiaſme qui faiſoient tout le fondement de ſon eſpérance. Philippique étant fait Empereur, ne manqua pas de lui tenir parole. Il ne voulut point entrer dans le palais impérial, qu'on n'en eût ôté le tableau du ſixième concile, érigé dans le veſtibule, comme un monument authentique de la foi de l'Empire. Auſſi-tôt après, il fit célébrer un concile nouveau, où le ſixième fut condamné. Dans la même année, ſon reclus devint aveugle.

Philippique perſécuta tous les prélats qui refuſerent de ſouſcrire à ſon conciliabule. Le Patriarche Cyrus fut chaſſé du

ſiège de C. P. qu'occupa un Monothélite, nommé Jean. Tous les noms flétris par le ſixième Concile, furent remis dans les diptyques. Enfin on tira avec mépris de l'auguſte dépôt du palais, & l'on brûla publiquement les actes les plus authentiques du ſixième concile général. Ils étoient écrits de la main du Diacre Agathon, notaire & bibliothécaire de la grande égliſe de C. P. & comme il s'y exprime lui-même, en lettres eccléſiaſtiques; c'eſt-à-dire, en une forme particulière d'écriture plus ſoignée ſans doute & plus apparente que celle des actes vulgaires.

Il ne ſera pas hors de propos de remarquer ici, comment les actes de cet important concile furent conſervés dans leur intégrité primitive. Nous l'apprenons d'une note que le Diacre Agathon mit à la fin d'un nouvel exemplaire qu'il en fit encore de ſa main, après la chûte de Philippique, afin de lui donner toute l'authenticité des premiers. Il ne manquoit pas de monumens non ſuſpects: outre les actes qui avoient été brûlés, il atteſte qu'il avoit également mis au net les copies vérifiées & ſouſcrites, qui avoient été données aux cinq ſièges patriarchaux par ordre de l'Empereur Conſtantin; qui l'ordonna ainſi, ajoute Aga-

T.6 conc. p. 1416. Epilog. Agath.

thon, afin que la foi fût à l'abri de toute falsification ou altération. Il fit cette copie & cet avertissement, trente-deux ans après le sixième concile; c'est-à-dire l'an 713.

Philippique n'afficha pas moins l'hérésie à Rome qu'à C. P. Il se dévoila sans retenue, dans une lettre qu'il écrivit au Pape Constantin. Mais le Pontife la rejeta sans aucun respect humain, de l'avis de tout le clergé, & la foi Romaine ne s'en montra qu'avec plus de force & plus de splendeur. On érigea avec pompe dans l'église de saint Pierre un magnifique tableau des six conciles œcuméniques. Le peuple ne souffrit pas que l'image de l'Empereur hérétique fut placée dans le lieu saint, ni son nom prononcé à la messe. Il ne vouloit pas même recevoir sa monnoie. Il se souleva contre le nouveau gouverneur envoyé de sa part; & l'on se fût porté aux derniers excès, si le Pape n'eût chargé plusieurs évêques d'aller, avec des croix & les livres de l'évangile, rappeler à la multitude les maximes de modération & de subordination qu'elle mettoit en oubli. Les séditieux se retirerent, selon les vœux du Pontife: mais peu de temps après, la nouvelle arriva de Constantinople, qu'on

Anast. ad an. 712.

venoit d'y dépoſer Philippique, qu'il avoit eu les yeux crevés, & que le lendemain jour de la pentecôte de l'an 714, on y avoit proclamé Empereur, ſous le nom d'Anaſtaſe, Artémius premier ſecrétaire d'Etat.

Les évêques préſens & le clergé de la ville impériale y avoient en même temps promulgué de nouveau le ſixième concile, & en avoient replacé le tableau entre ceux des cinq conciles précédens, d'où Philippique l'avoit fait ôter. Anaſtaſe profeſſoit la foi catholique, & il en fit auſſi-tôt porter ſa confeſſion au Souverain Pontife. Jean patriarche de C. P. ſubſtitué par les Monothélites au patriarche légitime, s'empreſſa auſſi d'écrire au Pape. Il ne manqua point de ſe donner pour un Catholique généreux qu'on avoit contraint de monter dans la chaire patriarchale, & qui s'étoit expoſé à tous les périls plutôt que d'applaudir aux erreurs de Philippique. Il confeſſoit enſuite en termes formels, & les deux volontés naturelles, & les deux opérations de ces volontés en Jéſus-Chriſt. Quant à l'exemplaire du concile, qu'avoit brûlé le perſécuteur, il n'y a rien gagné, dit-il, puiſque nous avons gardé pardevers nous des copies, où ſe trouvent également les

souscriptions des Pères & de l'Empereur : nous avons de plus l'exemplaire écrit de la main de Paul, depuis évêque de cette Eglise. Ici l'on voit de nouveau les précautions prises dans tous les temps, afin de conserver dans leur pureté les saints monumens de la tradition. Enfin l'artificieux Patriarche prie le Pape de lui envoyer ses lettres synodiques en signe de communion. Il ne paroît point qu'il ait reçu de réponse.

Le Pape Constantin fut plus satisfait de l'Archevêque de Ravenne, ce même Félix à qui, pour sa rébellion schismatique, on avoit crevé les yeux par l'ordre de Justinien. Il fut rappelé d'exil par Anastase, rechercha les bonnes graces du Souverain Pontife avec autant de sincérité que d'empressement, & donna sa confession de foi, ainsi que les lettres de soumission, que ses prédécesseurs avoient coutume de remettre aux archives de l'Eglise Romaine. Tout aveugle qu'il étoit, il fut rétabli dans son siège. Le Pape Constantin mourut peu après, le 9 avril 715. Au bout de quarante jours, on ordonna Grégoire II, qui tint le saint Siège près de seize ans, pendant lesquels il honora constamment la Chaire Apostolique par des mœurs très-pures, par

un courage inébranlable à soutenir les droits de l'Eglise, par un grand zèle pour le bien de la religion & du peuple, par la science des Ecritures, & par une facilité merveilleuse à s'énoncer. On lui connoissoit toutes ces qualités supérieures, avant de l'élire. Il avoit été élevé, dès sa tendre jeunesse, auprès du Pape Sergius, & avoit suivi le Pape Constantin dans son voyage d'Orient, où il étonna l'Empereur Justinien par le sens exquis & la sagesse de ses réponses.

L'Empereur Anastase soutenoit l'espoir qu'il avoit donné aux Catholiques. Dès la seconde année de son regne, Jean patriarche intrus de C. P. fut déposé, & Germain évêque de Cyzique, transféré à sa place. L'acte de la translation, pour ne pas donner lieu à l'ambition & au dépérissement de la discipline, portoit qu'elle s'étoit faite par le suffrage du clergé, du sénat & du peuple de C. P. en présence de l'apocrisiaire ou légat du Siège Apostolique, & de plusieurs évêques. Germain étoit fils d'un patrice, mis à mort pour avoir trempé dans le meurtre de l'Empereur Constant. La vengeance ayant été étendue du père au fils, on avoit en même temps rendu celui-ci eunuque. Mais il compensoit abondamment tous

les reproches qu'on lui pouvoit faire, par les qualités dignes de l'épiscopat.

L'an 715, Anaſtaſe arma une grande flotte contre le Calife Soliman qui venoit de ſuccéder à Valid, & qui vouloit illuſtrer les commencemens de ſon regne aux dépens des Romains. Il en donna le commandement à Jean, diacre de l'Egliſe de C. P. & en même temps grand tréſorier de l'Empire: abus qui avoit paſſé d'Occident en Orient, & qui, tout contraire qu'il étoit aux canons, ſe répandoit dans tous les Etats Chrétiens; en ſorte qu'on ne s'étonnoit preſque plus de voir les eccléſiaſtiques aller à la guerre, ſur-tout contre les Infidèles. Le Diacre guerrier fut cependant très-mal obéi. Enfin les troupes ſe mutinerent à Rhodes, le maſſacrerent, puis reprirent en déſordre le chemin de C. P. En paſſant par Adramire, ville de la Natolie ou Aſie Mineure, ils trouverent un receveur des revenus publics, nommé Théodoſe, qui ne ſongeoit qu'à jouir de l'opulence & du repos de la vie privée. Il eut le malheur de leur plaire: ils le forcerent à être Empereur. Anaſtaſe ne put leur réſiſter, & ſe fit moine, après un regne de moins de trois ans: mais Théodoſe ne regna que quatorze mois. Léon, gé-

néral de la seule armée qui soutenoit les efforts des Musulmans, s'avança des provinces Orientales, se fit céder l'Empire le 25 de Mars 717, & força Théodose à se laisser ordonner clerc, ainsi que son fils. Ces révolutions multipliées, multiplierent aussi tous les désordres, les meurtres, les enlèvemens de citoyens, le pillage & la ruine des villes. Ils rendirent enfin les restes de la puissance Romaine si méprisables, que les Musulmans recommencerent à faire leurs courses jusqu'aux portes de C. P. Léon, surnommé l'Isaurien, qui regna vingt-quatre ans, & montra d'abord de la capacité dans l'art du gouvernement & de la guerre, mit enfin le comble à la désolation publique, par la fureur avec laquelle il se déclara contre le culte des saintes images, & les pratiques les plus accréditées de la religion.

L'Italie étoit en proie aux Lombards, qui s'emparoient de tout ce qu'ils pouvoient surprendre des domaines de l'Empire & de l'Eglise. Quelquefois ils reprenoient des sentimens de foi & de crainte de Dieu, demandoient pardon & satisfaisoient au Pape : mais la force de l'habitude les ramenoit bientôt au goût dominant de tous ces Barbares pour le brigandage.

En Espagne, tout se disposoit à la perte entière de la Monarchie & du Christianisme. On avoit tenu cependant, sous le Roi Egica, le seizième & le dix-septième conciles de Tolède, qui nous ont laissé de sages canons. Ils séparent de la société des Fidèles, & bannissent à perpétuité ceux qui auront commis des péchés contre nature, les condamnent à être rasés comme infames, & à recevoir cent coups de fouet : mais ils veulent qu'à la mort, après une digne pénitence, on leur accorde la communion, de même qu'aux idolâtres & aux apostats. Ils ordonnent aux évêques d'employer aux réparations de plusieurs églises qui tomboient en ruines, le tiers du revenu des églises de la campagne, que les canons leur accordoient. Que s'ils ne prennent point ce tiers, les prêtres qui desservent ces églises, seront chargés de leurs réparations : méthode qui s'observoit aussi dans les Gaules, comme on l'a vu dans ce qui concerne saint Ansbert de Rouen. Sisbert, archevêque de Tolède, ayant conspiré contre son souverain, fut déposé, privé de tous ses biens, & mis au pouvoir du Roi, qui le condamna à une prison perpétuelle : on statua même qu'il ne recevroit la com-

T. 6 conc. p. 1327 & 1361.

munion qu'à la mort, si le Roi ne lui faisoit grace. On mit à sa place Félix de Séville, qui fut remplacé à son tour par Faustin de Brague; & celui ci le fut encore par Félix de Portucale. Ainsi faisoit-on tout à la fois trois translations, qui montrent combien les idées avoient changé, au moins en Espagne, par rapport à une pratique autrefois si blâmée. On peut encore observer, dans ces conciles mi-partis d'évêques & de seigneurs, la distinction que l'on mettoit entre les objets spirituels & les temporels. Il fut réglé, qu'au commencement de chacune de ces assemblées mixtes, on passeroit trois jours en jeûnes, pendant lesquels on traiteroit de la foi, de la correction des évêques, & des autres matières purement religieuses; sans qu'aucun laïc y assistât. On voit aussi que le Jeudi-Saint on dépouilloit les autels, comme on le fait encore aujourd'hui.

Sous le regne de Vitiza qui succéda au Roi Egica l'an 701, il se tint encore à Tolède un concile, qui en est le dix-huitième & le dernier : mais il n'en reste ni actes, ni canons; & depuis l'an 694, où fut tenu le dix-septième jusqu'au milieu du neuvième siècle; c'est-à-dire pendant environ cent cinquante ans, on ne

trouve presque plus de monumens de l'Eglise d'Espagne. Vitiza y ruina tout par ses injustices, sa débauche effrénée & ses violences. Il eut plusieurs femmes toutes ensemble, sans compter une multitude de concubines. Peu content que son exemple s'étendît aux grands & au peuple, il voulut le faire suivre par le clergé. Gondéric étoit alors archevêque de Tolède, prélat illustre par sa sainteté, à laquelle on attribue des miracles. Il n'avoit pas moins de prudence, & il empêcha une partie du mal, par un sage tempérament de douceur & de fermeté. Mais étant venu à mourir dans ces conjonctures critiques, il eut pour successeur Syndérède, qui ne ménagea rien, & traita même, avec une dureté pleine d'injustice, les ecclésiastiques les plus vénérables. Vitiza étoit charmé de voir ainsi humilier les personnages qui le gênoient, & qui osoient quelquefois lui résister en face. Il excita malignement l'ardeur déjà trop impétueuse de l'Archevêque; de manière que le gouvernement épiscopal dégénérant en tyrannie, les opprimés appelerent au Pape. Le Roi craignant cependant que l'autorité ecclésiastique ne nuisît à la sienne, défendit d'obéir aux constitutions apostoliques, & ne permit

Roderic. L. 11. c. 16 & 17.

pas seulement, mais ordonna que tout clerc auroit une femme ou une concubine, & même plusieurs, s'il vouloit.

Il donna l'archevêché de Séville à son frère Oppa, du vivant de Sindérède, qu'il méprisoit tout en le faisant servir à ses coupables desseins; & il y ajouta l'archevêché de Tolède, par un double mépris des canons. Les Juifs mêmes, qu'il avoit condamnés, dès le commencement de son regne, à une servitude perpétuelle, comme convaincus d'avoir conspiré, avec les Maures ou Musulmans d'Afrique, contre l'Etat & la religion; il les rappella honorablement, & accorda plus de privilèges à leurs synagogues, que n'en avoient les églises. Il fit mourir Favila, fils du Roi Chindasvinte. Théofroi, fils du Roi Récesvinde, & duc de Cordoue, eut les yeux crevés par son ordre. De peur qu'après tant d'excès on ne se révoltât contre lui, il fit abattre les murailles de toutes les villes: ce qui n'empêcha point Roderic fils de Théofroi, d'exercer une funeste vengeance. Il prit les armes, fut suivi des mécontens qui étoient sans nombre, défit & prit Vitiza, à qui il fit crever les yeux, puis fut reconnu roi par tous les grands.

Les Sarrasins, Arabes ou Maures, [car

on leur donnoit indifféremment tous ces noms) voyoient avec complaiſance les troubles qui ruinoient les Puiſſances Chrétiennes aux extrémîtés de l'Occident, auſſi bien qu'en Orient. Oualib ou Valid, de la maiſon des Ommiades ainſi que Moavia & tous les califes intermédiaires, étoit encore leur ſouverain. Il réſidoit en Aſie, d'où il envoyoit ſes ordres à toutes les terres de ſon immenſe domination. Il avoit donné le gouvernement d'Egypte à ſon frère Abdélaziz, qui fit faire le dénombrement des moines, & exiger d'eux un dinar ou ſou d'or par tête: c'étoit le premier tribut qu'on leur demandoit. Mouſâ ou Moïſe, déjà vieux, mais toujours guerrier, étoit gouverneur de l'Afrique; c'eſt-à-dire des contrées qui bordent la mer, depuis l'Egypte juſqu'au détroit de Gibraltar. On raconte de Valid, que voulant bâtir une moſquée magnifique à Damas ſa capitale, il propoſa aux Chrétiens de lui vendre la grande égliſe, dédiée à ſaint Jean, & voiſine de l'emplacement deſtiné à la moſquée; qu'il leur en offrit quarante mille dinars; mais que ceux-ci ne voulant pas à prix d'argent abandonner le lieu ſaint à la profanation, la généroſité Mahométane ne tint pas contre leur refus, & que le Calife fit abattre l'égliſe ſans leur rien donner.

Roderic monté sur le trône des Goths, oublia ce qui en avoit précipité son prédécesseur. Il eut, comme lui, grand nombre de femmes & de concubines, ne respecta ni les rangs ni la vertu, & dans les fougues de sa honteuse passion, abusa de la fille du Comte Julien gouverneur de la ville de Tingi, qui restoit aux Goths sur la côte d'Afrique. Julien au désespoir proposa à Mousa la conquête de l'Espagne, qu'il lui représenta comme très-facile, depuis que les remparts des villes avoient été abattus sous le Roi Vitiza. Il en obtint vingt-cinq mille hommes, sous la conduite de Taric, général célèbre entre les Arabes.

Roder. Tolet. l. ij & iij. Isidor. Pacen. p. ij, &c.

Le Roi Roderic que les voluptés avoient amolli, & qui commandoit à des peuples sans cœur, sans mœurs, & peu soumis d'ailleurs à un maître qui ne l'étoit devenu que par la révolte, se présenta aux ennemis avec ce premier feu de courage que n'éteint pas toujours la mollesse. Le combat ne décida de rien. Mais comme les Sarrasins, revenant sans fin sur les traces les uns des autres, réparoient aisément leurs pertes, & que Roderic n'avoit, ni la constance, ni les ressources nécessaires pour résister à cette continuité d'attaques; ils gagnerent enfin une ba-

taille décisive, où ce Roi voluptueux fut tué. Mousa passé lui-même en Espagne, s'avança jusqu'à Tolède. La peur avoit fait prendre la fuite à Sindérède, qui en étoit l'évêque légitime, mais qui abandonna son troupeau, en pasteur mercénaire. L'usurpateur Oppa rendit la ville au cruel Musulman, qui fit mourir tous les gens de marque, & soumit l'Espagne jusqu'à Saragosse. Il brûloit les villes, il crucifioit les habitans ; il croyoit leur faire grace en les faisant passer par les armes. En peu de temps, il répandit par-tout une si grande terreur, que les places les plus éloignées vinrent demander la paix avec empressement & se soumirent sans résistance au joug des Barbares. Ils firent leur capitale, de Cordoue, qui l'avoit été sous les Romains. Ainsi finit le royaume des Goths en Espagne, après avoir duré près de trois siècles, depuis l'an 415 qu'ils y entrerent sous la conduite d'Ataulfe, jusqu'à l'an 713. Le Comte Julien reçut le salaire qui manque rarement aux traitres: on fit mourir sa femme & son fils; & lui-même, chargé de chaînes, fut jeté dans un cachot, où il périt de misère.

La religion Chrétienne, sous la domination des Musulmans en Espagne, comme dans le reste de leur empire, se

ſoutint malgré des perſécutions plus ou moins longues, & quelquefois très-vives. Mais dans les montagnes d'Aſturie, où une poignée de Goths intrépides lui choiſirent un aſyle, elle conſerva toujours une glorieuſe indépendance. L'an 718, ils élurent pour ſouverain, Pélage fils de Favila, du ſang de leurs anciens Rois. Il établit à Oviédo le ſiège de ce nouvel empire, qui pendant des ſiècles entiers fut en bute à tous les efforts des vainqueurs Infidèles, jaloux de conſommer leur conquête : mais toujours ils furent repouſſés, d'une manière qui les réduiſit du moins à crier au prodige, s'ils y voulurent méconnoître le miracle. Les anciens Chrétiens, en fuyant de Tolède, avoient emporté une arche pleine de reliques, venue anciennement de Jéruſalem, ſingulièrement révérée depuis ce temps-là, & qu'ils regarderent toujours comme leur ſauve-garde aſſurée.

Auſſi-tôt que les Sarraſins virent ces réfugiés prendre la forme d'un Etat, ils envoyerent à Pélage un de leurs généraux nommé Alcaman, avec le digne frère de l'odieux Vitiza, Oppa de Séville, qui, par ſon intelligence avec les Infidèles, avoit beaucoup contribué à la ruine de ſa religion & de ſa patrie. L'en- Sebaſt. Salmant init.

nemi, comme oppresseur & suborneur tout ensemble, venoit en force & portoit des présens. Pélage se retira dans la grotte fameuse de Cavadonga, qu'on regardoit comme consacrée à la Mère de Dieu. Il y fut investi, à l'heure même, par les troupes Arabes. Oppa s'approcha, & dit à Pélage: Vous savez, mon frère, que toute l'Espagne n'a pu résister aux Arabes; qu'espérez-vous de quelques fugitifs, enterrés dans le creux de cette montagne? Eprouvez plutôt avec nous la générosité du vainqueur, & jouissez en paix de tous les biens de la vie. Pélage répondit: Nous espérons que du creux de cette montagne sortira le salut de la patrie que vous trahissez, & le rétablissement de l'Empire des Goths. Evêque déserteur, retournez aux Infidèles en qui vous mettez votre confiance, & dites-leur que nous ne craignons point leur multitude. Le Tout-puissant, après avoir châtié des serviteurs rebelles, signalera sa miséricorde envers des enfans soumis.

L'Evêque dit aussi-tôt, en se tournant vers l'armée Mahométane: Avancez, nous ne réduirons ces furieux que par la force. Les Sarrasins chargerent avec furie, & obscurcirent les airs d'une

épaisse nuée de flèches, qui furent, dit-on, repoussées par le rocher de Cavadonga sur ceux qui les avoient décochées. Quoi qu'il en soit, les Fidèles, animés tout à coup d'un courage qui parut plus qu'humain, s'élancerent de leurs cavernes, donnerent tête baissée sur la multitude, en firent un carnage effroyable, où fut enveloppé le Général Alcaman; ils prirent l'évêque Oppa, & dissiperent le reste de l'armée. Une partie fuyant par la pente de la montagne, furent accablés par un énorme quartier de rocher qui se détacha de lui-même, & les précipita dans la rivière qui coule au bas. Quand tout le canton fut nettoyé, les troupes de Pélage allerent tomber sur Munuza, qui commandoit à Gijon dans la même province d'Asturie. Ce général Arabe, l'un des quatre principaux auteurs de l'invasion de l'Espagne, fut tué, & son armée tellement défaite, qu'il ne resta pas un seul Musulman dans l'étendue des Pyrénées. Ainsi s'expriment les auteurs du temps, qui donnent ce nom aux montagnes d'Asturie, aussi bien qu'à celles qui séparent les Gaules de l'Espagne. Le premier soin des Fidèles triomphans, ce fut de rendre à Dieu leurs actions de graces: puis ils se partagerent

en sociétés réglées, repeuplerent les villes, rebâtirent les églises dans leurs habitations montueuses, & se disposerent à procurer la délivrance de toutes les Espagnes, suivant la parole du Roi Pélage, qu'ils tenoient pour prophétique.

Les Sarrasins ne pouvant les forcer dans les détroits de leurs cantonnemens, voulurent au moins les y tenir bloqués, & leur couper toute communication avec les Chrétiens de Gaule, si intéressés à favoriser l'établissement de ce nouvel Etat. Comme conquérans de l'Empire des Visigoths, les Princes Arabes étendirent leur droit aux terres que cette nation avoit possédées jusqu'alors pardelà les monts Pyrénées. Zama prit d'abord Narbonne, avec quelques autres places de moindre importance, & poussa jusqu'à Toulouse, qu'il assiégea. Mais cette place fut secourue par Eude duc d'Aquitaine, Zama tué, & les Sarrasins mis en fuite.

Quelques annés après, ils se rassemblerent en une multitude innombrable sous la conduite d'Abdérame gouverneur général de toute l'Espagne, qui en forma deux corps d'armée. D'un côté, ils se coulerent à droite entre la mer & les montagnes, jusqu'à la ville d'Arles qu'ils avoient prise l'année précédente. De là,

remontant la vallée du Rhône, puis celle de la Saone, ils s'emparerent de toutes les places qui bordoient ces deux rivières jusqu'à Châlons. Ils se répandirent ensuite dans les plaines de l'ancienne Bourgogne, où ils prirent Beaune, Dijon, Besançon; & se rejetant dans le pays arrosé par l'Yone, ils prirent Auxerre, puis attaquerent Sens. Ce déluge de Barbares avoit jusques-là suivi librement son cours, sans rencontrer aucune digue qui l'arrêtât; pillant, égorgeant, saccageant ce qu'ils ne se flattoient pas de pouvoir conserver; brûlant sur-tout les églises & les monastères. Le saint Archevêque Ebbon gouvernoit alors l'Eglise de Sens. Il avoit été moine, puis abbé de saint Pierre le Vif, où il avoit contracté l'habitude de vivre dans un saint repos, fort éloigné du tumulte des armes. Mais l'horreur des profanations & de tous les excès dont les infidèles menaçoient déjà son Eglise, l'anima d'un courage qu'on crut inspiré. Il fit sur eux une sortie si vigoureuse avec son peuple, & les mit tellement en désordre, que leurs progrès furent absolument rompus de ce côté-là. Après cette victoire, il quitta son siège, & rentra, pour le reste de ses jours, dans la solitude.

De l'autre côté ; c'est-à-dire dans la partie occidentale de la France, Abdérame en personne attaqua l'Aquitaine. Il comptoit sur la mésintelligence du Duc Eude & de Charle-Martel qui, sans avoir le titre de roi, regnoit avec une autorité souveraine sur tout l'Empire François. Ce grand homme de guerre & d'Etat, fils de Pépin maire du palais & d'une concubine nommée Alpaïde, avoit été renfermé après la mort de son père, par sa belle-mère Plectrude. Il s'échappa de sa prison, se jeta dans l'Austrasie, y fut regardé du même œil que l'avoit été son père, & reconnu pour Duc. L'ascendant de son génie lui soumit bientôt le reste du royaume, nonobstant les efforts réunis du maire Rainfroi & du roi Chilpéric II, incontestablement digne entre les derniers Mérovingiens de n'être pas compté parmi les rois fainéans. Charle, surnommé Martel pour les coups de valeur dont i écrasa, pour ainsi dire, tous ses ennemis, ne prit pourtant pas le titre de roi, l'exemple de son père, il se contenta d'e avoir toute l'autorité, sous le nom d Maire du palais. Il n'en défendit pas moins vigoureusement les droits du royaume. Ce fut pour les soutenir, qu'il se brouil avec Eude duc d'Aquitaine, qui, en

qualité de prince du ſang royal & de petit-fils du Roi Charibert, prétendoit à l'indépendance. La crainte des ennemis communs du nom François & du nom Chrétien les réconcilia.

Charle oubliant tout pour le ſalut public, vola au ſecours du Duc. Les Arabes plus effrayés encore de ce concert imprévu, que de la taille extraordinaire des François du Nord qui leur paroiſſoient autant de géans, prirent en un moment la fuite. Abdérame fut tué, & la nuit termina le combat. Ce que différens auteurs, anciens & modernes, racontent du nombre prodigieux de morts, & déjà très-ſuſpect en ſoi-même, le devient encore davantage par différentes circonſtances, & par la ſeule conduite des Chrétiens après leur victoire. Voyant les tentes des Muſulmans encore toutes dreſſées, ils s'imaginerent qu'ils alloient recommencer le combat. Quand on eut appris qu'ils avoient abandonné leur camp avec précipitation, on craignit encore de les pourſuivre, & de donner dans quelque embuſcade. On ſe contenta du butin, qui fut ineſtimable. Mais tous les progrès de ces Infidèles en France furent dès-lors arrêtés. Peu après, Charle-Martel recouvra tout ce qu'ils avoient pris à l'autre extrémité du royaume.

Iſid. pac. p. 18. Roder. Arab. c. 11.

O 2

Toutefois les églises se sentirent long-temps de cette invasion désastreuse. On ignore jusqu'à la suite des évêques de la plûpart des villes que les Infidèles avoient occupées, & dans le catalogue desquels on trouve de fréquentes lacunes, depuis la fin du septième siècle jusqu'au neuvième. On y compte aussi beaucoup de martyrs, au moins dans les lieux où Abdérame ne commanda point en personne. Ses subalternes n'ayant pas l'autorité nécessaire pour contenir le soldat, ces troupes de pillards, sans humanité & sans politique, ne craignirent point de se rendre odieux aux peuples qu'ils vouloient soumettre.

Act. SS. Bened. t. 3. p. 482. A leur approche, S. Théofrède, Monastier du Vélai; c'est-à-dire abbé de Carméri dans le diocèse du Puy, crut ne devoir pas abandonner au caprice des profanateurs l'église qui lui étoit confiée. Deux jours avant qu'ils y vinssent, il en avertit les religieux en termes précis, & leur ordonna de se retirer dans la forêt voisine, avec tout ce qu'ils pourroient emporter. Les Barbares le trouvant seul à la porte de l'église où il prioit prosterné, tenterent assez doucement d'abord de l'engager à leur découvrir ses moines. Mais quand ils s'apperçurent

qu'on avoit emporté tout ce qu'il pouvoit y avoir de précieux ils entrerent en fureur, & le maltraiterent si cruellement, qu'il ne survécut que six à sept jours.

Tous les moines de Lérins, au nombre de cinq cens, étoient restés dans leur monastère, avec leur S. Abbé Procaire, second du nom, quand les Sarrasins y aborderent après la prise d'Arles. Ayant caché les reliques de leur église, tous se préparerent à la mort par la communion. Les Infidèles commencerent par les faire prisonniers; ils séparerent ensuite les vieillards, & les tourmenterent pour intimider les autres, à qui ils faisoient de grandes promesses, s'ils vouloient changer de religion. Enfin les trouvant tous d'une fermeté inébranlable, ils les firent mourir en diverses manières, & n'en réserverent que quatre des plus jeunes & des plus beaux de figure, qu'ils enfermerent dans le vaisseau de leur commandant. Ils abattirent l'église, raserent tous les bâtimens, & se retirerent, croyant cette pépinière de saints ruinée à jamais. Mais les quatre religieux prisonniers ayant trouvé le moyen de s'évader, revinrent à Lérins qu'ils rétablirent insensiblement.

Ibid. 525. Chron. Lir.

Hæften. Catalog. Abb.Lux. S. Milet abbé de Luxeu, fut martyrisé de même, avec tous ses moines. ce saint monastère demeura quinze ans sans abbé, & la psalmodie perpétuelle y cessa. Le monastère de Bèse fut aussi ruiné. Dans le territoire de Vienne, il y eut une multitude de martyrs, non-seulement parmi les moines, mais parmi les habitans de toute condition. Un plus grand nombre encore fut réduit à errer sans secours par les bois & les lieux déserts, ou à s'expatrier; les églises furent incendiées, tout fut pillé ou détruit. Les Sarrasins battus par Charle-Martel firent encore de grands ravages en se retirant, brûlant les monastères & les églises, massacrant tous les Chrétiens qu'ils rencontroient.

Vit. S. Pard. t. 3. Act. Bened. Il y avoit à Guéret capitale de la Marche, un monastère nouvellement établi, & qui étoit dans toute la ferveur de son institution, sous la conduite de son premier abbé S. Pardoux. Le bruit courant que les Infidèles y viendroient, le S. Abbé qui étoit d'une bonté singulière, dit à ses religieux: Mes enfans, si ces gens là nous arrivent, donnez-leur bien à boire & à manger, car ils ont beaucoup souffert. Les moines préparerent un chariot couvert: mais personne n'os

le leur conduire. L'Abbé ne voulut pas le faire non plus ; parce qu'il s'étoit imposé l'obligation d'observer à la lettre jusqu'à la mort les règles de la clôture. Les moines épouvantés s'enfuirent, & il resta seul sans inquiétude. Seulement un domestique se cacha dans le voisinage, pour voir ce qui arriveroit. Comme il apperçut de loin les Musulmans menaçant & annonçant leur fureur, il courut en avertir le saint, qui se prosterna & dit : Seigneur, dissipez cette nation qui se plaît dans le trouble & la violence, & ne permettez pas qu'elle atteigne la porte de votre maison. Ils s'arrêterent sur le champ, & après un long pourparler entr'eux, ils prirent un autre chemin.

Les victoires de Charle-Martel sur les Sarrasins leur firent tourner leur férocité contre eux-mêmes, & donnerent lieu à des guerres civiles, qui préparerent dès-lors la ruine de leur empire en Espagne : mais la position & la vaste étendue de celui de Charle-Martel ne lui permirent pas de profiter de cet avantage. Il ne pouvoit s'arrêter longtemps en France, sans que la Saxe, ou quelque autre province de la Germanie encore païenne se révoltât. Il prit le parti

de raser les fortifications de toutes les villes, & de tenir continuellement sur pied une armée aguerrie : ce qui rendit les révoltes plus difficiles & plus périlleuses, sans les rendre beaucoup plus rares. Il conçut enfin que, pour établir solidement sa puissance, il falloit regner sur les cœurs, & qu'il ne parviendroit jamais à cette sorte d'empire, que par le moyen de la religion.

Dans ces conjonctures, un missionnaire déjà célèbre le vint trouver, avec des lettres de recommandation du Pape, afin d'obtenir son agrément & sa protection pour prêcher la foi dans les provinces qui lui obéissoient au delà du Rhin. Il étoit né en Angleterre; il y fut élevé dans les sciences & les pratiques de la vie régulière, & fit, après quelques missions, le voyage de Rome, où le Pape Grégoire II lui conféra l'ordination épiscopale, & lui changea son nom d'Quinfrid en celui de Boniface. Il avoit d'abord évangélisé dans la Frise, retombée fort singulièrement dans l'idolâtrie, après avoir embrassé le Christianisme à la prédication de saint Wulfrand archevêque de Sens, qui s'absenta cinq ans de son diocèse pour travailler à la conversion des Infidèles. Le Roi Ratbod étoit au moment

Act. SS. Bened. t. 4. init.

Vit. t. 3. Act. Bened.

Ib. p. 361.

de recevoir le baptême, & avoit déjà un pied dans les fonts sacrés, quand il s'avisa de demander à l'archevêque, si les rois & les princes de la nation des Frisons se trouvoient dans le paradis qu'il lui promettoit, ou s'ils étoient en enfer. Wulfrand répondit, qu'étant morts dans les souillures du péché & de l'idolâtrie, on ne pouvoit douter de leur damnation. Ratbod s'éloigna aussi-tôt des fonts, & dit : Je ne puis me résoudre à quitter la compagnie de tant d'hommes illustres, pour me fixer avec un tas de lâches & de misérables dans votre royaume céleste. Portez ailleurs vos nouveautés ; nous aimons mieux suivre les anciens usages des braves Frisons. Mais cette vaine défaite ne put donner la tranquillité de conscience au Prince inconstant.

Quelque temps après, il demanda saint Willebrod, autre Anglois que le Pape avoit ordonné archevêque des Frisons, & qui avoit établi son siège à Utrecht. Il souhaitoit qu'il conférât avec saint Wulfrand, & qu'on lui trouvât quelque moyen d'allier le Christianisme avec la religion de ses pères. S. Willebrod répondit aux envoyés : Comment votre maître recevra-t-il mes avis, après avoir méprisé ceux de notre frère le saint évêque Wul-

frand? Je l'ai vu cette nuit, ce malheureux Prince, couvert de chaînes embrasées ; & je n'ai que trop de raisons de craindre qu'il ne soit déjà dans l'abîme infernal. Le Saint se mit néanmoins en devoir d'aller trouver Ratbod : mais il apprit en chemin qu'il étoit mort sans baptême, & il s'en revint tristement sur ses pas.

Cette mort rendit Charle-Martel possesseur tranquille de toute la Frise. Saint Boniface qui avoit quitté un pays où il ne voyoit aucun bien solide à faire sous la domination d'un apostat, revint sans délai pour partager les travaux de saint Willebrod déjà fort avancé en âge, & qui le voulut faire son successeur. Mais Boniface s'en excusa, comme destiné par le Pape aux nations de la Germanie Orientale, où il passa en effet, aussi-tôt que les affaires de la religion en Frise le lui permirent. Il eut beaucoup à souffrir, sur-tout dans la Turinge que les Saxons idolâtres venoient d'incendier. Les peuples y étoient si pauvres, qu'à peine pouvoit-il se procurer de quoi vivre, en travaillant de ses mains avec tous les autres missionnaires, & en faisant venir de fort loin les choses les plus nécessaires à la vie. Le Christianisme y avoit néan-

moins été établi avec la domination Françoise, dès le temps du premier roi Thiéri fils du grand Clovis ; mais il s'y étoit presque entièrement anéanti avec elle. Les habitans qui restoient, avoient reconnu pour maîtres les anciens Saxons, nation fort attachée au Paganisme, & la plus redoutable de la Germanie. Il s'y étoit encore glissé de faux frères, qui avoient introduit l'hérésie sous le nom de religion ; comme s'expriment les historiens du temps, qui entendent principalement par là l'incontinence des clercs : car ces peuples sauvages s'amusoient peu aux subtilités & aux spéculations hérétiques.

Malgré tant d'obstacles & de contradictions, la foi se ranima de toutes parts, & les mœurs reprirent leur ancienne pureté. On rebâtit en peu de temps un grand nombre d'églises. Sur la rivière d'Or, où les ouvriers évangéliques n'avoient auparavant que de pauvres tentes pour retraites, on construisit le monastère qui prit de là son nom d'Ordof, & l'on commença à donner de la dignité au culte Chrétien. Les troupes Françoises se cantonnoient d'abord autour d'eux, pour les préserver des irruptions & de toutes les insultes des Idolâtres. Mais les Fidèles

se multipliant de jour en jour, cette précaution devint bientôt inutile.

Quelque succès & quelque habileté qu'eût Boniface dans le ministère apostolique, il se faisoit gloire de suivre les conseils de ses anciens maîtres, comme s'il eût encore été leur disciple. C'est ainsi qu'il reçut la lettre de Daniel de Vinchestre son ancien évêque, aussi digne en effet de vénération pour sa sagesse & sa doctrine que pour sa vertu. Ne combattez pas directement, lui disoit-il, certaines préventions des Barbares, telles que les généalogies de leurs fausses divinités. Laissez-leur croire pour un temps, qu'elles sont nées les unes des autres de la même manière que les hommes; afin de leur montrer par là, qu'elles n'étoient point auparavant. Quand ils seront réduits à convenir que les dieux ont commencé, demandez-leur si le monde a commencé de même, ou s'il a toujours été. S'ils lui donnent un commencement, qu'ils ajoutent par quelle vertu il a été fait. Certainement, avant la création du monde, il n'y avoit point d'endroits où des dieux engendrés & corporels pussent subsister. J'appelle monde, non seulement le globe terrestre & le ciel visible, mais tous les espaces que les Païens peuvent

67 inter ep. Bonif.

se figurer. S'ils soutiennent que le monde est éternel, demandez-leur qui le gouvernoit avant que les dieux fussent nés; comment ils ont pu s'assujettir un monde qui subsista si long-temps sans le concours de leur puissance; d'où ils croient que soient venus le premier dieu & la première déesse; s'ils engendrent encore, ou s'ils n'engendrent plus; & s'ils n'engendrent plus, qui a fait cesser leur fécondité: que s'ils doivent engendrer sans fin, le nombre des dieux devenant infini, comment feront les hommes pour les honorer, pour discerner au moins les plus puissans, dont il seroit si dangereux d'encourir la disgrace? Faites néanmoins ces objections, sans insulter à ces pauvres aveugles, mais en les plaignant avec bonté, & avec un air d'intérêt qui vous concilie les cœurs. Convainquez, s'il est possible; confondez, s'il est besoin: mais n'aigrissez jamais. Qu'ils rougissent de l'absurdité de leurs fables, & sur-tout de l'abomination de leurs observances, en les comparant à la pureté & à la noble simplicité de l'évangile, que vous vous contenterez de toucher en passant, pour n'avoir pas l'air de triompher de leur humiliation.

Le sage Prélat, pour combattre ces

groffiers idolâtres par leurs propres préventions plutôt que par des raifonnemens relevés qu'ils n'euffent pas faifis, conseille encore à faint Boniface de demander à un peuple qui ne fervoit guère fes dieux que pour une félicité préfente & temporelle, en quoi il fe trouve plus heureux en ce monde que les Chrétiens: pourquoi les Chrétiens au contraire poffèdent les plus douces régions de l'univers, des terres fertiles en huile, en vin, en fruits délicieux de toute efpèce; tandis que les Païens & leurs divinités ne confervent que des terres ingrates & glacées. Il ne faut, pourfuit-il, leur laiffer ignorer, ni la grandeur du Monde Chrétien, ni que l'idolâtrie regnoit par-tout l'univers, avant qu'il eût été ramené au culte du vrai Dieu par la grace de J. C. Tel eft, dans les inftructions de l'évêque Daniel, un des nombreux monumens qu'on nous a tranfmis de la fageffe & de la capacité, dont le corps épifcopal ne fe trouva dépourvu en aucun temps.

S. Boniface ayant confulté fpécialement l'évêque Daniel touchant les eccléfiaftiques fcandaleux qui fe trouvoient dans fa miffion, ce fage Prélat lui confeilla de fouffrir avec patience, à l'exemple des faints, ce qu'il ne pouvoit empêcher.

pour les prêtres homicides ou impudiques, vous savez, dit-il, que, suivant les canons, on ne peut les admettre aux fonctions du sacerdoce, encore moins au gouvernement des ames. Mais pour les choses de la vie, on ne doit pas se séparer d'eux; puisqu'on ne pourroit le faire, suivant la remarque de saint Paul, sans sortir de ce monde: il suffit que vous vous en sépariez dans les choses sacrées. Il lui rapporte ensuite avec beaucoup de justesse les maximes de saint Augustin pour supporter les méchans qu'on ne sauroit corriger, & pour ne pas diviser l'Eglise, sous prétexte de la purifier. Il l'exhorte enfin à user de beaucoup de patience & de condescendance au milieu de ces Barbares.

Le Souverain Pontife écrivit de même à l'humble Missionnaire qui lui rendoit un compte fidèle de toutes ses démarmarches, qu'il ne devoit pas craindre de parler, ni même de manger avec les prêtres & les évêques dont la vie étoit corrompue, puisqu'on ramène plutôt les pécheurs par cette indulgence pour leur personne & par une douce affabilité, que par la rigueur des réprimandes. Grégoire II répond par la même lettre, comptée au nombre des décrétales, à différens

Gregor. II epist. 13. t. 6. Conc.

Ibid. c. 2.

points de consultation touchant la discipline. Il s'y trouve, sur le mariage, un article fort étonnant à la première vue. On n'y permet pas seulement le mariage d'un homme & d'une femme qui ne sont parens qu'au cinquième degré, [quoique l'usage commun fût de l'empêcher entre parens tant qu'ils pouvoient se reconnoître] mais on ajoute, que si la femme a une maladie qui la rende pour toujours inhabile au mariage, on n'empêchera point son mari d'en épouser une autre, pourvu qu'il fournisse à la malade les secours nécessaires. Quelques théologiens ont cru lever la difficulté, en disant qu'on ne devoit prendre cette réponse que pour une simple tolérance, vu la grossièreté de ce peuple, & de peur d'un plus grand mal; mais leur prétendue solution est aussi inutile que peu satisfaisante. Il s'agissoit d'une impuissance permanente, selon ces termes de la lettre, *si la femme n'a pu consommer le mariage*; & par conséquent d'un empêchement dirimant, qui fait disparoître toute difficulté. Malgré l'ignorance & toute la grossièreté de cette nation, le Pape ne laisse pas de décider au même endroit, que les enfans offerts en bas âge par leurs parens pour la vie monastique, sont vraiment consa-

crés à Dieu par cette offrande, & n'auront pas la liberté de se marier dans la suite.

Nous avons encore, sous le titre de capitulaire, une instruction du Pape Grégoire II, relative aux missions de Germanie. Les jours du salut, les momens de la grace étoient enfin arrivés pour cette grande & célèbre nation, qui devoit à son tour faire passer la lumière jusqu'aux extrémités du Nord. Bretons, François, Romains, tous ceux qui avoient reçu l'esprit de l'apostolat, se portoient comme à l'envi dans quelqu'une des nations Germaniques. Ce fut à un évêque nommé Martinien, qui partoit pour la Norique ou Bavière, avec le Prêtre George & le Soudiacre Dorothée, tous deux de l'Eglise Romaine, que le Souverain Pontife donna des règles conçues en ces termes: Vous ferez de concert avec le duc de la province une assemblée des principaux de la nation; vous y examinerez les prêtres & les autres clercs, & vous laisserez le pouvoir de célébrer, de chanter, de servir au sacrifice, à ceux dont vous aurez trouvé la foi pure & l'ordination canonique. Quant aux ministres équivoques, vous leur interdirez toute fonction, & vous mettrez en leur place des

Tom. 6 Conc. p. 1452.

sujets éprouvés, à qui vous ferez observer les traditions Romaines. Vous pourvoirez à ce qu'on célèbre en chaque église la messe, les offices du jour & de la nuit, avec les leçons de l'Ecriture. Vous établirez des évêchés; en quoi vous aurez égard à la jurisdiction de chaque duc, & à la distance des lieux. Vous réglerez avec la même attention les dépendances de chaque siège. S'il y en a trois, quatre ou davantage, vous réserverez le siège principal pour un archevêque. Ayant rassemblé trois évêques, vous en ordonnerez de nouveaux par l'autorité du Siège Apostolique qui vous est confiée. Pour la place de métropolitain, si vous trouvez un homme digne de la remplir, vous nous l'enverrez avec une lettre de votre part, ou vous l'amenerez vous-même. Que si vous n'en trouvez point de capable, vous nous le ferez savoir, afin que nous vous en envoyions d'ici. Après avoir fait connoître avec soin les irrégularités à ces nouveaux évêques, vous leur recommanderez de ne point faire d'ordinations illicites, de n'ordonner que dans les temps marqués, de veiller à la conservation & à l'administration des biens de l'Eglise, dont ils auront soin de faire les quatre parts accoutumées.

Telle est la partie essentielle de l'instruction pontificale, concernant le régime ecclésiastique. Le reste ne comprend que des canons souvent répétés ailleurs, avec des défenses contre les observances superstitieuses, les sortileges ou les maléfices, fort communs parmi les peuples Germaniques.

La Bavière avoit déja deux illustres évêques, Robert ou Rupert de Saltzbourg, comme l'appelent les Allemands, & Corbinien de Frisingue. Ils étoient François l'un & l'autre, celui-ci né à Châtre près de Paris, celui-là de la race même des Rois de France. Tous deux, par un zèle digne de leur origine, s'étoient consacrés à la conversion des Bavarois, que la foiblesse du gouvernement avoit laissé retomber dans l'idolâtrie. Robert fut d'abord évêque de Worms, où il s'acquit une grande réputation. Théodon, duc de Bavière, avoit député vers lui, pour attirer dans ses Etats cette lumière évangélique. Le Prélat y envoya d'abord quelques-uns de ses disciples, puis il s'y transporta lui-même. Théodon l'écouta avec docilité, & fut baptisé, avec plusieurs de ses sujets, tant de la noblesse que du peuple; soit qu'il eût été idolâtre, soit qu'il fût tombé dans quel-

Act. SS. Bened t. 3. p. 339.

que héréfie, telle que la fecte des Photiniens, qui s'étoit répandue d'Illyrie en Bavière, & qui avoit altéré la forme du baptême.

Après la converfion du Souverain, le faint Evêque parcourut toute cette province, defcendit même le Danube jufqu'aux frontières de la Baffe-Pannonie; prêchant avec beaucoup de fuccès, inftituant des églifes, rendant à la vraie religion fa première pureté & fon premier luftre. Il établit fon fiège épifcopal à l'ancienne ville de Juvare, aujourd'hui Saltzbourg, où il bâtit un temple magnifique en l'honneur de faint Pierre, avec un cloître & les logemens des moines; c'eft-à-dire d'un clergé régulier, pour y célébrer journellement l'office divin. La moiffon devenant de jour en jour plus abondante, il retourna dans fa patrie pour y chercher de nouveaux ouvriers, & il en ramena douze, avec fa nièce Erentrude, qui s'étoit confacrée à Dieu. Il fonda pour elle, fur une montagne voifine un monaftère qui prit de là fon nom de Nonneberg, & dont elle fut la première abbeffe. Toute la vie du faint Evêque ne fut qu'une fuite de travaux & de fuccès apoftoliques. Pour les prolonger après fa mort, il fe donna

un successeur capable de soutenir son ouvrage. La défense canonique de nommer son successeur n'avoit pas lieu dans ces nouvelles Eglises, peu attrayantes pour la cupidité, & dont les premiers titulaires étoient d'ailleurs autorisés par le saint Siège à prendre toutes les précautions qu'ils jugeoient nécessaires pour la sûreté de la religion.

S. Corbinien s'étoit entièrement donné à Dieu, dès sa tendre jeunesse; & avec ses domestiques, il s'étoit retiré auprès de l'église de saint Germain de Châtre, aujourd'hui Arpajon, où il forma un petit monastère. On y accouroit de tout le voisinage, pour s'édifier de ses exemples, & lui demander des instructions. Bientôt les plus grands seigneurs y vinrent en foule, & Pépin maire du palais se fit recommander à ses prières. Les dons & les offrandes vinrent aussi en abondance: mais l'austère Pénitent ne retenoit que le pur nécessaire pour une vie presque indépendante des sens, & distribuoit tout le reste aux pauvres: encore trembloit-il sans cesse que sa célébrité, les visites & les présens qu'elle lui attiroit, n'occasionnassent la perte de son ame. Après quatorze ans de retraite, il alla à Rome décharger ses peines de

Ib. t. 5. p. 500.

conſcience dans le cœur du Père commun des Fidèles. Le Pape ne découvrit qu'avec admiration tous les tréſors cachés dans une ame prévenue ſi avantageuſement de la grace : il jugea qu'il importoit au bien de l'Egliſe de les tirer de leur obſcurité ; & après avoir conféré avec ſon concile, tant ſur le beſoin des Gaules tombées dans un relâchement déplorable par le malheur des temps, que ſur le mérite de l'homme apoſtolique que la Providence offroit ſi à propos, il l'ordonna évêque ſans ſiège particulier ; mais avec le pallium & le pouvoir de prêcher par-tout le monde. Corbinien ſe ſoumit, quoiqu'avec beaucoup de répugnance, & revint prêcher dans les différentes provinces de la France, où il fit autant de fruit parmi les eccléſiaſtiques & les moines, que parmi le peuple.

Mais ſon humilité s'alarma de nouveau, & plus vivement que jamais, de la vénération publique qui croiſſoit auſſi de jour en jour à ſon égard. En vain ſe retira-t-il à ſon ancien monaſtère de Châtre. Plus il évitoit la gloire, plus elle le pourſuivoit. Il réſolut de retourner à Rome, pour obtenir du Pape la diſpenſe des fonctions de l'épiſcopat, & la permiſſion de vivre du travail de ſes mains,

ſous la conduite d'un ſupérieur, dans quelque ſolitude ignorée. Pour ſe mieux cacher, il évita la route ordinaire, & prit ſon chemin par l'Allemagne. Arrivé en Bavière, la ſenſibilité de ſon cœur tout conſumé de la charité apoſtolique ne put tenir contre le beſoin d'inſtruction qu'avoit ce peuple nouvellement converti. Le Duc Théodon & toute ſa nobleſſe, dans la première ferveur de leur converſion, le regarderent comme un ange deſcendu du Ciel, pour mettre la dernière main à l'œuvre de Dieu. Il demeura quelque temps parmi eux, pour les affermir dans leurs bons ſentimens, & reprit enſuite la route de Rome. Théodon eut auſſi la dévotion de viſiter le tombeau des SS. Apôtres. C'eſt le premier de ſa nation, qui fit ce pélérinage. Il mourut peu de temps après.

Corbinien arrivé à Rome ſe jeta pour la ſeconde fois aux pieds du Souverain Pontife, le conjura les larmes aux yeux de le délivrer du fardeau redoutable dont le ſaint Siège l'avoit chargé, & de lui permettre enfin de s'enfermer dans un monaſtère où il pût être inconnu; de lui donner au moins un morceau de terre à cultiver dans quelque forêt écartée. Le Pape attendri d'une humilité auſſi

sincère qu'elle étoit expressive, n'osa cependant y déférer de son chef. Il rassembla son concile, & il y fut conclu d'une voix unanime, que l'humilité de Corbinien se rendant d'autant plus digne du saint ministère qu'il s'en jugeoit plus incapable, il devoit le continuer avec docilité. Le Pape le fit venir, pour lui apprendre lui-même ce qui avoit été résolu. Le saint homme parut inconsolable: mais ne pouvant plus douter de la volonté de Dieu, il sortit de Rome, & reprit le chemin de Bavière.

Cependant le Duc Grimoald fils de Théodon, tenoit des gardes sur sa frontière, pour ne pas laisser passer Corbinien, qu'il ne promît de l'aller trouver. Il fallut que l'Evêque se prêtât à ses désirs: mais il le fit en apôtre & en saint. Etant arrivé au palais, il déclara qu'il ne verroit point le Duc, à moins qu'il ne renonçât à son mariage incestueux, & ne quittât sa femme Piltrude veuve de son frère. On délibéra, on différa pendant quarante jours: les coupables ne pouvoient se résoudre à se séparer; l'homme apostolique ne cessoit de leur faire parler pour les amener à la pénitence, & montroit une fermeté toujours également inflexible dans son refus. Après six semaines

maines entières, les deux époux furent enfin touchés de la douleur de leur péché, & vinrent le confesser aux pieds du Saint, qu'ils embrassoient & arrosoient de leurs larmes. Il leur mit les mains sur la tête, y fit le signe de la croix, & leur prescrivit des aumônes, des prières & des jeûnes. Ensuite il entra dans le palais, & y mangea. Il établit son siège à Frisingue, où il mourut douze ans après; c'est-à-dire l'an 730. Il avoit institué des moines, pour célébrer l'office dans la cathédrale même.

C'étoit le moyen le plus en usage, & le plus convenable en effet, pour conserver la piété & la science de la religion parmi les nouveaux maîtres des vastes démembremens de l'Empire. De ces monastères sortoient les docteurs, les pasteurs des peuples, les conservateurs des mœurs & de la religion. On a vu combien d'excellens hommes avoient produits ces pieux & savans asyles dans les seules Isles Britanniques, qui ne méritèrent jamais mieux qu'alors le nom de Terre des Saints. Après les Colomban, les Vilfrid, les Céolfrid, les Benoît-Biscop, les Boniface, on vit paroître Bède, dit le Vénérable par excellence, entre les plus saints moines que l'on qualifioit communément ainsi.

Ibid. t. 4. p. 358 &c. Il naquit l'an 673, dans le pays de Northumbre, aux confins de l'Ecosse. A l'âge de sept ans, ses parens le mirent dans le monastère de Viremouth, que gouvernoit saint Benoît-Biscop. Après y avoir reçu la première éducation, il passa sous la discipline de saint Céolfrid, à Jarou, où il demeura le reste de ses jours. Toute sa vie fut partagée entre l'étude, la méditation des saintes écritures, & les exercices réguliers; c'est-à-dire le chant des pseaumes & le travail des mains, dont personne ne se dispensoit dans ce monastère. Il apprit les langues Grecque & Latine, la versification même, l'art du chant toujours fort prisé, & les sciences profondes. Il fut ordonné diacre à l'âge de dix-neuf ans, par une exception accordée à son mérite; les canons en exigeant encore vingt-cinq. A trente ans, il reçut la prêtrise, par pure obéissance à son abbé.

Depuis qu'il fut prêtre, il s'appliqua principalement à commenter l'Ecriture sainte. On voit en quelle considération il étoit, par les personnes de marque qui l'engagerent à entreprendre la plûpart de ses ouvrages. Après son explication de l'épître de saint Jean, & celle de l'Apocalypse dédiée à Hubert qui devint abbé

de Jarou, il interpréta les Actes des Apôtres, par l'ordre d'Acca son évêque. Il expliqua l'évangile de saint Luc, & les trente questions sur les livres des Rois, à la prière du prêtre Northelme, qui devint archevêque de Cantorbéri. Il y ajouta un commentaire en forme sur le livre de Samuel ou le premier des Rois. Il fit ensuite l'explication de l'évangile selon saint Marc, des épîtres de saint Paul, de toutes les épîtres nommées canoniques, & de la plûpart des livres saints : ouvrages solides, non seulement appuyés sur la tradition, mais presque tous recueillis avec un travail étonnant, des œuvres des Pères, principalement de saint Augustin.

Pour son histoire de l'Eglise d'Angleterre, il fut pressé de la composer par l'Abbé Albin, disciple de saint Théodore de Cantorbéri, & qui instruit de source concernant l'Eglise primatiale des Anglois & tous les pays voisins, fournit à l'Ecrivain d'excellens mémoires. On ne laissa pas de chercher jusques dans les archives Romaines, les originaux des lettres de saint Grégoire & des autres Papes, afin que rien ne manquât pour la plus exacte vérité. Le savant Daniel, évêque de Vincestre, donna les connoissances nécessaires, par rapport aux Egli-

ſes de Suſſex & d'Ouëſſex; c'eſt-à-dire des provinces occidentales & méridionales, & de l'iſle de Wicht. Les Evêques Ceddi & Céada, l'Abbé Eli & les moines de Leſtington fournirent ce qui concernoit les Anglois Orientaux & les Merciens. Pour l'hiſtoire des Anglois du Nord, ou du Northumbre qui étoit le pays de l'Hiſtorien, il en ſavoit beaucoup par lui-même, & conſulta néanmoins encore une multitude de ſavans, principalement parmi les moines de Lindisfarne. C'eſt avec cette maturité que les doctes Anglois procédoient dès lors à la recherche de la vérité, dans ce qu'ils donnoient au public. Bède dédia ſon hiſtoire au Roi Céodulfe, & la diviſa en cinq livres. Le premier qui pouſſe juſqu'à la mort de S. Grégoire le Grand, commence dès l'entrée de Jule-Céſar dans la Grande-Bretagne; par où l'on voit que l'Hiſtorien ne ſe borne pas aux choſes de religion, quoiqu'elles faſſent ſon objet principal. Les quatre autres livres contiennent ce qui s'étoit paſſé depuis ſaint Grégoire, juſqu'au temps où écrivoit l'Auteur. C'eſt de cette riche ſource que nous avons tiré ce qui nous a paru le plus digne d'attention dans cette édifiante partie de l'hiſtoire eccléſiaſtique des Anglois.

Bède joignit à cette hiſtoire un abrégé chronologique, qui marque les dates des principaux évènemens, & qui finiſſoit, comme elle, à l'an 731. Ce qui va plus loin, a été ajouté depuis. Il fit en particulier l'hiſtoire du monaſtère double de Viremouth & de Jarou ſous le titre de la vie de ſes cinq premiers abbés; d'où nous apprenons les circonſtances aſſez particulières de la fin de ſaint Céolfrid.

Cet Abbé célèbre voyant que ſon grand âge ne lui permettoit plus d'inſtruire par lui-même ſes nombreux diſciples, ni de ſe rendre aſſidu ſelon ſa coutume à tous les exercices réguliers; après y avoir mûrement penſé, il crut qu'il étoit de la gloire de Dieu de faire élire un autre ſupérieur. Le goût des pélerinages continuant toujours parmi les Anglois, il prit la réſolution d'aller finir ſes jours à Rome, où dès ſa jeuneſſe il avoit accompagné ſon maître ſaint Benoît-Biſcop. Ses religieux, tant par la tendreſſe de leur affection & leur répugnance à perdre de vue ce digne père, que par l'inquiétude que leur donnoit un ſi long voyage entrepris à l'âge de 74 ans, s'efforcerent de le retenir, en pleurant & en lui embraſſant les genoux. Il n'en eut que plus d'empreſſement à partir, dans la

crainte que les seigneurs du pays où il étoit chéri universellement, ne vinssent à se réunir avec eux, & ne l'arrêtassent de force. C'est pourquoi, dès le troisième jour après avoir déclaré son dessein, il procéda à l'exécution. On se rassembla de bon matin dans l'église, on y célébra la messe, tous les assistans communierent; puis le saint vieillard montant sur les degrés de l'autel, un encensoir à la main, les exhorta à se rendre constamment la bonne odeur de J. C. & leur donna la paix. Ensuite on chanta les litanies, qui furent plusieurs fois interrompues par les gémissemens des frères rassemblés au nombre de six cens, des deux maisons de Viremouth & de Jarou; on entra dans une chapelle domestique, & il leur fit ses derniers adieux. Ils le conduisirent jusqu'au bord de la rivière, avec la croix & les cierges allumés que portoient des diacres. Ils se mirent à genoux: il fit encore une prière; les pleurs & les gémissemens recommencerent plus vifs que jamais, & il se pressa de partir avec ceux qu'il avoit choisis pour l'accompagner. Tous les autres rentrerent dans le monastère; ils élurent sur le champ & unanimement pour abbé le moine Hubert, qui recourut trouver

saint Céolfrid, & soumit toute l'élection à son jugement. Non seulement le saint homme la ratifia; mais faisant le premier acte de soumission au pouvoir du nouvel abbé, il en prit une sorte de lettre testimoniale ou de recommandation pour le Souverain Pontife. Mais en passant par la France, il tomba malade & mourut à Langres, le vendredi 25 septembre 716.

Bède nous apprend que cette même année, les moines Hibernois de l'isle de Hi quitterent enfin la singularité de leurs observances, à la persuasion de saint Egbert, Anglois de race illustre, qui avoit embrassé la vie monastique en Irlande, & qui parvint ensuite à l'archevêché d'Yorck. Etant allé visiter les moines de Hi, il y fut reçu avec l'honneur dû à sa naissance, & plus encore à sa capacité & à sa vertu. Il profita de son ascendant, pour engager ces bons solitaires à quitter enfin les usages qui leur donnoient un air de schisme, tant pour la tonsure que pour la célébration de la pâque. Ainsi l'Eglise Britannique renonça-t-elle entièrement à l'opiniâtre bizarterie, qui faisoit depuis si long-temps une tache aux plus hautes vertus.

V. Hist. c. 23.

La troisième année de l'épiscopat d'Eg-

bert, ce Prélat reçut du vénérable Bède, en forme d'instruction; une grande lettre qui est un monument précieux de la tradition & des mœurs anciennes de l'Eglise Britannique. Le pieux Docteur ayant passé quelques jours de l'année précédente à instruire dans le monastère d'Yorck, l'Evêque en avoit été si satisfait, qu'il l'avoit invité à revenir au plutôt, pour continuer à l'aider de sa doctrine & de ses lumières. Le Docteur, empêché par la maladie même dont il mourut, à ce qu'on présume, écrivit du style dont un saint, sur-tout aux approches de la mort, peut user avec un autre saint.

Bed. Ep. p 56 edit. Paris. an. 1666.

Avant toutes choses, dit-il, évitez les conversations profanes, & appliquez-vous selon votre état à la méditation des divines écritures, principalement des épîtres de saint Paul à Timothée & à Tite, du Pastoral de saint Grégoire, & de ses homélies sur les évangiles. Si c'est un sacrilège d'employer les vases sacrés aux usages communs de la vie, n'en est-ce pas un pareillement de se livrer, au sortir de l'église, à des paroles ou à des actions indignes du caractère sacré de l'épiscopat? Ne faites donc pas comme certains évêques qu'on ne voit accompa-

gnés que de gens de plaisir & de bonne chère; mais ayez toujours avec vous des personnes capables de vous aider à soutenir le poids terrible de votre dignité, & à vous préserver de ses chûtes profondes. Parce que votre diocèse est si grand, que vous ne pouvez aller personnellement par-tout dans le cours de l'année, établissez des prêtres dans chaque village, pour instruire le peuple & lui administrer les sacremens. Sur-tout recommandez-leur de veiller à ce que tout le monde sache au moins par cœur le symbole & l'oraison dominicale. Que ceux qui n'entendent pas le Latin, les apprennent en leur langue, soit laïcs, soit ecclésiastiques. C'est pour cela que je les ai traduits en Anglois.

On dit, poursuit Bède, qu'il y a plusieurs villages dans les montagnes inaccessibles de notre nation, où jamais on n'a vu, ni évêque exercer ses fonctions, ni aucun ministre instruire de sa part. Est-il néanmoins aucun de ces lieux, assez écarté, pour être exempt de redevances envers le prélat? Ainsi donc, loin de donner gratuitement, selon le précepte de Jesus-Christ, ce qu'on a reçu gratuitement, on reçoit, sans rien donner, ce qu'il a même défendu de prendre en

échange. Le meilleur moyen de remédier à tous les désordres, c'est de multiplier les évêques. Aussi le saint Pape Grégoire écrivant à l'Archevêque Augustin, avoit ordonné d'instituer douze évêques, dont celui d'Yorck seroit le métropolitain. Vous ne pouvez mieux faire que d'exécuter ce dessein, à quoi se prêtera volontiers notre pieux Prince, le Roi Céodulfe. Si, par les donations inconsidérées des rois précédens, il n'est pas facile de trouver des lieux propres à ce nombre de sièges, on pourroit prendre à cet effet quelque monastère, & pour obvier aux réclamations des moines, on leur permettroit d'en choisir l'évêque, ou dans le monastère même, ou dans le territoire destiné au nouveau diocèse.

Ce qui doit encore plus engager à prendre ce parti, c'est le nombre infini des lieux qui portent mal à propos le nom de monastères, puisqu'il n'y a point d'observance monastique. Vous savez aussi bien que moi, que depuis plus de trente ans, des mondains sans expérience ni zèle de la vie régulière obtiennent des rois, sous prétexte de fondations religieuses, des terres qu'ils font assurer à leurs héritiers. Là, ils vivent en pleine liberté, & souvent en grande licence, avec leurs

femmes & leurs enfans; contens d'y recueillir quelques moines vagabonds, ou chassés des maisons en règle, quelquefois même leurs vassaux, à qui ils font prendre un habit de religion, & vouer l'obéissance. Ils confèrent à leurs femmes des supériorités semblables sur les communautés des personnes du sexe: abus également ridicule & scandaleux, qui les rend tout à la fois, & prévôts de moines, & gouverneurs de places. Ce seroit donc un grand bien d'employer, comme je le dis, des établissemens qui ne causent que des risées & du scandale, qui sont du moins fort inutiles à l'Etat & à l'Eglise.

Bède, après avoir exhorté l'Archevêque à réformer cet abus, qui regnoit ailleurs aussi bien qu'en Angleterre, & même depuis plus long-temps, il l'exhorte à enseigner & à faire enseigner aux Anglois, comme un point des plus importans de la vie Chrétienne, combien il est utile de communier souvent, à l'exemple de l'Italie, de la Gaule, de l'Afrique, de la Grèce & de tout l'Orient. Mais chez nous, reprend-il, les laïcs sont si éloignés de cette louable & salutaire coutume que les plus pieux ne communient qu'à noël, à l'épiphanie & à pâque; quoiqu'il y ait une infinité de

personnes d'une vie très-pure, de tout âge & de tout sexe, qui pourroient communier chaque dimanche, aux fêtes des Apôtres & des Martyrs, comme vous l'avez vu pratiquer à Rome.

Entre les différens ouvrages de Bède, son livre des six âges du Monde lui attira des reproches très-vifs, de la part de quelques personnes d'un zèle plus ardent qu'éclairé. Toute l'accusation portoit sur ce que Bède préférant avec saint Jérôme l'original Hébreu de la Bible à la traduction des Septante, comptoit moins de cinq mille ans depuis la création du monde jusqu'à la naissance de J. C. Les reproches allerent néanmoins jusqu'à la note d'hérésie, dont le docte Chronologiste crut devoir se laver sérieusement. C'est ce qu'il fit dans une lettre apologétique adressée au Moine Plegouïn, où il exposa les fondemens solides de son opinion. Il détruisit en même temps le préjugé vulgaire & alors fort commun, que le monde devoit durer six mille ans; & il posa généralement pour maxime, qu'on ne doit pas chercher à connoître le temps de la fin du monde, que Dieu a voulu nous tenir caché.

Nous avons encore de Bède, un martyrologe, les vies de différens saints, des

traités du bissexte & de l'équinoxe, genre d'étude fort en vogue alors à cause des disputes sur la pâque ; & outre cela bien des ouvrages moins importans, auxquels on en a joint plusieurs qui ne sont pas de lui. Ainsi trouva-t-il moyen de couler ses jours dans la paix & l'innocence, continuellement appliqué à étudier, à écrire ou à instruire de vive voix, à procurer l'édification de ses disciples & de toute l'Eglise. Il fut tel, à la vue de la mort, que dans les beaux jours de sa vie, toujours laborieux, toujours édifiant, d'un recueillement que rien ne dissipoit, & dans toutes les situations, d'une tranquillité d'ame & de conscience qui annonçoit toute l'élévation & la pureté de ses vues. Il fut attaqué, quinze jours avant pâque, d'une grande difficulté de respirer : ce qui n'altéra en aucune manière la sérénité de son ame, & ne lui fit pas même interrompre les exercices ordinaires de son zèle. Il passa dans une sainte joie, suivant l'esprit de l'Eglise, & les fêtes de pâque, & tout l'intervalle de cette fête à celle de l'ascension. Il faisoit journellement ses leçons accoutumées à ses disciples, employoit le reste du jour & une bonne partie de la nuit à bénir le Seigneur, à chanter

Act. Ben. t.4. p.537

des pseaumes, autant que son état le lui permettoit, & travailloit encore à ses pieuses compositions, dont il dicta quelques morceaux le jour même de l'ascension, qui fut le dernier de sa vie.

A l'heure de none, se sentant absolument décliner, il fit aux prêtres du monastère des présens qui marquent la simplicité du temps & de ces bons religieux. Ils consistoient en quelques cornets de poivre, d'un usage moins commun qu'aujourd'hui, en quelques phioles d'eau vulnéraire & en mouchoirs, que ce grand homme avoit pour tout trésor dans sa cassette. Il voulut parler à chacun de ses frères en particulier, recommanda son ame à leurs prières & à leurs sacrifices, se fit étendre tout mourant sur le pavé de sa cellule, & y rendit le dernier soupir en s'efforçant de chanter *Gloria Patri*. C'étoit l'année 735, de son âge la soixante-troisième. L'Eglise le compte au nombre des saints : titre que les anciens n'ont pas fait difficulté de lui déférer, & sur lequel néanmoins a prévalu celui de Vénérable, par l'estime singulière qu'on témoigna de toute part pour ses écrits.

Ibid. p. 174. Céodulfe roi de Northumbre fut si touché de leur lecture, qu'il abdiqua la

couronne, & se fit moine à l'abbaye de Lindisfarne. Il lui fit donation de ses trésors, & de plusieurs terres : mais il s'y introduisit, à son occasion, quelque sorte de relâchement. Alors, on y permit l'usage de la bière & du vin ; au lieu qu'on n'y buvoit auparavant que de l'eau & du lait. Ce Prince ne laissa pas de parvenir à une haute vertu. Il mourut en odeur de sainteté, au bout de vingt-deux ans, & il est honoré d'un culte public.

Les peuples qui avoient eu les rois les plus barbares & les plus ennemis de l'Eglise, s'en montroient les plus ardens défenseurs. En Lombardie, le Roi Luitprand joignoit à la valeur & aux autres qualités du trône, une piété sincère, beaucoup d'amour pour les pauvres, & un attachement inébranlable pour la vraie religion. Mais la rivalité du pouvoir, & l'ambition que la piété n'éteint pas toujours, l'engagerent dans quelques entreprises contre les Papes, tout-puissans en Italie avant même qu'ils en fussent devenus les souverains. Il étoit prêt de prendre Rome, quand le Pape Grégoire II, soutenu de sa seule dignité, sortit au devant de lui, pour l'exhorter à la paix. Il entendit le Pontife avec un respect religieux, & fut si touché de ses

Paul. Diac. VI. Hist. cap. ult.

discours, qu'il se jeta à ses pieds, entra presque seul dans la ville, offrit ses armes à l'église de saint Pierre, & s'en retourna dans son royaume, sans tirer nul avantage temporel de sa victoire. Ayant appris qu'en Sardaigne les Sarrasins insultoient aux reliques de saint Augustin, qu'on y avoit réfugiées pendant la persécution des Vandales, il envoya des ambassadeurs avec de grosses sommes, pour racheter ce précieux dépôt, & l'apporter à Pavie où il faisoit sa résidence. Il le fit placer dans l'église du monastère de saint Pierre, qu'il avoit fait bâtir près de la ville, & que pour sa magnificence on appela le Ciel d'or, jusqu'à ce que la dévotion des peuples envers saint Augustin lui eut donné le nom de ce saint Docteur

Il restoit cependant de tristes vestiges de la première impiété des Lombards. Le célèbre monastère du Mont-Cassin, auquel tout l'Occident étoit presque uniquement redevable des vrais principes de la discipline régulière ; depuis cent quarante ans qu'il avoit été dévasté par les Lombards, n'étoit plus qu'un amas de ruines, où quelques solitaires dépourvus de toutes ressources trouvoient à peine la vie & le couvert. Le Pape

Grégoire, dans le dessein où il étoit de rétablir en Italie la discipline monastique, ne trouva point d'objet plus digne de son attention, que cet ancien modèle de la perfection religieuse. Il lui rendit ce que Rome en avoit reçu, en y envoyant, sous la conduite de Pétronax, quelques frères du monastère de Latran, fondé autrefois par les religieux du Mont-Cassin, réfugiés à Rome. Ils s'unirent avec les pauvres solitaires du lieu, & tous ensemble élurent pour supérieur, Pétronax, qui fut ainsi le sixième abbé depuis saint Benoît. C'étoit un pieux & un noble Bressan, qui étant venu à Rome par dévotion, y avoit embrassé la vie monastique, & qui de Bresse où les saints Faustin & Jovite avoient souffert le martyre, transféra à son nouveau monastère le bras de l'un de ces saints: ce qu'on observe, comme un des premiers exemples de l'usage de diviser les reliques en Occident.

Id. v. Hist. c. 40.

A Rome même, les monastères voisins de l'église de saint Paul étoient réduits en solitude depuis long-temps. Grégoire II n'eut point de repos, qu'il n'eût fait cesser un désastre si déplorable dans la capitale du monde Chrétien, & il leur rendit leur premier lustre. Il rétablit en-

Anast.

core le monastère de saint André, où il ne restoit pas un seul moine. Il fit un autre monastère, d'un hôpital de vieillards qui étoit derrière l'église de sainte Marie-Majeure, où ces nouveaux religieux furent tenus d'aller célébrer les offices du jour & de la nuit. Honesta mère de ce Pontife étant venue à mourir, il en consacra la maison au Seigneur, & y bâtit de fond en comble un monastère fameux sous le nom de sainte Agathe. Tant de dépenses multipliées n'épuisoient pas les ressources de sa pieuse magnificence : on fait état de neuf cent trente livres d'argent, qu'il donna au seul monastère de sainte Agathe ; savoir sept cent vingt livres pour un ciboire ou tabernacle, soixante pour six arcs, chacun du poids de quinze livres, & dix corbeilles du poids de douze livres chacune.

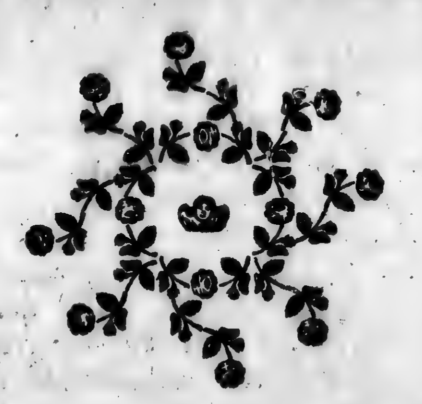
Le Pape voulut encore arrêter les abus que la barbarie sans frein & sans pudeur introduisoit dans les mariages Chrétiens. Pour le faire avec plus d'autorité, il tint un concile à Rome, où assistèrent vingt-deux évêques & tout le clergé Romain. Il en fit l'ouverture, en représentant l'énormité d'un scandale donné par l'Italie, qui, autant pour les mœurs que pour la foi, devoit servir de modèle au

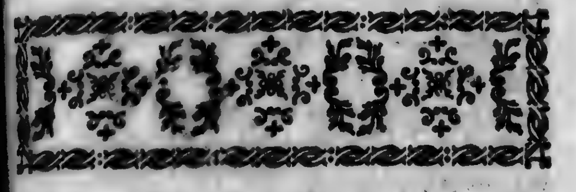
T. 6. Conc. p. 1455.

reste du monde Chrétien. Il demanda ensuite, quelle peine méritoient les coupables. Les évêques répondirent qu'il falloit anathématiser tous les scandaleux, soit Romains naturels, soit Lombards, & généralement de quelque nation qu'ils fussent. Aussi-tôt le Pape prononça en ces termes, devant le corps de saint Pierre : Si quelqu'un épouse une prêtresse, une diaconesse, une religieuse, sa commère, la femme de son père, de son fils, ou de son frère, sa nièce, sa cousine, sa parente ou son alliée ; qu'il soit anathême. Tous repeterent trois fois, qu'il soit anathême. On nommoit prêtresse la femme dont le mari avoit été ordonné prêtre, laquelle ne pouvoit plus se marier, même après la mort de son époux. On condamna dans la même forme, celui qui auroit enlevé une fille ou une veuve, qui se seroit servi d'enchantemens, auroit consulté les devins, ou pris les auspices, usurpé des terres au préjudice des lettres apostoliques, enfin les clercs, qui pour se donner un air militaire & mondain, laisseroient croître leurs cheveux à la manière des Barbares.

Ainsi le Souverain Pontife s'appliquoit-il à rétablir la régularité, & à

faire fleurir en toute manière la religion en Occident, tandis que tout se disposoit en Orient à lui porter un des plus rudes assauts qu'elle eût encore essuyés, en ruinant, avec le culte extérieur, l'espoir même de ranimer la piété dans le cœur des peuples.





HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

LIVRE VINGT-TROISIÈME.

Depuis le commencement des Iconoclastes en 726, jusqu'au regne de Charlemagne en 768.

L'Héréſie des Iconoclaſtes eſt digne de ſon origine. Elle commença chez les Muſulmans, qui réduiſant preſque toute la religion à l'horreur de l'idolâtrie, excèdent, comme il eſt ordinaire, dans le point auquel ils ſe bornent, & traitent d'idolâtrique tout culte des images. Pour tourner cette prévention à la ruine du Chriſtianiſme, un Juif enthouſiaſte, nommé Sarantapéchys; c'eſt-à-dire en Grec du temps, Quarante-coudées, vint trouver

Theoph. conc. 7. act. 5. p. 386.

le Calife Jésid, & lui promit une vie longue & heureuse, s'il obéissoit à Dieu qui lui ordonnoit d'exterminer l'idolâtrie de ses Etats, en y brisant toutes les images des Chrétiens. Le Calife exécuta cet ordre prétendu du Ciel, & mourut néanmoins huit mois après, l'an 724. Son fils Ulid fit expirer l'imposteur dans les tourmens.

Theoph. an. 7. p. 336. L'Empereur Léon l'Isaurien, qui, sur la seule garantie des Musulmans, tenoit pour idolâtrique tout culte des images, fut encore la dupe d'un nouvel imposteur; quoique ce dernier, nommé Béser & né en Syrie de parens Chrétiens, fut un apostat méprisable, qui n'avoit pour tout mérite qu'une force de corps prodigieuse. Léon se déclara pour la première fois, l'an 726, à l'occasion d'un phénomène effrayant, qu'il donna pour un signe de la colère de Dieu, irrité, disoit-il, de l'honneur que l'on rendoit aux images de J. C. & de ses saints. Ayant battu par terre & par mer les Sarrasins qui étoient venus assiéger C. P. il mit bas le masque de la dissimulation, & crut son autorité assez bien établie, pour toucher à un objet aussi délicat que le sont dans l'esprit des peuples les monumens anciens du culte public.

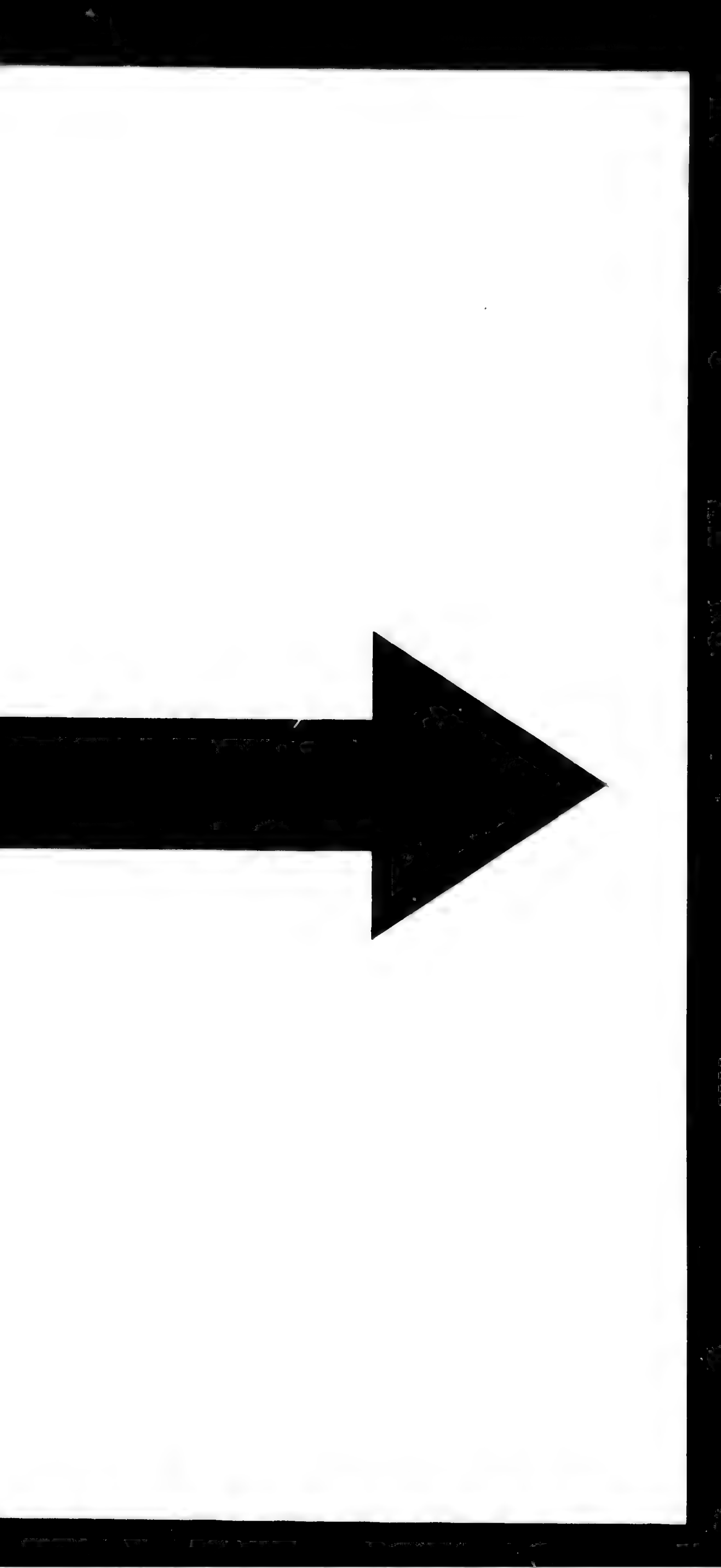
L'an 727, dixième de ſon regne, il osa raſſembler le peuple immenſe de C. P. & lui dire clairement, que c'étoit une idolâtrie de faire des images, & qu'il ne falloit plus les révérer. Les citoyens ne répondirent que par des gémiſſemens & de ſourds murmures. L'Empereur craignit d'en dire davantage, & tâcha même d'adoucir ce qu'il avoit avancé : mais le ſaint & ſavant Patriarche Germain ne prit pas le change. Il témoigna ſon horreur d'une doctrine inouie dans l'Egliſe; où les images avoient toujours été expoſées à la vénération des Fidèles. Enfin il déclara que cet article du Chriſtianiſme étoit ſi eſſentiel, qu'il étoit prêt à donner ſa vie pour le défendre. Annal. Gr. p. 412.

Le plus grand malheur ici, comme en toute diſpute de religion, c'eſt que le Prince avoit pour lui quelques évêques. Conſtantin de Nacolie en Phrygie tenoit peut-être encore plus que Léon à la nouvelle impiété, qu'on regarda comme l'ouvrage de cet Evêque, & dans laquelle il avoit beaucoup ſervi à le confirmer. Le Patriarche, afin de le ramener, commença par écrire à ſon métropolitain Jean de Synnade, qui en avoit déjà écrit à ſaint Germain.

Avant la réception de votre lettre, T. 7 Conc. p. 280.



[redacted]



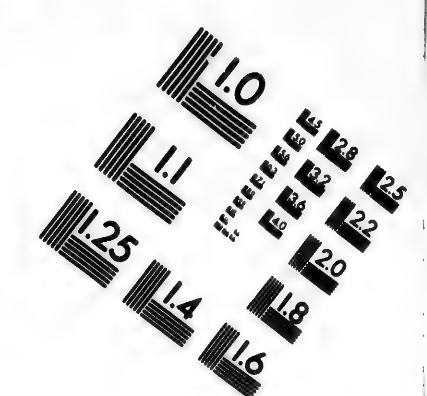
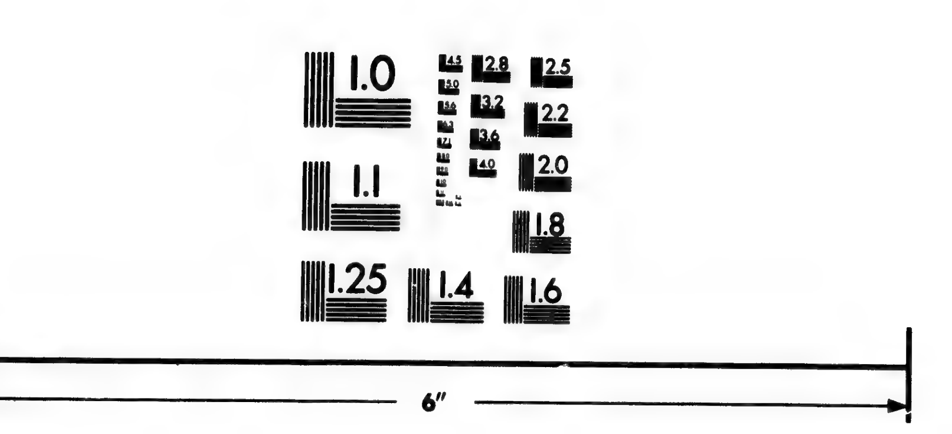


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





lui dit-il, l'Evêque Constantin étant venu ici, j'entrai avec lui en conférence, pour apprendre avec précision ce que je ne savois alors que par des bruits vagues. Voici ce que j'en ai tiré. Il est vrai, m'a-t-il avoué, qu'ayant été frappé singulièrement de ces paroles de l'Ecriture, Tu ne feras, pour l'adorer, aucune image de ce qui est au ciel ou sur la terre, j'ai dit qu'il ne falloit point adorer les ouvrages des hommes ; mais je ne laisse pas de croire les SS. Martyrs dignes d'honneurs publics, & je n'en implore pas moins leur intercession. Je lui répliquai : La foi & les adorations du Chrétien n'ont que Dieu pour terme, selon ces paroles de l'Ecriture : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, & ne serviras que lui seul. C'est à lui que nous adressons le culte suprême, & que se rapporte en effet tout notre culte. Nous n'adorons point de créatures, à Dieu ne plaise ! & nous ne rendons point à des serviteurs tels que nous, les hommages qui ne sont dûs qu'au Très-haut. Quand nous nous prosternons devant les princes de la terre, comme le Prophète Nathan devant David, ce n'est pas pour les adorer ; & quand nous permettons de faire des images, ce n'est pas pour altérer la pureté

pureté du culte divin. Jamais nous ne présumâmes de représenter les attributs invisibles de la Divinité, dont les anges eux-mêmes ne sauroient nous retracer la grandeur incompréhensible.

Mais parce que le Fils de Dieu a daigné se faire homme pour notre salut, nous faisons l'image de son humanité, pour fortifier notre foi: par là, nous avons plus d'avantage pour confondre les sectaires qui ont enseigné une incarnation du Verbe purement fantastique. C'est pour de pareilles fins, c'est pour nous rappeler avec une foi vive la mémoire de nos mystères, que nous saluons les images de J. C. & que nous leur rendons le culte convenable. Nous retraçons pareillement la figure de sa sainte Mère pour faire souvenir qu'étant femme de même nature que nous, elle a conçu & enfanté le Tout-puissant. Nous célébrons aussi & nous nommons bienheureux, les martyrs, les apôtres, les prophètes, tous les grands serviteurs de Dieu, qui sont parvenus à la participation permanente de son amitié, & qui jouissent d'un grand crédit dans le Ciel: nous rappelons par leurs images, la mémoire de leurs vertus, & de leur fidélité au service de Dieu. Nous n'imaginons point qu'ils participent à la

nature divine, & nous ne leur rendons pas les honneurs dûs à l'Eternel; mais nous prétendons simplement montrer l'affection que nous avons pour eux, & fortifier par le sens de la vue, la croyance que nous avons reçue par l'ouïe. Etant composés de chair comme d'esprit, ne devons nous pas travailler à notre sanctification par le moyen de nos sens divers? Voilà, conclut le saint Patriarche, ce que nous avons représenté à l'Evêque de Nacolie, qui a déclaré devant Dieu que telle étoit aussi sa façon de penser, & qu'il ne scandaliseroit les peuples par aucun propos, ni par aucune action contraire. Tout ce que vous avez à faire en ceci, c'est de lire cette lettre en sa présence, & d'en exiger, pour lever tout scandale, une adhésion formelle à cette doctrine.

L'Evêque de Nacolie se trouvant à C. P. le Patriarc[illegible] commença par lui lire cette lettre, le [illegible]charges de la remettre lui même à son métropolitain, & lui en donna copie. L'Evêque accepta la commission, & promit tout ce qu'on voulut. Il lui importoit de dissimuler jusqu'à ce qu'il eût lié sa partie; vu la disposition de son peuple, révolté contre l'impiété de sa doctrine, & tout prêt à se soulever contre lui. Cependant il ne remit point la

lettre à son métropolitain, qui eut occasion de le faire savoir au Patriarche. Celui-ci en écrivit avec force à l'infidèle Pasteur, & l'interdit de toute fonction épiscopale, jusqu'à ce qu'il eût rempli sa commission.

Il lui fallut encore écrire à Thomas de Claudiopolis, qui s'étoit aussi déclaré contre les images. Il lui reproche d'abord sa dissimulation, & lui demande pourquoi ayant été long-temps à conférer ensemble sur différens points de religion, il ne lui a jamais parlé d'une chose aussi importante que les observances du culte public, où les innovations sont si capables de scandaliser les peuples. Il lui prouve ensuite la pureté de ce culte, bien différent de celui des idolâtres, qui ne connoissant rien au-delà des choses visibles, n'ont le plus souvent pour terme de leurs adorations, que les ouvrages de leurs mains, & qui dégradant la nature divine, la représentent comme corporelle, & l'attachent à une demeure limitée. Ibid. p. 293.

Ils s'imaginent, poursuit-il, faire un Dieu qui n'étoit point auparavant; & quand cette figure est détruite, ils croient n'avoir plus de Dieu, jusqu'à ce qu'ils en aient fait une autre semblable. Les honneurs qu'ils lui rendent, sont dignes d'une pareille divinité, pleins de toutes

sortes de dissolutions, d'actions & de paroles honteuses. Quand les Chrétiens au contraire adorent l'image de J. C. ils n'adorent ni le bois, ni les couleurs appliquées au bois : mais c'est le Dieu invisible que la foi leur découvre dans le sein du Père, & qu'elle leur fait adorer en esprit & en vérité. Ces images, avec celles des saints, ne servent qu'à les exciter à la vertu ; comme feroient les discours ou l'exemple vivant des gens de bien. Si cette ancienne coutume nous mène à l'idolâtrie, comment ne l'a-t-on point abrogée dans plusieurs conciles œcuméniques qui se sont tenus depuis les persécutions, & qui ont fait des canons sur des sujets beaucoup moins importans ? Celui qui a promis aux Apôtres d'être avec eux jusqu'à la consommation des siècles, ne faisoit-il pas en même temps cette promesse aux évêques qui devoient gouverner l'Eglise après les Apôtres ? Et puisqu'il a dit qu'il seroit au milieu de deux ou trois assemblés en son nom, auroit-il abandonné la multitude réunie par le zèle de la religion ? Ce genre de culte n'est pas concentré dans un petit nombre de villes, ou dans les moins considérables : c'est l'observance de presque tous les pays, & cer-

minement des premières & des plus illustres Eglises.

Pour répondre aux abus relevés dans le culte des images, saint Germain ajoute que les Fidèles ne rendent, ni culte, ni hommages aux portraits de leurs parens ou de leurs amis; qu'en révérant même l'image d'un saint, c'est à Dieu qu'ils en rapportent la gloire; qu'on ne peut se scandaliser raisonnablement de voir exposer devant les portraits des saints, soit des lumières, soit des parfums, symboles de leurs vertus & de l'opération du saint Esprit; que Dieu s'est plu souvent à rendre ces monumens vénérables, par les miracles qu'il a opérés par leur moyen. A ce sujet, le saint Patriarche cite, comme une chose hors de doute & généralement reconnue, l'image miraculeuse de la sainte Vierge, qui étoit à Sozopolis en Pisidie. On observe, d'après ce que dit ce Père, qu'il n'y avoit dans les églises que des images de plate peinture, selon l'usage que les Grecs suivent encore; mais on doit également reconnoître, d'après ses principes, qu'il n'y a pas plus d'abus dans le culte des statues, que dans celui de ces images.

Le Patriarche ne manqua point de ré-

Conc. 7. act. 4. p. 282.

férer au Pape ce qui se passoit dans une affaire de cette nature. Le Vicaire de J. C. applaudit dans sa réponse à la vigueur avec laquelle on défendoit à C. P. la doctrine de l'Eglise. Elle pense & agit comme vous, dit-il à Germain : & qui l'accusera d'être tombée dans l'erreur ou la superstition ? On appelle idoles, les portraits fantastiques de ce qui n'est point, de ce qui n'a d'existence que dans la fable & les inventions mensongères des Païens. Si les prophéties n'ont pas été accomplies par l'incarnation du Fils de Dieu, il ne faut pas peindre ce qui n'a pas été ; mais puisque tout est arrivé réellement, que le Sauveur est né, qu'il a fait des miracles, qu'il a souffert, qu'il est ressuscité ; ah ! que le ciel & la terre, que tout ce qui a la vie ou l'existence, publie ces divines merveilles par le discours & par la peinture. Non, l'église n'a rien de commun avec l'idolâtrie. Que si quelqu'un, à l'exemple des Juifs, nous accuse d'idolâtrie, à cause des images que nous révérons ; nous le laisserons aboyer stupidement, & nous lui dirons, comme à l'Hébreu jaloux : Plût à Dieu qu'Israel eût su faire usage des choses sensibles par lesquelles le Seigneur le vouloit amener à lui ! qu'il eût préféré la verge miracu-

leuse d'Aaron aux prestiges d'Astarte, le rocher d'où jaillit une source d'eau vive à l'autel de Baal, & les saintes victimes de Sion aux veaux impurs de Jéroboam ! C'est ainsi que l'Occident, parlant par la bouche du Souverain Pontife, se trouvoit entièrement d'accord avec les Eglises de l'Orient.

Sous prétexte de religion, les peuples de la Grèce & des Isles Cyclades armerent une flotte considérable, & menerent vers C. P. un nommé Côme, pour le faire Empereur. Les principaux soutiens de la conjuration étoient Agallien qui commandoit en Grèce, & le Général Etienne. Ils livrerent bataille, près de la capitale, avec un emportement qui ne leur laissa aucune ressource après la défaite. Leurs navires & leurs troupes ayant été mis en déroute, Agallien se précipita tout armé dans la mer, Etienne fut pris avec Côme, & ils eurent l'un & l'autre la tête tranchée.

L'Empereur Léon, loin de rendre à Dieu de dignes actions de graces, & de marquer sa reconnoissance au Patriarche Germain qui s'étoit hautement déclaré contre les rebelles, n'en persécuta les Catholiques qu'avec plus de hardiesse, & fit de nouveaux efforts pour séduire

le Patriarche. Comme l'Empereur, après bien des tentatives inutiles, ménaçoit d'abolir de gré ou de force tous les monumens du saint culte; nous avions bien oui dire, repartit le saint Prélat, qu'on détruiroit les saintes images, mais non sous le regne de Léon. Et sous quel regne, reprit l'Empereur? Saint Germain répondit: Sous le regne de Conon. Il est vrai, dit Léon avec étonnement, que mon nom de Baptême est Conon. Ah! Seigneur, s'écria le Patriarche, à Dieu ne plaise que cette tache soit imprimée à votre empire! Celui qui commettra un pareil attentat, est un précurseur de l'Antechrist, & ne tend à rien de moins qu'à renverser le Christianisme par les fondemens. Comme l'Empereur s'irritoit de ce discours; Seigneur, poursuivit le Saint, souvenez-vous, je vous en conjure, de ce que vous avez promis à votre couronnement; & comment vous avez pris Dieu à témoin, que vous ne changeriez rien dans les traditions de l'Eglise. L'Empereur ne se laissa point fléchir; mais changeant les transports de sa fureur en artifices lâches & perfides, il continua de parler au Patriarche, d'une manière à lui faire échapper quelques propos offensans, afin de le faire déposer comme séditieux.

Fragm. Epist. in Grecor. Cod. Orient Canonum.

Il étoit secondé par Anastase disciple du Saint, & secrètement engagé dans les mêmes erreurs que le Prince, par la promesse qu'il en avoit reçue d'être fait patriarche. Saint Germain se contenta de représenter doucement à son disciple son infidélité & son ingratitude. Mais l'ambitieux Anastase n'étoit pas de caractère à chanceler dans sa résolution par de pareils motifs. Si un second avertissement que lui donna son saint maître, fit plus d'impression, il ne fut pas plus efficace. Un jour qu'ils étoient l'un & l'autre chez l'Empereur, Anastase qui suivoit de trop près, marcha sur la robe du Patriarche. Mon fils, lui dit le Saint, ne vous pressez pas; vous n'entrerez que trop tôt dans l'hyppodrome. Anastase parut troublé de cette parole prophétique; & tous ceux qui l'entendirent, demeurèrent pareillement interdits. Elle fut en effet vérifiée quinze ans après, quand l'Empereur Constantin, fils & successeur de Léon, après avoir fait crever les yeux à Anastase, le fit ignominieusement promener sur une âne, dans la place de l'hyppodrome.

L'Empereur Léon cependant accusa d'idolâtrie, & le saint Patriarche, & tous les évêques, & toute la multitude

des Fidèles. Sa prévention & son ignorance honteuse en fait de religion étoient trop grossières, pour qu'il saisît la différence du culte relatif au culte absolu. Il alla jusqu'à rejeter, avec la vénération des images, le respect de reliques, & l'intercession des saints. Il tint un Conseil, où il dressa un décret en forme contre les images. Saint Germain refusa inébranlablement de le souscrire. Il m'est impossible, dit-il, de rien innover, sans un concile oecuménique qui explique la tradition. L'Empereur ne prit plus conseil que de son emportement, le priva de sa dignité sans aucune forme canonique, envoya au palais patriarchal des officiers armés pour l'en arracher brutalement & avec toutes sortes d'outrages, quoiqu'il fût âgé de plus de quatre-vingts ans. Il se retira à la campagne, dans une maison de ses pères, laissant dans une extrême consternation la ville de C. P. dont il occupoit le siège depuis plus de quatorze ans. Il nous reste dans la bibliothèque des Pères plusieurs fragmens des ses ouvrages, qui font connoître la profondeur de sa doctrine, & la beauté de son génie. Anastase fut ordonné à sa place, après s'être déclaré publiquement contre les images.

Theoph. an. 10. p. 348.

Dans le vestibule du grand palais de C. P. il y avoit une image extraordinairement révérée, qui représentoit J. C. en croix. On disoit que le grand Constantin l'avoit fait faire, en mémoire du signe miraculeux qui lui apparut au ciel; & on la nommoit *Antiphonètes*, c'est-à-dire répondant ou caution: parce qu'un marchand Chrétien s'étant trouvé dans la nécessité d'emprunter d'un Juif une somme considérable, & lui ayant donné pour caution J. C. représenté dans ce portrait, eut dans son négoce un succès inespéré qui le mit en état de payer, & qui engagea son créancier à se convertir. On en racontoit mille autres prodiges. L'Empereur Iconoclaste commençant par là ses exploits sacrilèges, envoya son Ecuyer Jovin pour briser l'image. Des femmes qui se trouvoient présentes, s'efforcerent de détourner Jovin de cette impiété; mais inutilement. Il monta lui-même à l'échelle, & porta trois coups de coignée au visage de la figure sacrée. Les femmes n'écoutant que l'excès de leur indignation, tirerent le pied de l'échelle, & firent tomber Jovin, qui se tua. Le crucifix fut néanmoins brisé, & l'on mit à sa place une simple croix, que les novateurs ne re-

Narr. de Antiph. t. 2 Bibliot. PP. vit. S. Steph. p. 415. t. 7. Conc. p. 124.

fusoient pas d'honorer, pourvu qu'il n'y eut point de figure humaine. On condamna les femmes au dernier supplice, avec dix autres personnes, que l'Eglise Grecque honore toutes comme martyres, pour la constance avec laquelle elles persévérerent dans la foi catholique.

L'Empereur, dont l'ignorance ne pouvoit souffrir ni les sciences ni les savans, persécuta sur-tout les hommes renommés pour leurs lumières. Ses prédécesseurs avoient établi près de leur palais une magnifique bibliothèque, où, par une longue suite de largesses, il se trouvoit plus de trente mille volumes. Le bibliothécaire, homme de rare mérite, en avoit douze autres sous lui, qui enseignoient gratuitement la science de la religion, & généralement toutes les sciences. Leurs connoissances étoient si universelles, & leur sagesse si reconnue, que les plus grands empereurs s'étoient fait une loi de ne rien entreprendre d'extraordinaire, sans les consulter. Léon employa inutilement les promesses & les menaces, pour les engager dans son hérésie. A la fin, il fit entourer la bibliothèque de bois secs, & brûla les livres, avec ceux qui les gardoient. On regreta particulièrement les œuvres d'Ho-

Du Cang. CP.christ. L. 2. p. 151.

mère, qui étoient écrites en lettres d'or, sur le seul boyau d'un dragon de six-vingts pieds de longueur. Le barbare Empereur abolit en même temps les écoles des saintes lettres, qui subsistoient depuis le grand Constantin. Il voulut enfin obliger tous les habitans de C. P. non-seulement à livrer sans exception les images de J. C. de la Vierge & des saints, pour les brûler au milieu de la ville : mais encore à effacer eux-mêmes, avec de la chaux, toutes les peintures des églises. Et comme la plûpart refusoient d'obéir, on leur abattoit les mains, les bras, ou la tête ; ce qui produisit quantité de martyrs, dans toutes les conditions.

Il ne se contenta point de profaner ainsi les églises dans tous ses Etats d'Orient : il envoya l'ordre de faire la même chose en Italie. A cette nouvelle, tous les peuples s'émurent, abattirent & foulerent aux pieds les images d'un Empereur qui n'épargnoit pas celle de J. C. Le Pape, sans approuver la sédition, exhorta les Fidèles à se préserver de l'hérésie. Il redoubla ses prières & ses aumônes, ordonna des jeûnes & des processions, pour obtenir le secours du Ciel dans un besoin si pressant. Il écrivit sou-

vent à l'Empereur, pour le faire rentrer en lui-même; mais sans aucun succès. L'esprit d'avarice au contraire se joignant dans ce Prince à celui d'erreur & d'impiété, il prit alors la méthode de faire enlever des églises tous les vases d'or & d'argent, sous prétexte qu'ils étoient ciselés, & qu'ils portoient empreintes les figures de quelques saints. Il porta le zèle de l'hérésie, & le ressentiment contre le Pape qui la combattoit, jusqu'à tenter à plusieurs reprises de faire assassiner Grégoire II, pour lui substituer un Pontife plus commode. Mais tout manqua par le zèle des Romains, qui déférerent même au Pape Grégoire, sur la ville & le duché de Rome, une sorte de surintendance, qui fut, en 726, le principe de la souveraineté des Papes.

Anast. in Greg. II.

Les conspirations secrètes n'ayant point réussi, Paul exarque de Ravenne employa la force ouverte, & fit marcher des troupes vers Rome. Les Romains ne perdirent pas courage. Les Lombards se joignirent à eux pour la défense du Père commun des Fidèles, & accourant de tous côtés en grand nombre, ils firent peur aux troupes de l'Exarque, qui n'oserent approcher.

Quelque temps après néanmoins, le Roi Luitprand toujours attentif à ſaiſir les occaſions d'étendre ſa puiſſance, fit alliance avec l'Eunuque Eutychius, exarque de Ravenne; & l'on convint que le Roi ſoumettroit à ſon obéiſſance les Ducs de Spolète & de Bénévent, & que l'Exarque ſe rendroit maître de Rome, pour exécuter les ordres de l'Empereur contre le Pape. Luitprand ſoumit en effet les deux Ducs, & vint enſuite aux portes de Rome. Le Pontife ne ſe déconcerta point: réſolu à délivrer ſon peuple, ou à s'immoler pour lui, il ſortit courageuſement au devant du Lombard, & lui fit un diſcours qui attendrit tout le monde. Luitprand ſe montra d'autant moins difficile à fléchir, qu'il avoit acquis tout ce qu'il prétendoit. Il ſe proſterna aux pieds du Pontife, promit de ne faire mal à perſonne; & s'étant dépouillé de ſes armes, il alla dépoſer devant le corps de ſaint Pierre ſon épée, ſon baudrier, ſon manteau, avec une couronne d'or & une croix d'argent. Après avoir fait ſa prière, il pria le Pape de recevoir auſſi l'Exarque à la paix: ce que Grégoire accorda, avec une ſincérité qui ne fut pas ſuſpecte, quand on lui vit ſecourir ce timide Eunuque contre

Tibère surnommé Pétase, qui se révolta peu après dans la Toscane, & voulut se faire Empereur.

Léon ne se désista point de ses tentatives impies, pour tous les périls où elles le précipitoient. Il s'aveugla au point d'envoyer au Pape son édit contre les images, lui promit ses bonnes graces, malgré tout ce qui s'étoit passé, s'il y acquiesçoit, & le menaça de le faire déposer, s'il en empêchoit l'exécution. Grégoire méprisa & menaces & promesses, exhorta tous les Chrétiens par des lettres circulaires à rejeter courageusement cette ordonnance impie. Toute l'Italie fut aussi-tôt en mouvement. Les peuples de la Pentapole, sujets de Léon, & même son armée de Vénétie; c'est-à-dire de la province de Ravenne, déclarerent qu'ils combattroient jusqu'à la mort pour la défense du Pape. Ils anathématiserent l'Empereur hérétique, & tous les fauteurs de son hérésie; ils se choisirent des chefs; on envoya de toute part des députés & d'ardens négociateurs; enfin l'Italie, toute entière par une délibération publique, résolut d'élire un autre Empereur, & de l'aller couronner à C. P. Mais le Pape arrêta ce soulèvement.

Theoph. an. 7.

Exhilarat, duc de Naples, qui étoit

maître de la Campanie, ayant encore voulu induire le peuple de cette province à faire périr le Pape, les Romains le prirent & le firent mourir avec son fils; puis ils chasserent de leur ville le Duc Pierre, qui leur étoit devenu suspect. Paul, nouvel exarque de Ravenne, fut tué par une partie des citoyens de cette ville divisés entr'eux. La ville d'Auxume dans la Pentapole se rendit aux Lombards, & plusieurs places de l'Emilie suivirent son exemple. Ils s'emparerent enfin de la ville même de Ravenne, où tout étoit dans le trouble & la confusion; & l'Exarque fut obligé de s'aller établir à Venise. C'est ce que nous apprenons par une lettre qu'écrivit alors Grégoire II à Ursus duc de cette ville, & dans laquelle ce Pontife, invariablement attaché à l'Empereur Léon malgré ses erreurs & ses violences, exhorte ce Duc à s'entendre avec l'Exarque, pour remettre Ravenne sous les loix impériales. Il empêcha encore les Romains de tuer le Patrice Eutychius, qu'ils avoient surpris dans une nouvelle conspiration contre le Chef de l'Eglise. Mais tant d'attentats redoublés firent prendre aux Romains les mesures les plus efficaces pour la conservation de leur Pontife,

Greg. II. epist ad Urs. t. 6. Conc.

& de la foi dont il se rendoit la victime. Tous s'obligerent par serment, grands & petits, à plutôt mourir que de permettre qu'on lui fît aucun mal. Le Patrice Eutychius ayant tenté derechef le Roi & les ducs des Lombards, par l'appât de l'or si puissant d'ordinaire sur l'esprit de ce peuple, il n'en retira que la honte & la confusion dûes à la noirceur d'une si lâche manœuvre. Ils se joignirent aux Romains, & firent le même serment qu'eux, pour la défense du Souverain Pontife. Grégoire, de son côté, mettant une sage distinction entre les efforts des peuples contre l'Empire & leur religieux attachement pour le Vicaire de J. C. leur rendit graces d'une affection qui prenoit sa source dans l'horreur de l'hérésie, & les exhorta en même temps à la fidélité envers l'Empereur. Tel étoit le respect de ce saint & sage Pontife pour les foibles restes de puissance que les successeurs des Césars conservoient dans l'ancienne Rome. Les Grecs veulent toutefois que Grégoire II ait soustrait l'Italie à l'obéissance des Empereurs. Mais les historiens d'Italie qui en parlent tout différemment, méritent d'autant plus de croyance, que leur attachement, quel qu'il fût pour le Pape, ne leur eût point fait altérer la

vérité dans une matière, qui, à leur sens, ne pouvoit que lui faire honneur. L'eussent-ils trouvé condamnable, quand (usant de concert avec eux de leur droit de souveraineté ou d'indépendance presque entièrement établi) il se fût ligué avec les Lombards & d'autres peuples absolument indépendans, pour repousser la force par la force, & les sauver avec l'Eglise des derniers malheurs?

Le Pape Grégoire rejeta les lettres synodiques du Patriarche Anastase, parvenu au siège de C. P. par la profession de la nouvelle hérésie. Animé de la vigueur qui convenoit à la primauté du Siège Apostolique, il lui écrivit que, s'il ne revenoit à la foi de l'Eglise, il seroit privé du sacerdoce. Mais il ne put mettre cette menace à exécution; étant mort peu de temps après; c'est-à-dire l'an 731, & vraisemblablement le 10me jour de février. Son pontificat de près de seize ans, dans les temps les plus critiques, ne fut qu'un long tissu de traits de vigueur & de sagesse, de vertus paisibles, & d'œuvres d'éclat. Il eut constamment en vue la gloire de Dieu, l'avantage de l'Eglise, le salut des peuples & des princes même qu'il étoit obligé de contredire. Il est compté au nombre des saints.

Il nous reste de lui quelques lettres, qui nous font connoître l'état du gouvernement hiérarchique dans la partie septentrionale de l'Italie. La différence des dominations que la jurisdiction ecclésiastique suivoit encore assez ordinairement, avoit fait partager en deux le patriarchat d'Aquilée. Sérénus, patriarche pour les Lombards, résidoit à Frioul; & Donat, patriarche pour les Romains, continuoit de siéger à Gradé. Grégoire II, à la prière du Roi des Lombards, avoit accordé le pallium à Sérénus, qui se prévalut de cette faveur pour faire quelques entreprises sur Donat. Le Pape lui enjoignit aussi-tôt par lettres de se contenir dans ses limites, qui étoient celles de la domination des Lombards. Il écrivit en même temps à Donat, aux autres évêques & aux peuples de Vénétie & d'Istrie, afin de les prévenir qu'il n'avoit point prétendu toucher à leurs droits ecclésiastiques, & que ces réglemens de religion devoient encore moins préjudicier à leurs droits politiques.

Greg. Ep. 14 & 15.

Tandis qu'on faisoit les funérailles de Grégoire II, tout le peuple Romain, comme par inspiration divine, enleva de force le Prêtre Grégoire qui y assistoit, & le porta sur la chaire de saint Pierre,

Il fut ordonné le trente-huitième jour après la mort de son prédécesseur, dix-huitième de mars de la même année 731. La vénération publique ne pouvoit être plus juste. C'étoit un homme d'une douceur angélique, mais sans pusillanimité & sans mollesse, d'une prudence consommée, profond dans les écritures, naturellement éloquent; & quoique Syrien de naissance, doué d'une facilité rare à s'exprimer en Grec & en Latin; inviolablement attaché à la foi Catholique; d'une charité exemplaire qui ne cessoit de se signaler par la délivrance des captifs, le soulagement des prisonniers, des veuves & des orphelins, de toutes les personnes sans appui. A ces œuvres de miséricorde, il joignoit la science & la pratique de la vie intérieure, où il se plaisoit à conduire, par les sentiers de la plus sublime perfection, les ames que le Seigneur avoit prévenues de ses graces de choix. On l'a nommé Grégoire le jeune, pour le distinguer de son prédécesseur, avec qui les Grecs l'ont souvent confondu.

Anast. in Greg. III.

Aussi-tôt qu'il fut installé sur le trône pontifical, il s'appliqua efficacement à étouffer la guerre que l'Empereur Léon faisoit aux saintes images. Il lui envoya

un prêtre de l'Eglise Romaine, nommé George, avec des lettres aussi touchantes qu'instructives, pour le retirer de son erreur. Il lui représentoit ce qu'on a déjà vu dans les écrits de saint Germain, touchant la crainte imaginaire d'idolâtrer en révérant les images de J. C. & de ses serviteurs. Mais pendant les premières années de votre regne, reprend-il, vous n'avez point fait cette étrange objection. Nous gardons soigneusement dans l'église de saint Pierre, les lettres scellées de votre sceau, & souscrites de votre main avec le cinabre. Vous y confessez notre foi dans toute sa pureté, & dans toute son étendue. Vous avez si bien marché pendant dix ans: qui vous arrête à ce terme, & vous fait faire une chûte si funeste? Qui vous écarte de la route tracée par les Pères & les six conciles généraux? Ayant pour évêque notre saint frère Germain, vous deviez consulter, comme votre père, ce vénérable vieillard âgé de quatre-vingt-quinze ans, pendant lesquels il n'a cessé d'acquérir de l'expérience en tout genre, au grand avantage de l'Eglise & de l'Empire. Mais vous l'avez négligé, pour écouter cet insensé & pervers Ephésien fils d'Apsimare, & son évêque Théodose, l'un des chefs de la

T.7 conc. p. 10.

nouvelle impiété. Prince, ce n'est pas ainsi qu'en a usé l'Empereur Constantin-Pogonat d'heureuse mémoire, lui qui fit célébrer le sixième concile, & s'y soumit le premier. Apprenez par son exemple, qu'il n'appartient pas aux empereurs de décider en matière de religion, mais seulement aux évêques. Comme les prélats qui sont préposés aux Eglises s'abstiennent des affaires politiques, les Princes du siècle doivent s'abstenir des affaires ecclésiastiques, & chacun doit se borner à l'autorité qui lui a été commise par le Ciel. Le sanctuaire & le palais ont des ministres différens, qui ne doivent pas même porter leurs regards dans leurs districts séparés. L'Evêque ne doit pas s'ingérer dans la distribution des dignités temporelles; & l'Empereur n'a pas le pouvoir d'instituer des prêtres ou des évêques, de consacrer ou d'administrer les sacremens. Que dis-je? il ne peut même y participer, sans le ministère sacerdotal.

Ibid. pag. 26.

Vous nous proposez, poursuit le Pape, d'assembler un concile œcuménique: nous ne le jugeons pas à propos. C'est vous qui faites la guerre que souffre l'Eglise: tenez-vous en repos, elle sera en paix, & les désordres finiront. La religion jouissoit d'une tranquillité profonde,

quand vous avez excité les combats & les scandales. Ils ne feroient qu'augmenter, dans ces circonstances, par la tenue d'un concile. Où est le pieux Empereur, qui puisse y prendre séance selon la coutume, en protéger & en faire exécuter les décisions, récompenser les défenseurs de la vérité, réprimer ceux qui la blasphément? Vous croyez nous épouvanter en disant: J'envemi à Rome briser l'image de S. Pierre, & j'en ferai enlever le Pape Grégoire, chargé de chaînes, comme autrefois le Pape Martin. Mais ignorez-vous, comment la haine que vous portez à l'Eglise, a soulevé tout l'Occident contre vous? Vous êtes moins pour nous un objet d'alarme que de pitié. Nous avons eu la douleur de voir abattre vos portraits, de les voir fouler aux pieds. Les Lombards, les Sarmates & d'autres peuples du Nord ont fait des courses dans la province de Ravenne, se sont emparés de cette ville, en ont chassé vos officiers, & y ont établi les leurs. Ils veulent traiter de la même manière celles de vos places qui sont les plus proches de nous, sans en excepter Rome; & quelles sont vos ressources pour les défendre? Convainquez-vous donc, que vos menaces n'ont rien ici

ici de terrible. Les Papes au contraire ſont devenus des médiateurs utiles, pour vous, entre l'Orient & l'Occident.

Le Prêtre George partit courageuſement, avec ces lettres, en qualité de légat : mais ſon courage ne ſe ſoutint pas. A ſon arrivée à C. P. il y trouva tant d'aigreur dans les eſprits, qu'il n'oſa pas ſeulement préſenter ſes dépêches à l'Empereur, & s'en revint à Rome, ſans avoir rien fait. Il confeſſa ingénument ſa foibleſſe, avec de grands ſignes de repentir, & en s'offrant à la réparer. Le Pape vouloit irrémiſſiblement le dépoſer dans un concile. A la prière des évêques qui intercéderent unanimement pour une puſillanimité paſſagère que le coupable étoit prêt à faire oublier, le Pape ſe contenta de le mettre en pénitence, puis le renvoya effectivement à C. P. avec ces mêmes lettres qui l'avoient fait frémir dans ſa première miſſion. L'Empereur les fit ſaiſir en Sicile, ſans permettre que le Légat les apportât à C. P. & le condamna lui-même à l'exil, où il le retint près d'un an.

Anaſt. in Greg. III.

Le Pape en étant averti, aſſembla l'an 732 dans l'égliſe de ſaint Pierre un concile de quatre-vingt-treize évêques, parmi leſquels ſe trouverent l'Archevêque de

Grade & l'Evêque de Ravenne, sujets de l'Empereur. Les prêtres, les diacres, tout le clergé de Rome y fut généralement admis. Comme il ne s'agissoit pas de ces profondes spéculations qui avoient occupé la plûpart des conciles précédens, mais d'une pratique universelle & constante qui faisoit partie de la dévotion des peuples ; afin de faire connoître à l'Empereur combien ils étoient attachés à une partie si bien reconnue de la foi Catholique, & combien il étoit dangereux pour lui-même de les contraindre en ce point, on y admit les magistrats, & généralement tout le peuple Romain. Il y fut ordonné que, si quelqu'un méprisant à l'avenir l'usage de l'Eglise Apostolique touchant les saintes images, les ôtoit, les détruisoit, les profanoit ou en parloit avec mépris, il seroit exclus de la participation du corps & du sang de J. C. & retranché de la communion de l'Eglise. On y arrêta aussi, qu'on écriroit de la part du concile à l'Empereur Léon, pour l'avertir de changer de conduite, & de mettre fin à ses violences.

Le Pontife, pour confirmer par son exemple la décision du concile, fit porter à l'église de saint Pierre six colonnes d'albâtre que l'Exarque Eutychius lui

avoit données : on les érigea devant les reliques du Prince des Apôtres, trois à droite, & trois à gauche, & on les revêtit d'un argent très-pur, sur lequel étoit gravé d'une part le portrait du Sauveur & des Apôtres ; de l'autre celui de la Mère de Dieu & de plusieurs vierges célèbres par leur sainteté. Pour témoigner encore le respect qui étoit dû aux reliques des saints, aussi bien qu'à leurs images, Grégoire recueillit une quantité de ces reliques précieuses, & fit construire, dans la même église de saint Pierre, un oratoire où il les plaça avec beaucoup de pierreries, un calice d'or avec sa patène, & deux burettes d'argent. A l'image de la Vierge en particulier, il fit mettre un diadême d'or parsemé de perles, un collier aussi d'or, six superbes hyacinthes, & beaucoup d'autres ornemens inestimables ; sans compter les couronnes, les vases & les croix d'argent. A l'oratoire de la crèche, nommé le saint oratoire par excellence, il plaça une statue de la Mère de Dieu tenant son fils, toute d'or massif, & toute étincellante des pierreries les plus rares.

Cependant les lettres du concile que le Défenseur Constantin étoit chargé de Anast. ib.

porter à l'Empereur, furent retenues comme les précédentes; & ce nouveau porteur, aussi bien que George, fut outrageusement renfermé dans une étroite prison, d'où il eut bien de la peine à sortir après un an. Tous les Etats d'Italie en corps adresserent, sur le même objet, une requête au Prince hérétique, qui n'eut pas plus de ménagement pour une députation si imposante. Enfin le Pontife ne voulant rien négliger dans une affaire de cette importance, écrivit encore à Léon & au Patriarche Anastase. Toutes ces tentatives furent plus qu'inutiles. Léon n'écoutant que son aveugle dépit, arma une flotte nombreuse, & la fit marcher avec célérité contre les Italiens. Ces peuples, très-puissans ensemble, mais mal préparés & plus mal unis encore, avoient tout à craindre de ce formidable armement. La consternation se répandoit dans toutes les provinces; lorsque Dieu suscitant les vents & la tempête, les vaisseaux se briserent les uns contre les autres: sans que les hommes s'en mêlassent, les élémens confondirent les efforts de l'impiété. La vengeance de Léon, quoique plus sourde, n'en fut pas moins oppressive. Il augmenta d'un tiers la capitation de Calabre

& de Sicile, où ses troupes pouvoient encore aborder, & où il fit tenir registre de tous les enfans mâles qui naissoient. Il confisqua dans les terres de son obéissance les patrimoines de saint Pierre de Rome, montant à 224000 livres. En Orient, il persécuta les orthodoxes, avec autant de noirceur que de violence; les tourmentant indignement, mais sans les mettre à mort, de peur qu'ils ne fussent honorés comme martyrs. Il ne laissa pas d'en faire périr plusieurs, dont les Grecs ont conservé d'amples catalogues. Mais il est difficile de discerner sous quel tyran chacun d'eux a souffert. Comme il y eut plusieurs Empereurs Iconoclastes, les ménologes ont souvent confondu ensemble les différens persécuteurs, & sur-tout Léon l'Isaurien avec Léon l'Arménien.

Aux efforts que fit en Orient le premier de ces Empereurs Iconoclastes, le Seigneur opposa un docteur illustre, & qui fut d'autant plus utile à la religion, qu'il n'étoit pas sous la domination Romaine. Il naquit à Damas, de parens Chrétiens, & fut nommé Jean. Son père, aussi distingué par ses vertus que par sa noblesse & son opulence, le fit instruire dans toutes les sciences, tant profanes

Boll. ad 6 Mai.

que-sacrées. Jean renonça ensuite à l'héritage paternel, & embrassa la vie solitaire, dans le monastère de saint Sabas près de Jérusalem. Il fut surnommé Mansour; c'est-à-dire racheté, & Chysorroas ou fleuve d'or, du nom de l'une des rivières qui passent à Damas. Les Grecs le nommerent ainsi, pour son éloquence: mais il est plus connu des Latins, sous le nom de saint Jean Damascène.

Theoph. an. 2 copr.

Entre ses différentes œuvres, on fait sur-tout mention des trois discours qu'il composa contre les Iconoclastes. Il publia le premier, sitôt qu'il fut instruit du décret de l'Empereur Léon contre les saintes images. Plein de l'esprit de recueillement & d'humilité à quoi il s'étoit voué; Je devrois, dit-il, garder un humble silence, & me contenter de confesser à Dieu mes iniquités: mais voyant la pierre sur laquelle l'Eglise est fondée, battue de la plus violente tempête, je ne crois pas devoir me taire, ni me concentrer dans une obscurité qui ne peut plus servir que de voile au défaut de courage. Je crains Dieu plus que je ne crains l'Empereur; & puisque l'autorité du Prince est d'un si grand poids sur les sujets, qu'ils n'osent enfreindre les commandemens les plus injustes, tâchons de les

convaincre que les rois de la terre sont soumis au Roi du Ciel, & qu'ils doivent obéir les premiers à ses loix. Après ce début, il pose pour fondement de toute son instruction, que l'Eglise ne sauroit errer, & qu'on ne peut la soupçonner d'un abus aussi détestable que l'idolâtrie.

Je sais, reprend-il, que celui qui ne sauroit tromper, a dit : Vous ne ferez point d'images de ce qui est au ciel ou sur la terre. Mais il s'explique lui-même, en ajoutant ces paroles : De peur qu'en regardant ces objets, vous ne vous laissiez séduire, pour les servir & les adorer. Aussi n'adoré-je qu'un seul Dieu ; je n'adore point la créature, ou du moins je ne lui rends que l'adoration qui lui convient. Car le culte se prend en deux manières : il en est un que nous rendons à Dieu, à ses serviteurs & à ses amis. Le législateur suprême seroit-il le seul qui nous ordonneroit des choses contraires? S'il défend absolument toute image, pourquoi fit-il couvrir de chérubins, le propitiatoire? L'arche d'alliance, l'urne sacrée, le tabernacle tout entier, n'étoient-ils pas des ouvrages matériels, & faits de main d'homme? Enfin le bois de la croix, la pierre du saint sépulcre, source de notre résurrection & d'une vie sans

fin, le corps même & le sang du Seigneur ne sont-ils pas de la matière? Supprimez donc le culte & la vénération de tous ces objets sacrés, ou convenez que l'on peut honorer les images de l'Homme-Dieu & de ses amis. Supprimez encore les fêtes instituées en l'honneur des saints, ou recevez leurs images. Mais vous ne pouvez abolir ces fêtes, établies par les Apôtres & par les Pères. Le linge & la ceinture, l'ombre seule de ces amis de Dieu guérissoit les malades, & chassoit les démons: pourquoi leurs images nous seroient-elles funestes? Ou n'honorez rien de matériel, ou n'introduisez point d'innovations bizarres dans les usages établis par nos pères. On a tenu bien des conciles: d'où vient qu'aucun d'eux n'a condamné le culte que nous pratiquons de toute antiquité? On ne doit point obéir à l'Empereur, quand il ordonne de bouleverser l'Eglise. Ce n'est pas aux princes, c'est aux apôtres & à leurs successeurs que J. C. a donné le pouvoir de lier & de délier. Il a établi dans la maison de Dieu, dit S. Paul, des apôtres, des prophètes, des pasteurs, des docteurs: il ne dit pas, des Empereurs. Ce ne sont pas les princes du siècle, mais les ministres du sanctuaire, qui nous ont parlé

de la part de Dieu. Le gouvernement politique appartient à la puissance impériale, le gouvernement de l'Eglise au clergé. Saül déchira le manteau de Samuel, & perdit son diadême: Jézabel persécuta Elie, & fut mangée des chiens: Hérode fit trancher la tête à Jean-Baptiste, & mourut rongé des vers. Seigneur, ajoute-t-il en adressant la parole à l'Empereur, nous vous obéissons dans ce qui regarde la vie civile, comme les tributs & les impositions: dans les matières ecclésiastiques, nous n'écoutons que nos pasteurs. Ce dernier trait montre que les Chrétiens du Levant, quoique sous la domination des Infidèles, regardoient encore les Empereurs de C. P. comme leurs souverains légitimes.

A la fin de son premier discours, & dans les deux suivans, S. Jean Damascène insiste fortement sur l'autorité de la tradition. Il cite à ce sujet la seconde épitre de saint Paul aux Thessaloniciens, & le traité de saint Basile sur le Saint Esprit; puis il rapporte plusieurs passages du même saint Basile, de saint Denis, de saint Grégoire de Nysse, de saint Jean Chrysostome, de saint Ambroise, de saint Maxime, de saint Anastase d'Antioche, de Léon évêque de

Naples en Chypre, qui autorisent clairement le culte des images. A l'occasion de ce dernier père, il réfute l'objection tirée de saint Epiphane, qu'on disoit avoir déchiré un rideau où étoit peinte une image. Saint Jean Damascène, en supposant ce fait, dit que saint Epiphane a pu en user de la sorte, pour corriger quelque abus; comme saint Athanase ordonna d'enterrer les reliques des saints, pour empêcher les superstitions Egyptiennes à l'égard des corps morts de leurs proches. Mais que le saint évêque de Salamine n'ait pas prétendu abolir les saintes images, on le voit, dit-il, par son église qui en est encore toute remplie. Et quel est, ajoute-t-il, le meilleur interprète de saint Epiphane, sinon le digne héritier de son esprit & de ses vertus, Léon qui a prêché dans la même isle de Chypre?

Les lettres de saint Jean Damascène passerent de main en main parmi les Fidèles, & en confirmerent une multitude dans la doctrine & les observances Catholiques. On dit que l'Empereur Léon en conçut tant de haine contre lui, que ne pouvant la satisfaire de vive force, & recourant aux noires manœuvres des plus lâches faussaires, il l'accusa de cri-

Ch. Hist. Eccl. L. xv. c. 3.

mes d'Etat auprès du Calife qui honoroit le saint Docteur de sa bienveillance & de toute sa confiance; que le Prince Infidèle, dans son premier emportement, lui fit couper la main droite; qu'elle fut rétablie, la nuit suivante, par un miracle qui désabusa le Mahométan, & qui ne laissa à l'Empereur que la honte d'une atrocité infructueuse. Quoi qu'il en soit de cette accusation, il est constant que Léon ne montra que du mépris pour la doctrine de saint Jean Damascène, qui ne différoit pas de celle de l'Eglise.

Mais tandis que la foi couroit ces périls en Orient, elle faisoit les plus grands progrès en Germanie, par le ministère de saint Boniface. Sa réputation s'étoit répandue par toute l'Europe; on ne parloit qu'avec admiration de cet homme apostolique; d'illustres coopérateurs arrivoient sans cesse, sur-tout des Isles Britanniques, afin de partager la gloire & les travaux de son apostolat. Ils se dispersoient au loin, les uns dans la Hesse, les autres dans la Turinge & les contrées limitrophes, dans les villes, dans les bourgs, dans les moindres peuplades, & jusques dans l'obscurité des forêts qui receloient des familles isolées de sauvages. Bientôt il fallut bâtir de nouvelles égli-

ses, pour recevoir les Chrétiens, dont le nombre augmentoit de jour en jour. C'est à ce temps qu'on rapporte la fondation des monastères de Frislar & d'Hamanabourg. On joignoit ordinairement à chaque Eglise un monastère nombreux, où nonobstant les travaux de la mission, la règle du silence & du recueillement s'observoit avec la plus grande exactitude. On raconte du premier abbé de Frislar, saint Vigbert qui vint d'Angleterre étant déjà prêtre, que lorsqu'il étoit appelé pour la confession de quelque personne, il gardoit religieusement le silence en chemin, ou ne tenoit que des discours de piété.

S. Boniface avoit écrit au Pape Grégoire III, aussi-tôt qu'il l'avoit su sur la chaire de saint Pierre, tant pour l'assurer de son obéissance, que pour recevoir les conseils apostoliques par lesquels il se faisoit un devoir capital de se conduire. Alors le saint Siège lui accorda l'honneur du pallium, avec le titre d'archevêque. Le Pontife lui envoya des reliques, & d'autres présens, avec une lettre, où il lui dit d'établir, suivant les canons & de l'autorité du saint Siège, de nouveaux évêques dans les lieux où les Fidèles se multiplioient si heureusement. Il veut néanmoins qu'on appele

T. 6 Conc. p. 1468. Ep. 1.

toujours deux ou trois évêques à ces ordinations, & qu'on use de toutes les règles de la prudence pour ne point avilir l'épiscopat. Il enjoint, pour les mariages, d'observer les degrés de parenté jusqu'à la septième génération; & pour la pénitence des parricides, de les priver toute leur vie de l'usage de la viande & du vin, de les faire jeûner le lundi, le mercredi & le vendredi de chaque semaine, & de ne leur accorder la communion qu'à la mort, en forme de viatique. Comme l'Eglise, sans condamner absolument les quatrièmes noces, ne leur donnoit pas non plus son approbation, on recommande aux missionnaires de détourner les nouveaux Chrétiens de se remarier plus de deux fois. Pour adoucir leur barbarie qui s'opposoit également à la gloire & aux progrès de l'évangile, on exhorte à supprimer, autant qu'il sera possible, l'usage où ils étoient de manger de la chair de cheval.

Il paroît que les empêchemens du mariage n'étoient, ni parfaitement uniformes, ni bien constans. Boniface écrivant à Northelme archevêque de Cantorbéri, le pria de lui envoyer copie des questions de l'évêque saint Augustin, & des réponses de saint Grégoire le Grand,

où entr'autres articles, dit-il, on permet aux Fidèles de se marier à la troisième génération. Mais examinez soigneusement, ajoute-t-il, si cet écrit est bien sûrement de saint Grégoire: car après la recherche que j'en ai fait faire dans les archives de l'Eglise Romaine, on m'a répondu qu'on ne l'y avoit pas trouvé. Je vous demande aussi ce que vous pensez d'un mariage entre celui qui a tenu un enfant au baptême, & la mère de cet enfant devenue veuve. Les Romains ordonnent aux parties de se séparer, & assurent que sous les Empereurs Chrétiens ce mariage eût été un crime capital. Je ne puis comprendre comment la parenté spirituelle rend le mariage si criminel en certains lieux: je vous prie de me communiquer ce que vous avez appris là dessus dans les canons, dans les Pères, & dans l'Ecriture.

Boniface voulut enfin conférer avec le Pape même, & fit le voyage de Rome, pour la troisième fois, dans un âge fort avancé. Il fut accueilli avec toute la distinction que méritoient les fruits abondans de ses travaux, non seulement par le Pape & par les Romains; mais tous les étrangers l'honoroient comme à l'envi, sur son passage. Il n'étoit pas arrivé, qu'une multitude de François, d'Alle-

mands, d'Anglois, de tous les peuples, s'empressoit autour de lui. Quand il quitta Rome, le Pape le combla de présens, & lui remit des lettres de recommandation pour tous les principaux prélats de Germanie; entre lesquels sont nommés Vignon d'Augsbourg, Luidon de Spire, Rodolfe de Constance, Vivilon de Passau, & Adda ou Heddon de Strasbourg. Le Pontife exhortoit les évêques & les abbés à fournir à cet homme apostolique de dignes ouvriers pour le seconder.

Le Saint en attira lui-même deux de Rome, savoir Villebalde & Vunebalde, qui étoient frères, Anglois de naissance aussi bien que lui, & mêmes ses parens. Ils étoient partis d'Angleterre pour l'Italie vers l'an 720, avec leur père Richard, qui mourut en route, & fut enterré à Luque, où il est honoré comme saint. Les deux frères, égaux à leur père en vertus, poursuivirent leur pélerinage au tombeau des SS. Apôtres, d'où Villebalde qui étoit l'aîné, alla deux ans après dans la Terre-Sainte. Vunebalde resta sept ans à Rome, pour s'instruire à fond dans les sciences ecclésiastiques, y reçut la tonsure cléricale, puis retourna en Angleterre, par le désir d'engager avec lui le reste de sa famille dans

Act. SS. Bened. t. 3. p. 108 & 365.

les ſentiers de la perfection. Il en ramena un troiſième frère; & ce fut à ce ſecond voyage que ſaint Boniface lui perſuada de venir prendre part à ſes travaux de Germanie. Vunebalde emmena avec lui en Turinge ce frère dont on ne ſait pas le nom, & à qui ſe joignirent quelques autres Anglois, entre leſquels on nomme ſaint Sébalde, qui eſt honoré à Nuremberg comme l'Apôtre du pays. Aſſez long-temps après, Willebalde qui avoit employé ſept ans à ſon voyage de Paleſtine, & qui en mit encore dix à s'exercer dans le monaſtère du Mont-Caſſin à la pratique des plus pures vertus, alla rejoindre la troupe apoſtolique, par ordre du Souverain Pontife.

Boniface avoit pris ſa route par la Bavière, à la prière du Duc Odilon. Le long ſéjour qu'il y fit, fut moins un temps de repos, ſi convenable à ſon grand âge, qu'un nouveau tiſſu de travaux & de triomphes pour l'évangile. Il y trouva une multitude de ſéducteurs, qui ſans caractère s'érigeoient ſacrilègement en prêtres, ou même en évêques, abuſoient les peuples par leurs artifices, & les ſcandaliſoient encore davantage par la licence de leur conduite. Il ſoumit les uns, fit chaſſer les autres, rétablit la foi

& les mœurs ; & pour donner de la ſtabilité à ſon ouvrage, de concert avec le Duc, il diviſa la Bavière en quatre diocèſes. Outre l'Evêque Vivilon déjà ordonné par le Pape, & dont on fixa le ſiège à Paſſau ; Eremberg, neveu de ſaint Corbinien, devint évêque de Friſingue ; Jean fut mis ſur le ſiège de Saltzbourg, & Gabalde ſur celui de Ratisbonne. Saint Boniface rendit compte de ce qu'il venoit de faire au Pape Grégoire III, qui le confirma par ſes lettres, & exhorta le ſaint Archevêque à ne point ſe dégoûter des rudes & fréquens voyages qu'il lui falloit entreprendre, pour étendre de plus en plus le royaume de Jeſus-Chriſt. L'œuvre dont vous êtes chargé, lui dit-il, ne vous permet pas de vous arrêter en un lieu : mais après avoir fortifié les nouveaux Chrétiens dans ces régions Occidentales, vous devez porter la lumière du ſalut par-tout où l'eſprit de ténèbres veut établir ſon refuge. Nous rendons graces au Seigneur, de ce que vous avez converti en Germanie juſqu'à cent mille ames, avec le ſecours de Charle, Prince des François. Mais comme Dieu ne met point de bornes à ſes récompenſes, n'en mettez jamais à vos entrepriſes. Quant aux pré-

Greg. ep. 7. t. 6. Conc. p. 1474.

tres suspects que vous dites avoir trouvés en Bavière, si l'on ne connoît point ceux qui les ont ordonnés, & que l'on doute qu'ils l'aient été par des évêques, il faut réitérer ces ordinations, supposé qu'ils en soient dignes par leur croyance & leurs mœurs.

La foi & la piété ne florissoient pas moins en Angleterre. Ce peuple qui, en bien ou en mal, s'en tient rarement à la médiocrité, portoit alors son dévouement pour l'auguste siège qui l'avoit mis dans la voie du salut, à un point aussi étonnant, que doit le paroître dans ces derniers âges leur ingratitude schismatique. Ina, roi d'Ouëssex, ou des Anglois Occidentaux, établit dans ses Etats un denier de cens sur chaque maison, en faveur du Siège Apostolique; ce qui étoit rendre son royaume comme tributaire de l'Eglise Romaine. Cette imposition fut augmentée par le Roi Atulphe, & se nomma le denier de saint Pierre. Pour perpétuer la mémoire de cette générosité, Ina bâtit un magnifique monastère à Glatamburi, en l'honneur des Apôtres saint Pierre & saint Paul: après quoi il abandonna sa couronne, & vint en pélerinage à Rome, embrassa la vie monastique, & finit

bien-tôt après ses jours dans une grande sainteté. Cléovulfe, roi de Northumbre ou des Anglois du Nord, préféra de même l'humilité de la vie religieuse à la puissance souveraine, qu'il céda à Eadbert.

Le Roi Luitprand continuoit à donner en Lombardie l'exemple des vertus essentielles de la vie Chrétienne : mais il s'en falloit bien qu'il marquât un attachement aussi désintéressé à l'Eglise Romaine. Ces deux Puissances, d'ordre tout différent, n'en étoient pas moins rivales entr'elles. Le pouvoir impérial s'anéantissant insensiblement en Italie, le Prince Lombard vouloit s'en approprier les domaines ; & le Pontife Romain, au défaut des Empereurs incapables de défendre des sujets si éloignés, prétendoit avoir au moins le choix de ses nouveaux maîtres. Il préféroit la domination Françoise, la plus respectable alors par la conduite vigoureuse de Charle-Martel, à celle d'un petit Roi inquiet & jaloux, perpétuellement attentif à profiter de toutes les occasions de s'agrandir aux dépens de ses voisins. Sans se déclarer contre l'Empire dont il abandonna le sort chancelant à la Providence, & qu'il servit même en plusieurs rencontres, il eut

recours au Prince des François, pour la défenſe de l'Egliſe. Le beſoin ne pouvoit être plus preſſant. Luitprand, pour des raiſons qui ne manquent jamais entre des Etats contigus, dont les prétentions ſont ſi oppoſées, aſſiégeoit Rome, & avoit déjà enlevé quatre villes qui en dépendoient.

Grégoire III envoya à Charle des légats chargés de préſens, avec les clefs du tombeau de S. Pierre, & quelques parcelles de ſes chaînes. Il y avoit joint des lettres fort preſſantes. Nous ſommes plongés, diſoit-il, dans la plus profonde affliction, par la violence & l'avidité ſacrilège des Rois Lombards; c'eſt-à-dire Luitprand & ſon neveu Hildebrand qu'on lui avoit aſſocié pendant une maladie dont on croyoit qu'il alloit mourir, & qui regna depuis avec lui. Ils ont ruiné toutes les métairies de ſaint Pierre; ils ont tout enlevé, juſqu'au bétail qui s'y trouvoit. Le peu même qui nous reſtoit de l'année précédente pour l'entretien des pauvres & des égliſes, ils l'ont conſumé, ou malignement détruit. Juſqu'à préſent ce n'eſt qu'à notre déſavantage & à votre honte, que nous avons mis en vous notre confiance. Ils ne ceſſent de nous inſulter & de dire:

Epiſt 5. Greg. III. t.6.Conc. pag.1472.

Vous avez eu recours à Charle ; qu'il vienne maintenant avec ses valeureux François, & qu'il vous tire de nos mains. Or de quelle douleur notre ame n'est-elle pas pénétrée à ces reproches, & au souvenir d'enfans si puissans qui ne font aucun effort pour défendre leur mère, la sainte Eglise de Dieu, & son peuple choisi! Mon très-cher fils, quoique le Prince des Apôtres se puisse garantir sans vous de ses ennemis implacables, il veut néanmoins éprouver la piété de ses enfans. Craignez de charger votre conscience, en fermant l'oreille aux cris de notre douleur. Gardez-vous d'ajouter foi aux propos artificieux des rois de Lombardie. Pour vous assurer de l'état des choses, envoyez ici quelque ministre fidèle, qui voie de ses propres yeux les excès de la tyrannie sous laquelle nous gémissons, l'opprobre de l'Eglise, le dépouillement des autels, les flots de larmes & de sang des citoyens & des pélerins. En finissant, il prend un ton encore plus rempli d'enthousiasme, & conjure le prince François, par le jugement de Dieu, de ne pas préférer l'amitié des rois Lombards à celle du Prince des Apôtres. Entre les titres d'honneur qu'il lui donne, il le nomme Très-Chrétien : ce qui fait voir l'antiquité

de ce titre, tout particulièrement & très-justement attribué à nos Rois, tant pour la protection qu'ils ont toujours accordée à l'Eglise, que pour une intégrité de foi dont nulle autre Couronne ne peut se glorifier.

Le zèle de Charle se trouva gêné par la politique. Le Roi Luitprand n'étoit pas un prince à mépriser. Trente ans d'expérience dans l'art de regner, beaucoup d'habileté & même de finesse, une valeur éprouvée avec un fond réel d'attachement à la véritable religion, rendoient son alliance nécessaire à la France, dans les conjonctures où elle se trouvoit. C'étoit alors que les Sarrasins, dans une seconde irruption, s'étoient emparés d'Avignon, de Marseille, & de plusieurs autres places fortes de nos provinces méridionales. Luitprand étoit le seul souverain dont la France pût attendre du secours. Il fit en effet partir ses troupes, à la première demande de Charle-Martel, qui s'avança de son côté avec toutes ses forces. Les Sarrasins se retirerent avec effroi, & tout fut repris par les François jusqu'à Marseille. Les Infidèles avoient déjà évacué Narbonne, & toutes les terres en deçà des Pyrénées, connues alors sous le nom de Gothie.

Après ces victoires, Charle-Martel répondit à l'ambassade du Souverain Pontife, & lui envoya des présens magnifiques. Il prit le parti de la négociation avec Luitprand, à qui il avoit des obligations si récentes & si essentielles : il lui représenta qu'un Roi Chrétien ne pouvoit en honneur & en conscience tourmenter le Père commun des Fidèles, & usurper les biens de la première Eglise. Soit crainte, soit remords, le Lombard restitua quelque temps après au S. Siège toutes les terres dont il s'étoit emparé, & dont le revenu annuel montoit à plus de trois mille livres d'or.

Charle survécut peu à cette bonne œuvre. Les travaux de la guerre, & d'un gouvernement si pénible dans ces temps orageux, avoient épuisé ses forces. Il prit ses mesures, pour transmettre sa puissance à sa postérité, & partagea l'Empire François entre ses deux fils Carloman & Pépin. Carloman qui étoit l'aîné, eût l'Austrasie, la Suabe, nommée depuis Allemagne, & la Turinge ; c'est-à-dire la France Orientale, tant en deçà qu'au delà du Rhin. Pépin eût le reste de la France, où l'on distinguoit la Bourgogne, la Neustrie & la Provence. Enfin Charle-Martel mourut à Quiersi-sur-Oise, à

trois lieues de Noyon, après avoir exercé pendant vingt-six ans l'autorité royale & souveraine, sous le titre adouci de Prince des François. Il fit une mort Chrétienne, assisté d'Alphonse abbé de Castres en Languedoc, & fut enterré dans l'église de saint Denis près de Paris, qu'il avoit enrichie de dons considérables. Il avoit eu long-temps pour confesseur un religieux de l'abbaye de Corbie, appelé Martin, qui mourut en odeur de sainteté. C'est une fable qui se détruit par elle-même, que la vision prétendue de S. Eucher évêque d'Orléans, que l'on dit avoir vu ce Prince en corps & en ame dans les enfers. Eucher étoit mort en exil, dès l'an 718 le vingtième jour de février; c'est-à-dire plus de vingt-trois ans avant Charle, qui ne mourut que le 22 octobre 741.

Il est vrai que ce Prince porta souvent la main sur les biens ecclésiastiques, & que la cause de l'exil de S. Eucher fut la liberté avec laquelle il s'opposoit à ces sortes d'usurpations. Mais les guerres continuelles qu'il eut à soutenir contre les Idolâtres de Germanie & contre les Mahométans, lui firent croire qu'il pouvoit sans injustice recourir à ces ressources. Il faut néanmoins convenir qu'il fit une

brèche

brèche énorme à la discipline; en donnant des abbayes & même des évêchés aux officiers de ses troupes: ce qui engageoit une multitude d'ecclésiastiques à porter les armes, pour conserver leurs bénéfices. Il chassa aussi de son siège S. Rigobert, archevêque de Rheims, qui dans les plus grands mouvemens de l'Etat, & avant que l'autorité de Charle fût bien établie, avoit refusé de lui ouvrir les portes de cette ville. Mais comment juger entre le Prince & l'Evêque, dans une matière si délicate, sur-tout en ces temps de trouble & de ténèbres? On y doit bien plutôt admirer l'influence merveilleuse de la foi Chrétienne sur des nations, qui à peine sorties de la barbarie, se montroient déjà si différentes de ce qu'elles avoient été.

Les Empereurs Romains, c'est-à-dire les Princes Grecs qui se prévaloient toujours de ce titre pompeux; avec toute leur culture & leur politesse, donnoient dans des écarts bien plus scandaleux, en s'écartant des principes de la foi. La mort de Léon l'Isaurien, arrivée la même année que celle de Charle-Martel, est bien plus déplorable aux yeux de la religion. Il n'est aucun indice qu'il se soit mis en devoir d'effacer par la pénitence

le crime des quinze dernières années de son regne, employées à bouleverser l'Empire, en voulant ruiner le culte public de l'Eglise.

Grégoire III mourut aussi l'an 741, le 27me jour de novembre, avec la réputation d'un grand homme & d'un vertueux Pontife. Ce fut, dit-on, le premier qui eut des apocrisiaires en France. On regarde sa légation à Charle-Martel, comme l'origine des nonces apostoliques dans ce royaume, où depuis ils ont été fréquemment envoyés, & où ils font enfin une résidence habituelle. Trois jours après la mort de Grégoire, Zacharie, Grec de nation, fut ordonné Pape le 30 novembre; homme d'une bonté d'ame incomparable, dit Anastase; le vrai père du clergé & de tout le peuple Romain; aussi prompt à pardonner que lent à punir; ne voulant triompher de ses ennemis qu'en les forçant au repentir par la continuité de ses bienfaits; & possédant au souverain degré l'art des expédiens & des ressources, le talent de s'insinuer dans les esprits, de se faire tout à tous, & de gagner jusqu'à ses plus opiniâtres persécuteurs. Le choix d'un si digne Pontife ne devoit pas sans doute balancer long-temps: mais la prin-

Anastas. in Zach.

cipale cauſe de la célérité avec laquelle on y procéda, fut le péril imminent de la ville de Rome, menacée de nouveau par les Lombards inconſtans. Ainſi on ne demanda, ou du moins on n'attendit pas pour cette élection la confirmation, ſoit de l'Empereur, ſoit de ſes officiers ordinaires.

En Grèce, la mort de Léon l'Iſaurien avoit aggravé les maux de l'Egliſe, loin de les adoucir. Son fils Conſtantin, ſurnommé Copronyme, [parce que le jour de ſon baptême il avoit ſouillé de ſon ordure les fonts ſacrés] reſtoit ſeul maître de l'Empire, auquel il avoit été aſſocié avant la mort de ſon père. On le nomma auſſi Caballin, parce qu'il portoit en tous lieux du fumier de cheval, dont les exhalaiſons étoient pour lui un agréable parfum. Le fond de ſon ame étoit auſſi dépravé que ſes goûts. Il étoit groſſier, brutal, impudique, ſanguinaire. Ennemi des images, autant que ſon père, il fut de plus accuſé de mépriſer non ſeulement les ſaints, mais le Saint des ſaints J. C. & de s'adonner aux pratiques abominables de la magie. Il étoit ſi haï & ſi mépriſé, que dès le commencement de ſon regne, ſon beau-frère Artabaſe lui diſputa l'Empire, avec de grands ſuccès.

Theoph. an. 24. p. 346.

Après différens avantages remportés en Syrie où Constantin avoit marché contre les Musulmans, son concurrent revint en diligence à Constantinople, & y fit courir le bruit que l'odieux Empereur avoit été tué. Le peuple crut facilement ce qu'il désiroit. Comme il ne craignoit plus un tyran qu'il croyoit mort, il se mit à crier que c'étoit un hérétique, & qu'il falloit le déterrer. Artabase qui professoit la religion Catholique, se montra suivi de ses partisans, & fut proclamé Empereur. Le Patriarche Anastase le couronna dans la grande église. Cet indigne Prélat, dont la religion étoit toujours celle du plus fort, cria le premier qu'il falloit rétablir le culte des saintes images : ce qui fut fait, avec de grandes acclamations. Alors le Patriarche jura sur le bois de la vraie croix, que Copronyme lui avoit dit ces paroles de blasphême : Le Fils de Marie que l'on appelle Christ, n'est pas le fils de Dieu; Marie l'a enfanté, comme Marie ma mère m'a mis au monde. Copronyme temporisa en Phrygie, où il s'étoit réfugié : mais l'année suivante, il revint avec une armée nombreuse, rentra triomphant à C. P. fit crever les yeux à Artabase, & au Patriarche Anastase qui fut promené sur un âne à reculons par

Theoph. an. 1. p. 347. 348.

Theoph. an. 3. p. 352, 353.

toute la ville, en particulier sur la place de l'hyppodrome, comme l'avoit prédit le saint Patriarche Germain : après quoi l'Empereur impie le laissa sur la chaire patriarchale ; parce que ce lâche renégat se déclara de nouveau contre les images.

Les Lombards en Occident, & les Arabes en Orient, avoient tenté de tirer parti de ces troubles de l'Empire. L'Exarque Eutychius s'étant rétabli à Ravenne, d'où nous avons vu qu'il avoit été chassé, le Roi Luitprand revint avec ses troupes, pour s'emparer de l'exarchat qui n'avoit point de secours à espérer de Constantinople. Eutychius implora celui du Pape, qui sans cesse inquiété par les Lombards, ne balança point cependant à partir pour Ravenne. Le peuple alla au devant du généreux Pontife : en criant : Béni soit le père commun, qui a laissé ses propres ouailles, pour nous venir délivrer. Dès le lendemain, le Pape envoya des légats au Roi des Lombards, & lui manda qu'il les alloit suivre. Luitprand irrité qu'un prêtre, ainsi qu'il s'exprimoit, l'arrêtât toujours dans ses conquêtes, renvoya les légats sans les entendre, & suivit sa marche. Mais quand le Pontife arriva, il ne put soutenir sa présence : il accorda la paix à l'Exarque,

Anast in Zach.

& lui remit les postes dont il s'étoit déjà rendu maître. Tout impie qu'étoit l'Empereur Constantin, il fut touché d'une générosité si héroïque, & fit don à l'Eglise Romaine de deux terres du domaine de l'Empire.

Les Arabes, de leur côté, profitant des divisions de la Grèce, y firent différentes irruptions, dans lesquelles ils enleverent beaucoup de captifs. Ils vouloient réparer le vuide & le dommage que faisoit chez eux la perte de tous leurs esclaves Chrétiens, que le Calife Icham, soit par défiance, soit par un faux zèle de religion, avoit fait égorger l'année précédente dans toute l'étendue de ses Etats. Il fit en cette occasion une infinité de martyrs; entre lesquels Eustathe fils du Patrice Marin, se signala par un courage que le Ciel honora du don des miracles.

Theoph. an. 2. p. 349.

Toutefois ce Calife ayant pris en affection un moine Syrien, nommé Etienne, qui avoit peu d'usage du monde, mais beaucoup de piété, il proposa de son propre mouvement aux Chrétiens ses sujets, de l'élire pour patriarche. Ce caprice leur parut un coup de Providence, & ils placerent effectivement Etienne sur le siège d'Antioche, vacant depuis qua-

rante ans par l'oppoſition conſtante des Arabes. Après cette élection, il n'y eut plus d'obſtacle pour celles des autres patriarches. Côme patriarche Melquite d'Alexandrie; c'eſt-à-dire de la même foi que les Empereurs, homme encore plus ſimple qu'Etienne, ne ſachant ni lire ni écrire, & dont l'art unique étoit de faire des aiguilles, obtint du même Calife les égliſes dont les Jacobites s'étoient emparés, & même l'égliſe patriarchale, qui auſſi-tôt après la priſe d'Alexandrie par les Muſulmans, avoit été enlevée aux Fidèles de ſa communion. Depuis cette époque, les Jacobites avoient dominé dans toute l'Egypte, & même entraîné la Nubie dans leurs erreurs. Les Melquites de leur côté ſuivoient l'héréſie des Monothélites, depuis le pontificat du fameux Cyrus: mais Côme revint, avec ſon peuple, à la croyance orthodoxe. A Jéruſalem, le Patriarche Melquite étant mort ſous le même regne d'Icham, Elie fut élu ſans oppoſition, & tint le ſiège trente-quatre ans.

Valid II qui ſuccéda l'an 743 à ſon oncle Icham, fut perſécuteur. Heureuſement ſon regne ne fut que de quinze mois, au bout deſquels l'infamie de ſes débauches, & ſon impiété dans ſa pro-

pre loi le firent déposer. A Damas où il faisoit sa résidence, il prit en aversion le Métropolitain Pierre, parce qu'il réfutoit les erreurs détestables des Manichéens ; & plus peut-être pour cette raison, que parce qu'il combattoit aussi la doctrine Musulmane, il le bannit, après lui avoir fait couper la langue. Pierre de Majume mourut martyr, sous le même Tyran. Comme il étoit malade, il reçut la visite des magistrats Arabes, qui l'aimoient & l'estimoient pour son intégrité dans les recettes publiques, dont ces dominateurs ignorans étoient souvent obligés de charger les Chrétiens. Que Dieu, leur dit-il, vous récompense de votre amitié pour moi ! mais de mon côté je dois m'efforcer de la reconnoître, par mon testament que voici : Quiconque ne croit point au Père, au Fils & au Saint-Esprit, à toute l'adorable & consubstantielle Trinité, est un aveugle volontaire, digne des supplices éternels, & un vrai précurseur de l'Antechrist, comme votre faux Prophète. Il leur tint long-temps le même langage, sans qu'ils s'emportassent ; parce qu'ils l'aimoient sincèrement, & le regardoient comme un malade en délire. Mais continuant, quand il fut guéri, à décrier l'Alcoran, on lui

trancha la tête. L'Eglise l'honore comme martyr, aussi bien que Pierre de Damas.

Les Arabes éprouverent à leur tour les funestes effets de la division, qui s'éleva parmi eux à l'occasion de Valid, qu'on massacra, après l'avoir déposé. Sous prétexte de venger sa mort, il se forma, en assez peu d'années, des factions & des révolutions sans nombre. Elles aboutirent enfin, l'an 750 de J. C. à faire passer la souveraine puissance des Ommiades aux Abassides, parens eux-mêmes, & plus proches que les premiers, de leur prétendu prophète. Alors Damas cessa d'être la capitale de cet Empire. L'Empereur Constantin prit d'abord sur les Musulmans la ville de Germanicie, & plusieurs autres places de Syrie, dont il transporta les habitans à C. P. & dans le reste de la Thrace. Il réduisit ensuite Théodosiople & Mélitine, les meilleures villes de l'Arménie, & ramena tous les Arméniens à l'obéissance de l'Empire. Ainsi les Califes Abassides furent-ils humiliés, dès leur avènement au trône. Les Ommiades ne se maintinrent qu'en Espagne, où Abdérame II, petit-fils d'Icham, se réfugia aussi-tôt après la chûte de sa maison, & prit le titre d'Emir-Almoumenin; c'est-à-dire Prince

Elmac L. 11. c. 1.

Roderic c. 18.

des Fidèles. Il fit sa capitale de Cordoue.

Les Chrétiens n'avoient pas attendu jusques-là, pour se fortifier en Espagne. Sous leur Roi Alfonse, surnommé le Catholique, le troisième seulement depuis Pélage leur restaurateur, ils remporterent plusieurs victoires considérables sur les Sarrasins épuisés par les pertes qu'ils avoient faites en France, & ils leur enleverent un grand nombre de villes. On en compte jusqu'à trente & une, dont les principales & les plus connues sont Lugo en Galice, Brague métropole de la Lusitanie, Salamanque, Avila, Ségovie, Burgos & Léon. Alfonse extermina tous les Sarrasins qui les habitoient, & en transporta les Chrétiens en Asturie; en sorte que ces villes demeurerent entièrement désertes. Mais ensuite il en repeupla quelques-unes, du nombre desquelles furent Burgos & Léon. Il établit un évêque dans cette dernière. Il bâtit ou répara une multitude d'églises, & regna glorieux pendant dix-huit ans, au bout desquels il laissa un trône établi solidement à son fils Froïla.

Sebast. Salm. p. 47

Dans le reste de l'Espagne, sous la domination des Arabes, le Christianisme ne laissoit pas de subsister, avec des églises & des monastères. Nous apprenons en

Sandoval. Hist. p. 87.

quel état ils s'y trouvoient alors, par un acte de sauve-garde donné aux habitans de Conimbre par deux généraux Sarrasins. Il y est dit, que les Chrétiens paieront une imposition double des Musulmans, vingt-cinq livres pesant d'argent pour chaque église, cinquante pour un monastère, & cent pour une cathédrale; qu'ils auront à Conimbre un comte Chrétien pour leur rendre justice, & un autre à Agréda; mais qu'ils ne pourront exécuter une sentence de mort qu'après la confirmation de l'alcaïde ou magistrat Arabe, & qu'ils établiront d'autres juges dans les petits endroits; que si un Chrétien tue ou maltraite un Musulman, il sera jugé par l'alcaïde suivant les loix Arabes; s'il abuse d'une fille Musulmane, il se fera Musulman pour l'épouser, sinon il sera mis à mort; s'il abuse d'une femme mariée, il ne lui restera aucun moyen d'échapper à la peine capitale; s'il entre dans une mosquée pour le mal de Dieu ou de Mahomet, il sera obligé, sous peine de mort, de se faire Musulman. Les évêques, sous la même peine, s'abstiendront de maudire les trois Arabes. Les prêtres ne diront leurs messes qu'à portes fermées, sous peine de dix livres d'argent. Les monastères seront

conſervés en paix, moyennant le tribut de cinquante livres. On ajoute que le monaſtère de Lorban, qui ſubſiſte encore ſous la règle de Citeaux, ne paiera rien, parce que ſes moines reçoivent les Muſulmans avec affection, & leur préſentent de bonne foi leur gibier; qu'on n'en exigera même aucun droit ſur tout ce qu'ils pourront vendre ou acheter, & qu'ils auront toute liberté d'aller à Conimbre, à la charge de ne point ſortir ſans congé, des terres de la domination Muſulmane. Telle étoit à peu près la poſition des Chrétiens, dans le reſte de l'Eſpagne.

Dans les Gaules & tout l'Empire François, la religion avoit généralement ſouffert des incurſions des Sarraſins; quoiqu'ils n'en euſſent infeſté que certaines provinces. Mais la néceſſité de leur faire tête avoit obligé le Prince à négliger, & même à dépouiller beaucoup d'autres contrées, ſans épargner les égliſes. Quand ces dangereux voiſins, affoiblis par les victoires de Charle-Martel, & d'ailleurs aſſez occupés chez eux par les rois d'Aſturie qui s'agrandiſſoient de jour en jour, ne porterent plus leurs prétentions au delà des Pyrénées; on s'appliqua ſérieuſement à guérir les plaies qu'ils avoient faites à l'Egliſe de France. Les provinces

Germaniques où le Christianisme n'avoit pas encore eu le temps de prendre une certaine consistance, étoient celles qui éprouvoient le besoin le plus pressant. Il y avoit plus de quatre-vingts ans (suivant une lettre de saint Boniface au Pape Zacharie) que les François n'y avoient tenu de conciles, ni eu d'archevêques; & que la plûpart des sièges épiscopaux y étoient abandonnés, comme des biens profanes, à des laïcs avares, à des clercs débauchés, ou à des fermiers publics : ce qu'on doit entendre des deux provinces du Rhin, qui n'avoient point eu d'archevêque depuis saint Amand de Worms, métropolitain de ces deux provinces; c'est-à-dire depuis le regne des rois fainéans. Boniface ajoutoit que le Prince Carloman lui avoit promis de travailler au rétablissement de la discipline ecclésiastique, & qu'il le prioit d'assembler un concile dans la partie du royaume qu'il gouvernoit. Il demandoit là-dessus les conseils & l'autorisation du Pontife : il le consultoit en même temps sur différens points de discipline, & lui rendoit compte de l'érection de trois nouveaux évêchés en Germanie, savoir Erfort & Burabourg qui ne subsistent plus, & Wirsbourg dont saint Bur-

chard Anglois de naiſſance, ſur le premier évêque.

Le Pape Zacharie approuva d'abord l'établiſſement de ces nouvelles Egliſes, ainſi que la célébration du concile que déſiroit Carloman. Répondant enſuite aux points de conſultation propoſés par Boniface, il déclare que dans ce concile on doit interdire, de toutes leurs fonctions, les évêques, les prêtres & les diacres qui ſeront tombés dans l'adultère ou la fornication, & même, avant leur ordination, dans la bigamie; qui auront répandu le ſang, ſoit des Infidèles, ſoit des Chrétiens; en un mot, qui auront tranſgreſſé les canons en matière grave. Sur l'article particulier du ſucceſſeur que Boniface, à raiſon de ſon grand âge, penſoit à ſe donner, le Pape s'exprime ainſi: Nous ne pouvons ſouffrir que, de votre vivant, on éliſe un évêque en votre place: cela n'eſt pas régulier. Priez Dieu maintenant qu'il vous prépare un digne ſucceſſeur; & à l'heure de votre mort, vous le pourrez déſigner en préſence de tout le monde: après quoi, il viendra ici pour être ordonné. Nous vous accordons en cela ce que nous refuſerions à tout autre. Sur ce qu'un laïc de diſtinction prétendoit avoir obtenu

Zach. ep. 1. t. 6. c. p. 1498

diſpenſe du dernier Pape, pour épouſer la veuve de ſon oncle, d'ailleurs ſa parente au troiſième degré, & qui avant ſon mariage avoit porté le voile & fait vœu de chaſteté, Zacharie répond : Dieu nous garde de croire que notre prédéceſſeur ait ſouſcrit à une pareille demande ! Il ne vient du S. Siège rien de contraire à la ſainteté des canons. Il en eſt de même des ſuperſtitions que vous dites ſe pratiquer à Rome près de l'égliſe de ſaint Pierre, le premier jour de janvier. Ce ſont des reſtes d'enchantemens, d'augures & d'autres obſervances païennes, qu'avoit déjà proſcrites notre prédéceſſeur Grégoire ; & parce qu'elles ſe renouvelloient du jour que nous avions occupé ſa chaire, ou plutôt celle du ſaint Apôtre, nous les avons toutes retranchées, par une conſtitution dont nous vous envoyons copie.

Boniface repréſentoit encore au Pape Zacharie, qu'il y avoit des évêques & des prêtres de la nation des Francs, qui avoient eu des enfans depuis leur ordination ; & qu'ayant été à Rome, ils ſoutenoient que le Pontife leur avoit permis d'exercer leurs fonctions. Ne croyez pas, dit Zacharie, ces impoſteurs impudiques ; mais procédez contre eux,

ſuivant toute la rigueur des canons. Gardez-vous de vous écarter ſous aucun prétexte de ces règles fixes, & de ce que vous tenez ſûrement du Siège Apoſtolique. Les devoirs ne varient pas, ſelon nos caprices : il ne nous eſt permis d'enſeigner que ce que nous tenons des Pères. Par toutes les conſéquences tirées de ce qu'on imaginoit pratiqué à Rome, on voit quelle impreſſion l'autorité du ſaint Siège faiſoit ſur des Barbares à peine baptiſés, & pourquoi ſaint Boniface interpoſoit auprès d'eux le nom du Souverain Pontiſe.

T.6 conc. p. 1534. Le concile propoſé par Carloman, ſe tint en effet, l'an 472, on ne ſait préciſément en quel lieu de Germanie. Outre l'Archevêque Boniface, on y nomme cinq évêques, Burchard de Wirsbourg, Rainfroi de Cologne, Vitta nouvellement ordonné pour Burabourg, Willebald, ce parent de Boniface qui l'avoit attiré de Rome, & ordonné premier évêque d'Eichſtat l'année précédente, Dadan ſucceſſeur de ſaint Wilbrod mort depuis trois ans ſur le ſiège d'Utrecht, & Eddan de Strasbourg. On commença par confirmer les évêques établis par l'Archevêque Boniface au nom de ſaint Pierre, dont on le qualifie l'envoyé. Puis on ordonna de

tenir tous les ans un concile en préſence du prince, pour la réformation des abus; de rendre aux égliſes les biens qui leur avoient été enlevés, ſans néanmoins en accorder la jouiſſance aux prêtres incontinens, qui au contraire ſeroient dégradés & mis en pénitence. Les eccléſiaſtiques, ajoute le concile, s'abſtiendront du port d'armes, & loin de combattre, ils ne ſuivront pas même les camps, à l'exception de ceux qui ſont choiſis pour y célébrer la meſſe & porter les reliques; ſavoir un ou deux évêques que le prince y pourra mener, avec leurs chapelains: titre d'office encore peu d'uſage, & qu'ici l'on trouve marqué pour la première fois. On permet auſſi à chaque commandant, de mener un prêtre, pour juger, diſent les Pères du concile, ceux qui confeſſeront leurs péchés, & pour leur preſcrire la pénitence convenable. Nous défendons encore à tous les clercs, pourſuivent ils, de chaſſer ou de courir les bois avec des chiens, & d'avoir des faucons & des éperviers.

Ils déclarent que chaque prêtre ſera ſoumis à l'évêque diocéſain, & tous les ans au carême lui rendra compte de ſa foi & de ſon miniſtère; qu'il ſera toujours prêt à le recevoir reſpectueuſement,

avec les Fidèles aſſemblés, quand il viſitera ſon diocèſe pour les confirmer, ſuivant les canons; & que le jeudi-ſaint, il en recevra le nouveau chrême. De quelque part que viennent les évêques & les prêtres inconnus, ils ne ſeront point admis au miniſtère, avant l'approbation du prélat en ſon ſynode. Chaque évêque, avec le ſecours du Comte, aura ſoin de préſerver le peuple de Dieu, de toutes les ſuperſtitions païennes, telles que les enchantemens & les ſorts, les augures & la divination, les ſacrifices des morts & les victimes qu'on immole, à l'imitation des Païens, en allumant des feux près des égliſes des martyrs & des confeſſeurs. Les perſonnes conſacrées à Dieu, qui tomberont déſormais dans la fornication, ſeront empriſonnées, pour faire pénitence au pain & à l'eau. Si c'eſt un prêtre, il y demeurera deux ans, après avoir enduré une flagellation ſanglante: l'évêque pourra même ajouter à cette peine. Si c'eſt un clerc ou un moine, après avoir été flagellé trois fois, il ſera un an en priſon; ainſi que les religieuſes voilées, que le concile veut qu'en ce cas l'on raſe pour leur confuſion. L'uſage de les raſer en les voilant, n'étoit donc pas encore établi. Les prêtres & les diacres

porteront, non le manteau, comme les laïcs, mais la chasuble, qui étoit encore leur vêtement ordinaire. Les moines & les religieuses observeront la règle de saint Benoît. L'usage l'avoit déjà établie dans la plûpart des monastères : mais c'est ici le premier canon qui la rende générale.

La censure trouvera sans doute à s'exercer sur ce concile Germanique, sur-tout contre les emprisonnemens & les flagellations sanglantes des pénitens. Mais la foi simple & respectueuse y verra l'Eglise, dirigée dans tous les temps par l'esprit de sagesse & de piété, varier sa discipline selon les circonstances, & l'adapter ici, avec le concours des princes, à la dureté du caractère des nouveaux sujets qu'elle acquéroit dans le Nord. Aussi le Vicaire de J. C. ne fit nulle difficulté de confirmer ce qu'avoit statué ce concile. Dans une lettre générale adressée pour cet effet à tous les François, il les félicite particulièrement d'avoir chassé de chez eux les faux prêtres, les ministres schismatiques, homicides, concubinaires, & généralement tous les ecclésiastiques scandaleux. Que n'a-t-on pas à craindre, dit-il, dans une nation, quand ceux qui consacrent les divins mystères, les profanent eux-

Ap. Bonif. Ep. 137.

mêmes ; quand les prêtres homicides tuent de leurs propres mains, soit les Chrétiens qu'ils viennent de repaître du corps de J. C. soit les Païens aux-quels ils doivent prêcher sa doctrine ? Mais si vous avez des prêtres purs & charitables, & si vous suivez de point en point les enseignemens qu'ils vous communiquent de notre part, de concert avec Boniface ; vous serez le peuple béni de Dieu pour cette vie & pour l'autre, & toutes les nations infidelles se dissiperont devant vous, comme la poussière.

Ibid. Ep. 105 in t. 6. Conc. p. 1565.

Saint Boniface qui entretenoit toujours des relations dans son pays natal, reçut vers le même temps des lettres & des présens de Cutbert archevêque de Cantorbéri. Dans sa réponse, il lui fait part de son concile, dont il lui rapporte sommairement les décrets. Après quoi il lui ajoute ce qui suit, quoiqu'on ne le trouve pas dans les canons : nous avons statué que les décrets seront relus dans le concile qui doit se tenir chaque année, & que le métropolitain veillera sur les autres évêques, pour voir s'ils prennent le soin qu'ils doivent de leurs peuples ; qu'il les avertira d'assembler au retour du concile les prêtres & les abbés de leur diocèse, afin de leur en recommander l'observa-

tion ; que ce qu'ils ne pourront corriger, ils le déféreront au concile ; comme je me suis engagé moi-même par serment à déconcer au saint Siège les abus que je ne pourrois arrêter dans mon diocèse. Il lui représente ensuite les fréquens pélerinages d'Angleterre à Rome, comme une source de scandale pour toute l'Eglise ; que les femmes, & même les religieuses s'engageant comme les hommes dans ces voyages dangereux, loin d'en rapporter plus de vertu, y perdoient si communément la chasteté, qu'il y avoit très-peu de villes sur leur route, en France & en Lombardie, où l'on ne trouvât quelque prostituée de la nation des Anglois. Il réclame aussi contre l'usurpation des monastères, qui désoloit l'Eglise Britannique, comme celle de France & de Germanie : il ajoute quelques mots contre la somptuosité des vêtemens & les autres ornemens superflus, qui commençoit à gagner les maisons religieuses.

En conséquence du concile de Germanie, le premier jour de mars de l'année suivante 743, il s'en tint un aux Estines, palais des Rois d'Austrasie, dans le pays de Cambrai. Ce concile porte plus communément le nom de Liptines. saint Boniface y présida T.6 conc. p. 1537.

de la part du Pape, avec un autre évêque nommé George, & avec Jean sacellaire. Le premier canon confirme le concile précédent, dont les laïcs puissans promettent, comme les évêques, d'observer les décrets; & les religieux s'y soumettent formellement à la règle de saint Benoît. Le second canon modère les ordonnances précédentes, touchant la restitution que les laïcs devoient faire des biens d'église. La nécessité des conjonctures obligeant les Pères, malgré la piété du Prince Carloman, à prendre quelque tempérament à cet égard, il fut réglé que le Prince, à cause des besoins pressans de l'Etat, retiendroit pour un temps, à titre de cens, une partie des biens consacrés à Dieu; & que le cens seroit d'un sou d'argent, valant douze deniers ou vingt-vinq sous de notre monnoie, par chaque mense ou famille; c'est-à-dire par chaque maison avec une étendue de terre suffisante à une famille de serf. Les terres ainsi engagées, ajoute-t-on, retourneront à l'Eglise, quand celui à qui le Prince les aura laissées, viendra à mourir. Il faut encore, pour que ces concessions aient lieu, que les Eglises n'en souffrent pas notablement. C'est pourquoi celles qui sont pauvres, doivent ré-

cupérer leurs revenus tout entiers. Le troisième décret réprime, & les anciens abus concernant le mariage, & celui qui s'introduisoit au grand scandale des foibles; savoir de vendre aux Païens des esclaves Chrétiens. Le quatrième & dernier canon, analogue au génie & aux loix barbares, qui n'infligeoient que des punitions pécuniaires pour la plûpart des crimes capitaux, défend, sous peine de quinze sous d'amende, les superstitions païennes, dont il fait un long dénombrement. Nous y remarquerons les sacrifices des morts, qu'ils érigeoient en une sorte de demi-dieux, & presque généralement en saints: ce qui peut avoir donné l'origine à l'usage d'honorer plusieurs saints douteux dans ces pays Barbares. On observe aussi que ce concile est le premier où l'on ait commencé à compter les années depuis l'Incarnation, suivant le cycle dont Denis le Petit est l'auteur.

Le Prince Pépin fit de son côté tenir un concile à Soissons, le troisième jour de mars de l'année suivante, pour les provinces de Gaule qui lui obéissoient. Il s'y trouva lui-même, avec les principaux seigneurs, & vingt-trois évêques présidés, comme à Liptines, par saint Boni- Ibid. p. 1552.

face. Ainsi les conciles étoient devenus en France, ainsi qu'en Espagne, des assemblées mixtes d'évêques & de grands du royaume, où l'on joignoit les peines temporelles aux spirituelles. Comme les Gaules se trouvoient dans la même position que la Germanie, on y fit les mêmes réglemens. Le concile de Soissons établit des évêques légitimes dans toutes les villes qui en étoient dépourvues, particulièrement dans les provinces de Rheims & de Sens; & l'on demanda au Pape le pallium pour Abel & Ardobert qui en avoient été élus métropolitains. Mais Abel ne put prendre possession de son siège, par la violence de Milon de Trèves, que nous avons vu substitué injustement à saint Rigobert, & qui se maintint quarante ans dans son usurpation. Ardobert succéda à saint Ebbon, que l'on croit avoir renoncé à l'épiscopat, pour ne s'occuper que de sa sanctification dans sa solitude d'Arce. Grimon de Rouen obtint aussi le pallium, à la demande du même concile, où furent encore condamnés deux imposteurs hérétiques & sacrilèges qui se donnoient faussement pour évêques.

Bonif. ep. 135. Il n'y avoit rien de plus absurde ni de plus méprisable que les propos & la conduite

duite de ces deux fanatiques, nommés Adalbert & Clément, celui-ci Ecossois de naissance, & l'autre Gaulois ou François. Dans un âge meilleur, le plus sûr moyen de décrier leur doctrine eut été de la publier hautement. Adalbert établissoit sa mission, sur une épître qu'il montroit à ses sectateurs avec un air de mystère, comme écrite de la propre main du Fils de Dieu, & tombée du Ciel à Jérusalem. Il leur montroit aussi des reliques, qu'un ange, disoit-il, lui avoit apportées des extrémités du monde, & qui étoient d'une sainteté si merveilleuse, que par leur vertu il pouvoit obtenir de Dieu tout ce qu'il demanderoit. Il abandonnoit avec mépris les églises, dressoit des croix, ou faisoit de petits oratoires à la campagne, au coin des bois, ou près des fontaines; & séduisant par ses artifices & ses faux miracles des femmes simples, & des troupes de paysans qu'il attiroit à sa suite, il se faisoit invoquer comme un saint déjà honoré dans le Ciel. Il donnoit ses ongles & ses cheveux pour des reliques, s'attribuoit la connoissance de l'avenir & des plus secrètes pensées, & attiroit à sa suite des troupes innombrables de peuples qui venoient se prosterner à ses pieds, en demandant à se confes-

ser. Mais il leur disoit : Il n'est pas besoin que vous m'accusiez vos péchés, je les connois tous ; retournez en paix dans vos maisons, ils vous sont remis.

L'hérésie de Clément se manifestoit sur-tout par le mépris qu'il faisoit généralement de la tradition, rejetant les canons & les conciles, les traités & les explications des Pères les plus révérés, tels que S. Jérôme, S. Augustin & S. Grégoire. Il soutenoit que J. C. descendant aux enfers en avoit délivré tous les damnés, tant Chrétiens qu'idolâtres ; il vomissoit mille blasphêmes contre le mystère de la prédestination. Tous deux avoient des mœurs conformes à leur foi : Adalbert s'abandonnoit à toutes sortes d'impuretés, malgré son hypocrisie ; Clément soutenoit avec impudence, qu'il pouvoit être évêque, quoiqu'il eût deux enfans nés d'adultère.

Ils ne laisserent pas de séduire, outre les gens de la campagne & la populace, un assez bon nombre de clercs : ils gagnerent même par argent quelques évêques ignorans & vagabonds, qui se perpétuoient par des ordinations téméraires, & sans avoir de sièges fixes suivant les décrets si souvent réitérés des conciles. Ainsi, pour mettre fin à ces désordres,

il fallut tenir l'an 745 un nouveau concile dans les Etats du Prince Carloman, puis faire prononcer le Pape même, avec plusieurs évêques des environs de Rome, & tout le clergé Romain.

L'assemblée des prélats sujets de Carloman condamna définitivement, & déposa Gévilieb, évêque de Mayence. Son père Gérold avoit occupé ce siège avant lui : mais en quittant le siècle pour l'église, il ne s'étoit pas défait de ses inclinations martiales. Il fut blessé à mort dans un combat contre les Saxons. Pour le consoler, on mit à sa place son fils encore laïc, qui passant sans intervalle du tumulte de la Cour à l'épiscopat, y porta des mœurs aussi militaires & plus violentes que celles de son père. Peu après son changement d'état, il suivit de nouveau le Prince Carloman contre les Saxons. Les deux armées étant en présence, séparées seulement par une rivière, l'évêque Gévilieb fit proposer une conférence au meurtrier de son père, qui l'accepta. Ils s'avancerent également chacun de son côté, & se rencontrerent à cheval au milieu de la rivière, où le sanguinaire & perfide Prélat, tout en abordant le Saxon, lui porta un grand coup d'épée, en lui disant que c'étoit le prix de

Vit. S. Bonif. per Othl. l. 1. c. 37.

la mort de Gérold. Le Saxon tomba mort dans l'eau, sans que personne osât seulement blâmer cette atroce perfidie; & l'assassin continua de faire ses fonctions épiscopales. Mais l'Archevêque Boniface le dénonca au concile, le fit déposséder de l'épiscopat; & portant le Prince à soutenir un jugement d'une telle conséquence pour la discipline qu'on prétendoit rétablir, il réduisit le coupable à la soumission. Après avoir résisté quelque temps, ce Prélat scandaleux rentra en lui-même, donna tous ses biens à l'Eglise, à la réserve d'une terre qu'on lui assigna pour sa subsistance, & où il vécut encore quatorze ans avec une grande édification. Il observoit l'hospitalité, s'exerçoit à toutes sortes de bonnes œuvres dans une exacte retraite, sans se montrer même à Mayence, si ce n'étoit le jeudi-saint pour l'humble cérémonie du lavement des pieds.

Le saint Archevêque étoit ainsi le mobile de toutes les vertus, & comme l'ame du Christianisme, dans le Nord & la meilleure partie de l'Occident. Les besoins des Eglises d'Allemagne & de France ne lui faisoient point oublier l'Angleterre; non seulement parce que c'étoit sa patrie, mais parce que le Souverain Pontife

en commettant plus particulièrement certains peuples à son zèle, l'avoit chargé de ramener sans exception tous les Fidèles qu'il trouveroit écartés du bon chemin. C'est ce qu'il écrivit à Ethelbalde, roi des Merciens, prince ami de la paix & de la justice, attentif à réprimer les violences, & très libéral envers les pauvres; mais abandonné à la débauche, & ne contraignant en rien les goûts bizarres de ses honteuses & scandaleuses passions. Pour mieux réveiller la foi de ce Prince, il lui écrivit, tant en son nom qu'en celui de sept autres Pères du concile des plus révérés.

Après avoir loué ce qu'il avoit de vertus; nous avons appris avec bien de la douleur, lui dit-il, que vous ternissez l'éclat de ces grandes qualités par l'incontinence, & qu'au lieu de fixer la foiblesse de votre cœur en prenant une épouse légitime, vous vous attachez, au gré de vos désirs, à toutes sortes d'objets, & même à des religieuses. Vous n'ignorez pas, Seigneur, l'énormité de ce péché, compté avec raison par les Fidèles entre les premiers qui excluent du royaume de Dieu. Que dis-je? les habitans même de l'ancienne Saxe, restés dans les ténèbres du Paganisme dont nous

Bonif. ep. 19. al 5.

avons le bonheur d'être sortis, punissent de châtimens terribles la débauche, avec l'adultère. Si une fille a déshonoré la maison paternelle, si une femme a souillé le lit nuptial; quelquefois ils la contraignent à s'étrangler de ses propres mains, & après avoir brûlé son corps, ils pendent son corrupteur au bûcher. Quelquefois ils rassemblent une troupe de femmes, qui trainent la coupable parmi leurs peuplades, & qui lui coupant ses habits jusqu'à la ceinture, la déchirent avec des fouets & des stylets, jusqu'à ce qu'elle tombe morte. Il lui représenta ensuite les effets pernicieux de l'exemple du souverain sur les sujets, sur-tout pour la nation Angloise, déjà si décriée par la débauche, en France & en Italie. Il eut la sage attention, sur un point si délicat, d'écrire en même temps à Edbert, archevêque d'Yorck, & au prêtre Héréfrid en qui le Roi avoit une grande confiance.

L'année même du concile qui avoit condamné en France les imposteurs Adalbert & Clément, la confirmation pontificale en fut demandée & obtenue par le Prêtre Dénéard envoyé de l'Archevêque Boniface. Le 25 octobre 745, le Pape assembla sept évêques, avec dix-

T. 6 Conc. p. 1556.

fept prêtres & le refte du clergé Romain, dans la bafilique de Théodore, au palais de Latran. On y fit entrer le Prêtre Dénéard, qui dit : Seigneur, l'Evêque Boniface mon maître, ayant felon vos ordres tenu un concile chez les François, y a privé du facerdoce les faux Evêques Adalbert & Clément, & les a fait mettre en prifon avec l'autorité des princes. Vous trouverez une plus ample inftruction dans la lettre que je vous préfente, & que je vous prie de faire lire devant le faint Concile. C'étoit la lettre de faint Boniface, contenant l'expofition des impiétés & des extravagances des deux impofteurs. On la lut auffi-tôt; & l'on vit avec une indignation mêlée de pitié, que l'orgueil leur avoit troublé le cerveau, au point de fe préférer aux Apôtres & à tous les faints le plus univerfellement révérés.

En deux autres féances, on lut la vie d'Adalbert, la lettre qu'il prétendoit defcendue du Ciel, & une oraifon de fa compofition. L'hiftoire de fa vie fait de lui un autre Jean-Baptifte, fanctifié dès le ventre de fa mère, fous le fymbole d'un veau qui fortoit de fon côté droit : emblême auffi éloigné de la dignité de l'évangile, qu'analogue à la baffeffe du

fanatisme. L'imposture se trahit encore plus sensiblement, au sujet de la prétendue lettre du Fils de Dieu. On en peut juger par le seul début, que les actes du concile se sont bornés à nous transmettre. Voici comment il étoit conçu: Au nom de Dieu, ici commence la lettre de Notre-Seigneur J. C. laquelle est tombée à Jérusalem, a été trouvée par l'Archange S. Michel à la porte d'Ephrem, lue & copiée par le prêtre Icoré. Icoré l'a envoyée dans la ville de Jérémie, au Prêtre Talasius; Talasius l'a envoyée en Arabie, au Prêtre Léoban; Léoban l'a envoyée, dans la ville de Vetsanie, au Prêtre Macruis, qui à son tour l'a envoyée à la montagne de l'Archange saint Michel. De là elle est arrivée, par les mains d'un ange, à la ville de Rome, au sépulcre de saint Pierre, où sont les clefs du royaume des Cieux, où les douze prêtres qui régissent la ville ont fait des veilles, des jeûnes & des prières sans interruption, pendant trois jours & trois nuits consécutifs.

On eut la patience de lire dans le concile toute la suite de la pièce, dont l'originalité extravagante répondoit au commencement; après quoi le Pape dit: Assurément, mes chers frères, cet Adal-

bert eſt en délire, & ceux qui l'écoutent ont auſſi peu de ſens que des enfans qui prennent la fable pour la vérité. Mais nous ſommes redevables aux foibles comme aux forts; & puiſque cette ſéduction groſſière trouve des gens auſſi groſſiers qui s'y laiſſent prendre, nous ne devons rien omettre pour les détromper. On lut donc encore l'oraiſon d'Adalbert, non moins extravagante que la lettre; puis on conclut à brûler ces écrits, & à condamner les auteurs. Adalbert & Clément furent dépoſés du ſacerdoce, avec anathême contre eux & leurs partiſans, s'ils perſiſtoient dans leurs erreurs. On obſerve que dans les conciles qui ſe tinrent à Rome en ce temps-là, il ne ſe trouve preſque point de noms Barbares, entre ceux de tant d'eccléſiaſtiques: ce qui fait préſumer que l'uſage étoit encore aſſez général, de ne recevoir dans le clergé que des ſujets Romains.

Le Pape Zacharie envoya les actes de ſon concile à ſaint Boniface, avec une grande lettre qui confirmoit, non ſeulement le dernier concile de France, mais ce qui avoit été ſtatué à Liptines, touchant la contribution annuelle de douze deniers par chaque famille de ſerfs appartenant à l'Egliſe, à l'effet de ſubve- Zach. ep. 9. ap. Othl l. 2. c. 7.

nir aux guerres contre les Infidèles, Sarrasins, Saxons & Frisons. Quant aux ecclésiastiques déposés, qui, au lieu de faire pénitence dans les monastères, alloient à la Cour demander des biens d'église, le Pontife dit qu'il en a écrit aux Princes François : mais il déclare qu'il ne faut laisser en aucun cas l'exercice ordinaire du ministère aux sujets notés d'impudicité, d'homicide, ou soumis à la pénitence publique. Pour les sacremens administrés par les ecclésiastiques vagabonds, il faut s'informer s'ils ont employé l'invocation des trois personnes de la Trinité, pour le baptême; & pour les autres sacremens, s'ils étoient revêtus des saints ordres : en ce cas, on doit les tenir pour valides. On avoit demandé à Zacharie, dans une autre occasion, si l'on ne devoit pas réitérer le baptême qu'un prêtre de Bavière, qui ne savoit pas le Latin, donnoit en usant de cette formule : *Baptiso te in nomine Patria, & Filia, & Spiritua Sancta.* Ce Pape décida qu'un baptême ainsi administré au nom de la Trinité, avoit les qualités essentielles au sacrement, & qu'une simple ignorance de langue, sans mêlange d'aucune erreur, ne le pouvoit rendre invalide.

Jusqu'ici saint Boniface, décoré du pallium & du titre d'archevêque dès le commencement du pontificat de Grégoire III n'avoit point encore de siège fixe, ni d'église métropolitaine. Les princes François, avec leurs évêques, prirent enfin dans leurs dernières assemblées la résolution d'établir cette métropole sur la frontière de leurs Etats, du côté des Païens. Le choix qu'ils firent d'abord de Cologne, fut agréé par le Souverain Pontife: mais Gévilieb de Mayence, qui avoit fait quelque résistance, s'étant soumis à la sentence de sa déposition, on trouva cette dernière ville plus convenable. Dès les premiers temps du Christianisme, ce siège avoit été métropolitain de la province Romaine, nommée la première Germanie. Worms étant par la suite devenue métropole de ces deux provinces, Mayence lui fut soumise: ainsi on ne fit que lui rendre, en faveur de saint Boniface, sa première dignité de métropole; & sa jurisdiction s'étendit sur treize évêchés, Strasbourg, Spire, Worms, Cologne, Liège, Ausbourg, Wirtsbourg, Burabourg transféré depuis à Paderborne, Erfort, Eichstat, Constance & Coire. Coint. an. 746. n. 34

En même temps qu'on donnoit en

Germanie cette forme respectable au gouvernement des premières Eglises, on posoit aussi les fondemens des plus célèbres monastères, entre lesquels on ne doit pas omettre l'abbaye de Fulde, qui doit son établissement à saint Sturme. Né en Bavière de parens nobles & Chrétiens, il avoit été formé à la vertu par saint Boniface, avec plusieurs autres enfans de qualité offerts par leurs proches.

Act. SS. Bened. t. 4. p. 270

Le jeune Sturme étudia la science des saintes écritures, au monastère de Fritlar, sous la conduite de saint Wigbert. Il n'apprit pas seulement les pseaumes par cœur ; mais il en pénétroit les sens moraux les plus touchans & les plus sublimes. Sa candeur & son innocence peintes sur son front ; sa docilité, sa douceur ; des manières affables & prévenantes, qui prenoient leur source dans la charité & dans une humilité sincère, le rendoient aimable à tout le monde. Il fut ordonné prêtre, à la demande de toute la communauté, dont il ne tarda point à justifier les suffrages. Ayant commencé à prêcher les peuples des environs, il fut aussi-tôt favorisé du don des miracles, délivra les possédés, guérit les malades, & opéra mille autres merveilles, bien plus efficaces que les raisonne-

mens, ſur l'eſprit de ſes auditeurs preſque tous païens ou demi-païens.

Toutefois à peine eut-il exercé ſon zèle pendant trois ans, qu'il lui vint en penſée de ſe retirer dans la ſolitude. Il ſoumit humblement ſon attrait au jugement de ſon ſaint maître Boniface, qui, après un mûr examen, connut que c'étoit véritablement une inſpiration d'en haut. Pour un ſeul prédicateur de l'évangile, le Ciel en vouloit former une infinité d'autres, dans les écoles de la perfection & du zèle évangélique que celui-ci alloit inſtituer. Le ſaint Archevêque lui joignit deux compagnons; il donna à tous trois les inſtructions, puis ſa bénédiction, en diſant : Allez dans la forêt des hêtres, & cherchez-y un lieu propre à devenir l'aſyle ſacré des ſerviteurs de Dieu.

Ils s'enfoncerent ſous ces immenſes & profonds ombrages, où ils ne voyoient que par intervalle la terre qui les portoit, & le ciel qu'atteignoit la cime de ces troncs antiques. Etant arrivés au bout de trois jours dans une terre bien arroſée, & qui leur parut fertile, ils ſe perſuaderent que c'étoit là le ſéjour paiſible que Dieu leur deſtinoit. Ils y conſtruiſirent de petites cabanes : ils les couvri-

rent, comme ils purent, d'écorces d'arbres. Tels furent les commencemens du monaſtère de Hiersfield, où ils demeurerent long-temps, dans une entière privation de toutes les commodités de la vie. Leur ferveur ajoutoit encore au jeûne les veilles, la prière, & trouvoit des délices ineffables dans ce qui eut fait le déſeſpoir des ames lâches. Enfin Sturme alla trouver Boniface, & lui fit, avec une ſainte complaiſance, la deſcription de ſa nouvelle demeure. Mais le ſage Prélat lui dit: Je crains que vous ne ſoyez pas en ſûreté dans ce lieu; car je ſais qu'il y a tout près de là, des Saxons extrêmement barbares; & je vous conſeille de chercher une retraite plus écartée.

Sturme uniquement attaché au Seigneur & à l'accompliſſement de ſa divine volonté, qu'il ne diſtinguoit point de celle de ſon ſupérieur, ne fut pas plutôt de retour à ſon établiſſement d'Hiersfield, qu'il prit une barque avec deux de ſes frères, pour aller à la découverte en remontant la rivière de Fulde. Ayant vogué trois jours, ſans rien découvrir qui les contentât, Sturme en alla rendre compte au ſaint Evêque, qui lui dit: Cherchez encore, mon frère, & pro-

portionnez votre foi aux miſéricordes du Seigneur : aſſurément il a préparé à ſes ſerviteurs une demeure dans ce déſert. Sturme, pour cette fois, partit ſeul, monté ſur un âne, faiſant diverſion aux inquiétudes & aux fatigues du voyage par le chant des pſeaumes, & priant continuellement. Il s'arrêtoit par-tout où la nuit le prenoit, ſans autre précaution que d'entourer ſa monture, d'une eſpèce de paliſſade faite à la hâte du bois qu'il abattoit, de peur des bêtes féroces. Pour lui, après s'être muni uniquement du ſigne de la croix, il dormoit tranquillement. Ayant pénétré au delà de la forêt, juſqu'au grand chemin de Mayence, près de la Fulde, il y rencontra une troupe nombreuſe de Sclavons qui s'y baignoient. C'étoient de farouches barbares, qui des extrémités du Nord s'étoient répandus bien avant dans la Germanie, & qui depuis plus d'un ſiècle faiſoient de toute part d'horribles ravages. Mais ils ſe contenterent de ſe moquer du ſaint homme, ſans lui faire aucun mal.

Enfin il trouva un lieu, qui lui parut tel que le déſiroit ſaint Boniface. Après l'avoir bien examiné, il le remarqua ſoigneuſement, & lui en porta la nouvelle. L'Archevêque ſatisfait écrivit

aussi-tôt au Prince Carloman, pour obtenir la permission d'y fonder un monastère : ce que personne, porte la lettre, n'a encore tenté sur ces frontières Orientales de vos Etats. Carloman le lui accorda volontiers, avec une étendue de quatre mille pas tout à l'entour, & fit expédier un acte authentique de donation. Pour rendre la fondation plus avantageuse & plus stable, il rassembla tous les seigneurs du Pays, & les engagea à faire chacun la cession de leurs droits sur ce canton. Sturme ainsi autorisé commença l'établissement, avec sept religieux, au mois de mars de l'an 744, neuf ans après la fondation d'Hiersfield. Au bout de deux mois, saint Boniface amena lui-même quantité de maçons & d'ouvriers de toute espèce, pour aider les moines qui s'employoient à tous les ouvrages, mais qui ne pouvoient élever l'église, ni suffire à défricher les terres. Cependant le saint Archevêque se retiroit pour prier sur une montagne voisine, qui prit à cette occasion le nom de Mont-l'Evêque. On donna au monastère même celui de la rivière de Fulde, sur laquelle il est bâti.

Le Prélat revint la seconde année, pour donner aux moines les premières

institutions de la vie régulière, leur préposa Sturme en qualité d'abbé, les fit convenir de n'user que de petite bière, sans boire jamais, ni vin, ni autre boisson forte : du reste, on suivoit la règle de saint Benoît. Le zélé Prélat continua, tant qu'il put, de les visiter tous les ans. Comme les moines proposerent de leur côté, d'envoyer aux plus célèbres monastères de l'Occident, pour en apprendre les observances ; il chargea de ce soin l'Abbé Sturme, qui partit avec deux frères, dans le cours de la quatrième année de la fondation. Il visita principalement les monastères de Rome, & celui du Mont-Cassin, parcourut tous ceux d'Italie, & mit un an tout entier à ce voyage. Il rapporta à sa communauté tout ce qu'il put retenir de plus édifiant & de plus parfait. La ferveur des disciples répondit au zèle de l'abbé. Le nouvel établissement augmentoit de jour en jour ; plusieurs sujets distingués vinrent s'y consacrer à Dieu, avec tous leurs biens ; la réputation de Fulde se répandit dans les provinces les plus éloignées, & le Fondateur eut la consolation d'y voir en peu de temps quatre cens religieux, sans compter les novices.

Une sainte émulation anima les per-

ſonnes du ſexe. Des troupes nombreuſes de vierges Chrétiennes, ſe raſſemblerent d'abord au lieu nommé Biſcofheim; c'eſt-à-dire demeure de l'Evêque, d'où furent enſuite tirées des abbeſſes pour pluſieurs autres monaſtères. L'Allemagne fut encore redevable de cette inſtitution aux Iſles Britanniques. Saint Boniface y attira d'Angleterre ſa parente ſainte Liobe, qui avoit été conſacrée à Dieu dès ſa première jeuneſſe, dans le monaſtère de Vinburn. Fille d'un génie ſupérieur, auſſi propre aux affaires & même aux lettres qu'aux exercices réguliers & aux petits ouvrages des mains, elle montra une véritable aptitude pour les ſciences, & ſe rendit, preſque ſans étude, aſſez habile dans les langues anciennes, pour faire des vers Latins: ce qui annonçoit alors la capacité la plus extraordinaire. Mais la réputation de ſes vertus ſurpaſſoit encore celle de ſes talens. On recueillit bientôt les fruits de cet heureux aſſemblage de tous les genres de mérite. Les mœurs farouches des Germains s'adoucirent & s'épurerent, au ſeul récit du ſacrifice de cette multitude de victimes délicates qui ſe devouoient pour le ſalut de leur peuple, & qui joignoient à toute la candeur de l'innocence les auſtérités des plus

Act. Bened. t. 4. p. 249.

courageux pénitens. Le Seigneur ménagea cependant à ses épouses une épreuve bien alarmante.

Une malheureuse, accablée d'infirmités, & qui ne vivoit que de ce qu'on lui donnoit à la porte de l'abbaye, s'abandonna au crime, & mit au monde un enfant qu'elle jeta de nuit dans la rivière qui couloit près de la maison. Une autre femme trouva le matin cet enfant, & remplit tout le voisinage de ses calomnies ironiques, en demandant si c'étoit ainsi que les religieuses baptisoient leurs enfans. Le peuple qui suit toujours la première impression qu'on juge à propos de lui donner, s'attroupa avec indignation, & fit retentir les injures & les menaces autour du monastère. Il en étoit sorti une religieuse pour des raisons connues, & avec la permission de l'Abbesse, qui la fit néanmoins revenir aussitôt. Elle protesta devant Dieu de son innocence, en fondant en larmes, & en le conjurant de faire connoître la coupable. L'Abbesse rassembla les sœurs, leur fit réciter la pseautier, toutes debout & les bras en croix; puis les conduisit en procession autour du monastère, à trois reprises différentes, aux heures de tierce, de sexte & de none. Enfin la sainte Ab-

besse s'approchant de l'autel, en présence de tout le peuple fort attentif à ce qui arriveroit, elle étend les mains vers le Ciel, & dit avec effusion de larmes: Dieu de toute pureté, que nous avons choisi pour notre époux, prenez la défense de celles qui vous ont préféré à tous les objets mortels, & sauvez-les d'un opprobre qui rejailliroit sur votre saint nom. A l'instant l'impudente calomniatrice fut saisie de l'esprit malin, & confessa son crime devant tout le monde. Le peuple rendit gloire à Dieu, par de grandes acclamations. On raconte plusieurs autres merveilles de sainte Liobe, & de sainte Thècle, autre religieuse, qu'elle avoit amenée d'Angleterre, & qui fut abbesse de Chizingue sur le Mein, dans le diocèse de Wirsbourg.

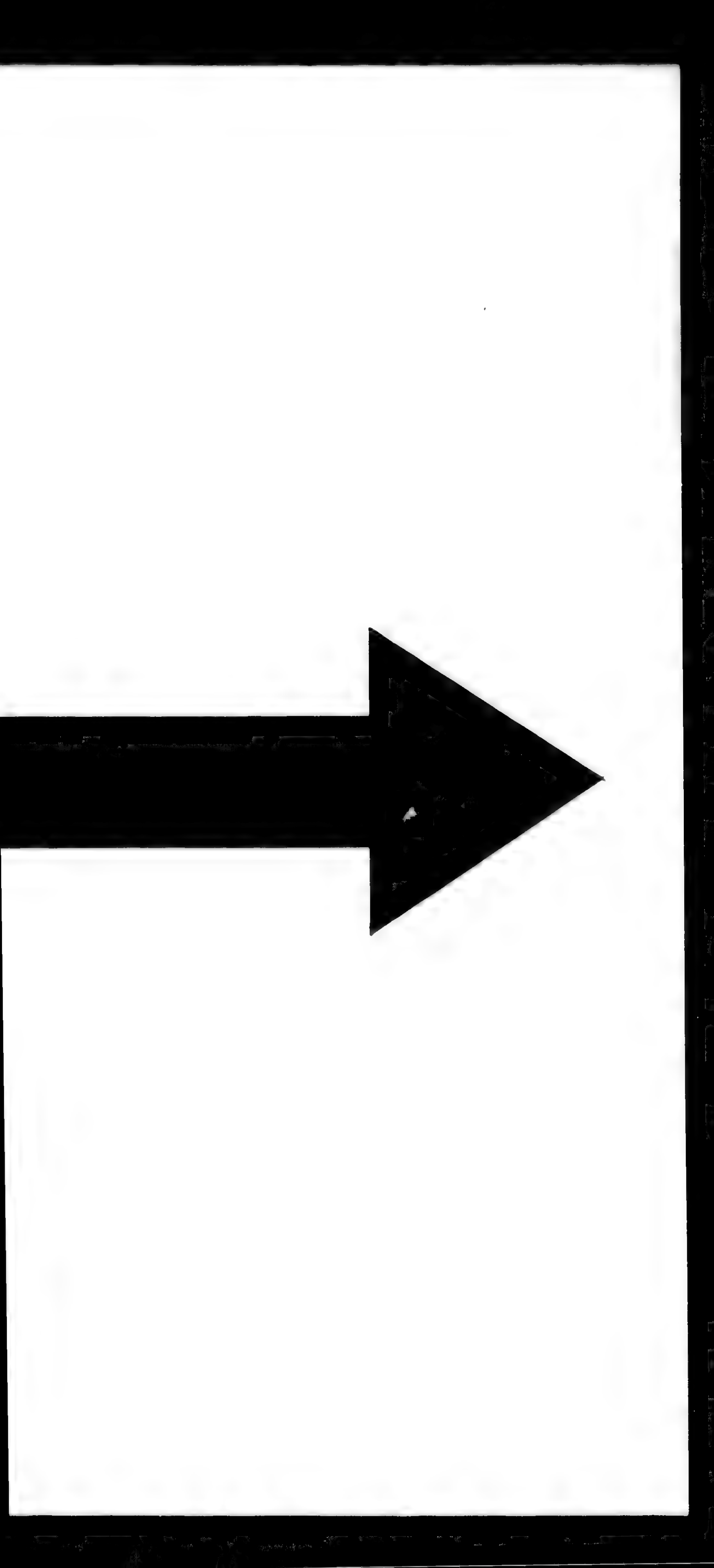
Tandis que la présence & la vigilance infatigable de saint Boniface donnoient cette splendeur à l'Eglise d'Allemagne, ses lettres opéroient en Angleterre d'une manière presque aussi efficace. La liberté avec laquelle il avoit écrit à Ethelbalde roi des Merciens, loin d'aigrir ce Prince livré à la plus effrénée des passions, fournit au contraire un exemple frappant de l'ascendant que la vertu conserve sur l'esprit des grands, quand

il leur reste quelque droiture. Le Prince Anglois ne se borna point à son amendement personnel ; mais il fit tenir à Cloveshou, l'an 747, un concile national, pour le rétablissement de l'ordre & des mœurs. Avec Cutbert, archevêque de Cantorbéri, il s'y trouva [illegible] évêques, tant du pays des Mercie[illegible] des autres nations qui occup[illegible]rande-Bretagne. Le Roi Ethel[illegible] voulut assister en personne, & s'y fit accompagner des grands de son royaume. Cutbert commença par présenter deux lettres du Pape Zacharie, touchant la réformation des mœurs. [illegible] les lut d'abord dans leur langue originale, puis on les expliqua en langue vulgaire, & tout le monde les entendit avec la docilité religieuse qui distinguoit alors cette nation entre toutes les autres. La lettre de saint Boniface, qui avoit donné lieu à la célébration du concile, fut reçue aussi avec tant de respect, qu'on la trouve transcrite à la tête des actes.

T. 6 conc. p. 1566.

On lut ensuite quelque partie des œuvres du Pape saint Grégoire, toujours révérées spécialement de l'Eglise d'Angleterre ; puis les décrets des Pères, les plus convenables aux circonstances, & l'on fit trente canons, afin de rappeler à







la pureté des anciennes règles, les mœurs ſacerdotales, qui ont tant d'influence ſur celles des peuples. On voit par le dixième canon, à quel point de dégradation ſe trouvoient déjà les lettres & les études. Il fallut faire ce décret, pour obliger les prêtres à ſe rendre capables d'expliquer en langue vulgaire le ſymbole de la foi, l'oraiſon dominicale, les paroles employées dans l'adminiſtration du baptême & des autres ſacremens. Le douzième canon enjoint d'obſerver les fêtes, ſuivant le martyrologe Romain, qui ne paroît autre ici que celui de Bède. C'eſt la première fois qu'il en eſt fait mention. Dans le canon vingt-troiſième, on exhorte à la fréquente communion, non ſeulement les perſonnes conſacrées à Dieu, mais auſſi les laïcs, ſpécialement les enfans qui vivent encore dans l'innocence, & les gens avancés en âge, qui l'ont recouvrée. Le vingt-ſixième, en exhortant à l'aumône, blâme l'abus qui commençoit à s'introduire, de rédimer ou commuer les peines canoniques impoſées par le prêtre pour la ſatisfaction des péchés; comme auſſi de faire acquitter ſa propre pénitence par d'autres perſonnes, que l'on payoit pour jeûner ou chanter des

pseaumes. Outre que la pénitence, dit le concile, doit remédier aux fautes passées, & servir de préservatif contre la rechûte; il est de la justice, que la même chair qui a péché, soit punie: & si l'on pouvoit satisfaire par autrui, les riches auroient plus de facilité pour le salut que les pauvres; ce qui est contraire à l'évangile.

L'année même où le Roi des Merciens fit célébrer un concile si salutaire à son peuple, Carloman fournit un exemple beaucoup plus édifiant encore à l'Austrasie, & à tout le Monde Chrétien. Ce Prince des François, plus puissant que la plûpart des rois; illustré par sa valeur & par une longue suite de victoires contre les Allemands, les Saxons & les Bavarois; au comble de la gloire & de la prospérité, prit la résolution de quitter le siècle, & d'embrasser la vie monastique. Il avoit toujours donné des marques d'une piété sincère, & d'un grand amour pour la religion: mais la difficulté d'allier les devoirs de la conscience avec les usages de la politique, dans la position où se trouvoit le gouvernement, réveilloient sans fin les mouvemens douloureux d'une conscience agitée. Il sentoit d'une part la nécessité de

Act. SS. Bened. t. 4. p. 123.

rendre les biens de l'Eglise, suivant les conseils de saint Boniface & les décrets du concile de Germanie; & de l'autre il craignoit le mécontentement des gens de guerre, en leur ôtant la récompense de leurs services, dans le temps où l'on avoit d'eux le plus grand besoin. Il gémissoit aussi sur les expéditions sanglantes & désastreuses, où la nécessité des affaires l'engageoit, contre les sentimens de douceur & de bienfaisance qui lui étoient naturels. Sur-tout, il ne pouvoit effacer de son esprit le noir souvenir d'une grande multitude d'Allemands rebelles, qu'il avoit fait massacrer l'année précédente. Il prit le parti d'abdiquer des dignités si fécondes en amertumes, & de se consacrer sans réserve au Dieu de la clémence & de la miséricorde. Ainsi l'an 747, septième de son regne, après avoir communiqué sa résolution à son frère Pépin, qu'il laissoit héritier de ses Etats, il quitta la France, pour prendre le chemin de Rome, où il se proposa d'abord d'établir son asyle.

Il y arriva, suivi d'un cortège nombreux qui ne pouvoit se résoudre à se séparer de lui, & que Pépin avoit tâché inutilement de consoler par la magnificence de ses dons. A la vue de ces grands

attendri

attendris jusqu'aux larmes, il se jeta aux pieds du Pape Zacharie, qui lui donna l'habit monastique. Après quoi, il se retira au mont Soracte, où il bâtit un monastère en l'honneur du Pape saint Silvestre, que l'on disoit s'y être caché pendant la persécution. Ensuite, comme les François qui venoient à Rome, troubloient sa retraite par leurs fréquentes visites, il passa au Mont-Cassin, où il fit vœu de stabilité suivant la règle. L'Abbé Pétronax, qui avoit rétabli ce monastère fameux dans tout son lustre & sa ferveur primitive, vivoit encore; & Carloman, sous un si bon maître, fit des progrès rapides dans toutes les vertus religieuses. Les pratiques les plus rigoureuses & les plus humiliantes avoient pour lui un attrait tout particulier. Il servoit à la cuisine, travailloit au jardin, gardoit les troupeaux à la campagne, manioit la bêche & la houlette, avec plus de complaisance qu'il n'avoit porté l'épée & le sceptre.

L'exemple que Rachis roi des Lombards donna trois ans après; c'est-à-dire l'an 750, fut encore plus étonnant. Après la déposition d'Hildebrand, qui en sept mois de regne se rendit insupportable à toute sa nation, on l'avoit jugé digne de

Chr. Cass. l. 1. c. 8.

remplacer Luitprand ; & du duché de Frioul, on l'avoit fait monter sur le trône de Lombardie. Il ne trompa point l'espérance qu'on avoit conçue de ses qualités royales, ou du moins de son ardeur pour l'agrandissement de son royaume, & pour la ruine du vain simulacre d'Empire qui restoit en Italie. Tandis que l'exarchat étoit fort tranquille, le Lombard, sous quelque prétexte détourné, leva une armée nombreuse, fit le ravage dans toute la Pentapole, & vint mettre le siège devant Pérouse. A cette nouvelle, le Pape Zacharie forma sur le champ sa résolution. Animé de cette force sacerdotale; qui avoit déjà désarmé la cupidité de Luitprand, il vint droit à Pérouse, accompagné d'une partie considérable de son clergé, & toucha tellement Rachis par son éloquence, que non seulement il lui fit lever le siège, mais lui inspira la résolution de quitter un trône qui ne lui paroissoit plus qu'un dangereux écueil. Le Roi se rendit à Rome, ainsi que le Prince Carloman, reçut pareillement de la main du Pontife l'habit monastique, & se retira au Mont-Cassin, où il finit saintement ses jours. On y montroit encore, trois cens ans après, une vigne qui portoit son

nom, parce qu'il l'avoit plantée & cultivée de ses mains. Sa femme Thasie & sa fille Ratrude bâtirent dans le voisinage un monastère de filles, où elles donnerent de grands biens, & passerent pareillement dans une exacte régularité le reste de leur vie. Rachis eut son frère Astolfe pour successeur, dans le royaume des Lombards.

Pépin*, par la retraite de Carloman, restoit seul Prince des François, maître absolu du royaume & de la royauté, dont il ne lui manquoit que le titre. Son père Charle-Martel, aussi puissant & plus illustre que lui par la continuité de ses victoires, n'avoit cependant osé, en le prenant, choquer le préjugé des peuples. Le fils fut plus hardi que son père; ou, pour mieux dire, il sut profiter des circonstances, & de la longue habitude des François à n'obéir qu'aux princes de son sang. Il étoit également cher aux ecclésiastiques dont il secondoit le zèle en toute occasion, & aux différens ordres des laïcs. Après s'être assuré Ann. Loisel. an. 749.
de la disposition des esprits, sous prétexte Ann. Fuld
de procurer le bien commun avec an. 751.
plus de facilité, il demanda, dans une assemblée générale de la nation, d'être déclaré Roi. Tout le monde donna son

consentement, par des acclamations de joie. Il n'y avoit d'autre obstacle que Childéric, qu'il étoit question de déposer, après lui avoir prêté serment de fidélité : mais la politique trouve aisément des moyens pour triompher de ces sortes d'obstacles, & même pour justifier ses injustes succès aux yeux de la postérité.

Serons-nous bien reçus à répandre quelque doute, malgré le torrent des historiens modernes, sur l'authenticité de la décision fameuse, qu'ils attribuent avec tant d'assurance au saint Pape Zacharie ? Mais qu'on fasse attention que toutes ces autorités se réduisent à celle d'Eginard, qui écrivoit sous Charlemagne, & qu'ils ont suivi aveuglément. Voici comment cet Auteur, presque contemporain, mais suspect en cette matière, présente la chose.

Il dit que saint Boniface, légat du saint Siège, apôtre de la Germanie, & l'oracle de toute l'Eglise de France, proposa de consulter le Vicaire de J. C.; qu'on députa Burchard, premier évêque de Wirsbourg, dont la capacité égaloit la sainteté, avec Fulrade issu de l'une des plus puissantes maisons d'Austrasie, fait par Pépin abbé de saint Denis, &

archi-chapelain du palais; c'est-à-dire grand-aumônier; que ces deux illustres députés consulterent en ces termes le Pape Zacharie: A qui est-il plus juste de donner le nom de Roi, ou à celui qui n'a plus rien de la puissance royale, ou à celui qui se trouve dans la possession & l'exercice de tout le pouvoir souverain? que le Pape répondit, sans nommer ni Childéric ni Pépin, qu'il étoit juste & raisonnable, que celui qui avoit toute la puissance royale, eût aussi le nom de Roi.

L'air seul de cette réponse vague & captieuse, attribuée à un Pape aussi vertueux que Zacharie, ne doit-il pas mettre en garde tout écrivain circonspect? Et qui ne craindroit, de la créature & du panégyriste de Charlemagne, qu'il n'eût été entraîné par le désir de colorer, autant qu'il étoit possible, l'usurpation de Pépin père de ce Prince? Ne seroit-ce point encore par cette secrète préoccupation (trop naturelle aux courtisans même de probité) qu'il auroit déprimé sans distinction tous les derniers descendans de Mérovée? que, par des anachronismes sans nombre, il donne des cheveux gris à des enfans de huit ou dix ans, & à des princes de qua-

torze, tels que le malheureux Childéric III, les mœurs dissolues du libertinage le plus invétéré? qu'il nous présente enfin le burlesque spectacle des Rois indolens, traînés le premier jour de mars dans un char attelé de bœufs, ou noyés dans la mollesse du palais de Mamaca, qui ne peut servir de matière qu'aux entretiens des bonnes & des nourrices? Dans le même temps, les auteurs absolument contemporains nous montrent plusieurs de ces princes, malheureusemeut trop jeunes pour être obéis; ou à la tête de leurs armées, ou formant leur jeunesse, par les fatigues de la chasse, aux travaux plus sérieux des armes. Mais suivons le cours des faits.

Dès que la politique de Pépin eut levé les obstacles, il fut déclaré Roi des François, & selon la coutume, élevé sur le trône dans la ville de Soissons, au mois de mars de l'an 752. Le Légat saint Boniface, dit encore Eginard, le couronna & le sacra, pour le rendre plus respectable au peuple. Sa femme Berte ou Bertrade fut aussi proclamée Reine, & par une cérémonie toute nouvelle, placée sur le trône, avec son époux. On rasa Childéric, & on le renferma dans un monastère. Le bruit cou-

rut, & l'on voulut bien croire, qu'il étoit devenu fou.

Ainſi commença la ſeconde dynaſtie des monarques François. L'auteur de ſon élévation l'a voulu conſacrer en quelque ſorte, & la donner pour l'œuvre du Ciel, en introduiſant le premier cette formule dans ſes diplômes: Roi par la grace de Dieu. Mais il parut peu de temps après, qu'il agiſſoit en ceci plus par intérêt que par conviction, & que la légitimité de ſon élection lui étoit à lui-même fort ſuſpecte: il demanda au Pape Etienne l'abſolution du crime qu'il reconnoiſſoit avoir commis en manquant de fidélité à ſon ſouverain légitime. Il eſt en effet aſſez difficile de concevoir, comment un très-digne Pape & tant de ſaints prélats ſe prêterent à cette révolution: mais c'eſt ici une queſtion, qui demeurera toujours auſſi obſcure, qu'elle ſera peu tirée à conſéquence.

Le Pape Zacharie ne mit point de bornes à ſa bienveillance pour le Roi Pépin. Il lui accorda, ſelon le témoignage de Loup abbé de Ferrières, la nomination des évêchés vacans dans l'empire François; ou plutôt il ratifia l'uſage où étoient les rois de donner les prélatures, ſans le conſentement du peuple ni du clergé,

aux eccléfiaftiques de leur Cour, nommés clercs Palatins. Le Pontife crut qu'il valoit mieux autorifer un droit contefté, & légitimer un ufage moins parfait, que de faire fans fin des réclamations plus qu'inutiles, & qui entretenoient un germe éternel de divifion entre les deux Puiffances. Le premier fruit de la bonne harmonie entre le Chef de l'Eglife & le nouveau Monarque, fut la célébration du concile de Verberie. Dès la feconde année de fon regne, Pépin convoqua en ce lieu une affemblée générale des évêques & des feigneurs du royaume, afin de remédier à la dépravation des mœurs, principalement en ce qui regardoit le mariage.

Saint Boniface, de fon côté, entretenoit avec foin la fainte unanimité qui doit regner entre le Chef & les membres divers de l'Eglife Enfeignante. Il recouroit aux lumières du faint Siège, dans toutes les affaires importantes. Dans l'Eglife naiffante de Germanie, déjà l'Evangile avoit à triompher de mille ennemis domeftiques. Le faint Archevêque fe plaignit au Pape, qu'il y avoit autour de lui plus d'impofteurs que de miniftres catholiques; qu'ils prenoient le titre de prêtres & d'évêques, fans avoir jamais

Ep. 10. ap. Othl. c. 9.

été ordonnés, & ne servoient qu'à troubler le ministère ecclésiastique, à pervertir ou à scandaliser les peuples. Hypocrites sacrilèges, ajoute-t-il, aventuriers dépravés, coupables d'homicide & d'adultère, de toute atrocité & de toute infamie: plusieurs même esclaves déserteurs, & scélérats fugitifs, se font ensuite tonsurer, & se métamorphosent tout à coup en ministres de J. C. forment des factions parmi les peuples, tiennent des assemblées séditieuses dans les lieux écartés, & dans les maisons des paysans; & loin d'enseigner aux Païens la sainte doctrine qu'ils ignorent eux-mêmes, ne s'étudient qu'à perpétuer dans les ténèbres & l'impunité le regne de Satan. Tels sont les obstacles que la foi Chrétienne avoit à surmonter en Germanie, & sur lesquels Boniface qui en étoit l'apôtre, consultoit le premier Pasteur. On lui répondit, que par-tout où il trouveroit ces ministres du démon, il devoit les priver du sacerdoce dans les conciles provinciaux, & les soumettre aux observances monastiques, pour finir leur vie dans la pénitence.

Le Pape condamna nommément un de ces dogmatiseurs, appelé Virgile, qui semoit la division entre l'archevêque Boniface & Odilon duc de Bavière, &

qu'on accusoit d'enseigner qu'il y avoit un autre monde, & d'autres hommes sous la terre, un autre soleil, & une autre lune. La condamnation fut sévère, puisqu'on ordonna de chasser le prédicant de l'Eglise, après l'avoir dépouillé du sacerdoce. Mais l'erreur de Virgile ne consistoit pas précisément à croire aux antipodes: ses assertions téméraires faisoient encore conclure que tous les hommes ne descendoient pas d'Adam, & donnoient lieu à beaucoup d'autres conséquences, non moins injurieuses au Rédempteur de tout le genre humain.

Dans ces réponses du Pape Zacharie, on trouve l'approbation du dernier choix que les François avoient fait de Mayence pour métropole de Germanie. Le Pontife, en faveur de Boniface, confirme cette dignité à ses successeurs, & déclare qu'ils auront sous eux les évêques de Tongres, de Cologne, de Worms, de Spire & d'Utrecht, avec ceux de toutes les villes où le saint Archevêque a établi la foi. Comme le Saint étoit notablement affoibli, depuis la première fois qu'il avoit proposé de se donner un successeur; il songeoit de nouveau à quitter son siège, pour se retirer à Fulde. Le Pape le détourna de cette pensée;

& pour le soulagement de sa vieillesse, il lui permit de se donner un coadjuteur, & d'ordonner à cet effet celui qu'il trouveroit digne de lui succéder. Il lui accorda aussi, pour son abbaye de Fulde, un privilège d'immunité, tel qu'on n'en avoit point encore vu. On la déclare exempte de toute autre jurisdiction que celle du Saint Siège; en sorte qu'aucun évêque ne doit pas même entreprendre d'y célébrer la messe, s'il n'y est invité par l'abbé.

Ep. 14. ap. Othl. l. II. c. 15.

Cette dernière faveur ne précéda que d'une année la mort du Pape Zacharie, qui ayant exercé toutes les fonctions d'un digne Pontife avec un zèle infatigable & un rare bonheur, pendant dix ans & plus de trois mois, mourut saintement le quatrième jour de mars 752. Au milieu des affaires bruyantes qui remplirent presque tout son pontificat, il ne laissa pas de cultiver les lettres, & traduisit en Grec, qui étoit sa langue maternelle, les Dialogues de S. Grégoire le Grand. Il fit l'invention du chef de saint George, depuis long temps oublié dans une vieille châsse au palais patriarchal, & le plaça avec l'honneur convenable dans la diaconie de ce Martyr renommé; c'est-à-dire dans l'église car-

dinale qui porte le nom de ſaint George au voile d'or. Ayant ſu que des marchands Vénitiens avoient acheté à Rome quantité d'eſclaves Chrétiens de l'un & de l'autre ſexe, pour les aller vendre en Afrique, il mit les captifs en liberté, rendit aux Vénitiens leur argent, & défendit rigoureuſement ce trafic indigne; n'étant pas juſte, dit-il, que des perſonnes devenues enfans de Dieu par le baptême, ſoient les eſclaves des Gentils. Il rebâtit preſque à neuf le palais de Latran, fit des dons ineſtimables à un grand nombre d'égliſes, ſur-tout à celle de S. Pierre, où il mit des courtines de ſoie entre tous les piliers, & décora l'autel d'un parement tiſſu d'or & de pierreries, qui repréſentoit la nativité de Notre-Seigneur: il y ajouta quatre voiles brochés en or, & une couronne d'or avec des dauphins, du poids de ſix-vingts livres. Enfin il conſtitua un fonds ſuffiſant pour fournir un revenu annuel de vingt livres d'or, deſtinées à l'huile du luminaire. De plus, il fonda des aumônes abondantes pour les pauvres & les pélerins, acquit pluſieurs fermes à l'Egliſe, & mit tous les bâtimens en bon état, augmenta de plus du double les prébendes ou penſions annuelles des clercs, qu'il traitoit comme

Anaſt. in Zach.

ſes enfans, & ſe fit auſſi juſtement chérir du peuple, qui vécut dans la paix & l'abondance ſous ſon pontificat.

Rome depuis long-temps n'avoit eu autant de ſujet d'applaudir à la bienfaiſance pontificale; & tels étoient les premiers effets de la décadence de l'Empire des Grecs en Italie, de la puiſſante protection des princes François à l'égard du ſaint Siège, & de l'accroiſſement du pouvoir des Souverains Pontifes.

Auſſi-tôt après la mort de Zacharie, le Prêtre Etienne, Romain de naiſſance, fut élu Pape, & mis en poſſeſſion du palais patriarchal de Latran; mais il mourut ſubitement le quatrième jour, avant même d'avoir été ſacré; ce qui eſt cauſe qu'on ne le compte point entre les Papes. Etienne II, diacre de l'Egliſe Romaine, fut choiſi en ſa place, & conſacré le 26 mars de l'année 752. Il fit le même uſage que Zacharie, des richeſſes de ſon égliſe: dès le commencement de ſon pontificat, il rétablit dans Rome quatre hôpitaux abandonnés depuis long-temps, puis y en ajouta un cinquième, qu'il fonda pour cent pauvres. Il en bâtit & dota richement deux autres, hors de la ville, près de l'égliſe de ſaint Pierre.

La puiſſance impériale s'affoibliſſant de

plus en plus en Italie, les Lombards l'anéantirent enfin, avec l'exarchat de Ravenne. Leur Roi Astolfe profitant des embarras que les Arabes donnoient aux Grecs, assiégea cette ville, & s'en rendit maître. L'Exarque Eutychius s'enfuit en Grèce; & dès lors finit l'exarchat, après avoir duré environ cent quatre-vingts ans, depuis son établissement sous l'Empire de Justin le jeune. Astolfe ne voulut pas rester en si beau chemin: il prétendit s'emparer de Rome même, & de toutes ses dépendances. Les forces & le courage ne lui manquoient pas: mais ces avantages lui firent négliger les tempéramens & la condescendance qui ne lui étoient pas moins nécessaires. Il oublia ce que peuvent les gens de lettres & les interprètes des loix, dans ces situations critiques, où les peuples tombés à peu près dans l'indépendance, sont abandonnés à leur goût pour le choix d'un nouveau maître. Astolfe voyant les Romains hors d'état de lui résister, n'employa que la rigueur & les menaces, & parloit déjà de leur imposer un tribut annuel d'un sou d'or par tête. Le Pape lui envoya les abbés du Mont-Cassin & de saint Vincent près du Vulturne, pour traiter de la paix: mais le Lombard al-

Rub. Hist. l. 4.

tier les renvoya, sans les avoir entendus. Le Pontife députa sans retard vers l'Empereur, pour le prier, comme on avoit déjà fait tant de fois, de venir avec une armée délivrer Rome & l'Italie: ces supplications ne furent pas plus efficaces que de coutume.

Le mal pressoit cependant. Astolfe serroit la ville, & menaçoit les citoyens de les passer jusqu'au dernier au fil de l'épée, s'ils ne se soumettoient sans retard. Tout étoit dans les alarmes & la consternation. Le Pontife s'efforçoit de ranimer leur courage, & les exhortoit à implorer le secours d'en haut. Il fit une procession, où l'on porta les reliques les plus révérées, entr'autres, une image de J. C. que l'on croyoit n'avoir point été faite de main d'homme. C'étoit le Pontife qui la tenoit sur ses épaules, marchant nu-pieds, suivi du peuple aussi nu-pieds, la cendre sur la tête, & poussant de profonds gémissemens. On avoit attaché à la croix un traité de paix, passé récemment avec les Lombards, & qu'Astolfe sans pudeur avoit aussi-tôt rompu. Cette procession se réitéra chaque samedi, pendant plusieurs semaines consécutives. Anast in Steph. 11.

Le Pape Etienne voyant enfin que rien

n'arrêtoit le Roi, & qu'il n'y avoit aucun secours à espérer de la part des Grecs, eut recours aux François, à l'exemple de ses prédécesseurs Zacharie & Grégoire III. Il écrivit au Roi Pépin une lettre fort touchante, qu'il confia secrètement à un pélerin, de peur d'Astolfe; & opposant la ruse à la force, il pria le Monarque François d'envoyer à Rome une ambassade, pour inviter le Chef de l'Eglise à se rendre en France. Etienne écrivit de même à tous les ducs François, pour les exhorter, à venir au secours de saint Pierre. Outre les récompenses éternelles dont il assuroit leur piété généreuse, il leur promettoit les prospérités dont le Seigneur comble ordinairement dès ce monde les protecteurs de son Eglise.

Pépin qui avoit déjà reçu & attendoit encore de grands services du Pape, fut ravi de l'occasion qui se présentoit. Il lui envoya Chrodegand, évêque de Metz, avec le Duc Auchaire ou Oger, que les Romains ont célébré par des éloges qui donnent un air de fable à ce qu'ils en racontent. Pour Chrodegand, né en Braband de la première noblesse des François, il est certain que son mérite l'éleva sous Charle-Martel à la dignité de chancelier. Il avoit beaucoup d'expé-

Boll. ad 6 Mart.

rience dans les affaires, une éloquence noble & solide, que rehaussoient encore les avantages extérieurs de sa personne; il s'exprimoit avec facilité & beaucoup de grace, soit en Latin, soit en Tudesque sa langue naturelle. A ces grands talens il joignoit de grandes vertus, spécialement la charité envers les pauvres, une tendre piété, le zèle de la régularité cléricale, l'esprit d'ordre & de décence, à quoi nous le verrons rappeler avec succès le clergé déchu de son ancienne splendeur. Il fonda plusieurs monastères, qu'il dota de son riche patrimoine, entr'autres, celui de Gorze, qui devint une école célèbre.

Les deux ambassadeurs étant arrivés à Rome, inviterent publiquement le Pape à les suivre en France, où ils protesterent que l'Eglise Romaine, que la mère commune des Fidèles trouveroit toujours ses plus sûrs défenseurs. Avant l'arrivée de ces ambassadeurs, & sans avoir l'air de les attendre, Etienne avoit envoyé demander un sauf-conduit au Roi Astolfe, comme pour traiter avec lui des moyens de le satisfaire; ce qu'on lui avoit accordé. Il partit aussi-tôt, & fut suivi par des troupes de citoyens de Rome & des autres villes, qui arrosoient la route de leurs larmes, & qui tenterent plusieurs

ſois de le retenir, par la conſidération des périls où il s'expoſoit, & d'une maladie dont il étoit travaillé. Le Pontife, en les recommandant à Dieu & à ſaint Pierre, les conſola par l'eſpérance d'un plein ſuccès dans une affaire qui ne tendoit qu'à leur sûreté & à celle de l'Egliſe. Quand il fut près de Pavie, le Roi des Lombards lui envoya déclarer qu'il n'eût à redemander, ni Ravenne, ni aucune autre des places qui avoient appartenu à l'Empire, & que, s'il avoit de pareilles propoſitions à faire, il reprît, ſans plus tarder, la route de Rome. Etienne pourſuivit tranquillement ſon chemin, & arriva à la Cour d'Aſtolfe.

Ce Prince qui ne manquoit pas de religion, ne put s'empêcher d'accueillir convenablement le Chef de l'Egliſe. Il lui rendit même des honneurs extraordinaires : mais il rejeta toutes ſes demandes. Seigneur, repartit le Pape, puiſque vous en uſez de la ſorte, je m'en vais en France trouver le Roi Pépin, qui m'en ſollicite depuis long-temps. Cette parole fut un coup de foudre pour Aſtolfe, qui ne s'y attendoit nullement. Il employa tour à tour & fort ſecrètement les promeſſes & les menaces, pour faire changer de réſolution au Pontife. Mais la préſence des ambaſſadeurs de

France qui l'accompagnoient, causoit au Lombard une gêne étrange. Il prévit toutes les suites du voyage d'Etienne: il en pressentoit de plus funestes encore à lui faire violence. Les ambassadeurs, d'un autre côté, prenoient le ton qui convenoit, tant à la dignité de la Couronne de France, qu'au religieux attachement du Monarque François pour le Chef de l'Eglise. Ils demanderent, pour le Pape & sa suite, des passeports, qu'on n'osa leur refuser; & l'on partit sans délai, le 15 de novembre, malgré tous les inconvéniens de la saison, qui parurent beaucoup moindres que ceux d'un plus long séjour.

Le Souverain Pontife fut reçu en France, avec tous les témoignages les plus marqués d'une tendre & profonde vénération. Le Grand-Chapelain Fulrade vint à sa rencontre jusqu'aux pieds des Alpes, & le conduisit de là à Pontyon en Champagne, où étoit la Cour. Le fils aîné de Pépin, Charle âgé de douze ans, alla plus de trente lieues au devant du Pape, & le Roi lui-même vint le recevoir à une lieue. A son approche, il descendit de cheval, & se prosterna, ainsi que la Reine sa femme, tous ses enfans & les seigneurs de sa suite. Il

Annal. Met. an. 753.

marcha même quelque temps à côté du cheval du Pontife, à qui il servit d'écuyer. Le Pape, avec les prélats & les clercs qui l'accompagnoient, entonna des cantiques, que l'on continua jusqu'à ce qu'on fût à Pontyon, où l'on arriva le jour de l'épiphanie, sixième de janvier 754. En mettant pied à terre, il fit des présens magnifiques au Roi & aux seigneurs. Le lendemain, il parut avec tout son clergé sous la cendre & le cilice, se jeta aux pieds de Pépin, & ne voulut point se relever, que le Roi & ses seigneurs ne l'eussent assuré de le délivrer, lui & le peuple Romain, de la tyrannie des Lombards. Le Roi promit avec serment de leur faire céder Ravenne & les autres places de l'Empire, & de remplir en tout les vœux du Pontife.

Cependant il le fit conduire au monastère de saint Denis, & avec une affection filiale, il pourvut en détail à tout ce qui étoit nécessaire pour son délassement, & pour le rétablissement de sa santé. Le Pontife ne laissa pas de tomber si griévement malade, qu'en peu de jours on désespéra de sa vie. Lui seul conserva une vive confiance en Dieu, dans l'extinction totale de ses forces; & un matin qu'on s'attendoit à le voir

expirer, on le trouva parfaitement guéri. On raconte que ſaint Denis, patron du lieu, lui apparut pendant la nuit, avec les Apôtres ſaint Pierre & ſaint Paul ; & que le Prince des Apôtres dit au ſaint Martyr, qu'on lui accordoit la ſanté d'Etienne ; qu'on ordonna au malade de ſe lever ſur le champ, de conſacrer un des autels du monaſtère, qui lui fut déſigné, & d'y offrir le ſaint Sacrifice en action de graces. En effet, le Pape voulut auſſi-tôt ſe lever : mais les aſſiſtans prirent ce déſir du malade pour un accès de délire. C'eſt pourquoi il leur fit, ainſi qu'au Roi & aux courtiſans, le récit de la faveur miraculeuſe dont il venoit d'être gratifié. Sa guériſon ſoudaine, & l'entier rétabliſſement de ſes forces, perſuaderent les plus incrédules. Anaſt.

Après la conſécration de l'autel, il ſacra de nouveau le Roi Pépin, & lui préſenta la couronne. Ce Prince ayant été ſacré d'abord, du vivant de Childéric, avoit des remords ſur ſa ſubſtitution aux deſcendans de Clovis, héritiers naturels de ſon trône. Ce dernier des rois Mérovingiens étant mort depuis, & le trône étant alors véritablement vacant, Pépin, pour calmer ſa conſcience, & pour mieux établir ſa domination,

voulut la faire ratifier par les seigneurs François, & donner le plus grand éclat à son inauguration, en se faisant couronner par le Souverain Pontife. Ses deux fils Charle & Carloman, dont le baptême avoit été différé jusqu'à cette rencontre, furent en même temps baptisés & couronnés par le Pape, qui fut leur parrain, & défendit à tous les François présens & à venir, au nom de saint Pierre & sous les plus terribles anathêmes, de jamais se donner des rois d'une autre race. Pour engager plus spécialement encore Pépin & ses fils à prendre Rome sous leur protection, il leur conféra le titre de Patrices. Pépin avoit eu dessein de répudier Bertrade, pour des raisons qu'on ignore : Etienne employa toute sa sagesse & son affection paternelle à réconcilier ces augustes époux. On croit même que telle est la raison qui lui fit sacrer & couronner la Reine avec le Monarque ; c'est-à-dire afin d'assurer d'autant mieux l'état de cette Princesse.

Le Roi des Lombards n'apprit pas sans effroi ce qui se faisoit en France. Pour détourner l'orage qui s'y formoit contre la Lombardie, il obligea l'Abbé du Mont-Cassin, où le Prince Carloman

frère de Pépin s'étoit fait moine, d'envoyer cet illustre Religieux négocier la paix au delà des Monts, & menaça, s'il n'entroit pas dans ses vues, de détruire le monastère. Carloman, contraint par son abbé, parut à Querci, dans l'assemblée des François; & de médiateur forcé, l'intérêt de son monastère le rendit si ardent défenseur des Lombards, qu'il devint suspect au Roi son frère. Sous prétexte qu'il ne pouvoit plus reparoître en sûreté dans l'Italie, Pépin le confina dans un monastère de Vienne en Dauphiné, où il mourut peu de temps après. Cet incident paroît même avoir donné lieu aux réflexions politiques, que le Roi fit ensuite, sur ce que pourroient un jour les deux fils qui restoient de Carloman. On les mit pareillement dans des monastères, afin que jamais ils ne fissent de mouvemens capables de troubler l'Etat. Le Roi fit reporter le corps de leur père au Mont-Cassin, dans un cercueil d'or, avec une quantité de riches présens.

Anast. Act. SS. Bened. t. 4. p. 127.

Toutefois, avant de commencer la guerre de Lombardie, il envoya des ambassadeurs au Roi Astolfe, pour l'engager à rendre à l'Eglise & à l'Empire tout ce qu'il leur avoit pris: cette espèce de sommation se réitéra jusqu'à trois fois,

par les conſeils du Pape Etienne. Aſtolfe ne répondant que par des menaces, on ſe mit en devoir de lui faire prendre un autre langage.

Mais auparavant le Roi Pépin preſſa le Souverain pontiſe de mettre au catalogue des ſaints confeſſeurs, ſaint Suidbert compagnon de ſaint Willebrod, & différent de ſaint Suitbert, qui fut le premier évêque de Verden dans le ſiècle ſuivant. Le Pape Etienne déſirant de ſatisfaire à cette requête du Roi Très-Chrétien, (dit Ludger de Munſter écrivain du temps) il commit le ſoin de vérifier les vertus & les miracles de ſaint Suidbert, avant de le canoniſer, aux vénérables Pères & Pontifes Hidulfes archevêques de Trèves, Boniface de Mayence, Fulcaire de Liège, & Hildeger de Cologne, dans le diocèſe de qui le ſaint avoit rendu l'ame à Notre-Seigneur. Mais à cauſe des courſes des Saxons, & de l'expédition du glorieux Roi Pépin contre Aſtolfe perſécuteur de l'Egliſe Romaine, ces vénérables Pères différerent de pourſuivre la canoniſation juſqu'à ſon retour d'Italie. Ce trait eſt remarqué, comme un des premiers exemples connus des formalités employées à la canoniſation des ſaints.

Après

Après toutes ces diſpoſitions, Pépin ſortit de France, à la tête d'une bonne armée, força les paſſages des Alpes, & réduiſit le Lombard à s'enfermer dans Pavie, où il l'aſſiégea. Le Pape pria encore le Monarque François d'épargner le ſang Chrétien dans ſes ennemis; & l'on ménagea un traité, par lequel ceux-ci promirent, ſous de grands ſermens, de rendre inceſſamment Ravenne, & pluſieurs autres villes. Pépin prit des otages, & ſe retira auſſi-tôt, contre l'avis du Pape, qui lui conſeilloit de faire exécuter le traité en ſa préſence. Le Pontiſe retourna à Rome, où il ne fut pas long-temps ſans éprouver ce qu'il avoit prévu. Aſtolfe, bien loin de faire les reſtitutions promiſes, recommença plus violemment que jamais ſes tyrannies contre les Romains. Il les vint ſurprendre au cœur de l'hiver, forma le ſiège de Rome le premier jour de janvier 754, & ravagea tous les dehors. Les Lombards commirent des excès effroyables; ſi l'on peut prendre à la lettre ce que le Pape dans ſa douleur en écrivit à Pépin, à qui il dit que les Païens les plus barbares n'avoient jamais rien fait de ſi atroce. Ils incendierent les égliſes, profanerent les autels, confondirent dans le butin pro-

fane les vases où reposoit le corps du Seigneur, qu'ils prirent après s'être remplis de vin. Ils déchirerent de coups les clercs & les moines, violerent les religieuses, & en firent mourir quelques-unes: ils mirent le feu aux fermes de l'Eglise, enleverent les bestiaux, couperent les vignes jusques dans la racine, égorgerent une infinité de personnes, & les enfans mêmes dans les bras de leurs mères.

Ces extrémités où le Pasteur & le troupeau se trouvoient réduits, firent employer au Pape Etienne un expédient dont on ne trouve que ce seul exemple dans toute l'histoire de l'Eglise. Pour mieux réussir à émouvoir le Roi & les François, il leur écrivit au nom du Prince des Apôtres, qu'il faisoit parler comme s'il eût encore été sur la terre. Il fit de même parler la Vierge, les anges, les martyrs & tous les autres saints. Cette épître singulière, & tout à fait propre à nous peindre les mœurs ou le génie de cet âge, étoit conçue en ces termes: Pierre appelé à l'apostolat par J. C. fils du Dieu vivant, aux trois excellens Princes Pépin, Charle & Carloman, aux très-saints évêques, abbés, religieux, comme aussi à tous les ducs, comtes, capitaines & guerriers, &

Ep. 4, 5 & 6. cod. Carol.

à tout le peuple de France, salut & bénédiction. C'eſt à moi Pierre, tout indigne ſerviteur de Dieu que je ſuis, que le Seigneur a ſpécialement confié ſon bercail, en me diſant : Paiſſez mes agneaux, paiſſez mes brebis : c'eſt moi qu'il a prédeſtiné & choiſi pour éclairer toutes les nations, entre leſquelles il m'a donné les François pour mon peuple particulier, & pour mes enfans adoptifs. C'eſt pourquoi je m'adreſſe à vous, préférablement à tous les autres, vous conjurant par votre piété & votre affection filiale, de voler au ſecours de l'Egliſe de Dieu, plongée dans la plus triſte affliction, de venir délivrer de la déteſtable nation des Lombards, cette ville de Rome, mon ſiège & ma maiſon, où je repoſe ſelon la chair. Car n'en jugez pas autrement, mes très-chers fils, & tenez pour certain que je vous ſuis auſſi préſent, que ſi vous me voyiez des yeux du corps, vivant & agiſſant en chair & en os : croyez ſans héſiter, ô vous Rois Très-Chrétiens, Pépin, Charle & Carloman, & vous auſſi prêtres, évêques, abbés, moines, avec les juges, les ducs, les comtes, & tout le peuple de l'Empire François ; croyez que c'eſt moi Pierre apôtre du Dieu vivant, qui vous parle dans ce diſ-

cours, & que si vous ne me voyez pas dans ma chair, je n'en suis pas moins près de vous en esprit. La Reine du Ciel, Marie mère de Dieu & toujours vierge, vous parle aussi, & vous conjure avec moi. Il en est de même des trônes, des dominations, des princes de la céleste milice, des martyrs, des confesseurs, de tous les anges & les saints chéris du Très-haut, qui vous recommandent instamment cette ville de Rome, les ouailles du Seigneur qui l'habitent, & la sainte Eglise qu'il a confiée à mes soins. Hâtez-vous, ne perdez pas un moment, volez pour la dérober à la fureur des Lombards; de peur que mon corps depuis long-temps immolé dans ses murs à la gloire du Christ, & le lieu où il repose toujours par l'ordre du Seigneur, ne deviennent, avec le peuple Romain commis à ma garde, le jouet de leur impiété barbare.

Le Pape Etienne faisant toujours parler le Prince des Apôtres, promet ensuite aux François, s'ils lui obéissent promptement, une prospérité constante en cette vie, & la gloire éternelle en l'autre. Il mêle toutes les promesses temporelles de l'ancienne loi avec les biens spirituels de l'Evangile; & par des applications de l'Ecriture toutes remplies

d'équivoques ; dépêchez-vous, dit-il, de venir à notre ſecours, avant que votre mère la ſainte Egliſe [qu'il confond ici avec ſes poſſeſſions terreſtres] ne ſoit déshonorée & ruinée : montrez-vous inſéparablement unis avec Rome ; afin que vous ne ſoyez pas rejetés, comme étrangers, du royaume de Dieu ; combattez généreuſement pour les Romains, mes enfans & vos frères ; parce que perſonne ne ſera couronné, s'il n'a dignement combattu.

Ces tours d'éloquence, dont apparemment nos guerriers ne ſeroient pas fort touchés aujourd'hui, firent la plus vive impreſſion ſur le Roi Pépin & ſur tous les ſeigneurs. Il rentra auſſi-tôt en Lombardie, avec toutes ſes forces, en proteſtant qu'il ne combattoit pour aucun intérêt humain, mais pour l'amour des SS. Apôtres, & pour la rémiſſion de ſes péchés. Il aſſiégea de nouveau Aſtolfe dans Pavie, & le preſſa ſi vivement, qu'il le réduiſit bientôt à demander quartier, & à exécuter fidèlement le traité de l'année précédente.

Cont. 4. Fredeg n. 111.

Dans ces entrefaites, il arriva des ambaſſadeurs de C. P. pour redemander au Roi Pépin les villes & les terres que les Lombards avoient uſurpées ſur l'Empire,

& que l'Empereur Conſtantin-Copronyme, bien plus occupé à faire la guerre aux ſaintes images qu'aux uſurpateurs de ſes terres, ne s'étoit jamais donné la peine de défendre. Pépin ſe crut maître abſolu d'une conquête qu'il regardoit comme le juſte fruit de ſes victoires, & des bénédictions céleſtes ſur ſes pieux deſſeins. Selon ce qu'il avoit projeté à Pontyon, puis réglé à Querci-ſur-Oiſe dans un concile, il en fit à ſaint Pierre, à l'Egliſe Romaine & à tous les Papes à perpétuité, une donation en forme, qui fut dépoſée dans les archives de cette Egliſe. On remit à Fulrade qu'il commit pour l'exécution du traité, les clefs de toutes les villes de l'Emilie & de la Pentapole; & ce Miniſtre les alla dépoſer à Rome, avec l'acte de la donation, ſur la confeſſion de ſaint Pierre. Ainſi le Pape Etienne fut mis en poſſeſſion de l'exarchat de Ravenne, & de la Pentapole, qui prenoit ſon nom des cinq villes de Rimini, Peſaro, Fano, Sinigalle & Ancone. Ces places, jointes à celles de l'Exarchat, montoient au nombre de vingt-deux, & furent le premier fonds de l'Etat Eccléſiaſtique. La donation du grand Conſtantin ne paſſe plus que pour l'ouvrage de l'ignorance, qui

l'avoit confondue avec la permission accordée aux Eglises par ce premier Empereur Chrétien, d'acquérir des places & des fonds de terre.

Astolfe n'avoit pas perdu l'espérance de reprendre ce qu'il n'avoit cédé que par force. L'année même qui suivit immédiatement cette cession, comme les François avoient évacué toute l'Italie, il rassembla une armée pour entrer en Toscane. Mais ces nouveaux troubles finirent bientôt avec sa vie, dans une partie de chasse, où il tomba de cheval. Il mourut au bout de trois jours. Son ambition portée à des excès de violence & d'imprudence même, ne l'empêchoit pas de s'acquitter d'ailleurs des devoirs de Chrétien. Il faisoit des largesses aux Eglises, il fondoit des monastères : son beau-frère Anselme, duc de Frioul, ayant renoncé aux grandeurs du monde pour se consacrer à Dieu, ce fut par les libéralités du Roi qu'il établit le monastère de Fanan à sept lieues de Modène, & quelque temps après, celui de Nonantule à deux lieues seulement de la même ville. Astolfe donna cette terre, qu'Anselme & ses moines défricherent à la sueur de leur front; & cette institution devint si florissante, qu'on y comp-

Act. SS. Bened. t. 5. init.

ta jusqu'à onze cent quarante-quatre moines, sans les enfans offerts, ni les novices. Le Roi Astolfe confirma cette donation par une charte, qui oblige le monastère, pour droit de relief ou pour reconnoissance, à lui fournir annuellement quarante brochets au grand carême, & autant au carême de saint Martin; c'est-à-dire en avent. Pour marquer sa vénération envers saint Pierre, & lever des préjugés dont il commençoit à pressentir les conséquences, il alla lui-même à Rome, avec son beau-frère, offrir les lettres de donation sur le corps du saint Apôtre. Le pape revêtit Anselme de l'habit monastique, & l'institua abbé, en lui donnant le bâton pastoral. Ce Duc de Frioul établit aussi plusieurs hôpitaux, en l'un desquels on nourrissoit deux cens pauvres le premier jour de chaque mois, & l'on disoit chaque année trois cens messes, tant pour les morts que les vivans.

Didier duc de Toscane succéda, non sans opposition, au Roi Astolfe. Rachis frère du Roi défunt, & qui avoit été roi lui-même, apprit dans la solitude qu'il avoit préférée au trône, qu'une bonne partie de ses anciens sujets désiroit de l'y voir remonter. Il est rare que la ces-

ſion de la royauté ne cauſe quelques regrets: le Moine Rachis, dont la retraite avoit donné tant d'édification, eut quelque envie de reprendre la couronne. Mais ſoit qu'il y vît trop de difficultés, ſoit qu'il n'y fût porté que par ſes anciennes créatures, & qu'il n'eût pas oublié lui-même les principes de la religion, il ſe montra docile aux repréſentations que le Souverain Pontife lui fit faire ſur les intérêts ineſtimables de ſon ame, & ſur les ſuites funeſtes de la diviſion qu'il allumeroit parmi les Lombards. Le Pape Etienne étoit diſpoſé très-favorablement à l'égard de Didier, qui avoit promis de conſommer le traité du Roi Aſtolfe, & de rendre quelques villes que les Lombards retenoient encore. Une protection ſi puiſſante, & qui décidoit de celle des François, fit couronner Didier ſans combat. Il reſtitua les places promiſes, du moins en partie, notamment la ville importante de Ferrare, avec tout ſon duché. Le Pape rendit compte à Pépin de l'élection de Didier, & lui demanda ſes bonnes graces pour ce nouveau Roi. Anaſt. in Steph.

Pépin faiſoit alors célébrer à Vernon-ſur-Seine, un concile de preſque tous les évêques de France, afin de procéder au rétabliſſement général de la diſcipline. T. 6 conc. p. 1664

Mais comme les relâchemens introduits par les malheurs de l'Etat, & enracinés par un long usage, avoient porté le mal à l'extrême, on s'y appliqua moins à rappeler la perfection des anciens canons, qu'à faire cesser les plus grands abus. Les deux années suivantes, 756 & 757, on tint deux autres conciles à Compiegne, ou plutôt deux de ces assemblées générales de la nation, mêlées de prélats & de seigneurs, & comptées entre les conciles, comme toutes ces sortes de convocations d'Etats. Ce fut alors que Pépin les fixa au premier jour de mai, au lieu du premier de mars, où l'on avoit été jusques là dans l'habitude de les tenir. Il fut réglé dans ces trois conciles, dont il est assez difficile de marquer en particulier les canons, qu'une abbesse ne pourroit avoir deux monastères, ni sortir du sien que pour cause d'hostilité, ou du consentement de l'évêque, lorsqu'elle seroit mandée par le roi : ce qui est éclairci par un autre canon, qui oblige les abbayes royales à rendre au roi le compte de leurs biens, comme les abbayes épiscopales le rendoient à l'évêque. On appeloit abbayes royales, celles que les rois avoient fondées, & qui ne dépendoient point des évêques : elles étoient

simplement soumises à l'inspection de l'archi-chapelain ou grand-aumônier de la Cour. On défendit aux évêques, aux abbés, & même aux laïcs, de percevoir aucun salaire ou rétribution, pour rendre la justice. Tous les pélerins furent déclarés exempts des droits de péage. On défendit aux clercs, & c'est le dix-huitième canon, d'avoir recours aux juges séculiers sans l'aveu de leur évêque ou de leur abbé, suivant l'ancien décret du concile de Carthage, qui ordonne la peine de déposition contre le clerc qui décline le jugement ecclésiastique pour le jugement séculier, quand même la sentence séculière seroit en sa faveur. La raison de cette défense est que l'ecclésiastique qui se comporte ainsi, semble mépriser ses confrères dont il ne veut pas subir le jugement; & par là s'exclut en quelque sorte lui-même du rang de ceux dont il a si mauvaise opinion. On peut voir ce que M. Godeau, évêque de Vence, dit à ce sujet contre les ecclésiastiques, qui trahissant leur propre dignité & l'autorité de l'Eglise, se retirent de leurs propres tribunaux, comme pour aller chercher ailleurs plus de lumière ou plus d'équité, & ne tendent qu'à l'avilissement de l'ordre hiérarchique.

La plûpart des autres canons des conciles de Vernon & de Compiegne, contiennent des réglemens pour le mariage, les mêmes à peu près qu'on a déjà vus plusieurs fois ailleurs. Le plus singulier est celui qui dissout le lien conjugal pour cause de lèpre, avec permission à la partie saine de se remarier : mais il ne s'agit ici que de la lèpre antérieure au mariage, & réputée empêchement d'impuissance.

Ibid. p. 1694. A Compiegne, dans l'assemblée de 757, Tasillon duc de Bavière fit hommage au Roi Pépin, avec de grands sermens, premièrement sur les reliques que le Roi portoit toujours avec lui, ensuite sur les tombeaux de saint Denis, de saint Germain de Paris, & de saint Martin de Tours, où il alla exprès. On verra néanmoins par la suite, que des engagemens si sacrés envers son oncle & son Roi furent encore insuffisans. L'assemblée étoit près de finir, lorsqu'il arriva des ambassadeurs de l'Empereur Constantin Copronyme, qui demandoit l'alliance & l'amitié d'un Roi, dont le pouvoir & la conduite avoient tant d'influence dans toutes les affaires de l'Italie. Ils apportoient des présens magnifiques, & fort curieux pour nos bons Gaulois, entr'au-

Monach. S. Gal. l. 2, c. 10.

tres, les premières orgues qui euſſent encore paru dans le royaume, & qui furent miſes à l'abbaye de ſaint Corneille. Mais tous les dons & les artifices des Grecs ne firent rien changer aux effets de la munificence de Pépin envers l'Egliſe Romaine. Quelque temps après, de nouveaux miniſtres du même Empereur vinrent propoſer au Roi, de faire une ligue avec lui contre les Lombards, en lui offrant pour époux de ſa fille Giſèle, le Prince Léon fils aîné de l'Empereur. Pépin, avec toute la ſimplicité de ſa foi & la franchiſe naturelle aux François, répondit qu'il ne croyoit pas pouvoir en conſcience s'allier avec un Prince qui s'étoit ouvertement déclaré contre le culte & la doctrine de l'Egliſe.

Les prélats, à l'exemple du Monarque, ſignaloient dans toutes les occaſions leur zèle pour la pureté de la foi, & leur attachement au centre de l'unité Catholique. Tel étoit l'eſprit qu'avoit principalement entretenu le plus illuſtre d'entr'eux, Boniface archevêque de Mayence, & légat apoſtolique pendant trente-ſix ans. Il s'étoit fait une loi de ſe conduire invariablement par les avis du Chef de l'Egliſe; & comme la continuité de ſes travaux dans des terres écartées déro-

boient souvent à sa connoissance les affaires & les révolutions les plus considérables, ce ne fut que deux ans après l'élection du Pape Etienne, qu'il lui demanda par lettres la communion du saint Siège. Il avoit été occupé, comme il le lui apprenoit en s'excusant, à réparer plus de trente églises, où les Païens avoient mis le feu, sans le décourager cependant, ni ralentir l'activité de son zèle. Accablé d'années & d'infirmités, il entreprit de convertir entièrement les Frisons, idolâtres féroces & inconstans, parmi lesquels il avoit travaillé les années précédentes avec quelques succès.

Il se pourvut auparavant d'un digne successeur dans le siège de Mayence, suivant la permission qu'il en avoit reçue du Pape; & ce fut le Prêtre Lulle, un de ses plus fidèles comme de ses plus saints disciples, qu'il ordonna du consentement du Roi Pépin, des évêques, des abbés, de tous les ordres de la cléricature, & de tous les seigneurs du diocèse. Un des motifs qu'il suggéra au Grand-Chapelain Fulrade pour lui obtenir l'agrément du Monarque, ce fut la nécessité d'instituer un évêque charitable, qui pourvût aux besoins des prêtres employés sur la frontière des Païens; ou-

vriers, lui dit-il, infatigablement occupés à la vigne du Seigneur, qui peuvent tout au plus gagner leur pain, mais non le vêtement, ſi on ne les aide comme j'ai fait.

Lulle étant inſtitué, & Boniface prêt à partir pour la Friſe, le ſaint Vieillard lui parla ainſi : Sachez, mon fils, que le temps de ma mort eſt proche ; entendez donc, & ayez ſoin d'exécuter les dernières volontés de votre père. Continuez les bâtimens des égliſes que j'ai commencés en Turinge ; appliquez-vous de tout votre pouvoir à la converſion des peuples ; achevez l'égliſe de Fulde, & prenez ſoin dans le temps de m'y faire enterrer. En préparant tout ce qui eſt néceſſaire pour ma miſſion, n'oubliez pas de mettre avec mes livres un linceul pour m'enſevelir. A ces mots, Lulle ne put retenir ſes gémiſſemens, & répandit un torrent de larmes. S. Boniface fit auſſi venir ſa parente, l'Abbeſſe ſainte Liobe : il l'exhorta à ne point quitter, quand il ſeroit mort, cette terre qui lui étoit étrangère, & à maintenir l'eſprit de régularité dans ſon abbaye de Biſcofheim, ſans que la foibleſſe du ſexe, ni le dégoût & l'ennui puſſent donner lieu au relâchement. Il la recommanda à l'Evêque Lulle, & aux anciens du mona-

Willibald. c. 11.

ſtère de Fulde, qui étoient auſſi préſens; puis en lui donnant ſa cuculle, il lui dit qu'il vouloit n'être point ſéparé d'elle après la mort, mais qu'ils fuſſent inhumés tous les deux dans le même tombeau.

Enfin il s'embarqua ſur le Rhin, pour
Ibid. n. 4. deſcendre en Friſe. Il emmena Eoban, qu'il avoit ordonné pour le ſiège d'Utrecht vacant par la mort de ſaint Willebrod, & dix autres compagnons, trois prêtres, trois diacres & quatre moines. Il fit une multitude de converſions, baptiſa les Infidèles par milliers, leur fit abattre leurs temples, & y ſubſtituer des égliſes, prit jour pour leur donner la confirmation, & dans l'intervalle les renvoya chacun chez eux. Pour lui, il demeura campé ſur les bords de la rivière de Bourde, toujours prêt à purifier de nouvelles ames dans les eaux de la régénération. Au jour convenu, on vit paroître dès le matin, non les néophytes qu'on attendoit, mais une troupe de Barbares idolâtres & bien armés, qui tombèrent ſur les tentes des prédicateurs de l'évangile. Les domeſtiques ſortirent, les armes à la main, pour les repouſſer : mais le ſaint évêque averti par le tumulte, appela ſes clercs, & prenant les reliques qu'il portoit toujours avec lui, il parut

hors de sa tente, & dit à ses gens: Posez les armes, mes enfans; notre religion nous instruit à ne pas rendre violence pour violence. Le jour après lequel je soupirois est arrivé: mettez votre confiance en Dieu, & pour quelques momens d'une vie misérable, il vous donnera un royaume éternel. A l'instant, les Païens les assaillirent en furie, & les mirent à mort, au nombre de cinquante-deux. C'est ainsi que saint Boniface âgé de 75 ans couronna par le martyre, le cinquième jour de juin de l'an 755, quarante ans d'apostolat dans la Germanie, & trente-six d'un saint épiscopat. Le bruit de sa mort s'étant répandu par tout le pays, les Chrétiens formerent une armée nombreuse, & fondirent sur les terres des idolâtres, qui eurent tout lieu de se repentir de leur attentat. Mais le saint Martyr achevant par ses prières ce qu'il avoit commencé par ses prédications, les Païens qui survécurent à la ruine de leurs pays, furent si touchés de repentir, qu'ils se convertirent pour la plûpart. Son corps fut d'abord enterré à Utrecht, d'où son digne successeur l'Archevêque Lulle le fit transfèrer à Mayence; puis il fut porté, suivant la volonté du Saint, à l'église de Fulde: ce qui ne con-

tribua pas peu à la célébrité de ce monastère, qui devint l'école la plus renommée de toute l'Eglise Occidentale, pendant ce siècle & le suivant.

Saint Boniface ne fut pas seulement l'apôtre de l'Allemagne, mais le restaurateur de la discipline ecclésiastique dans tout l'Empire François. On lui attribue des statuts ou instructions aux évêques & aux prêtres, dont plusieurs articles méritent d'être connus. Le quatrième porte qu'un prêtre ne doit aller nulle part, sans avoir avec lui le saint chrême, l'huile bénite & l'eucharistie, afin d'être incessamment prêt à exercer toutes ses fonctions. Le vingt-septième décide qu'il ne faut pas faire scrupule de baptiser les personnes dont le baptême est douteux, en usant néanmoins de cette protestation: Je ne te rebaptise pas; mais si tu n'es pas encore baptisé, je te baptise: c'est le premier exemple que l'on connoisse, du baptême sous condition. Comme divers accidens, dit le saint Prélat dans l'article 28me, nous empêchent d'observer rigoureusement les canons dans la réconciliation des pénitens, chaque prêtre aura soin de les réconcilier par la prière, aussi-tôt qu'il aura reçu leur confession; c'est-à-dire qu'il ne différera pas

T.6 conc. p. 1390.

de donner l'abſolution à ceux dont les diſpoſitions lui auront paru ſuffiſantes. Le malade, ajoute-t-il, qui après avoir demandé la pénitence, aura perdu la connoiſſance ou la parole, ſera non ſeulement réconcilié par l'impoſition des mains, mais recevra l'euchariſtie qu'on lui fera couler dans la bouche : paroles qui ſemblent marquer, qu'en ce cas de néceſſité, on donnoit la communion ſous la ſeule eſpèce du vin.

Outre Lulle, archevêque de Mayence après ſaint Boniface, & honoré comme ſaint, l'Apôtre de Germaine eut beaucoup d'autres ſaints diſciples, qui travaillerent ſans relâche avec lui, & après lui. On a déjà vu quels étoient le mérite & les vertus de ſaint Buchard évêque de Wirsbourg, de ſaint Willebalde évêque d'Eichſtat, de ſaint Vinebalde frère de Willebalde & de la ſainte Abbeſſe Walburge, de ſaint Sturme abbé de Fulde, & de ſaint Eoban évêque d'Utrecht.

Le ſaint Abbé Grégoire, qui, ſans être évêque, gouverna le diocèſe d'Utrecht Act. SS.
après la mort d'Eoban, s'étoit attaché à Bened. t.
ſaint Boniface dès l'âge de quinze ans ; 4. p. 327.
quand cet homme apoſtolique paſſant par le pays de Trèves logea au monaſtère de Falz, Adèle aïeule de

Grégoire & fille du Roi Dagobert II, avoit fondé & gouvernoit en qualité d'abbesse. Ce jeune homme, nourri avec la délicatesse ordinaire aux enfans de naissance auguste, soutint, avec le courage des ouvriers évangéliques les mieux éprouvés, tout ce qu'il eut d'abord à souffrir dans les missions de la Turinge, tout récemment ravagée par les Barbares. Jamais sa ferveur ne se démentit par la suite. Il prit soin jusqu'à sa mort de l'Eglise de Frise ou d'Utrecht, dont son neveu Albéric fut ensuite fait évêque, par une disposition marquée de la Providence, qui l'arracha au service des rois de la terre, dont il s'acquittoit avec distinction en Italie. Pour Grégoire, il n'eut jamais que le caractère de prêtre, & d'abbé du monastère qui étoit en cette ville. Il y forma d'excellens ministres de l'évangile, même parmi les peuples nouvellement convertis, Frisons, Saxons & Suèves. Saint Ludger qui a écrit sa vie, & saint Lebvin, sont des plus célèbres.

Sur. 12. nov.

Entre toutes ses vertus, il fit principalement admirer sa charité, dans les rencontres même où la pratique s'en trouvoit en opposition avec les plus forts préjugés des nations parmi lesquelles il vivoit. On rapporte de lui, que deux de ses frères ayant

été assassinés dans un bois, les meurtriers furent pris & livrés entre ses mains; afin qu'il les fit punir de telle mort qu'il lui plairoit, selon les loix barbares qui déféroient la vengeance aux parens du mort. Ils parurent tout tremblans devant lui; mais il leur dit: Je vous le pardonne, ne faites plus rien de semblable, de peur qu'il ne vous arrive pis. Il ordonna qu'on les fît baigner, qu'on les habillât proprement, qu'on leur donnât bien à manger; puis il les fit conduire en un lieu sûr, de peur des autres parens.

Les vertus de saint Otmar ne donnoient pas moins d'édification, vers le même temps, dans une autre partie de la France Germanique. Il étoit abbé du monastère de saint Gal, l'une des premières écoles de l'Eglise d'Allemagne. Craignant que l'indigence n'y ruinât les études & la régularité, il alla se plaindre au Roi Pépin, des exactions & du brigandage de deux gouverneurs de la province du Haut-Rhin, alors nommée proprement l'Allemagne. Ils se saisirent de sa personne à son retour, le chargerent de chaînes comme un scélérat & un hypocrite, & le firent accuser d'incontinence par un de ses moines nommé Lambert. A peine daigna-t-il se défendre; Vit c. 4. t. 4. Act. SS. Bened.

ſoit qu'il prévit l'inutilité de toutes les apologies contre la cabale & l'oppreſſion, ſoit par une humilité hors des règles ordinaires, & que Dieu inſpire à quelques ſaints dont il veut être le défenſeur immédiat. Otmar ainſi calomnié fut renfermé dans un château, & ſi rigoureuſement traité, que pendant pluſieurs jours il eût manqué de toute nourriture, ſi un de ſes moines ne lui en eût apporté fort ſecrètement pendant la nuit. De là, il fut transféré à l'iſle de Stein, dans le Rhin, où pendant quatre ans qu'il vécut encore, il ne ceſſa d'augmenter ſa couronne par la prière par les jeûnes & les auſtérités qu'il ajoutoit volontairement à tout ce qu'il avoit d'ailleurs à ſouffrir. Son corps ayant été trouvé ſans corruption dix ans après ſa mort, on le rapporta honorablement à ſon monaſtère de ſaint Gal, qu'il avoit gouverné pendant 40 ans. Son calomniateur, le Moine Lambert fut attaqué d'une horrible maladie, qui le rendit tout contrefait. Il confeſſa ſon crime, & fit au ſaint des réparations auſſi éclatantes, qu'inutiles à celui dont le Ciel même ſe rendoit l'apologiſte.

Nous ne finirions point, ſi nous voulions faire mention de tous les modèles de vertu qui faiſoient la conſolation de

l'Egliſe, dans ces nations à peine forties de l'idolâtrie la plus barbare. La foi parut étendre ſes conquêtes dans les terres où le nom de J. C. avoit toujours été ignoré, à raiſon de la défection ſacrilège des premiers adorateurs de ce Dieu fait chair. Séduits ou forcés par un maître ſans foi & ſans frein, les paſteurs, auſſi bien que les peuples voiſins des lieux conſacrés par le ſang du Rédempteur, marquoient pour les plus auguſtes obſervances de ſon culte, le même mépris que leurs pères avoient conçu de l'idolâtrie.

Conſtantin Copronyme venoit de faire vij. Con.
proſcrire les ſaintes images avec un ſcan- p. 18,
dale effroyable, par trois cent trente-huit évêques, aſſemblés en forme de concile. Avec non moins de ſcandale & d'impudence, il avoit créé de ſa ſeule autorité patriarche de C. P. à la place d'Anaſtaſe, le moine Conſtantin, déjà évêque de Stilée, & ſon digne émule dans la carrière de l'impiété. Lui-même, monté ſur l'ambon de l'égliſe de Blaquernes, où ſon concile tint ſa dernière aſſemblée, il préconiſa ſon patriarche, le revêtit de l'habit ſacré & du pallium; tous ſes lâches évêques applaudiſſant à la ſubverſion de la hiérarchie & de tous les canons. Non contens d'avoir porté leurs décrets impies, ils

les exécuterent avec fureur. Ils se répandirent dans toutes les églises & les oratoires, abattirent toutes les figures qui pouvoient être l'objet du culte Chrétien, les foulerent aux pieds, les brûlerent ou les mirent en pièces. Ils effacerent les peintures des murailles, qu'ils couvroient ensuite de chaux, pour qu'il n'en restât pas le moindre vestige. L'Empereur fit surtout la guerre aux solitaires & à toutes les personnes religieuses, qu'il ne nommoit pas autrement que les Abominables; il excitoit le peuple à les maltraiter, & défendoit, sous des peines rigoureuses, de leur donner le moindre secours. L'unique moyen d'échapper aux recherches & aux tortures, c'étoit de quitter l'habit monastique, & de contracter les mariages sacrilèges auxquels il les sollicitoit. Il défendit à tous ses sujets, sous les plus terribles peines, d'embrasser désormais la vie religieuse. Les monastères furent envahis par des gens de guerre, & leurs revenus adjugés au fisc. Tous les moines abandonnerent absolument C. P. & les provinces voisines, pour se retirer en Occident, ou du moins vers le Pont-Euxin & l'isle de Chypre, les deux seuls endroits de l'Empire, qui n'étoient pas infectés de l'hérésie des Iconoclastes.

Theoph. an. 21. pag. 453.

Les

Les tortures & les supplices ne furent pas plus épargnés, que les confiscations & le bannissement. L'impitoyable Empereur fit mourir sous le fouet un solitaire vénérable, saint André de Crète, surnommé le Calybite. André souffrit à C. P. dans le cirque de saint Mammas; après quoi, le Tyran ordonna de jeter son corps dans la mer. Mais les sœurs du Martyr trouverent moyen de l'enlever, & l'enterrerent secrètement dans un lieu nommé Chrysis, qui par la suite prit le nom du Saint. Avec non moins de cruauté, il fit jeter dans la mer Jean abbé de Monagrie, après l'avoir fait enfermer dans un sac, avec une grosse pierre. Dans l'isle de Crète, l'Abbé Paul fut martyrisé par le Gouverneur Théophane. Ayant été amené devant cet Officier, qui avoit fait mettre à terre, d'un côté l'image de Jesus crucifié, & de l'autre les instrumens du supplice destiné à Paul, Théophane lui dit: Choisis l'une de ces deux choses, ou de fouler cette image, ou de subir ce tourment. A Dieu ne plaise, ô adorable Sauveur! s'écria Paul, que je vous outrage aussi indignement qu'on prétend m'y forcer! & au même instant il se prosterna pour l'adorer. Le Persécuteur furieux le fit dépouiller, & serrer depuis le cou jus-

Du Cang. C. P. l. ij. p. 107.

qu'aux talons entre deux ais, où on l'attacha par tous les membres avec des clous ; puis on alluma un grand feu, & on le suspendit par dessus, la tête en bas, jusqu'à ce qu'il en fût tout consumé. Au pays d'Ephèse, on enferma trente-huit religieux sous la voûte d'un bâtiment abandonné ; puis on en mura toutes les issues, & on les laissa mourir en cet état.

Vit. S. Steph. Analect. Græc. t. I. Mais la plus illustre des victimes immolées pour le culte de J. C. & de ses saints, ce fut l'Abbé du mont S. Auxence, monastère fameux près de Nicomédie : martyr comparable à S. Etienne dont il portoit le nom, & qu'on surnomma Etienne le jeune, pour le distinguer de ce premier Martyr. Nonobstant la rigueur de sa retraite & le soin extrême qu'il prenoit de se faire ignorer, il étoit fort renommé pour sa sainteté & l'austérité de sa vie. Sa cellule, ou pour mieux dire, le sépulcre qu'il habitoit tout vivant, étoit une grotte qui n'avoit que deux coudées de long, & à peine une coudée de large. Elle avoit si peu de hauteur, qu'il ne pouvoit y être debout qu'en se courbant. Encore étoit-elle à moitié découverte ; & comme l'ardeur du soleil l'y brûloit en été, il s'y trouvoit exposé aux rigueurs du froid & à toutes les injures de l'air dans

les autres saisons. Tous ses vêtemens consistoient en une simple tunique de peau, sous laquelle il portoit une chaine de fer, croisée depuis les épaules jusqu'aux reins, clouée par le bas à une ceinture aussi de fer, & à une autre sous les aisselles. Constantin se mit en tête d'attirer ce saint homme dans son hérésie; persuadé que, s'il y réussissoit, il n'y auroit plus personne, même parmi les plus pieux solitaires, qui lui fît résistance.

Il envoya vers lui le Patrice Calliste, séducteur habile, parfaitement instruit de toutes les subtilités des novateurs, & qui s'énonçoit avec éloquence. Calliste portoit de l'huile, des dattes, des figues & quelques autres présens convenables aux solitaires. Il commença par dire au saint homme, que l'Empereur prévenu d'estime & d'affection pour lui à cause de sa sainteté, ne l'avoit point oublié dans les souscriptions qu'il demandoit à tous les Fidèles de distinction, pour ce qui venoit d'être ordonné par le concile; puis il se mit en devoir de déployer tous les artifices de son éloquence. Mais Etienne coupa court, & dit: Seigneur Patrice, je ne souscrirai point à des décisions hérétiques, que vous appelez définitions de concile. Dieu me garde d'attirer sur moi

la malédiction du Prophète, en appelant doux ce qui eſt amer, & en donnant le nom de lumière aux ténèbres! Retournez donc à celui qui vous a envoyé pour me ſéduire, à l'Empereur qui ſe dégrade en faiſant le perſonnage d'héréſiarque, & ne manquez pas de lui dire, qu'Etienne eſt tout prêt à mourir pour le culte que l'héréſie, enorgueillie de ſa puiſſance, oſe blaſphémer. Remportez vos dons corrupteurs: l'huile du pécheur, comme l'Ecriture me le commande, ne parfumera point ma tête, & les mets des hérétiques ne ſouilleront pas ma bouche. Préſentant enſuite le creux de ſa main; quand je n'aurois de ſang, ajouta-t-il, que ce qu'il en peut tenir ici, je veux le répandre pour l'image du Rédempteur.

Calliſte retourna confus à l'Empereur, & lui apprit la réponſe d'Etienne: ce qui mit ce Prince violent dans une telle fureur, qu'il le renvoya ſur le champ avec des ſoldats, pour arracher le Saint de ſa cellule qui étoit au ſommet de la montagne, & le renfermer ſous bonne garde dans le monaſtère qui ſe trouvoit au bas, juſqu'à ce qu'il eût décidé de ſon ſort. Les ſatellites partirent à l'heure même, enfoncerent la porte de la cellule, & en

firerent le Saint. Mais leur cruauté ſe changea en compaſſion, quand ils s'apperçurent qu'à force d'être à genou, ſes nerfs étoient réduits à une telle contraction, que ſes jambes ſembloient collées aux cuiſſes, & qu'il ne pouvoit plus les étendre, ni preſque ſe remuer; tant il étoit affoibli par ſon extrême abſtinence. Il fallut que deux d'entr'eux joigniſſent leurs mains avec précaution, pour le tranſporter doucement; le Saint ſe ſoutenant en cet état, comme il pouvoit, en paſſant ſes mains ſur leurs épaules. Arrivés au bas de la montagne, ils l'enfermerent avec les autres ſolitaires, & ſe tinrent en faction à la porte de la laure, en attendant les ordres de l'Empereur. Cependant tous les religieux ne s'occupoient qu'à prier & à chanter des cantiques. Les ſoldats édifiés & attendris ſe diſoient les uns aux autres: Certes, ces bons moines qu'on maltraite ſans ſujet, ne doivent nous enviſager qu'avec horreur; & nous ne faiſons ici qu'un perſonnage de brigands. Saint Etienne & ſes compagnons demeurerent néanmoins enfermés de la ſorte, pendant ſix jours, ſans manger. Une guerre imprévue qu'on eut à ſoutenir contre les Bulgares, empêcha l'Empereur de ſatisfaire ſon em-

pressement impie, & l'obligea de laisser pour un temps les moines d'Auxence en repos. Ses émissaires, en les quittant, se recommanderent avec instance aux prières de leur saint Abbé.

Constantin comprit lui-même, que pour avoir l'applaudissement de ceux de ses sujets qui conservoient quelque ombre de droiture, il falloit trouver d'autres crimes aux défenseurs de la foi, que leur fidélité à la tradition & aux observances des Peres. Il fit accuser le Saint, d'un commerce honteux avec une femme de qualité, qui se trouvant veuve & sans enfans, avoit, par le conseil d'E[illegible] quitté ses grands biens, son pays [illegible] & sa famille, pour se faire religieuse au monastère de filles, qui étoit assez près de celui des hommes, au bas du mont saint Auxence. On suborna un moine nommé Sergius, & une esclave d'Anne; c'étoit le nom que portoit cette dame, depuis que S. Etienne le lui avoit donné, en la prenant pour sa fille spirituelle. Les deux faux témoins déposèrent, qu'Anne montoit souvent à la cellule de l'Abbé, dans le milieu de la nuit. On enleva cette sainte Religieuse, & on la fit comparoître devant l'Empereur, qui mit tous les artifices en œuvre, pour

l'obliger à se perdre elle-même par un aveu infamant. Elle gémit, & répondit : Seigneur, je suis à la merci de votre puissance, tourmentez-moi, ôtez-moi la vie, faites de moi tout ce qu'il vous plaira ; vous n'entendrez jamais de ma bouche que cette vérité : Je n'ai d'autres rapports avec ce saint homme, que ceux qu'on doit avoir avec les guides célestes qui nous dirigent dans les voies du salut. L'Empereur demeura confus, sans trouver un mot de réplique, de dépit se rongea les ongles d'une main, & de l'autre fit les gesticulations brusques & ridicules qui trahissoient d'ordinaire son emportement & sa pétulance. Dans un autre interrogatoire, il fit étaler une quantité effrayante de nerfs de bœufs, & dit à l'accusée : Je les ferai tous user sur ton corps, si tu n'avoues ton infame commerce avec Etienne. A l'imitation du Sauveur accusé par les Juifs, elle ne répondit pas une seule parole. Aussi-tôt huit satellites la souleverent par les deux bras, & l'étendirent en l'air en forme de croix ; tandis que deux autres la frappoient de toutes leurs forces, l'un sur le ventre, & l'autre par derrière. Elle demeura sans parole & sans mouvement. L'Empereur la croyant morte, la fit jeter

dans un des monastères de C. P. Soit qu'elle fût en effet sans vie, soit qu'elle ait été enlevée & très-soigneusement cachée par quelques orthodoxes, il n'est plus parlé d'elle, depuis ce moment.

L'injustice & l'oppression à l'égard d'Anne étoient trop criantes, pour continuer la même marche contre Etienne. Le Tyran se flatta de le faire tomber dans ses pièges, à la faveur d'un nouveau stratagême. Il induisit un jeune courtisan, nommé George, à s'en aller trouver le saint Abbé, à lui témoigner une grande estime de la vie religieuse, & à lui en demander l'habit. La défiance n'est pas la qualité des saints. Etienne se laissa persuader, & accorda un asyle contre les périls du siècle & de la Cour, à l'imposteur sacrilège qui se plaignoit, avec une grande apparence de piété, de n'y pouvoir opérer son salut. Il lui donna d'abord l'habit de probation, qu'on appeloit le petit habit, lui coupa les cheveux au bout de trois jours, & le revêtit de l'habit monastique. Après trois autres jours, l'imposteur s'échappa du monastère, & vint au palais retrouver l'Empereur, qui dans l'intervalle avoit rassemblé le peuple dans la place de l'Hyppodrome, pour se plaindre que les abominables; c'est-à-dire

les moines, lui débauchoient les gens de sa Cour. Quand il tint George en habit de moine, il convoqua de nouveau l'assemblée du peuple, & le lui produisit en cet état. L'aveugle multitude se mit à crier contre Etienne: Au séducteur, au rebelle; qu'il meure, il est digne du dernier supplice. Cependant, pour achever la comédie, le Prince ordonna que George fût sur le champ dépouillé de son habit noir, que le Persécuteur nommoit habit de ténèbres. On lui ôta, l'un après l'autre, l'épomide ou scapulaire, puis la cuculle ou capuchon, ensuite la ceinture, & l'analabe qui étoit une espèce d'écharpe, ou plutôt d'étole, que les moines portoient au cou. On passoit successivement toutes ces pièces entre les mains des assistans, gens de Cour & de la lie du peuple, qui se les jetoient avec mépris, les fouloient aux pieds, & en faisoient à l'envi de fades dérisions. Enfin quatre hommes étendirent George par terre, le mirent tout nud, & verserent un seau d'eau sur lui, comme pour le purifier.

Aussi-tôt après ce burlesque prélude, l'Empereur envoya au mont S. Auxence une multitude de gens armés: ils dissiperent tous les moines; ils mirent le feu au monastère & à l'église, qui furent

consumés jusqu'aux fondemens. On traîna Etienne hors de sa grotte, le prenant à la gorge, l'accablant de coups & d'injures, lui crachant au visage; & on l'emporta droit à la mer, en lui déchirant les jambes à travers les broussailles & les épines. L'ayant jeté dans une barque, on le conduisit le long de la côte au monastère de Philippique près de Chrysopolis, où il fut enfermé; puis on courut en avertir l'Empereur.

Il fit venir cinq évêques, les coryphées des Iconoclastes; savoir Théodose d'Ephèse, Constantin de Nicomédie, Nacolius de Natolie, Sisinnius de Pastille, & Basile de Tricacabe. Il leur dit de prendre encore avec eux le Patriarche Constantin, & d'aller tous ensemble réduire Etienne: mais le Patriarche qui connoissoit à quel antagoniste on avoit à faire, refusa la commission. Le Patrice Calliste, avec plusieurs grands officiers de la couronne, ne put s'en dispenser. Arrivés à Chrysopolis, ils firent comparoître Etienne, qui vint soutenu par deux hommes, avec les fers aux pieds, n'ayant qu'un souffle de vie, & dans un état qui arrachoit les larmes des yeux. L'Evêque d'Ephèse qui se croyoit savant, lui dit: Homme de Dieu, comment vous

êtes vous persuadé d'en savoir plus que l'Empereur & tant d'évêques, que vous regardez comme des hérétiques? C'est, répondit Etienne, que vous introduisez une nouveauté dans l'Eglise, & qu'on peut vous dire avec le Prophète: En vain les grands de la terre, avec les pasteurs des peuples, ont conjuré contre l'Eglise & contre le Christ. Constantin de Nicomédie, jeune homme emporté, ne lui en laissa pas dire davantage; & se levant de sa place, il donna un coup de pied dans le visage du Saint, qui étoit assis par terre. Un des gardes lui en porta un autre dans le ventre, l'étendit à la renverse, & continua de lui donner du pied dans la poitrine; jusqu'à ce que le Sénateur Calliste, d'autant plus indigné de cette brutalité qu'un évêque en étoit le premier auteur, trancha court, & dit en deux mots au saint Confesseur: Il ne vous reste qu'à choisir entre la mort & la soumission au concile.

Ma vie est à J. C. répliqua Etienne, & ma gloire est de mourir pour son culte. Mais qu'on me lise la définition de votre concile, afin que je voie ce qui vous rend ennemis des saintes images. Constantin en ayant lu le titre qui étoit conçu en ces termes: Définition

du Saint Concile, feptième œcuménique; Etienne reprit, fur chacune de ces expreffions : Comment d'abord peut-on nommer faint, un concile qui fait profaner les chofes faintes, qui refufe le titre de faint aux martyrs & aux apôtres, & les nomme sèchement apôtres & martyrs. Comment enfuite appelez-vous œcuménique, un concile dont la célébration n'a point été agréée de l'Evêque de Rome, fans l'autorité duquel les canons défendent d'y régler les affaires eccléfiaftiques; que ni le Patriarche d'Alexandrie, ni celui d'Antioche, ni celui de Jérufalem n'ont approuvé, & qui n'a point été envoyé dans toute l'Eglife, aux fièges divers, pour y être confirmé? Comment enfin peut-on nommer feptième concile, celui qui ne s'accorde point avec les fix précédens? En quel point, reprit Bafile, avons-nous contrevenu aux fix conciles? Eh quoi! repartit Etienne, n'ont-ils pas été affemblés dans les églifes? & dans ces églifes n'y avoit-il pas des images révérées des Pères? Répondez, évêque : vos lèvres doivent être les dépofitaires de la tradition. Bafile ne put contredire. Le faint levant les yeux au Ciel, pouffa un profond gémiffement : puis étendant la main

avec autorité; Quiconque, dit-il, n'adore pas J. C. dans les images qui le représentent selon son humanité, qu'il soit anathême. Il vouloit continuer; mais les commissaires honteux de ne plus faire que le personnage de coupables, quitterent la partie, & retournerent à l'Empereur. Les évêques vouloient cacher leur défaite; mais Calliste dit au Prince: Nous sommes vaincus, Seigneur; cet homme est fort en raisons, & n'a que du mépris pour la mort. Constantin outré de colère, prit à l'instant la plume, & expédia un ordre pour exiler le S. Solitaire à l'isle de Proconèse, près de l'Hellespont.

S. Etienne guérit le Supérieur du monastère de Philippique, abandonné des médecins, puis partit avec joie & avec une sorte de célérité; quoiqu'il n'eût pris aucune nourriture, depuis dix-sept jours qu'il y étoit renfermé. Il avoit constamment refusé de toucher à ce que l'Empereur lui envoyoit en abondance. A Proconèse, il n'eut à son ordinaire qu'une caverne pour habitation, mais qui lui parut fort commode & fort agréable, étant en belle situation, au bord de la mer, & près d'une église de sainte Anne, quoique cette côte fût inhabitée. Les herbes qui croissoient à l'entour, lui four-

nissoient sa nourriture. Ses disciples chassés du mont S. Auxence, & informés du lieu de son exil, y vinrent se remettre sous sa conduite, & formerent un nouveau monastère. Le Seigneur lui accorda le don des miracles, avec l'éclat dont il se plaît à revêtir les œuvres de sa toute-puissance, quand ses faveurs particulières servent en même temps au bien général de son Eglise. Le saint Confesseur guérit un aveugle-né, en lui disant : Au nom de J. C. que tu adores dans ses images, recouvres la lumière. Il délivra le fils unique d'une femme de Cyzique, possédé du démon depuis neuf ans, en lui faisant aussi adorer J. C. dans son image. Il guérit de la même manière une femme de condition de la ville d'Héraclée, affligée depuis sept ans entiers d'une perte de sang. Il fit sur-tout un grand nombre de miracles, en faveur des voyageurs exposés aux périls de la navigation. Quand du sommet de la montagne où il habitoit il voyoit la mer en tourmente, il mettoit ses frères en oraison ; & souvent après la tempête, les voyageurs accouroient pour lui rendre grace, en publiant que pendant le danger ils lui avoient vu gouverner le navire.

Mais le prodige qui fit le plus de bruit,

ce fut la guérison d'un soldat paralytique de la moitié du corps, à qui il rendit une santé parfaite, en lui faisant vénérer l'image de J. C. & de sa sainte mère. La chose parvint à la connoissance du gouverneur de Thrace, d'où le malade étoit parti pour l'isle de Proconèse; & elle lui parut assez importante pour le renvoyer promptement à l'Empereur, avec le soldat qualifié d'idolâtre, selon les principes du Prince Iconoclaste. Copronyme lui demanda d'un ton à le déconcerter, s'il persistoit dans l'idolâtrie. Le soldat intimidé se jeta à genoux, demanda pardon comme ayant été séduit, & dit anathême aux images. Sur le champ l'Empereur le fit centurion: mais comme le nouvel officier retournoit chez lui, son cheval le jeta par terre, & le foula aux pieds avec tant d'acharnement, qu'il le fit expirer sur la place.

Constantin-Copronyme ne pouvant pardonner à S. Etienne ces nouvelles faveurs du Tout-puissant, en prit sujet de dire que le Moine d'Auxence, au lieu de se corriger par l'exil, n'en induisoit que plus audacieusement le peuple à l'idolatrie. Il le fit ramener à C. P. & mettre dans la prison des bains, les entraves aux pieds, & les fers aux mains.

Peu de jour après, il se rendit sur la terrasse du Phare, & l'y fit comparoître. Etienne en y allant, se fit donner une pièce de monnoie où étoit l'effigie du Prince, & la tint cachée sous ses habits. Aussi-tôt que l'Empereur apperçut Etienne, il se livra à son emportement ordinaire, & s'écria : Quelle impudence ! Quel opprobre ! Voyez, je vous prie, quel est le misérable qui ose me résister, & me traiter avec outrage. Le Saint tenoit les yeux modestement baissés, sans rien répondre. Le Tyran lui lançoit des regards foudroyans, & le menaçoit, en gesticulant selon sa coutume, puis il lui dit : Toi, le plus vil des hommes, tu ne daignes pas me répondre ! Alors Etienne répondit avec une douceur & une tranquillité toute céleste : Seigneur, si votre résolution est prise de me condamner, envoyez-moi au supplice, sans différer davantage. Que si Votre Majesté veut prendre connoissance de ma cause, qu'elle tempère le feu de son courroux : car c'est ainsi que les loix prescrivent aux juges d'en user. Constantin reprit : Quels décrets des Pères avons-nous enfreints, pour te donner sujet de nous traiter d'hérétiques ? Etienne repartit : Vous avez condamné les saintes images, que les Pères ont adorées de

tout temps, & qu'ils nous ont transmises. Confondant le sacré & le profane, vous n'avez pas horreur d'appeler indistinctement idoles, la figure de J. C. & celle d'Apollon; les images de la Mère de Dieu & celles de Diane ou de Vénus; de les fouler au pieds, de les livrer aux flammes. Homme stupide, répliqua l'Empereur, esprit lourd & bouché, est-ce qu'en foulant aux pieds les images, nous foulons J. C. A Dieu ne plaise! A ce moment, le Saint présentant la pièce de monnoie dont il s'étoit muni, dit au Prince: Seigneur, de qui est cette image & cette inscription? Constantin répondit: De qui seroit-elle, sinon de l'Empereur? Sur cela l'homme de Dieu poussa un profond soupir, puis il jeta la pièce par terre, & marcha dessus. Les gens de la suite du Prince s'élancerent sur le Saint, comme des bêtes féroces, pour le précipiter de la terrasse: mais Constantin plus sensible qu'eux à la honte de se trouver en contradiction, les retint, & l'envoya à la prison du prétoire, pour le faire juger dans les formes.

La persécution continua, & s'étendit avec une violence nouvelle à toutes les conditions. Copronyme fit rigoureusement punir un grand nombre de soldats & d'of-

Theoph. n. 25. p. 367, 368. ficiers fidèles à la religion de leur pères. Il exigea de tous ses sujets en serment général de ne rendre aucune sorte de culte aux images : il obligea même le Patriarche Constantin à monter sur l'ambon de la grande église, & à faire ce serment sur la vraie croix. Après quoi, cet indigne Evêque fut admis à la table de l'Empereur, où il s'assit au son des instrumens de musique, couronné de fleurs comme pour une fête de théâtre, & où il mangea publiquement de la viande, au mépris de la profession monastique qu'il avoit embrassée.

Mais cette faveur eut le sort accoutumé de celles qui s'acquièrent par le crime. Id. an. 27. p. 371. Quelque temps après, par le barbare caprice du même Empereur, on fit comparoître ce prévaricateur sacrilège dans un état bien différent, flétri par une sentence de déposition, tout déchiré de coups, accompagné d'un secrétaire d'Etat, qui portoit un livre où les crimes du Patriarche étoient retracés. On en fit la lecture à la face de tout le peuple, & à chaque chef d'accusation, le Secrétaire frappoit du livre le visage de l'accusé. On le fit ensuite remonter sur ce même ambon qui avoit servi de théâtre à son impiété ; & le Patriarche Nicétas, substitué

en sa place, envoya des évêques pour lui ôter le pallium, puis on le fit sortir à reculons du lieu saint. Telle fut la cérémonie de sa dégradation, qui dès ce temps là étoit en usage avant la peine de mort, qu'il subit quelques jours après. Dès le lendemain de sa déposition, jour de spectacle dans l'Hyppodrome, on lui rasa les cheveux, la barbe, les paupières ; & après l'avoir revêtu d'un gros habit de laine sans manches, on le mit à rebours sur un âne, conduit par son neveu à qui l'on avoit coupé le nez. Il parcourut ainsi toute la carrière, au travers du peuple qui crachoit sur lui, & qui l'outrageoit en mille manières. Au bout de la Hist. Miscel. l. 21.
course, on le jeta à bas de l'âne, on lui p. 721.
mit le pied sur la gorge, & on l'abandonna à toutes les insultes de la populace jusqu'à la fin du spectacle. Enfin l'Empereur, que nul autre objet ne pouvoit distraire de sa manie contre les images, lui envoya demander ce qu'il pensoit du dernier concile. Le malheureux croyant obtenir sa grace, répondit que la foi de l'Empereur étoit orthodoxe, & qu'il avoit bien fait de tenir son concile. C'est là, dirent les envoyés, ce que nous voulions entendre de ta bouche : vas maintenant à l'anathême, & à la répro-

bation éternelle. On lui trancha auſſi-tôt la tête, dans le lieu ordinaire des exécutions, & on la ſupendit par les oreilles, à la place du Mille. Son corps fut traîné par un pied, & confondu parmi ceux des autres ſuppliciés. On jeta ſa tête au même lieu, au bout de trois jours.

On n'en perſécuta pas avec moins d'ardeur les Catholiques de tout état, eccléſiaſtiques & laïcs, évêques & moines, magiſtrats & ſimples citoyens. On fit mourir pluſieurs officiers, des premiers du palais, pour leur piété exemplaire, ou ſimplement pour avoir loué l'héroïque patience de ſaint Etienne. A d'autres on creva les yeux, & on les relégua en des lieux écartés, où pour les ébranler, après certains intervalles, on leur donnoit juſqu'à cent coups de nerfs de bœuf. Mais c'étoit toujours aux moines que l'Empereur en vouloit principalement. Afin de diffamer irrémédiablement leur profeſſion, après en avoir fait arrêter un grand nombre, il leur fit traverſer l'Hyppodrome tenant chacun une femme par la main, à la vue d'une populace effrénée, qui vomit tout ce qu'on peut imaginer de plus ſales injures.

Outre le culte des images, il défendit les prières adreſſées à la Vierge & aux

saints. Il fit exhumer & brûler les reliques les plus révérées, & précipiter dans la mer le corps de l'illustre martyre sainte Euphémie, la gloire de Calcédoine où les malades faisoient recueillir, comme un remède assuré, l'huile miraculeuse qui en découloit. Mais la mer sembla craindre de se prêter à ce sacrilège, & repoussa de son sein ce trésor sacré, qui fut retrouvé à l'isle de Lemnos. De l'église de la Sainte, Copronyme fit un attelier pour la fabrique des armes; & les ouvriers entrant dans les vues impies de l'Empereur, en destinerent le sanctuaire aux plus sales usages. Il logea ses soldats dans le monastère de saint Dalmace, qui étoit le premier de C. P. & dans plusieurs autres. Il en ruina de fond en comble un bien plus grand nombre. Il prit en aversion ceux de ses sujets qui avoient des parens moines, & jusqu'aux personnes qui paroissoient avec l'habit noir, qu'enfin il défendit absolument de porter.

Lorsque saint Etienne entra dans sa prison de C. P. il y trouva trois cent quarante-deux moines, arrêtés comme lui pour la cause de la religion. Les uns avoient le nez ou les oreilles coupées: d'autres les mains, pour n'avoir pas voulu souscrire au faux concile; on

Vit. in Analect. Grec.

avoit arraché les yeux à un grand nombre; la plûpart tout déchirés de verges, & la tête rasée, avoient encore quelque reste de barbe enduit de la poix qui avoit servi à la brûler. Le Saint rendoit graces à Dieu, en observant tous ces vestiges d'une généreuse confession, & se confondoit lui-même, comme s'il n'avoit encore rien souffert. Les confesseurs, de leur côté, le regardoient comme leur chef & leur modèle, le prioient de leur donner ses instructions, & lui découvroient jusqu'aux plus secrets replis de leur cœur. Tous ensemble faisoient régulièrement les offices de l'Eglise; & la prison devint un monastére, que les gardes & les geoliers ne voyoient qu'avec admiration. Un des guichetiers dit à sa femme: Je crois que la folie de l'Empereur nous fera périr, en s'attaquant au Ciel, comme il le fait. Ce Solitaire, dit-on, vient du mont S. Auxence: quant à moi, je le crois véritablement un ange bien plutôt qu'un homme. Cette femme qui étoit fort religieuse, fit questions sur questions, touchant la manière de vivre du Saint; puis elle entra dans le lieu où il étoit, se prosterna devant lui, le conjura de prier pour elle, & de trouver bon qu'elle fournit à ses besoins. Il invoqua

aussi-tôt pour elle le nom du Seigneur : mais il n'en vouloit pas recevoir le moindre présent ; parce qu'il la croyoit Iconoclaste & excommuniée. Elle lui protesta, que fidelle aux leçons du Patriarche S. Germain, elle avoit toujours eu cette impiété en horreur. Pour l'en convaincre, elle courut chercher trois images, l'une de la Vierge, les deux autres de S. Pierre & de S. Paul, & leur rendit en sa présence des honneurs religieux. S. Etienne, après cette épreuve, accepta, de ses offres, six onces de pain, avec un peu d'eau, quelle lui apportoit le samedi & le dimanche de chaque semaine. Ce fut-là toute la nourriture qu'il prit, pendant la meilleure partie de l'année qu'il demeura dans cette prison.

Tout en y entrant, il avoit connu par une lumière prophétique, qu'il touchoit au terme de sa carrière. Quarante jours avant sa mort, il fit appeler la femme du guichetier, il la remercia des bons offices de l'hospitalité, & lui ajouta : Comme la fin de ma vie est proche, je ne dois plus m'occuper que du soin de mon ame ; je n'ai plus besoin d'aucune nourriture corporelle. La veille de sa mort, il dit à cette même personne, en présence de tous les confesseurs, que le

lendemain il paroîtroit devant un autre Juge, & deviendroit citoyen d'un autre empire : ce qui engagea tous ces saints prisonniers à passer la nuit entière à chanter les louanges de Dieu. Copronyme célébroit alors la fête idolâtre des Brumales en l'honneur de Bacchus, nommé Brumus par les anciens Romains ; car ce Prince, en traitant d'idolâtrie le culte des images, s'adonnoit aux observances les plus superstitieuses, aux horreurs mêmes de la magie & du commerce avec les démons. Comme il étoit le plus occupé de ces horribles rites, le vingt-quatrième jour de novembre, on vint lui dire qu'Etienne d'Auxence avoit converti le prétoire en monastère ; qu'on y passoit les nuits dans le chant des pseaumes, & que les habitans de C. P. couroient en foule, pour l'admirer & recevoir ses instructions. Dans le premier transport de sa fureur, il commanda de tirer Etienne de prison, & de le mettre à mort, de l'autre côté du détroit, au lieu où avoit été l'église de Sainte Maure martyre, rasée depuis peu & changée en une place pour l'exécution des criminels. Puis revenant à une méchanceté noire & réfléchie ; Qu'y a-t-il de plus désirable pour Etienne, dit-il, que d'avoir la tête tranchée ? Je suis persuadé

persuadé que ce sont-là ses vœux les plus doux, depuis qu'il est arrêté. Il commanda qu'on le remît en prison.

Le soir il fit appeler deux frères, des premiers de sa Cour par leur rang & par leur esprit. Allez, leur dit-il, au prétoire; voyez de ma part Etienne d'Auxence, & n'épargnez rien pour lui faire sentir mes bontés à son égard. Je viens de le tirer des portes de la mort: au moins pour cette grace, il doit user envers moi de quelque déférence. Mais non, il n'en aura aucune. Je connois la dureté de son génie. Il éclatera bien plutôt en blames & en anathêmes injurieux. Si toutefois il ose le faire, traitez-le comme il le mérite; accablez-le tellement de coups, qu'il expire aussi-tôt que vous serez retirés. Les deux seigneurs partirent, pour exécuter cet ordre barbare: mais au premier aspect du saint homme, ils furent pénétrés d'une si grande vénération, qu'ils se prosternerent pour lui baiser les pieds & lui demander sa bénédiction. Cette soudaine conversion ne fut pas long-temps ignorée de l'Empereur: si-tôt qu'il l'apprit, il sortit de son appartement comme un frénétique, courut tout le palais, & cria dans le vestibule: A moi, au secours, on me trahit, tout le monde m'aban-

donne. Les courtiſans arrivant en foule, & s'empreſſant autour de lui; retirez-vous, leur dit-il, je ne ſuis plus votre Empereur; il en eſt un autre à qui on baiſe les pieds, & dont on ſollicite la bénédiction. Eh quoi! n'eſt-il plus perſonne, pour faire ce que je commande? Ne ſe trouvera-t-il pas un ſujet fidèle, qui prenne mon parti contre le chef des Abominables, qui oſe arracher la vie à ce miſérable Étienne?

Il n'eut pas prononcé ce nom, qu'une multitude d'hommes d'adulation & d'iniquité ſortirent en fureur, & coururent à la priſon, en criant avec menaces, qu'on eût à leur livrer Etienne d'Auxence. Le Saint ne fut pas ſurpris. Déjà il avoit fait ſes adieux aux frères; il s'étoit dépouillé de tous ſes vêtemens monaſtiques, de peur qu'ils ne ſerviſſent aux jeux ſacrilèges de l'héréſie; il n'avoit plus que ſa tunique de peau, & il s'entretenoit paiſiblement des choſes céleſtes avec les autres confeſſeurs. Il ſe préſenta ſans crainte aux courtiſans qui devenoient ſes bourreaux, & leur dit, à l'exemple de celui pour qui il mouroit: Je ſuis Etienne que vous cherchez. Ils le renverſerent avec brutalité, attacherent des cordes aux fers qu'il avoit aux pieds,

& le traînerent ainsi dans la rue; chacun s'empressant à l'envi de le frapper, & de lui faire de nouvelles blessures. En passant devant un ancien oratoire de sainte Théodore, que les Iconoclastes avoient épargné jusques là, à côté de la première porte du prétoire, il voulut encore signaler par un acte de vénération religieuse la foi pour laquelle il donnoit son sang. Un certain Philomate s'écria: Voyez cet abominable qui veut mourir comme un martyr; & courant aux pompes publiques qu'on tenoit en cet endroit contre les incendies, il en arracha un gros piton, & lui en frappa si rudement la tête, qu'il le fit expirer sur la place. Philomate tomba lui même aussitôt après son assassinat, écumant, grinçant les dents, cruellement agité du démon, qui ne le quitta qu'avec la vie. On continua de traîner le corps du saint Martyr, jusqu'à ce que ses côtes fussent toutes brisées, que ses chairs & ses membres tombassent par lambeaux, & que ses intestins se répandissent de toutes parts. Le peuple forcené le frappoit encore, tout mort qu'il étoit; & l'on faisoit sortir les enfans des écoles publiques, par ordre exprès de l'Empereur, afin de grossir la troupe des meurtriers. Qui-

conque ſe refuſoit à cette ſcène féroce, étoit déclaré ennemi de Céſar. Enfin on jeta le corps dans une large foſſe, creuſée à l'endroit où avoit été l'égliſe de S. Pélage, & deſtinée à la ſépulture des criminels. Après cette barbare expédition, les courtiſans revinrent tout glorieux en faire le récit à l'Empereur. Il en eut tant de joie, qu'il les fit aſſeoir à ſa table; & à chaque circonſtance qu'ils lui racontoient du traitement fait au Martyr avant ou après ſa mort, il témoignoit ſa joie par de grands éclats de rire.

Il eut bien voulu traiter de la même manière ſaint Jean Damaſcène, le plus redoutable antagoniſte des Iconoclaſtes & de leur faux concile. Mais ſous la domination des Mahométans, moins inhumains & moins impies que cet Empereur Chrétien, Jean ſe rioit de ſa fureur, & des vains anathêmes qu'il faiſoit lancer contre lui par ſes prélats hérétiques. Il eſt du moins conſtant que ce Docteur, l'un des plus illuſtres de ſon ſiècle, termina paiſiblement ſa carrière; quoiqu'on ne ſache pas au juſte quand il mourut. Il continua infatigablement ſes doctes ouvrages, tant ſur la morale que ſur les articles principaux des dogmes divers. Car il ne ſe borna point à la ré-

futation des hérétiques sacrilèges de son temps, qu'il lui étoit aisé de confondre par leurs propres excès. C'est pourquoi on doit peu s'étonner qu'eux & leur concile, au préjudice de la vénération si justement dûe à cet illustre Docteur, aient trouvé des défenseurs & des panégyristes dans les réformateurs prétendus des derniers siècles. Telles sont les extrémités où réduisent, & la première licence à quitter les chemins battus de l'Eglise, & la nécessité de défendre les systêmes & les nouveautés substituées à la tradition.

Le plus considérable des traités dogmatiques de saint Jean Damascène, est son Exposition de la foi orthodoxe, corps entier de théologie composé selon la méthode d'Aristote, & le premier modèle de nos auteurs Scolastiques. Il est divisé en quatre livres, le premier sur les attributs de la Trinité, le second sur les ouvrages tant visibles qu'invisibles de la création. Là, il s'étend fort au long sur les facultés de notre ame. En parlant de la liberté de l'homme, il établit qu'encore que nos actions libres soient l'objet de la prescience de Dieu, la prédestination néanmoins n'en empêche pas la liberté; parce que le Seigneur, dit-il, ni ne veut le péché, ni ne nécessite à

la vertu. Dans le troisième livre, il traite avec beaucoup d'exactitude, du mystère de l'Incarnation ; & des sacremens, dans le quatrième, qui nous fournit un témoignage des plus clairs & des plus énergiques de la foi de l'antiquité sur l'Eucharistie. Si la parole du Seigneur, dit-il, est toute-puissante, si, quand il a dit que la lumière se fasse, elle s'est faite ; si, parce qu'il l'a voulu, le Verbe lui-même s'est fait homme, s'est formé un corps du sang pur d'une vierge ; ne peut-il pas, du pain faire son corps, & du vin son sang ? Que si vous me demandez comment le pain devient le corps de J. C. & le vin son sang, je vous répondrai, comme l'Ange à Marie : Le S. Esprit survient, & opère cette merveille inconcevable.... Oui, le corps uni à la divinité est vraiment le corps pris de la Vierge ; non que le corps monté au Ciel en descende, mais parce que le pain même & le vin sont changés en la chair & au sang de Dieu. Si vous demandez encore la manière dont cela se fait, je ne puis rien vous dire de plus : Dieu est tout-puissant, & sa manière d'opérer incompréhensible. Dans le traité des hérésies par le même Docteur, on trouve des preuves également convain-

cantes de l'uniformité & de la perpétuité de la foi Catholique sur bien d'autres articles. Il en exposa jusqu'à cent trois, contre un pareil nombre d'hérésies. Les quatre-vingt premiers sont absolument les mêmes que dans l'ouvrage de S. Epiphane. Le principal des écrits moraux de S. Jean Damascène est celui des Parallèles, divisé en trois livres; c'est-à-dire la comparaison des sentences des Pères avec celles de l'Ecriture. Il fit aussi un grand nombre d'hymnes, assez estimées pour avoir trouvé une des premières places dans l'office des Grecs.

Quoique les Fidèles orthodoxes fussent plus en sûreté sous la domination Musulmane que sous l'empire de Constantin-Copronyme, ils eurent néanmoins différentes persécutions à soutenir de la part de ces conquérans jaloux, quand une fois leurs conquêtes parurent solides. Ils s'étoient piqués auparavant d'une équité imposante & capable, sinon de faire goûter leurs rêveries, au moins d'accoutumer à leur joug, & d'effacer le souvenir de leurs anciens brigandages. Les Chrétiens de Damas s'étant plaints au Calife Omar, qu'on leur avoit enlevé l'église de S. Jean contre la foi publique, il leur offrit en dédommagement la somme de

Théoph. p. 334.

Elmac. c. 15. p. 77.

quarante mille dinars : c'eſt ainſi qu'on appeloit parmi les Arabes le ſou d'or des Romains. Comme cesoffres ne les ſatisfaiſoient pas, ils ſolliciterent & obtinrent la reſtitution même de cette égliſe; puis par compoſition volontaire, elle fut cédée aux Muſulmans qui en avoient déjà fait une moſquée, à condition qu'ils abandonneroient aux Chrétiens leurs prétentions ſur toutes les autres égliſes. C'étoient là des traits pénibles d'une probité d'oſtentation, qu'à l'exemple de tous les ſectaires, les diſciples de Mahomet ſoutinrent mal. Non contens d'exiger de groſſes contributions des Chrétiens, & juſqu'à un dinar, de chaque moine, d'étendre même le tribut aux reclus & aux ſtylites, ils leur défendirent d'abord en Syrie, ſous le gouvernement de Salem oncle du Calife Almanzor, de plus bâtir d'égliſes, d'expoſer la croix, & de parler de leur religion aux Arabes. Abdalla, autre oncle d'Almanzor, leur interdit l'étude des lettres. On retira de leurs mains les regiſtres publics, que l'ignorance de leurs vainqueurs leur avoit fait confier dans preſque toutes les parties de l'adminiſtration : mais la même raiſon les leur fit bientôt rendre. Toutefois, ſous le regne d'Almanzor, ils bâti-

rent à Emèſe une égliſe magnifique de S. Jean-Baptiſte ; & l'on y transféra ſon chef, du monaſtère de la caverne où il avoit été trouvé ſous l'Empereur Marcien.

L'an 757, le 25 avril, le Pape Etienne II termina, par une mort précieuſe aux yeux du Seigneur, cinq années de pontificat, illuſtrées dans les temps les plus difficiles, par un zèle efficace pour la gloire de l'Egliſe, par une heureuſe fermeté à maintenir la tradition, & par une charité inépuiſable. Les veuves & les orphelins, les indigens de tout état le trouvoient toujours prêt à les ſecourir. Après avoir rétabli dans Rome quatre hôpitaux entièrement abandonnés, il en bâtit trois autres, & leur donna de grands biens. Il aimoit les religieux, & accorda à ceux de S. Denis en France le privilège extraordinaire d'avoir un évêque particulier pour leur monaſtère : diſtinction dont avoient été honorées plus anciennement d'autres abbayes célèbres, telle que S. Martin de Tours, & que celle de Fulde a conſervée preſque juſqu'à notre temps. Anaſt.

L'attachement des Romains pour Etienne s'étendit à ſon frère, le Diacre Paul, qu'ils élurent en ſa place, comme il y penſoit le moins. Il n'étoit occupé

que de sa douleur, & des derniers devoirs qu'il rendoit au Pontife son frère, quand l'Archidiacre Théophylacte rassembla des factieux dans sa maison, pour se faire élever au pontificat. Mais la plus grande partie des Magistrats & du peuple vint chercher Paul, dans le palais de Latran; & à peine le Pontife défunt étoit enterré, que la faction de Théophylacte se dissipa. Paul fut ordonné le 29 de mai, & tint le siège dix ans. Sa charité ne le cédoit point à celle d'Etienne. Il avoit le naturel si tendre & si compatissant, qu'il ne voyoit point de personnes affligées sans l'être autant qu'elles, jusqu'à ce que par des secours efficaces il eût porté la consolation & la sérénité dans leur ame. Souvent on l'avoit surpris de nuit, allant visiter les pauvres malades dans leurs réduits négligés; leur portant la nourriture, & la leur servant dans leur lit. Il visitoit de même les prisonniers, & délivroit à ses dépens ceux qui étoient détenus pour dettes. Quand il fut sur la chaire pontificale, en possession des riches domaines qu'avoient acquis ses derniers prédécesseurs, il ne signala pas moins qu'eux sa magnificence religieuse, par de saintes fondations, par la construction de différentes églises, & par les dons sans nombre dont il les enrichit.

Si-tôt qu'il fut élu Pape, il écrivit au Roi Pépin, pour lui faire part de son élection, l'assurer de son attachement, & lui demander la continuation de sa protection pour l'Eglise Romaine; promettant, au nom de tout le peuple Romain: d'être fidèle à ce Prince jusqu'à l'effusion du sang. Cette lettre néanmoins, & celles de quelques autres Papes du même temps se trouvent datées du regne des Empereurs de C. P. soit qu'on les regardât encore, à certains égards, comme souverains de Rome; soit plutôt par un reste peu uniforme de l'ancien usage.

Le Roi Pépin s'étudioit à ne pas séparer l'intérêt de l'Etat de celui de l'Eglise. L'an 765, il fit tenir un concile ou assemblée générale de la nation Françoise, à Attigni-sur-Aîne dans le diocèse de Rheims. Il s'y trouva, avec S. Chrodegang de Metz qui présidoit, vingt-sept évêques, tant en exercice, que retirés dans des monastères, & dix-sept abbés. Deux ans après, on en tint un autre à Gentilli, près de Paris. Il ne nous reste du concile d'Attigni, que la promesse réciproque par laquelle les prélats s'engagerent, quand quelqu'un d'eux viendroit à mourir, à faire chacun réciter

T.6.conc. p. 1701.

cent pseautiers, & célébrer cent messes par leurs prêtres, & à dire eux-mêmes trente messes. Constantin-Cypronyme ayant envoyé des ambassadeurs en France, pour se justifier sur les innovations scandaleuses qui bouleversoient tout l'Orient, & qui excitoient les plus vives réclamations de la part du Siège Apostolique, ils furent entendus dans le concile de Gentilli. Mais dans l'impossibilité de défendre une si mauvaise cause, ils firent diversion, par le moyen des questions qu'ils proposerent touchant le dogme de la Trinité dont il ne s'agissoit nullement. Ils userent de récrimination; ils accuserent les Latins d'errer en faisant procéder le S. Esprit du Fils aussi bien que du Père, ils leur reprocherent plus vivement qu'ils n'avoient encore fait, d'avoir ajouté le mot *Filioque* au concile de C. P. On disputa fort long-temps, & fort inutilement selon toutes les apparences; puisqu'il n'en résulta aucune décision, qui du moins nous soit parvenue.

S. Chrodegang, célèbre dès le pontificat d'Etienne II qu'il avoit reçu à son arrivée en France, le devint beaucoup plus encore, par la réforme qu'il mit dans la vie canoniale, & que tous les chanoines embrasserent par la suite,

comme les moines avoient déjà pris celle de S. Benoît. Tous les clercs portoient auparavant le nom de chanoines; soit parce qu'ils étoient inscrit dans le canon ou catalogue de leur église; soit parce qu'ils faisoient profession de vivre selon les canons: mais depuis, on entendit spécialement par là, ceux qui vivoient en commun, à l'exemple du clergé de S. Augustin. C'est pour ces sortes d'ecclésiastiques que S. Chrodegang composa sa règle, qu'il tira, autant que la différence des professions le permettoit, de la règle de S. Benoît, & des usages de l'Eglise Romaine, regardée constamment comme le plus sûr modèle de toutes les autres.

Ainsi les chanoines de S. Chrodegang n'étoient pas obligés à une pauvreté absolue: mais en faisant passer à l'Eglise la propriété de leurs fonds, ils s'en pouvoient réserver l'usufruit, & pendant leur vie disposer de leurs meubles. Ceux qui étoient prêtres, avoient encore la disposition des aumônes qu'on leur donnoit pour leurs messes, pour la confession & l'assistance des malades; à moins que ces aumônes n'eussent été faites pour la communauté. C'est un des premiers exemples de rétributions particulières pour des fonctions ecclésiastiques. Quant à la clô-

T. 7. conc. p. 1445.

ture, ils avoient la liberté de ſortir le jour : mais à l'entrée de la nuit, tous devoient ſe rendre à la cathédrale, pour chanter complies ; après quoi il n'étoit plus permis de parler, ni de manger juſqu'après l'office de prime du lendemain. Celui qui ne s'étoit pas trouvé à complies, ne pouvoit entrer dans le cloître, qu'on tenoit exactement fermé, où l'on couchoit en différens dortoirs communs, & où chacun avoit ſon lit. Il devoit attendre, juſqu'à ce qu'on ouvrît pour le peuple qui venoit encore aux nocturnes ; c'eſt-à-dire à matines, quoiqu'elles ſe diſſent à deux heures, comme dans les monaſtères de S. Benoît. Jamais femme n'entroit dans le cloître, & aucun homme du monde ſans permiſſion. S'il arrivoit qu'on invitât quelqu'un à manger, il devoit ſe retirer auſſi-tôt après le repas. On évitoit ſi ſcrupuleuſement la fréquentation des gens du ſiècle, que ſi l'on étoit obligé d'employer des cuiſiniers laïques, on les faiſoit ſortir auſſi-tôt après qu'ils avoient rendu leurs ſervices. Tous les chanoines, excepté l'archidiacre & quelques autres officiers des plus occupés, faiſoient habituellement la cuiſine, chacun à ſon tour.

Il y avoit ſept tables dans le réfectoire ;

la première pour l'évêque, les hôtes & les étrangers ; les trois ſuivantes, pour les prêtres, pour les diacres & pour les ſoudiacres ; la cinquième pour les clercs inférieurs de l'égliſe cathédrale ; la ſixième pour les abbés, & ceux que le ſupérieur ; c'eſt-à-dire l'évêque, & ſous lui l'archidiacre ou le primicier jugeoit à propos d'y placer ; la ſeptième enfin, pour les clercs des autres égliſes de la ville, qu'on retenoit à manger les jours de fête. On détermine juſqu'à la quantité & à qualité des mets qu'on ſervira, excepté le pain qui n'eſt pas borné. L'ordinaire étoit un potage à dîner, avec deux portions de viande entre deux perſonnes ; à ſouper, une ſeule portion : pour la boiſſon, deux coups à ſouper, trois au plus à dîner, & quand il n'y avoit qu'un repas : car en certains temps, outre les jeûnes en règle, on ne faiſoit qu'un repas, & l'on s'abſtenoit de viande à certains jours de la ſemaine. Depuis pâque juſqu'à la pentecôte, on ne s'en abſtenoit que le vendredi. En carême, on ne prenoit ſa réfection qu'à vêpres, & il étoit défendu de manger hors du cloître. En avent, à commencer depuis la S. Martin, on ne jeûnoit que juſqu'à none. Le fromage eſt compté entre les

nourritures de carême. On ſpécifie dans le même détail ce qui concerne le chauffage & le veſtiaire, qui ſe prenoient ſur les rentes que l'Egliſe de Metz levoit à la ville & à la campagne ; excepté pour les clercs qui avoient des bénéfices, ou la jouiſſance de certains fonds accordée par l'évêque, & qui devoient y prendre la dépenſe de leur habillement.

Pour le maintien de ces réglemens & du bon ordre, il falloit auſſi des règles coërcitives, & des punitions proportionnées aux fautes. Saint Chrodegang diviſe ces fautes en manquemens légers, en péchés griefs & en crimes. Il laiſſe au jugement du ſupérieur, la pénitence des fautes légères, comme d'être venu tard à l'office ou au réfectoire. Il étoit aſſez ordinaire de punir ceux qui les commettoient, en les faiſant demeurer quelque temps debout ou à genoux, près d'une croix qui étoit au milieu du cloître. Mais s'ils ne ſe tenoient point à la croix, leur faute devenoit griève, & ils encouroient la même peine que pour la déſobéiſſance formelle ou la révolte, la médiſance, l'ivrognerie, la transgreſſion du jeûne ou quelque autre point de précepte. Dans tous ces cas, ſi après deux admonitions ſecrètes & une publique,

on ne se corrigeoit point, on étoit excommunié. Si l'excommunication étoit encore insuffisante, on employoit les punitions corporelles. Pour les crimes tels que l'effusion du sang humain, l'impudicité ou le larcin, après la discipline, on subissoit la prison; & au sortir de la prison, on étoit encore soumis à la pénitence publique, si le supérieur le jugeoit à propos.

S. Chrodegang mourut l'an 766, & fut enterré au monastère de Gorze, où il avoit choisi sa sépulture. Il y avoit placé l'année précédente le corps de S. Gorgon, qu'il avoit obtenu du Pape Paul, avec ceux des SS. Nabor & Nazaire. Il mit les reliques de S. Nabor à l'abbaye de S. Hilaire, aujourd'hui S. Avauld, dans le diocèse de Metz; & celles de S. Nazaire, à l'abbaye de Loresheim, que l'on venoit de fonder près de Worms, & dont Gondeland, frère de Chrodegang, étoit premier abbé.

Le S. Pape Paul (car l'Eglise l'honore comme tel) ne survécut qu'un an au S. Evêque de Metz; étant décédé l'an 767, le vingt-huitième jour de juin. Son pontificat de plus de dix années fournit peu de faits relatifs à notre plan. Ses fréquens démêlés avec Didier roi des Lom-

bards, qui, après toutes ses promesses au Pape Etienne, reprit bientôt la marche des rois ses prédécesseurs, ne présentent que des affaires temporelles, assez étrangères à l'histoire de l'Eglise, telle que nous l'avons conçue.

A la mort du Pape Paul, Constantin frère du Duc Toton, se fit élire tumultuairement, sans avoir seulement la tonsure cléricale. Il fut mis à main armée en possession du palais de Latran, puis tonsuré & sacré évêque de Rome par George évêque de Preneste. Tout trembloit devant la faction de l'Antipape, qui demeura plus d'un an en possession du S. Siège. C'est le premier exemple d'une usurpation aussi violente. Le Seigneur marqua d'une manière également frappante, quelle peine méritoient ceux-mêmes qui ne s'étoient prêtés que par crainte à un attentat si scandaleux. Peu de jours après la consécration sacrilège de Constantin, l'Evêque de Preneste fut attaqué d'une maladie qui lui ôta le mouvement de tous ses membres, & fit tellement retirer sa main droite, qu'il ne la pouvoit plus porter à la bouche. Il mourut en cet état, après quelque temps d'une triste langueur. Enfin le parti de l'Antipape fut ruiné par quelques Romains, qui réso-

Anast. in Steph. III

lurent de plutôt mourir que de laiſſer ainſi profaner la chaire de S. Pierre, & qui engagerent les Lombards à les ſeconder. Les premiers du clergé & de la milice ayant enſuite réuni les ſoldats, les citoyens & tous les ordres du peuple, on élut & l'on conſacra ſuivant toutes les règles, Etienne, prêtre du titre de Sainte Cécile. Il ſe [illegible]mit dans cette entrepriſe (mais ſ[illegible]rticipation du Pontiſe) des ho[illegible] cruauté & de brigandage, bien [illegible]es de la cauſe que l'on défendoit.

L'Evêque Théodore, vidame de l'Antipape Conſtantin, eut les yeux arrachés, la langue coupée, & fut enfermé dans le monaſtère du Mont-Scaurus, où il mourut de faim & de ſoif, en demandant inutilement de l'eau avec des cris lamentables. On arracha les yeux à Paſſif frère de Conſtantin, auſſi cruellement qu'à Théodore: on l'empriſonna au monaſtère de S. Silveſtre, & l'on pilla les biens de l'un & de l'autre. On prit Conſtantin lui-même; on lui arracha l'étole; on lui coupa les ſandales; on le mit à cheval ſur une ſelle de femme, avec de gros poids aux pieds, & on le mena publiquement, dans cet état d'ignominie, au monaſtère de Celles-Neuves.



[redacted]

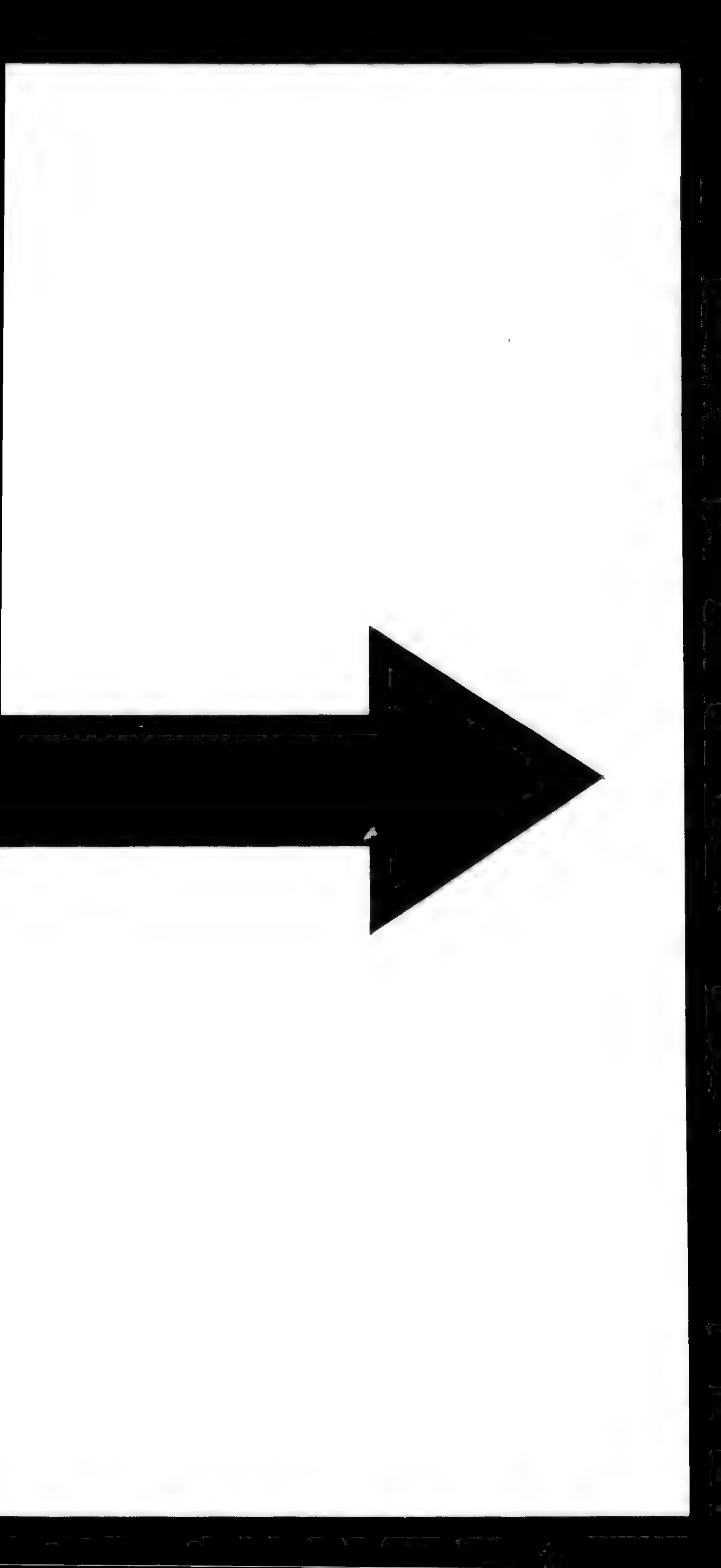
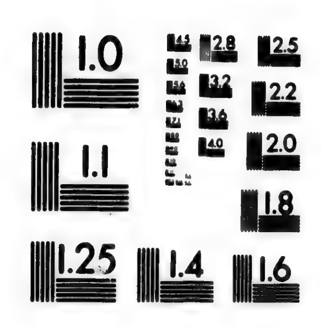


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
4.0
2.0
1.8
1.0

On ne l'en retira, que pour lui arracher les yeux, & le laisser sans pitié dans la rue, seul aux prises avec les convulsions de la douleur. Les cruautés ne finirent point, avec la révolution qui y avoit donné lieu. Depuis la déposition de Constantin, on arracha encore les yeux & la langue à deux de ses partisans, Gracilis & Valdipert, & si cruellement à celui-ci, qu'il en mourut peu après. Tels étoient les effets du nouveau gouvernement du peuple Romain, ou plutôt de l'espèce d'anarchie où Rome se trouva, depuis qu'on y eut secoué le joug des Empereurs jusqu'à ce que la souveraineté pontificale y eût pris sa forme, & quelque consistance.

Le Pape Etienne III, pour procéder plus canoniquement à l'entière extinction du schisme, envoya aussi-tôt après son ordination vers le Roi Pépin. Il vouloit tout régler en concile, & demandoit les prélats de France les plus éclairés, pour s'aider de leurs lumières. Mais les envoyés du Pontife trouverent le Roi mort: il étoit tombé malade d'hydropisie, à la fin de sa conquête de l'Aquitaine, qu'il réunit à la couronne. De retour en France, il ne se flatta point sur son état, quoiqu'il n'eût que cinquante-quatre ans.

Profitant du peu de temps qui lui restoit à vivre, pour detourner les factions & les troubles de ses Etats, il en fit le partage entre ses deux fils Charle & Carloman, dans une assemblée des seigneurs & des prélats, tenue à S. Denis le 18 septembre 768. Il assigna l'Austrasie à Carloman, & la Neustrie avec la Bourgogne à Charle, si justement ensuite surnommé le Grand, ou simplement Charlemagne. Quoiqu'ils eussent déjà été sacrés avec leur père par le Pape Etienne II, ils le furent de nouveau par les évêques du royaume, tous deux en un même jour dix-neuvième d'octobre de cette même année; Charle âgé de vingt-six ans, à Noyon, & Carloman qui n'en avoit que dix-sept, à Soissons. Pépin étoit mort, quinze jours auparavant, le vingt-quatrième de septembre; après avoir gouverné vingt-six ans la France en vrai souverain, mais seize ans seulement avec le titre de Roi. Cont. 4. Fredeg. c. ult.

Prince d'une vertu peu commune & d'un génie supérieur, mieux peint par deux de ses actions, qu'on ne pourroit le faire par les plus longs éloges: des descendans du fondateur de la monarchie, il fit passer & fixa la couronne dans sa race, sans violence, sans trou-

bles, & sans lui laisser rien perdre de sa dignité: il posa les fondemens de la grandeur temporelle des Papes, & parut suscité du Ciel, pour leur imprimer le caractère auguste de la souveraineté & de l'indépendance; dans le temps que les nations modernes, qui formoient toutes ensemble le Peuple Chrétien, sortoient de la barbarie, & prenoient des idées suivies de politique, il mit le Père commun de tous les peuples & de tous les princes à l'abri des foiblesses de la prédilection, & prévint les troubles & les désastres que les jalousies nationales manquent si rarement de produire: plus heureux encore, & long-temps après sa mort béni par l'Eglise, pour avoir transmis sa puissance à un fils, qui n'en sembla revêtu que pour étendre le royaume de J. C.

Fin du Tome VII.

TABLE
CHRONOLOGIQUE ET CRITIQUE,
Depuis l'an 604, jusqu'à l'an 768.

TOME SEPTIÈME.

PAPES.

LXIV. SAbinien ordonné le 13 Septembre 604. mort le 22 Févr. 606.

LXV. Boniface III, 25 Févr. 604 10 Nov. 607.

LXVI. Boniface IV, 25 Août 608. 7 Mai 615.

LXVII. S. Deusdedit, 19 Oct. 615. 8 Nov. 618.

LXVIII. Boniface V, 23 Déc. 619. 22 Oct. 625.

LXIX. Honorius, 27 Oct. 625. 12 Oct. 638.

LXX. Séverin, 28 Mai 640. 1 Août 640.

LXXI. Jean IV, 24 Déc. 640. 11 Oct. 642.

LXXII. Théodore, 24 Nov. 642. 13 Mai 649.

LXXIII. S. Martin, 5 Juil. 649. 16 Sept. 655.

SOUVERAINS.

EMPEREURS.

PHocas, mort en 610.
Héraclius, 641.
Constantin, 641.
Héracléonas, chassé 641.
Constant II, 668.
Constantin-Pogonat, 685.
Justinien II, chassé 695.
Léonce, 698.
Absimare, 705.
Justinien II, 711.
Philippique, 713.
Anastase II, 716.
Théodose III, 717.
Léon l'Isaurien, 741.
Constantin-Copronyme.

ROIS DE FRANCE.

Thieri II d'Orléans & de Bourgogne, mort 613.

PAPES.

LXXIV. Eugène, du vivant de son prédécesseur, le 8 Sept. 654. mort le 1 Juin 657.
LXXV. Vitalien, 30 Juill. 657. 27 Janv. 672.
LXXVI. Adéodat, 22 Avr. 672. au mois de Juin 676.
LXXVII Donus, 2 Nov. 676. 11 Avril 678.
LXXVIII. Agathon, en Juin 678 ou 679. 12 Janv. 682.
LXXIX. S. Léon II, 17 Août 682. 3 Juill. 683.
LXXX. Benoît III, 26 Juin 684. 7 Mai 685.
LXXXI. Jean V, 23 Juil. 685. 1 Août 686.
LXXXII. Conon, 21 Oct. 686. 11 Sept. 687.
LXXXIII. Sergius, 15 Déc. 687. 8 Sept. 701.
LXXXIV. Jean VI, 28 Octobre 701. 9 Janvier 705.
LXXXV. Jean VII, 1 Mars 705. 17 Oct. 707.
LXXXVI. Sisinnius, 18 Janv. 708. 7 Fév. 708.
LXXXVII. Constantin, 25 Mars 708. 9 Avr. 715.
LXXXVIII. S. Grégoire II, 19 Mai 715. 10 Févr. 731.

ROIS DE FRANCE.

Théodébert II d'Austrasie, 612
Clotaire II. de Soissons, puis de toute la France, 628
Dagobert I, 638
Sigebert II d'Austrasie, 656
Clovis II de Neustrie & de Bourg. 656
Childéric II d'Austrasie, 673
Clotaire III de Neustrie & de Bourg. 670
Dagobert II. d'Austrasie, 679
Thiéri III de Neustrie & de Bourg. 691
Pépin prince d'Austrasie, 714
Clovis III roi de Neust. & de Bour. 695
Childébert III de Neust. & de Bour. 711
Dagobert III de Neust & de Bour. 715
Chilpéric II de Neust. & de Bourg. 720
Thiéri IV. de Neust & de Bourg. 737
Childéric III de Neust. & de Bour. 752
Charle-Martel duc des François, 741.
Pépin le Bref, roi en 752, mort en 768.

LXXXIX.

TABLE.

PAPES.

LXXXIX. Grégoire III, 18 Mars 731. 27 Nov. 741.
XC. Zacharie, 30 Nov. 741. 14 Mars 752.
Etienne élu, & mort sans avoir été sacré.
XCI. Etienne II, 26 Mars 752. 25 Avril 757.
XCII. S. Paul, 29 Mai 757. 28 Juin 767.

ANTIPAPES.

Pascal, 687.
Théodore, 687.
Théophylacte, 757.
Constantin, 767.

ROIS D'ESPAGNE.

Vitéric, mort en 610.
Gondemar, 612.
Sisebut, 620.
Récarède II, 620.
Suintila, déposé en 631.
Sisénand, 636.
Chintila, 640.
Tulca, 642.
Chindasvinde, 643.
Recesvinde, 672.
Vamba, 680.
Ervige, 687.
Egica, 701.
Vittiza, 710 ou 711.
Rodrigue, dernier roi Visigoth de toute l'Espagne, 712.
Pélage I, 737.
Favila, 739.
Alfonse le Catholique, 757.
Aurèle, 768.

ROIS D'ANGLETERRE.

Heptarchie



Sectaires.

Mahomet, devenu fameux le 16 juillet de l'année 622, première de l'hégire.

Monothélites, 633. Ils renouvellerent alors l'hérésie des Eutychiens, en soutenant qu'il n'y avoit qu'une volonté en Jésus Christ.

Léon l'Isaurien, chef des Iconoclastes ou profanateur des saintes images, 725.

Adalbert & Clément, dogmatiseurs fanatiques 744.

Samson, 748. Il soutenoit que, sans le baptême, on peut devenir Chrétien par l'imposition des mains de l'évêque.

Persécutions.

Oppression des Chrétiens Orientaux sous Mahomet & ses successeurs.

Violente persécution de lEmpereur Constant II Monothélite, depuis 648 jusqu'à 661.

Chrétiens d'Espagne opprimés par les Sarasins en 712.

Différentes irruptions & persécutions dans les provinces méridionales des Gaules, de la part des Sarasins, depuis 719 jusqu'à 738.

Persécution de Léon l'Isaurien, Empereur Iconoclaste. Elle fut poussée avec violence, depuis 730 jusqu'à 741.

Nouvelle persécution plus violente encore contre les défenseurs des saintes images, exercée par Constantin-Copronyme pendant 22 ans, à compter de l'an 752.

Chrétiens persécutés en Orient par les Califes Omar II & Abdalla,

Ecrivains Ecclésiastiques.

S. Jean Climaque, abbé du mont Sinaï, mort vers l'an 606. Le surnom de Climaque lui a été donné, à cause du livre célèbre, qu'il a intitulé Echelle des vertus. C'est un excellent traité de la perfection chrétienne & religieuse.

Fortunat, vers 609. Il s'acquit beaucoup de réputation par ses écrits. On a de lui en quatre livres la vie de S. Martin en vers, & d'autres ouvrages. On le croit auteur de l'hymne *Vexilla regis.*

S. Colomban, 615. Il a laissé une règle, & un pénitenciel pour les moines, avec des lettres & quelques poésies qui annoncent un esprit cultivé.

Antiochus, abbé de la laure de S. Sabas, en 616, a laissé plusieurs homélies, & de solides in-

Principaux Conciles.

Concile de Térassa en Catalogne, 615, touchant la nécessité du célibat pour les prêtres, les diacres & les soudiacres.

Concile de Paris, 615, où assisterent soixante-dix-neuf évêques, de toutes les provinces des Gaules réunies sous le Roi Clotaire qui le fit exécuter. Il concerne principalement la liberté des élections, & les immunités ecclésiastiques.

Concile de Charne ou Théodosiopole en Arménie, 622, pour la réception du concile de Calcédoine.

Concile de Tolède, 622, où l'on décide expressément que le Saint Esprit procède du Père & du Fils. S. Isidore y fut chargé de composer l'office qu'on appela d'abord Gothique, puis Mozarabique après l'invasion des Arabes. L'é-

Ecrivains Ecclésiastiques.

ſtructions ſur les devoirs du Chrétien.

Jean Moſch, prêtre & ſolitaire du monaſtère de S. Théodoſe à Jéruſalem, 609. Il s'eſt rendu célèbre par ſon *Pré Spirituel*, écrit aſſez groſſièrement en Grec, mais fort intéreſſant par le fond des choſes. Il contient les actions, les ſentences & les miracles des ſolitaires illuſtres de différens pays. On y trouve bien des hiſtoires extraordinaires, qui annoncent plus de piété que de diſcernement, de la part de l'auteur.

George, patriarche d'Alexandrie, 630. C'eſt de lui que nous avons la vie de S. Jean-Chryſoſtome. Il a écrit quelques autres ouvrages.

S. Iſidore de Séville, 636. Il fut pendant trente-cinq ans l'oracle de toute l'Eſpagne, & il a laiſſé beaucoup d'ouvrages, qui montrent néanmoins plus d'érudition & de travail, que de goût & d'invention. Les plus

Principaux Conciles.

lection des rois y fut encore tranſmiſe de toute la nation aux évêques & aux grands.

Concile de Jéruſalem, 634, d'où S. Sophrone élu patriarche écrivit la lettre ſynodale qui établit en J. C. les deux volontés & les deux opérations.

Faux concile de C. P. 639. On y confirma l'Ecthèſe d'Héraclius, & l'on rejeta les deux opérations & les deux volontés, en reconnoiſſant néanmoins deux natures en J. C.

Différens conciles d'Afrique, 646, contre les Monothélites.

Concile de Latran, 649, où cent cinq évêques, y compris le Pape S. Martin, condamnerent l'Ecthèſe d'Héraclius & le Type de Conſtant, ainſi que les perſonnes & les écrits hérétiques des premiers prélats de l'Orient qui les appuyoient.

Concile de Rome, 667. On y caſſa la procé-

Ecrivains Eccléſiaſtiques.

laiſſé un grand nombre d'autres écrits, partie dogmatiques & théologiques, partie moraux & ſpirituels. Il a traité la plûpart des grandes queſtions de théologie, principalement ſur la Trinité & l'Incarnation. On ne doute plus qu'il ne ſoit auteur du traité de la Trinité en cinq dialogues, attribué autrefois à S. Athanaſe. En liſant ſes réponſes ſur différentes queſtions de l'Ecriture, tournées ordinairement en allégories, il ne faut pas négliger les ſcholies qu'il y a ajoutées, & qui en facilitent beaucoup l'intelligence

S. Ildéfonſe, diſciple & ſucceſſeur de S. Iſidore ſur le ſiège de Tolède, 667. Il eſt auteur du livre des Ecrivains Eccléſiaſtiques, qui ſert de continuation à celui de ſon prédéceſſeur. Il avoit compoſé pluſieurs autres ouvrages, dont il ne reſte que ſon traité de la Virginité per-

Principaux Conciles.

confirmerent la renonciation du Roi Vamba à la royauté, & aſſurerent à l'évêque de Tolède le pouvoir d'ordonner tous les évêques d'Eſpagne.

Autre Concile de Tolède, 684, pour la réception du concile œcuménique dans toute l'Eſpagne & la Gaule Gothique. La lettre du Pape Léon II qui leur en adreſſoit les actes, porte qu'Honorius, au lieu d'éteindre à ſa naiſſance le feu de l'héréſie, l'a fomenté par ſa négligence. Les évêques d'Eſpagne, après avoir examiné les déciſions, les approuverent ſans réſerve.

Concile de C. P. 691 ou 692, dit Quini-Sexte, comme ſuppléant aux V & VI conciles généraux qui n'avoient point fait de canons pour la diſcipline. Celui-ci en fit 102, dont pluſieurs furent rejetés par les Papes, entr'autres ceux qui permettent aux pré-

Ecrivains Ecclésiastiques.

pétuelle de Marie, que plusieurs savans même lui contestent, avec quelques lettres & quelques sermons.

S. Fructueux de Bragance, vers 670. On a de lui une régle monastique, qu'il avoit composée pour les maisons religieuses de son diocèse.

S. Julien de Tolède, 690, auteur d'un traité contre les Juifs & de quelques autres ouvrages, tant sur la morale que sur l'histoire.

S. Théodore de Cantorbéri, 690, le premier des Latins qui ait fait un Pénitenciel. Il n'en reste que des fragmens.

Cresconius, évêque Africain qui vivoit en 695, a laissé une collection précieuse, connue sous le nom de Concorde des canons.

S. Adelme, premier évêque de Schirburn, 709, fut aussi, dit-on, le premier Anglois qui écrivit en Latin, & qui introduisit la poésie en Angleterre. Il a écrit

Principaux Conciles.

tres, aux diacres & aux soudiacres, d'user du mariage contracté avant leur ordination.

Concile de Bergamsted en Angleterre, 697, où les deux puissances concoururent, & où l'on ordonna des amendes & d'autres punitions temporelles.

Concile d'Aquilée, 698. Le patriarche & les évêques de son ressort y renoncerent unanimement au schisme, où ils avoient été engagés à l'occasion des trois chapitres.

Concile de Rome, 732, contre les ennemis des saintes images.

Concile de Germanie, 742, le premier de France & d'Allemagne, qui soit daté de l'année de l'Incarnation.

Concile de Rome, du 22 mars 743, & non pas 744, comme l'a marqué le P. Mansi; puisqu'il est daté de la seconde année de l'Empereur Artabase, & de la trente deuxième du

Ecrivains Ecclésiastiques.

considérables sont ses vingt livres des Origines ou des Etymologies, sa chronique & ses commentaires sur les livres historiques de l'ancien Testament. Ses traités de morale respirent la piété, & sont très-instructifs. La collection de canons qu'on lui attribue, n'est pas de lui. Il est incontestablement l'auteur principal de la liturgie nommée, tantôt Gothique, tantôt Mosarabique; c'est-à-dire de l'ancienne liturgie d'Espagne.

S. Sophrone, patriarche de Jérusalem, 636 Outre sa lettre synodique qui fait si bien éclater, & sa sagacité, & sa magnanimité contre les Monothélites, on a sous son nom quelques autres ouvrages, qui se trouvent dans la bibliothèque des Pères.

Braulion, évêque de Saragosse, vers 646. Il a achevé le livre des Origines de S. Isidore; il a écrit l'éloge de ce

Principaux Conciles.

dure de l'Archevêque Paul contre Jean de Lappa, condamné malgré son appel au Pape.

Concile d'Herford, 673, pour célébrer en Angleterre la pâque avec toute l'Eglise, le premier dimanche après le 14 de la lune.

Concile de Tolède, 675, qui condamne certains pécheurs à des peines temporelles.

Concile de Créci dans le Ponthieu, 676, & non pas d'Autun, 670, selon les éditeurs & plusieurs copistes des conciles. Il y fut ordonné à tous les prêtres & à tous les clercs, de savoir par cœur le symbole de S. Athanase. C'est la première fois qu'en France il est parlé de ce monument.

Concile de Milan, 679. Dans la lettre synodale on explique avec netteté & l'on défend avec force les deux volontés & les deux opérations de J. C.

Concile des Gaules, 679,

Ecrivains Eccléſiaſtiques.	*Principaux Conciles.*

Ecrivains Ecclésiastiques.	*Principaux Conciles.*
en prose contre les erreurs des Bretons, & fait en vers des éloges de plusieurs saints. Le Vénérable Bède parle de ces ouvrages divers, avec une estime qu'a justifié le savant Guillaume Cambden. Ils ont été imprimés en 1601.	Roi Luitprand qui étoit mort au mois de janvier 744. C'est le premier acte Romain qu'on trouve daté du regne des Rois Lombards.
George Syncelle, qui vivoit en 730 a laissé une chronique Grecque & Latine.	Concile de Metz, 753, où l'on trouve des statuts en matière civile, parce que l'assemblée étoit mixte.

Barthélémi, moine Syrien en 731, auteur d'une réfutation de l'Arcoran.

Le Vénérable Bède, 735. Ce fut l'un des hommes les plus profonds de son siècle, dans les sciences tant profanes que sacrées. Ses ouvrages qui remplissent huit volumes *in-folio*, sont digérés avec un choix & une netteté, qu'on doit regarder comme un prodige, pour son temps. Le principal est son Histoire Ecclésiastique d'Angleterre, où il ne manque rien de tout ce que la diligence & l'assiduité dans les recherches, jointe à un jugement exquis, lui pouvoit donner de mérite. Ses commentaires sur l'Ecriture ne sont guère qu'un tissu de passages des Pères, mais recueillis avec goût, & liés avec beaucoup de méthode. Son style, quoique peu élégant & sans élévation, est singulièrement estimable, pour le temps où il vivoit, à raison de sa clarté & de sa facilité.

S. Boniface, premier archevêque de Mayence, 755, a laissé les vies de quelques Saints, des sermons, & des lettres fort intéressantes pour l'histoire de son temps.

Ecrivains Ecclésiastiques.

FIN.

rs.

le huitième
gé & de la
e de Tours.
nant à cette
in le Bref,
différens.
fé un traité
ulé Consti-

66, auteur
c'est-à-dire